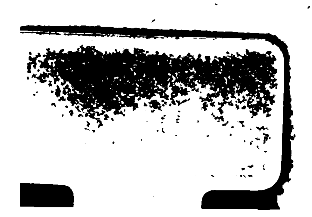

p. 28.
a
b
c
b
c
c
b
d



THOMAS COURTENAY THEYDON WARNER.



Mr F. Albers.

I. e,

~~2. b~~


POUR LA BONTE
POUR LA BEAUTÉ.
POUR LA SANTÉ.

AMUSEMENS PHILOLOGIQUES:

OU

MÉLANGE AGRÉABLE DE DIVERSES PIÈCES

Concernant

L'HISTOIRE DES PERSONNES CÉLÈBRES, les Evènemens mémorables, les Usages & les Monumens des Anciens, la Morale, la Mythologie, & l'Histoire Naturelle, avec quelques pièces de Poësie & un Indice général.

QUATRIÈME EDITION,
Revue & corrigée.

TOME II.

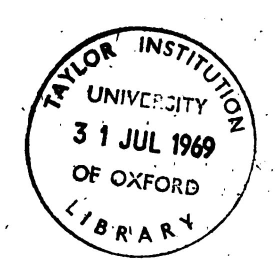
AVEC FIGURES.



à HALLE,
à LA MAISON DES ORPHELINS.
M DCC XXXIV.

Conseils de l'Amitié, p. 218.

Ce n'est pas précisément pour savoir qu'on étudie; c'est pour devenir meilleur: on y parvient lorsqu'on en a la volonté.



A

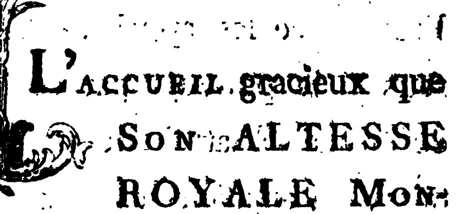
SON ALTESSE ROYALE,

MONSEIGNEUR

LE PRINCE

FRÉDERIC HENRI CHARLES.

MONSEIGNEUR,



L'ACCUEIL gracieux que SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE PRINCE GUIL-

 LAU-

LAUME a daigné faire au prémier volume de ce Livre, me fait espérer la même grace de la part de VOTRE ALTESSE ROYALE pour la continuation.

Les PRINCES qui sont, comme VOUS, MONSEIGNEUR, destinés à de grandes choses, ne sauroient trop-tôt mêler dans leurs divertissemens l'Utile à l'Agréable, afin de se mettre en état de remplir avec succès les hautes destinées auxquelles la Divine Providence les appelle. Trop heureux si je pouvois par cet ouvrage contribuër à atteindre un but salutaire, en amusant utilement VOTRE ALTESSE ROYALE.

Pour

Pour ce qui est du Solide, Vous n'avez, Monseigneur, qu'à jetter les yeux sur les grands Exemples qui sont devant Vous. Regardez celui de Son ALTESSE ROYALE, Monseigneur Votre AUGUSTE PE'RE. Regardez celui du GRAND PRINCE qui nous gouverne, & qui par sa Sagesse & par sa Prudence fait l'admiration, tant des Etrangers que de ses Sujets. Pourroit-on Vous proposer de meilleurs modèles? Et pourrois-je finir cette Epître par un plus bel endroit?

Je m'arrête donc ici, Monseigneur, en supliant Votre AL-

TESSE ROYALE d'agréer ce chétif témoignage de mon Zèle, & du Respect inviolable avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,

DAVID ETIENNE CHOFFIN.



AVERTISSEMENT.

Le Public ayant bien reçu le prémier Volume de ces Amusemens, cela m'a déterminé à lui en offrir un second, dans l'espérance qu'il ne le recevra pas moins favorablement que le prémier.

Je ne m'étendrai pas au long sur le mérite & le contenu de ce second Volume. Le Lecteur en portera un jugement convenable. Je ne dirai qu'un mot des pièces de Poësie que j'y ai fait entrer, & dont je crois avoir lieu d'espérer qu'elles le satisferont. Il n'y aura aucun risque de les faire aprendre par cœur à la Jeunesse. Par ce moyen

on aprendra à lire & à réciter des Vers avec grace; * *ce dont la pluspart des Allemands qui n'ont point vû la France ne s'acquittent pas toujours bien, & dont plusieurs veulent faire retomber la faute sur la Poësie françoise. En aprenant les choses de la manière que je viens d'indiquer, elles s'imprimeront d'autant mieux dans l'esprit, qu'elles sont exprimées avec élegance.*

Le promt débit de ce Livre me fait augurer que parmi un grand nombre de Lecteurs, il s'en trouvera plusieurs qui auront conçu du goût pour la Lecture & pour les Etudes, & qui souhaiteront d'aller plus loin par degrés. C'est à ces sortes de Personnes que je recommande les Livres suivans.

I. Pour l'Histoire des Choses Naturelles.

LE SPECTACLE DE LA NATURE, *ou Entretiens sur les particularités de l'Histoire Naturelle, qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes-Gens curieux & à leur former l'esprit. VII. Tomes. A Paris, chez la Veuve Etienne & Fils. Ou à la Haye, chez Jean Neaulme.*

II. Pour

* Cela s'entend que celui qui les fait aprendre, les doit savoir réciter lui-même & veiller sur la prononciation.

II. Pour l'Histoire ancienne & pour la Romaine.

Celles qui ont été composées par feu M. ROLLIN, *& qui sont connues de tout le monde.*

III. Pour l'Histoire des Personnes Illustres.

ABRÉGÉ DE LA VIE DE DIVERS PRINCES ILLUSTRES, ET DES GRANDS CAPITAINES; *avec des Réflexions sur leur conduite & sur leurs actions. Composé à l'usage de la Jeune Noblesse, & de tous les Honnêtes-Gens qui veulent se distinguer avec honneur dans le monde. A Halle, à la Maison des Orphelins.*

IV. Pour la Physique.

LEÇONS DE PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE, *par* M. *l'Abbé* NOLLET. *A Amsterdam, aux dépens de la Compagnie.*

V. Pour l'Histoire des Belles-Lettres.

ESSAIS SUR L'HISTOIRE DES BELLES-LETTRES, DES SCIENCES ET DES ARTS. *Par Mr.* JUVENEL DE CARLENCAS. *A Lyon*, 1740.

VI. Pour la Morale.

Les Leçons de la Sagesse; & Les Conseils de l'Amitié. *On en pourra encore choisir d'autres, chacun selon son goût, pour faire de plus grands progrès dans la connoissance des belles choses.*

J'ai promis dans le I. Tome de parler de la Mythologie à la fin de celui-ci; mais ne voulant pas trop resserrer la matière, j'ai résolu d'en faire un Volume à part, qui pourra servir de Supplément à ces deux d'Amusemens, & que j'ai résolu de publier sous le titre suivant:

Dictionnaire abrégé de Mythologie; *Servant de Supplément aux Amusemens philologiques.*

J'espère qu'il sortira de la presse à la prochaine foire de Pâques.

Je n'ai plus qu'à souhaiter aux Jeunes-Gens l'Esprit de Grace & de Sagesse, pour faire tous les jours de nouveaux progrès dans la Science & dans la Vertu, & se rendre par ce moyen utiles à Dieu & à la Patrie, par des occupations dont ils puissent recueillir des fruits dans l'Eternité.

TABLE

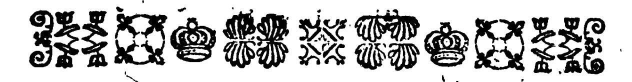


TABLE DES MATIÈRES DU II. VOLUME DES AMUSEMENS PHILOLOGIQUES.

PREMIÈRE CENTURIE.

18 De

45 Com-

72 Du

93 Des

SECONDE CENTURIE.

44 Exem-

97 Con

TROISIÈME CENTURIE.

75 Dia-

AMUSE-



AMUSEMENS PHILOLOGIQUES.

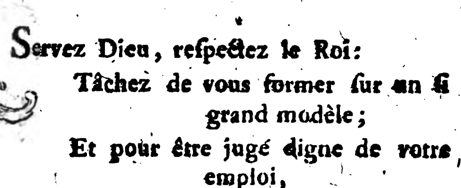
PREMIERE CENTURIE.

§. I.

MAXIMES

Pour la Conduite d'un jeune Prince.

A M. le Duc du Maine.



Servez Dieu, respectez le Roi:
Tâchez de vous former sur un si grand modèle;
Et pour être jugé digne de votre emploi,
Renoncez désormais à toute bagatelle.
Détestez le mensonge & la sotte fierté;

Faites de la vertu votre plus grande affaire;
Et dans un entretien, même de liberté,
Voyez quand vous devez ou parler, ou vous taire.
N'écoutez point le délateur;
N'obligez point l'ingrat, méprisez le flateur.
Par une fausse politique,
D'une chose publique
Ne faites jamais un sécrèt.
Usez bien de celui d'un autre:
Mais tant que vous serez discrèt,
Vous ne direz jamais le vôtre.
Prenez du divertissement,
Sans le chercher avec empressement.
Ne donnez point dans la chimère.
N'ayez jamais d'emportement.
Dans la douleur la plus amère,
Et dans la plus âpre colère
Conservez votre jugement.
N'usez jamais de méchantes finesses;
Soyez exact dans vos promesses;
Du temps qui fuit soyez bon ménager;
Et si vous avez des foiblesses,
N'oubliez rien pour vous en corriger.
Il est bon, dans vos entreprises
De ne rien précipiter:
Si les autres font des sottises,
Vous en devez profiter.

Fuyez

Fuyez la débauche & l'intrigue;
Des plaisirs criminels détournez tous vos pas;
Dans vos dons & dans vos repas,
Empêchez-vous d'être avare, ou prodigue;
Fermez l'oreille aux conseils dangereux:
Ne soyez ni guindé, ni railleur, ni sévère:
Soyez pour vos amis constant & généreux;
Et pour une faute légère
Ne rompez jamais avec eux.
Pour votre bien soyez toujours docile:
Aux malheureux accordez votre appui:
Préférez l'honnête à l'utile:
C'est tout ce que j'ai pu vous écrire aujourd'hui.

§. II.

Docilité du jeune ATHALARIC, *Roi d'Italie.*

C'EST une grande prudence pour un jeune Prince, de supléer à ce qui lui manque de prudence, par celle d'autrui. Que je sens de plaisir à lire ces paroles du jeune Athalaric à un sage Officier. „Donnez moi des marques „de votre fidélité, en m'avertissant du bien „que je suis obligé de faire, & élevez-vous „avec courage contre les entreprises des mé-„chans. Un bon Prince permet toujours qu'on „lui parle pour apuyer la justice. Au con-„traire la marque certaine d'une cruauté ty-

 „ranni-

„ rannique, eſt de ne vouloir point entendre par-
„ ler des Loix anciennes. J'emploie volontiers
„ ces excellentes paroles de Trajan, qui ſont le
„ plus bel endroit de ſon panégyrique: *Recevez*
„ *cette Charge, & ſervez vous de l'autorité qu'elle*
„ *vous donne, ou pour la République & pour moi,*
„ *ſi je gouverne en Prince équitable: ou pour la Ré-*
„ *publique contre moi, ſi je m'éloigne de mon de-*
„ *voir.* Conſidérez donc ce que j'exige de vous,
„ & ſachez que je ne crois pas pouvoir me per-
„ mettre quelque-choſe contre la juſtice.

§. III.

Honneurs rendus à ceux qui ſe ſont diſtingués dans les Arts-libéraux

QUELS honneurs les plus grands Princes n'ont ils point rendus dans tous les ſiècles à ceux qui ſe ſont diſtingués dans les Arts! On a vu Alexandre le Grand, & Démétrius Polyorcéte,* oubliant leur rang, ſe familiariſer avec deux illuſtres Peintres, & venir dans leur atelier, rendre, en quelque ſorte, hommage au rare talent & au mérite ſupérieur de ces hommes extraordinaires.

Un des plus grands Empereurs qui aient règné en Occident depuis Charlemagne, montra le cas qu'il faiſoit de la Peinture, lorsqu'il fit *le Titien* Comte Palatin, en l'honorant de la Clé d'Or, & de tous ſes Ordres de Chevalerie.

Le

* Aléxandre viſitoit Apelle; & Démétrius, Protogène.

Le Roi François Prémier, enchérit encore de beaucoup sur lui, lorsqu'il dit aux Seigneurs de sa Cour, en faveur de Léonard del Vinci, qui expiroit entre ses bras: *Vous avez tort de vous étonner de l'honneur que je rends à ce grand Peintre. Je puis faire en un jour beaucoup de Seigneurs comme vous: mais il n'y a que Dieu seul qui puisse faire un homme pareil à celui que je perds.*

§. IV.

Récompense nuisible.

UNE jeune fille Ephésienne, nommée Demonice, promit à Brennus, Prince des Gaulois, de lui livrer la ville d'Ephèse, s'il lui vouloit donner les colliers, les brasselets & les autres joyaux des Dames de cette Ville; ce que ce Prince lui accorda. Ainsi Ephèse étant prise, Brennus commanda à ses Soldats de lui jetter dans le sein tout ce qu'il y avoit de joyaux d'or; ce qu'ils firent en telle quantité, que cette fille en fut accablée, & ensevelie dessous toute vive.

La perfide Démonice périt accablée sous le poids de sa perfidie. Ainsi presque toujours le plus heureux succès du crime est la punition, & comme le bourreau du criminel qui se flâtoit vainement d'en jouïr.

§. V.

REFLEXIONS

de l'Empereur MARC ANTONIN.

POURQUOI les choses du dehors t'occuperoient-elles? Fais-toi du loisir pour

 apren-

aprendre quelque-chose de bon & d'honête, & cesse de courir çà & là comme si tu étois agité par un tourbillon. Il y a encore un autre abus à éviter. C'est que la pluspart des actions de ceux qui travaillent le plus en ce monde, ne sont qu'une laborieuse oisiveté & des niaiseries d'enfant, parce qu'ils n'ont pas un but certain, auquel ils dirigent toutes leurs pensées & tous leurs éforts.

§. VI.

Du Poëte Simonide.

SIMONIDE étoit de Céos, Ile de la mer Egée. Ce Poëte réussit principalement dans les Elégies. A l'âge de quatre-vingts ans, il disputa le prix de la Poësie & l'emporta.

La réponse qu'il fit à un Prince qui lui demandoit la définition de Dieu, est fort célèbre. Ce Prince est Hiéron, Roi de Syracuse. Il le pria de lui dire ce que c'est que Dieu. Le Poëte demanda un jour pour examiner la question qu'on lui proposoit. Le lendemain, il en demanda deux; & à mésure qu'on le sommoit de répondre, il doubloit toujours le temps. Le Roi, surpris de cette conduite, en voulut savoir la cause. *J'en use ainsi*, lui répondit Simonide, *parce que, plus j'examine cette matière, plus elle me semble obscure.* La réponse étoit sage, si elle venoit d'une grande idée de la Majesté divine, que nulle intelligence ne peut comprenndre, & nulle langue exprimer.

Après

Après avoir parcouru plusieurs villes de l'Asie, & y avoir amassé beaucoup d'argent, en célébrant par ses vers les louanges de ceux qui étoient en état de le bien récompenser, il s'embarqua pour l'Ile de Céos sa patrie. Le vaisseau fit naufrage. Chacun en se sauvant emporta ce qu'il put. Simonide ne se chargea de rien, & lorsqu'on lui en demanda la raison: *C'est*, répondit-il, *parce que tout ce que j'ai est avec moi.* Plusieurs de ses compagnons de naufrage se noyèrent, accablés du poids des choses qu'ils avoient voulu sauver. Ceux qui abordèrent furent pillés par des voleurs. Chacun se retira à Glazomène, qui n'étoit pas loin du lieu où le vaisseau étoit péri. Un bourgeois qui aimoit les Lettres, & qui avoit lu les poësies de Simonide avec beaucoup d'admiration, se fit un plaisir & un honneur de le recevoir chez lui, & lui fournit abondamment toutes les choses nécessaires, pendant que les autres furent obligés de mendier par la ville. Le Poëte les rencontrant, n'oublia pas de leur faire remarquer la justesse de la réponse qu'il leur avoit faite. *N'avois-je pas raison de dire, que ce que j'avois étoit avec moi; pour vous, ce que vous aviez volé a péri.*

§. VII.

Du Lac de Lago di bagni, *& de ses Iles flotantes.*

A trois milles de Tivoli, il y a un petit lac apelé *Lago de bagni*, ou *Salfatara*, que le

peuple nomme auſſi les ſeize barquettes, à cauſe des Iles flotantes qui ſont ſur ce lac. Ce n'eſt que comme un petit étang, à peu près rond, & large de deux cens pas. L'eau en eſt extrême-ment tranſparente, & d'une couleur qui paroit fort bleue. Il en ſort un aſſez gros ruiſſeau, qui coule rapidément, & qui ſe jette après cela dans l'Anieno. Le lac & le ruiſſeau exhalent une odeur de ſoufre, qui frape vivement, & qu'on ſent de fort loin.

Le Cardinal d'Eſt ayant eſſayé en vain de ſonder la profondeur de ce lac, y fit entrer deux plongeurs, l'un desquels n'a jamais été vu depuis. L'autre raporta qu'il avoit trouvé l'eau ſi chaude, quoi qu'elle ſoit fort froide ſur la ſuperficie, qu'il ne lui avoit pas été poſſible de deſcendre fort bas. La terre eſt ſéche & creuſe par deſſous tout autour des bords du lac; on peut juger de la concavité, par le bruit ſourd, que font les chevaux en marchant. Vraiſemblablement ce qui paroit de ce lac n'eſt que la petite ouverture d'un vaſte abyme, qui s'élargit, & qui s'étend fort loin par deſſous à droit & à gauche.

La plus grande des Iles flotantes eſt d'un ovale parfait, & la longueur eſt de quinze pieds ou environ. Elles ſont toujours toutes enſemble, du côte que le vent les pouſſe; pour peu qu'on y touche, on les fait reculer comme on veut.

Quand

Quand on se met dessus on les peut éloigner du bord, en poussant la terre, de la pointe de l'épée seulement.

§. VIII.

EN *présentant un bouquet de fleurs, où il y a* DE LA VIOLETTE.

Je vous donne un bouquet de fleurs,
Elles sont de toutes couleurs;
Mais la plus belle est violette,
C'est une agréable fleurette,
Qui vient la prémière au Printemps
Nous dire: Voici le beau temps.

§. IX.

Cruauté de Cambyse.

LA CRUAUTÉ de ce Prince alloit si loin qu'il ne se passoit point de jour qu'il ne sacrifiât quelqu'un des Seigneurs de sa Cour à son humeur féroce. Il avoit obligé Préxaspe, l'un de ses Principaux Officiers, & son homme de confiance, de lui déclarer ce que les Perses pensoient & disoient de lui. Ils admirent en vous, Seigneur, répondit Préxaspe, beaucoup d'excellentes qualités, mais ils sont un peu blessés de votre panchant excessif pour le vin. J'entens, dit „le Roi: c'est à dire qu'ils prétendent que le vin „me fait perdre la raison. Vous en jugerez „tout à l'heure. Il se mit à boire, & de plus

grands coups, & en plus grand nombre qu'il eût jamais fait. Après quoi il ordonna au fils de Préxaspe, qui étoit son Grand-Echanson, de se tenir droit au bout de la salle, la main gauche sur la tête. Prenant alors son arc, & le bandant contre lui, il déclara qu'il en vouloit à son coeur, & le perça en effet. Puis, après lui avoir fait ouvrir le côté, montrant à Préxaspe le coeur de son fils, percé par la flèche: *Ai-je la main bien sûre*, dit-il, d'un ton moqueur & triomphant? Ce malheureux père, à qui, après un tel coup, il ne devoit rester ni voix ni vie, eut la lâcheté de lui répondre: *Apollon lui-même ne tireroit pas plus juste.*

Sénèque, qui a copié ce récit d'après Hérodote, après avoir détesté la barbare cruauté du Prince, condanne encore plus fortement la lâche & monstrueuse flaterie du père: *Sceleratius telum illud laudatum est, quam missum.*

§. X.

Clémence de Théodose le Grand.

THÉODOSE le Grand étant en conversation avec Flavien Patriarche d'Antioche, lui dit, à l'occasion d'une révolte de cette ville: „Si Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, a bien voulu „pardonner aux hommes qui le crucifioent: dois „je faire difficulté de pardonner à mes sujets „qui m'ont offensé, moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux, & serviteur du même „Maître?

§. XI.

§. XI.

La manière d'administrer la Justice, chez les anciens Egyptiens.

Le Principal devoir des Rois, & leur fonction la plus essentielle, est de rendre la Justice aux Peuples. Aussi c'étoit à quoi les Rois d'Egypte donnoient le plus d'attention, persuadés que de ce soin dépendoit non-seulement le repos des Particuliers, mais le bonheur de l'Etat, qui seroit moins un Royaume qu'un brigandage, si les foibles demeuroient sans protection, & si les puissans trouvoient dans leurs richesses & dans leur crédit l'impunité de leurs crimes & de leurs violences.

Trente Juges étoient tirés des principales villes, pour composer la Compagnie qui jugeoit tout le Royaume. Le Prince, pour remplir ces places choisissoit les plus honêtes gens du pays, & mettoit à leur tête celui qui se distinguoit le plus par la connoissance & l'amour des Loix, & qui étoit le plus généralement estimé. Il leur assignoit certains revenus, afin qu'affranchis des embarras domestiques, ils pussent donner tout le temps à faire observer les Loix. Ainsi, entretenus honnêtement par la libéralité du Prince, ils rendoient gratuitement au Peuple une Justice qui lui est due de droit, & qui doit être également ouverte à tous les sujets, & encore plus, en un certain sens, aux Pauvres qu'aux Riches, parce que ceux-ci par eux mêmes trouvent assez d'appui

pui, au lieu que les autres, par leur état même, sont plus exposés à l'injure, & ont plus besoin de la protection des Loix.

Pour éviter les surprises, les affaires étoient traitées par écrit dans cette assemblée. On y craignoit la fausse Eloquence, qui éblouït les esprits, & émeut les passions. La vérité ne pouvoit être expliquée d'une manière trop sèche, & l'on vouloit qu'elle seule dominât dans les Jugemens, parce qu'elle seule devoit être la ressource du riche & du pauvre, du puissant & du foible, du savant & de l'ignorant. Le Président du Sénat portoit un Collier d'or & de pierres précieuses, d'où pendoit une figure sans yeux, qu'on apéloit la Vérité. Quand il la prenoit, c'étoit le signal pour commencer la séance. Il l'apliquoit à la partie qui devoit gagner sa cause, & c'étoit la forme de prononcer les sentences.

Ce qu'il y avoit de meilleur parmi les Loix des Egyptiens, c'est que tout le monde étoit nourri dans l'esprit de les observer.

Le meurtre volontaire étoit puni de mort, de quelque condition que fût celui qui avoit été tué, libre ou non. En quoi les Egyptiens montroient plus d'humanité, & d'équité que les Romains, qui donnoient aux Maîtres droit absolu de vie & de mort sur leurs Esclaves. L'Empereur Adrien le leur ôta dans la suite, & crut devoir corriger cet abus, quelque ancien & quelque autorisé qu'il fût par les Loix Romaines.

Le parjure étoit aussi puni de mort, parce que ce crime attaque en même temps, & Dieu, dont on méprise la Majesté, en attestant, le nom par un faux serment; & les hommes, en rompant le lien le plus ferme de la société humaine, qui est la bonne-foi.

Le Calomniateur étoit impitoyablement condanné au même suplice qu'auroit subi l'Accusé, si le crime s'étoit trouvé véritable.

Celui qui pouvant sauver un homme attaqué ne le faisoit pas, étoit puni de mort, aussi rigoureusement que l'Assassin. Que si on ne pouvoit secourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence; & il y avoit des peines établies pour ceux qui manquoient à ce devoir. Ainsi les citoyens étoient à la garde les uns des autres, & tout le Corps de l'Etat étoit uni contre les méchans.

Il n'étoit pas permis d'être inutile à l'Etat: chaque particulier étoit tenu d'inscrire son nom & sa demeure sur un Régître public, qui demeutroit entre les mains du Magistrat, d'y marquer sa profession, & de déclarer d'où il tiroit dequoi vivre. Si l'on énonçoit faux, la peine de mort s'ensuivoit.

Pour empêcher les emprunts, d'où naissent la fainéantise, les fraudes & la chicane, le Roi Asychis avoit fait une ordonnance fort sensée.

Les

Les Etats les plus sages & les mieux policés, & Athènes & Rome, ont toujours été embarrassés à trouver un juste tempérament pour réprimer la dureté du Créancier, dans l'exaction de son prêt, & la mauvaise-foi du Débiteur qui refuse ou néglige de payer ses dettes. L'Egypte prit un sage milieu, qui sans toucher à la liberté personnelle des Citoyens, & sans ruïner les familles, pressoit continuëllement le Débiteur, par la crainte de passer pour infame, s'il manquoit d'être fidèle. Il n'étoit permis d'emprunter qu'à condition d'engager au Créancier le corps de son père, que chacun dans l'Egypte faisoit embaumer avec soin, & conservoit avec honneur dans sa maison, & qui pouvoit par cette raison être aisément transporté. Or c'étoit une impieté, & une infamie tout ensemble, de ne pas retirer assez promtement un gage si précieux, & celui qui mouroit sans s'être acquité de ce devoir, étoit privé des honneurs qu'on avoit coutume de rendre aux morts.

§. XII.

ENIGME.

Je suis poli, luisant & beau,
Sans que jamais je me repaisse,
Mon corps est sans chair & sans graisse
Et n'a que la peau & les os.

Je

Je vais souvent dans les combats;
Sans rendre les coups qu'on me donne,
Mon Maître même me bâtonne;
Mais je ne m'en ofense pas.

Je rends les hommes diligens;
Et sans avoir bouche, ni langue,
Je fais souvent une harangue
Qui fait cheminer bien des gens.

Le Tambour.

§. XIII.

De l'Eléphant.

L'Eléphant est un animal sauvage, qui naît en Asie, en Afrique & dans les Iles qui sont aux environs des deux continens. C'est le plus gros de tous les animaux terrestres. Il est d'une couleur qui tire sur la couleur de cendre. Il a dix-huit pieds de haut, la tête grosse, les yeux petits en comparaison du corps: le cou fort court, les oreilles larges, une trompe qui lui pend presque jusqu'à terre entre les défenses de devant. Il a la bouche auprès de l'estomac; & il sort du côté de la mâchoire supérieure deux fort grandes dents. Ses pieds sont ronds & fendus en cinq ongles, ses jambes rondes & fortes, & sa queue est comme celle des bufles. De son simple pas il atteint les hommes qui courent. Il a le pied si sûr qu'il ne fait jamais un faux pas. Il nage fort bien. Il se couche & se lève avec facilité, contre l'opinion des anciens,

anciens, qui ont cru qu'il n'avoit point de jointures aux jambes. Les défenses de l'éléphant sont l'ivoire que nous avons. Il allaite jusqu'à huit ans.

Cet animal a une force prodigieuse & porte un poids de 3000 livres. Quand il est en furie, il bouleverse tout, & feroit d'étranges ravages, si on ne l'arrêtoit comme on fait, avec les feux d'artifice qu'on jette sur lui. Nonobstant cette grande force, l'éléphant est fort docile. Son Conducteur lui fait faire avec sa trompe tout ce qu'il lui plaît, saluër ses amis, menacer & battre ceux qui lui déplaisent. On en a vû tirer un fusil, danser, faire l'exercice du drapeau, servir à table, & faire cent autres choses qu'on auroit de la peine à croire. Les Eléphans vivent environ cent ans.

§. XIV.

Manière de faire les Funérailles publiques, de ceux qui avoient perdu la vie à la guerre, chez les Athéniens.

AVANT que de procéder à cette cérémonie on dressoit trois jours auparavant, une tente, où l'on exposoit les ossemens des morts, & chacun jettoit dessus des fleurs, de l'encens, des parfums, & autres choses semblables. Puis on les chargeoit sur des chariots, dans des cercueils de cyprès, chaque Tribu ayant son cercueil & son chariot séparé: mais il y en avoit un

qui

qui portoit un grand cercueil vuide, pour ceux dont on n'avoit pû trouver les corps. La marche se faisoit avec une pompe grave, majestueuse & pleine de religion. Un grand nombre d'habitans, soit citoyens, soit étrangers, assistoit à cette lugubre cérémonie. Les parentes du défunt se trouvoient au sépulcre pour pleurer. On portoit ces ossemens dans un monument public, au plus beau Faux-bourg de la Ville, apellé le *Céramique*, où l'on a renfermé de tout tems ceux qui sont morts à la guerre; excepté ceux de Marathon, qui, pour leur rare valeur, furent enterrés au champ de bataille.

Ensuite on les couvroit de terre, & l'un des Citoyens les plus considérables de la ville faisoit leur oraison funèbre. Après qu'on avoit ainsi payé solennellement ce double tribut de pleurs & de louange, à la mémoire des braves Soldats, qui avoient sacrifié leur vie pour la défense de la liberté commune, le Public, qui ne bornoit pas sa reconnoissance à des cérémonies, ni à des larmes stériles, prenoit soin de la subsistance de leurs Veuves, & des Orphelins qui étoient restés en bas âge.

Puissant éguillon pour exciter le courage parmi les citoyens. Car les grands hommes se forment où le mérite est le mieux recompensé.

§. XV.

De CHARONDAS, *Législateur de Thurium.*

THURIUM, Ville de la Grèce avoit été bâtie sur les ruïnes d'une autre ville nommée Sybaris. Les nouveaux habitans ayant établi dans Thurium le gouvernement populaire, ils distribuèrent les citoyens en dix Tribus, auxquels ils donnèrent le nom des différens Peuples d'où ils étoient sortis pour la venir peupler.

Alors ils ne songèrent plus qu'à affermir leur gouvernement par de sages Loix, & pour cet effet choisirent entr'eux Charondas, élevé dans l'Ecole de Pythagore, qu'ils chargèrent du soin de les dresser. J'en raporterai ici quelque-unes.

1. Il condanna les Calomniateurs à être conduits par toute la Ville couronnés de bruyére, comme les plus méchans de tous les hommes: ignominie à laquelle le plus souvent ils ne pouvoient survivre. La ville délivrée de cette peste, recouvra le repos & la tranquilité. Les calomniateurs sont en effet la source la plus ordinaire des troubles publics & particuliers, & trop épargnés dans la pluspart des Etats.

2. Il établit une Loi toute nouvelle, contre une autre sorte de peste & de contagion, qui est, dans une République, la cause ordinaire de la corruption des mœurs; en donnant action contre

ceux

ceux qui se lieroient d'amitié & de commerce avec les Méchans, & les condannant à une amende considérable.

3. Il voulut que tous les enfans des citoyens fussent instruits dans les Belles-Lettres, dont l'effet propre est de polir & de civiliser les esprits, d'inspirer des mœurs douces, & de porter à la vertu: ce qui fait le bonheur d'un Etat, & est également nécessaire à tous les citoyens. Dans cette vue, il stipendia des Maîtres publics, afin que l'instruction étant gratuite, pût devenir générale. Il regardoit l'ignorance comme le plus grand des maux, & la source de tous les vices.

4. Il fit une Loi à l'égard des Orphelins, qui paroit assez sensée: en confiant le soin de leur éducation aux parens du côté maternel, de qui il n'y avoit rien à craindre contre leur vie; & l'administration de leurs biens aux parens du côté paternel, qui avoient intérêt de les conserver, pouvant en devenir les héritiers par la mort des pupiles.

5. Au-lieu de punir de mort les Déserteurs, & ceux qui quittoient leur rang & fuyoient dans le combat, il se contenta de les condanner à paroître pendant trois jours dans la ville, revêtus d'un habit de femme: espérant que la crainte d'une telle honte ne produiroit pas moins d'effet que celle de la mort, & d'ailleurs voulant donner lieu à ces lâches citoyens de réparer & de couvrir leur faute dans la prémière occasion.

6. Pour empêcher que ses Loix ne fussent abrogées avec trop de facilité & de témérité, il proposa une condition bien dure & bien hazardeuse à ceux qui proposeroient d'y faire quelque changement. Ils devoient paroître dans l'assemblée publique avec une corde au cou; & si le changement proposé ne passoit point, être étranglés sur le champ. Dans toute la suite du tems il n'arriva que trois fois de proposer de tels changemens & ils furent acceptés.

Charondas ne survécut pas long-tems à ses Loix. Revenant un jour de poursuivre des voleurs, & trouvant la ville en tumulte, il entra tout armé dans l'Assemblée, ce qu'il avoit défendu par une Loi expresse. Un particulier lui reprocha qu'il violoit lui-même ses Loix. *Non*, dit il, *je ne les viole point*, *mais je les scellerai de mon sang;* & sur le champ il se tua de son épée.

Grande imperfection & mauvais exemple dans la dernière action de Charondas.

§. XVI.

MAXIMES MORALES.

Portrait de l'homme.

CHACUN se peint assez soi-même. Dans une conversation l'étourdi se peint en parlant toujours; le stupide en ne parlant point; & le sage en ne parlant jamais que fort à propos. Le dissimulé même se fait assez connoître par tous les soins qu'il prend de ne se pas laisser connoître.

§. XVII.

§. XVII.

EPIGRAMME.

*Sur un * Partisan.*

Un Partisan, Seigneur Haut-Justicier,
D'un fief, ** jadis possédé par des Princes,
Se gendarma contre son charpentier,
Pour avoir d'un gibet fait les fourches trop minces:
Eh! Monsieur, lui dit-il, n'ayez aucun chagrin:
C'est du bois de cormier, plus dur que tous les autres:
Jamais de cet ouvrage on ne verra la fin;
Je vous le garantis pour vous & pour les vôtres.

§. XVIII.

De l'Electricité.

L'ELECTRICITE' est la proprieté d'un corps qui étant frotté, en attire d'autres, & qui les relâche après les avoir attirés. Le diamant, le verre, l'ambre, la cire d'Espagne sont des corps électriques, qui en attirent d'autres.

Cela vient peut-être de l'agitation violente, d'une espèce de chaleur causée par le frottement dans la matière subtile ou déliée, qui pénètre les corps électriques, & qui en fait sortir, comme de l'aiman, une sorte de tourbillon de matière, dont la vitesse comprime & chasse l'air d'a-

 bord;

* Celui qui fait traité avec le Roi pour des affaires de finance.

** *Jadis* signifie autre-fois.

bord; mais bientôt l'air comprimé & chassé se dilate, & revient victorieux, pousse vers les pierres précieuses &c. les pailles, les fétus qu'il rencontre, & les y aplique d'autant plus éficacement, que la matière qui s'élançoit de ces corps après le frottement, a communiqué & perdu la force qu'elle avoit acquise dans le frottement même; & c'est l'attraction des pierres précieuses, du Verre, de la gomme, de la cire d'Espagne, de l'Ambre, du jais &c.

§. XIX.

Le nom de Solon sauve la vie à CRESUS.

CRESUS ayant été fait prisonnier par Cyrus à la prise de Sardes, fut condanné, sélon Hérodote, à être brûlé vif. On dressa donc le bucher, & ce malheureux Prince ayant été mis dessus, sur le point de l'exécution rapela dans son esprit l'entretien qu'il avoit eu autre fois avec Solon, & reconnoissant la vérité de ses avis, il s'écria par trois fois, Solon! Solon! Solon! Cyrus qui étoit présent à ce spectacle, avec les principaux de sa Cour, ayant apris pourquoi, dans cette extrémité, il prononçoit avec tant de vivacité le nom de ce célèbre Philosophe, touché de l'incertitude des choses humaines & du malheur de ce Prince, le fit retirer du bucher & l'honora toujours pendant qu'il vécut. Ainsi, Solon eut la gloire d'avoir d'un seul mot sauvé la vie à l'un de ces deux Rois, & donné une salutaire instruction à l'autre.

§. XX.

§. XX.

En quoi consiste le vrai Mérite.

ARNAUD D'OSSAT, si célèbre par son adresse merveilleuse dans les Négociations, quoi qu'il ne fût point meublé, à beaucoup près, en Cardinal, ne voulut pourtant point accepter l'argent, le carosse & les chevaux, ni le lit de damas rouge, que le Cardinal de Joyeuse lui envoya présenter trois semaines après sa promotion. *Car*, dit-il, *encore que je n'aie point tout ce qu'il me faudroit pour soutenir cette dignité, si est-ce que je ne veux pour cela renoncer à l'abstinence & modestie que j'ai toujours gardée.* Une telle disposition est bien rare, & bien plus estimable, qu'un magnifique équipage, & qu'un riche ameublement.

La fameuse Cornélie, fille du grand Scipion & mère des Gracques, est connue de tout le monde. Il n'y avoit point à Rome de noblesse plus illustre, ni de maison plus riche que la sienne. Une Dame de Campanie l'étant venu voir, & logeant chez elle, étala avec pompe tout ce qu'il y avoit alors de plus à la mode & de plus grand prix pour la toilette des femmes; or & argent, bijoux, diamans, brasselets, pendans d'oreilles, & tout cet attirail que les anciens appelloient *mundum muliebrem*. Elle s'attendoit à en trouver encore davantage chez une personne de cette qualité, & demanda avec beaucoup d'empressement à voir sa toilette. Cornélie fit

durer adroitement la converſation juſqu'au retour de ſes enfans, qui étoient aux écoles publiques: & quand ils furent rentrés: „Voilà, lui dit-elle, „en les lui montrant, ma parure & mes bijoux: *Et haec, inquit, ornamenta mea ſunt:* Il ne faut que ſe demander à ſoi même ce qu'on penſe naturellement au ſujet de ces deux Dames, pour reconnoître combien la noble ſimplicité de l'une l'emporte au-deſſus de la vaine magnificence de l'autre. Quel mérite en effet & quel eſprit y a-t-il à amaſſer, à force d'argent, beaucoup de pierreries & de bijoux, à en tirer vanité, & à ne ſavoir parler d'autre choſe? Et au contraire quelle force d'eſprit n'y a-t-il point, ſur tout pour une Dame de la prémière qualité, de ſe mettre au-deſſus de ces bagatelles, de faire conſiſter ſon honneur & ſa gloire dans la bonne éducation de ſes enfans, de n'épargner aucune dépenſe pour y réuſſir, & de montrer que la nobleſſe & la grandeur d'ame ſont de tous les ſexes?

§. XXI.

Sédition horrible.

EN 1647 un miſérable vendeur de Poiſſon, nommé Thomas Aniello, vulgairement apellé *Mazaniello*, ſe fit Chef des Séditieux de la Ville de Naples, n'étant âgé que de vingt-quatre ans. Il excita de grands troubles dans cette Ville, y fit brûler pluſieurs maiſons, & maſſacrer quantité de gens, que ceux de ſa faction


p. 28.
a
b
c
c
b
b
c
c
d
a. Le Thé.
b. Fleur du Thé
c. le Fruit
d. la Graine

faction alloient chercher jusques dans les Eglises, où ils les tuoient au pied des Autels. Le Duc Caraffa fut de ce nombre, & on porta sa tête par toute la Ville au bout d'une lance, avec cent cinquante autres; ce qui donna de la terreur aux principaux de la Ville & à tout le peuple. Aniello avoit fait dresser quantité de gibets & de roues dans les places publiqnes, & étoit ordinairement suivi de dix Bourreaux pour exécuter ses ordres. Cette horrible sédition fut appaisée le dixhuitième jour par le massacre de ce Tyran, dont on traîna le corps par les rues avec toutes les insultes qu'un peuple justement irrité pouvoit imaginer.

§. XXII.

MAXIMES DE MORALE.

De la Modération & de la cupidité.

NOUS devrions avoir toujours devant les yeux, que nous sommes en même tems mortels & immortels; & régler ensuite là-dessus nos désirs & nos vues: rendre, par des désirs immortels au souverain bien de l'ame, qui est immortelle, & n'en avoir que de bonnes pour les choses qui sont à l'usage des corps, dont la destruction est si proche. Mais par un étrange renversement, nous brûlons de désirs éternels pour les choses passagères, & nous n'avons que des désirs d'un moment, encore fort languissans, pour l'Eternité.

§. XXIII.

LA VRAIE VOLUPTÉ, ou la *Félicité de l'honnête homme.*

Je ne fais ici-bas d'autre félicité
Que dans une flateuse & douce volupté:
Non dans la volupté dont le peuple s'entête;
Qu'on évite avec soin pour peu qu'on soit honnête;
Et qui pour des plaisirs peu durables & faux,
Cause presque toujours de véritables maux.
J'apelle Volupté purement ce qu'on nomme
Ne se reprocher rien, & vivre en honnête-homme.
Appuyer l'innocent contre l'iniquité,
Briller moins par l'esprit que par la probité;
Du mérite opprimé réparer l'injustice,
Ne souhaiter du bien que pour rendre service;
Etre accessible à tous par son humanité:
Non, rien n'est comparable à cette volupté.

§. XXIV.

Grande frugalité de quelques grands Empereurs.

Les Empereurs Nerva, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, Sévére, Alexandre, Pertinax, Aurélien, Tacite, Claude II, Probe, tous Princes qui ont fait le plus d'honneur au trône, se sont toujours piqués d'avoir une table des plus frugales & des plus modestes & en ont févère-

ment

ment banni la somptuosité & les délicatesses de la bonne chère. La pluspart même d'entr'eux se contentoient à l'armée des nourritures les plus communes qu'on donne aux Soldats, comme fromage, lard, fèves, légumes. Et afin que les Soldats n'en pussent douter, Alexandre faisoit tenir sa tente ouverte, pendant ses repas. Quand il n'étoit point à l'armée, la dépense journalière de sa maison, dont * le détail nous étonne, étoit si modique, qu'à peine suffiroit-elle aujourd'hui à un simple particulier. Il n'avoit aucune vaisselle d'or, & celle d'argent n'alloit pas à trois cens marcs: desorte que quand il vouloit traiter beaucoup de monde, il empruntoit de la vaisselle à ses amis, avec leurs gens pour servir, n'ayant gardé dans le palais qu'autant d'officiers qu'il lui en falloit dans son ordinaire. Ce n'étoit point par un esprit d'épargne qu'il en usoit ainsi; car jamais Prince ne fut plus libéral. Mais il étoit convaincu, comme il le répétoit souvent, que ce n'étoit pas dans l'éclat, & dans la magnificence que consistoit la grandeur & la gloire de l'Empire, mais dans les forces de l'Etat, & dans la vertu de ceux qui gouvernent.

§. XXV.

* Quinze pintes de vin par jour, trente livres de viande, & 80 livres de pain. On y ajoutoit seulement un oison les jours de fête, & dans les plus grandes solennités un faisan ou deux, & deux chapons.

§. XXV.

Du Thé.

Le Thé est la feuille d'un arbrisseau qui croit dans la Chine, & qui s'étend en diverses branches fort jolies. Quand ce petit arbre fleurit, ses feuilles sont blanches, jaunes, dentelées & pointues; mais après elles deviennent d'un verd brun & quelque-fois mêlé. On sèche adroitement les feuilles pour les aporter en Europe, & on les enferme bien, depeur qu'elles ne perdent de leur force. Le thé le plus récent est le meilleur. On dit qu'il sert à abattre les vapeurs qui montent à la tête, qu'il éclaircit l'esprit & fortifie la mémoire. Mais il ne faut pas qu'il soit éventé, car cela lui fait perdre tous les bons effets qu'il pourroit faire.

Le thé n'est connu dans l'Europe que depuis le commencement du précédent siècle, & ce sont les Hollandois, qui les prémiers nous en ont fait part.

§. XXVI.

Etat d'un Tyran.

Denys le Tyran marqua un jour avec beaucoup d'ingénuité ce qu'il pensoit de son état. Un de ses Courtisans, nommé Damoclès, vantoit tous les jours avec une espèce d'extase ses richesses, sa grandeur, le nombre de ses troupes, l'étendue de sa domination, la magnificence de ses Palais, & l'abondance universelle de tou-

tes

tes ſortes de biens & de plaiſirs où il vivoit, ne ceſſant de répéter que jamais perſonne n'avoit été plus heureux. „Puiſque vous penſez ainſi, lui „dit un jour le Tyran, voulez-vous goûter vous-„même de mon bonheur, & en faire épreuve? „L'offre en eſt acceptée avec joie. On place Damoclès ſur un lit d'or, couvert de tapis plus brodés. Les bufets étoient remplis de vaſes d'or & d'argent. Des eſclaves d'une rare beauté, & vêtus magnifiquement l'environnoient, attentifs pour le ſervir au moindre ſignal qu'il donnoit. On n'avoit point épargné les eſſences les plus exquiſes, ni les parfums les plus délicats. La table étoit ſervie à proportion. Damoclès nageoit dans la joie, & ſe regardoit comme l'homme du monde le plus heureux. Il aperçoit malheureuſement en levant les yeux, la pointe d'une épée ſuſpendue ſur ſa tête, & qui ne tenoit au plancher qu'avec un crin de cheval. Dans le moment même une ſueur froide le ſaiſit: tout diſparoit à ſes yeux: il ne voit que l'épée & ne ſent que ſon danger. Pénétré de frayeur, il demande qu'on le laiſſe aller, & déclare qu'il ne veut plus être heureux. Image bien naïve de la vie d'un Tyran! Celui dont nous parlons avoit régné pendant l'eſpace de trente-huit ans.

§. XVII.

Reconnoiſſance de Darius.

SYLOSON, frère de Polycrate Tyran de Samos, avoit fait autre-fois préſent à Darius d'un

d'un habit de couleur rouge, dont il témoignoit beaucoup d'envie, & n'avoit jamais voulu en recevoir le prix. Darius étoit pour-lors simple particulier, Officier dans les gardes de Cambyse. Quand il fut monté sur le Trône, Syloson alla à Suse, se présenta à la porte du Palais, & se fit annoncer comme un Grec, à qui le Roi avoit obligation. Darius surpris de cette annonce, & curieux d'en aprofondir la vérité, le fit entrer. Il reconnut en effet que c'étoit son bienfaiteur, & loin de rougir d'une avanture, qui paroissoit ne lui être pas fort honorable, il loua avec admiration une générosité, qui n'avoit eu d'autre motif que celui de faire plaisir à un homme de qui il n'avoit rien à attendre, & lui promit de lui donner beaucoup d'or & d'argent. Ce n'étoit point ce que Syloson désiroit : l'amour de la Patrie étoit sa passion. Il demanda au Roi de vouloir l'y rétablir, mais sans répandre le sang des Citoyens, & en chassant seulement de Samos celui qui en avoit usurpé la Domination, depuis la mort de son frère. Darius chargea de cette expédition Otane, l'un des prémiers Seigneurs de sa Cour, qui s'en acquita avec joie & avec succès.

§. XXVIII.

Réflexions de l'Empereur MARC-ANTONIN.

IL N'Y A rien de plus misérable qu'un homme qui veut tout connoître & tout embrasser, & qui, non content de sonder les abymes de

de la terre, veut encore par ses conjectures * pénétrer dans l'esprit des autres hommes, sans se souvenir qu'il lui doit sufire de connoître cette Divinité qu'il a au dedans de lui, & de lui rendre le culte qui lui est dû. Le culte qu'elle demande, consiste à la tenir libre de passion, à la garantir de la témérité, & à faire qu'elle ne soit jamais fâchée de ce que font les Dieux ou les hommes: car ce que font les Dieux mérite nos respects à cause de leur vertu; & ce que font les hommes mérite notre amour à cause de la parenté qui est entre nous. Il arrive quelque-fois aussi qu'ils méritent en quelque façon notre compassion, à cause de l'ignorance où ils sont des biens & des maux: car cette ignorance est un aveuglement aussi pitoyable que celui qui empêche de discerner le blanc & le noir.

§. XXIX.

FABLE.

L'Avare volé.

L'Avare avec son cœur enterra son trésor:
On le vole. Ah! dit-il, je suis à la besace!
Mettez, répond quelqu'un, une pierre à sa place;
Elle vous servira tout autant que votre or.

§. XXX.

* Antonin ne parle pas ici de la vanité de ceux qui prétendent connoître les hommes par la physionomie. Il parle de la curiosité qui nous est naturelle à tous, & qui fait que nous travaillons bien plus à deviner ceque les autres pensent, qu'à savoir ce que nous pensons.

§. XXX.

Origine & progrès de l'établissement des Royaumes.

DANS les prémiers tems chaque père etoit le Chef souverain de sa famille, l'Arbitre & le Juge des différens qui y naissoient, le Législateur né de la petite Societé qui lui étoit soumise, le Défenseur & le Protecteur de ceux que la naissance, l'éducation & leur foiblesse mettoient sous sa sauve-garde, & dont sa tendresse lui rendoit les intérêts aussi chers que les siens propres.

Quelque indépendante que fût l'autorité de ces Maîtres, ils n'en usoient qu'en pères, c'est à dire, avec beaucoup de modération. Peu jaloux de leur pouvoir, ils ne songeoient point à dominer avec hauteur, ni à décider avec empire. Comme ils se trouvoient nécessairement obligés d'associer les autres à leurs travaux domestiques, ils les associoient aussi à leurs délibérations, & s'aidoient de leurs conseils dans les affaires. Ainsi tout se faisoit de concert, & pour le bien commun.

Les Loix, que la vigilance paternelle établissoit dans ce petit Sénat domestique, étant dictées par le seul motif de l'utilité publique, concertées avec les enfans les plus âgés, acceptées par les inférieurs avec un plein & libre consentement, étoient gardées avec réligion, & se conservoient dans les familles comme une police héréditaire, qui en faisoit la paix & la sureté.

Différens motifs donnèrent lieu à différentes Lois. L'un, sensible à la joie de la naissance d'un fils, qui le prémier l'avoit rendu père, songea à le distinguer parmi ses frères par une portion plus considérable dans ses biens, & par une autorité plus grande dans sa famille. Un autre, plus attentif aux intérêts d'une épouse qu'il chérissoit, ou d'une fille tendrement aimée qu'il vouloit établir, se crut obligé d'assurer leurs droits, & d'augmenter leurs avantages. La solitude & l'abandon d'une épouse, qui pouvoit devenir veuve, toucha davantage un autre, & il pourvut de loin à la subsistance & au repos d'une personne qui faisoit la douceur de sa vie. De ces différentes vues, & d'autres pareilles, sont nés les différens usages des peuples, & les droits des Nations, qui varient à l'infini.

A mesure que chaque famille croissoit par la naissance des enfans & par la multiplicité des alliances, leur petit domaine s'étendoit, & elles vinrent peu à peu à former des Bourgs & des Villes.

Ces Sociétés étant devenues fort nombreuses par la succession des tems, & les familles s'étant partagées en diverses branches, qui avoient chacune leurs Chefs, & dont les intérêts & les caractères différens pouvoient troubler l'ordre public: il fut nécessaire de confier le Gouvernement à un seul, pour réunir tous ces Chefs sous une même autorité, & pour maintenir le repos

 public

public par une conduite uniforme. L'idée qu'on conservoit encore du Gouvernement paternel; & l'heureuse expérience qu'on en avoit faite, inspirèrent la pensée de choisir parmi les plus gens de bien, & les plus sages, celui en qui l'on reconnoissoit davantage l'esprit & les sentimens de père. L'ambition & la brigue n'avoient point de part dans ce choix: la probité seule & la réputation de vertu & d'équité en décidoient, & donnoient la préférence aux plus dignes.

Pour relever l'éclat de leur nouvelle dignité, & pour les mettre plus en état de faire respecter les Loix, de se consacrer tout entiers au bien-public, de défendre l'Etat contre l'entreprise des Voisins, & contre la mauvaise volonté des Citoyens mécontens, on leur érigea un trône, on leur mit le Sceptre en main, on leur fit rendre des hommages, on leur assigna des Officiers & des Gardes, on leur accorda des tributs, on leur confia un plein pouvoir pour administrer la Justice, & dans cette vue on les arma du glaive, pour réprimer les injustices, & pour punir les crimes.

Chaque ville dans les commencemens avoit son Roi, qui, plus attentif à conserver son Domaine qu'à l'étendre, renfermoit son ambition dans les bornes du Pays qui l'avoit vu naître. Les démêlés presque inévitables entre des Voisins, la jalousie contre un Prince plus puissant,

un

un esprit remuant & inquiet, des inclinations martiales, le désir de s'agrandir & de faire éclater ses talens, donnèrent occasion à des guerres, qui se terminoient souvent par l'entier assujettissement des vaincus, dont les villes passoient sous le pouvoir du Conquérant, & grossissoient peu à peu son domaine. De cette sorte, une prémière victoire servant de dégré, & d'instrument à la séconde, & rendant le Prince plus puissant & plus hardi pour de nouvelles entreprises, plusieurs villes & plusieurs provinces, réunies sous un seul Monarque, formèrent des Royaumes plus ou moins étendus, selon que le Vainqueur avoit poussé ses conquêtes avec plus ou moins de vivacité.

Parmi ces Princes il s'en rencontra dont l'ambition, se trouvant trop resserrée dans les limites d'un simple Royaume, se répandit partout, comme un torrent & comme une Mer, engloutit les Royaumes & les Nations, & fit consister la gloire à dépouiller de leurs Etats, des Princes qui ne leur avoient fait aucun tort, à porter au loin les ravages & les incendies, & à laisser par-tout des traces sanglantes de leur passage. Telle a été l'origine de ces fameux Empires qui embrassoient une grande partie du Monde.

Les Princes usoient diversement de la victoire, selon la diversité de leurs caractères ou de leurs intérêts. Les uns, se regardant comme absolument maîtres des vaincus, & croyant

que c'étoit assez faire pour eux que de leur laisser la vie, les dépouilloient eux & leurs enfans de leurs biens, de leur patrie, de leur liberté; les réduisoient à un dur esclavage; les occupoient aux Arts nécessaires pour la vie, aux plus vils ministères de la Maison, aux pénibles travaux de la campagne; & souvent même les forçoient par des traitemens inhumains à creuser les mines, & à fouiller dans les entrailles de la terre pour satisfaire leur avarice. Et delà le Genre-humain se trouva partagé en deux espèces d'hommes, de Libres & de Serfs, de Maîtres & d'Esclaves.

D'autres introduisirent la coutume de transporter les Peuples entiers, avec toutes leurs familles, dans de nouvelles contrées, où ils les établissoient & leur donnoient des terres à cultiver.

D'autres, encore plus modérés, se contentoient de faire racheter aux Peuples vaincus leur liberté, & l'usage de leurs Loix & de leurs Privilèges, par des tributs annuels qu'ils leur imposoient; & quelque-fois même, ils laissoient les Rois sur le Trône, en exigeant d'eux seulement quelques hommages.

Les plus sages & les plus habiles en matière de Politique se faisoient un honneur de mettre une espèce d'égalité entre les peuples nouvellement conquis & les anciens sujets; accordant aux prémiers le droit de Bourgeoisie, & presque tous les mêmes droits & les mêmes privilèges dont

dont jouïssoient les autres. Et par là d'un grand nombre de Nations répanduës dans toute la terre, ils ne faisoient plus en quelque sorte qu'une ville, ou du moins qu'un Peuple.

Voilà une idée générale & abrégée de ce que l'Histoire du Genre-humain nous présente sur l'origine des Empires du Monde.

§. XXXI.

Näiveté du Domestique d'un Chanoine.

Hier au soir un gros Chanoine
Voyant que d'un peu d'eau la terre avoit besoin,
Disoit que cette année on auroit peu de foin,
Et peut-être encore moins d'avoine:
Pour les pauvres chevaux que ce tems est mauvais!
Tous vont mourir de faim, sans aucune réserve.
Monsieur, s'écria son laquais,
Que d'un si grand malheur le bon Dieu vous préserve!

§. XXXII.

Origine de la Poudre à Canon.

VERS le commencement du XIV. Siècle, un Réligieux Chimiste, nommé Barthold Schwartz, Allemand de Nation, ayant fait tomber par hazard une étincelle de feu, sur un mélange de soufre & de salpètre, qui prit feu & fit sauter une pierre dont il étoit couvert, trouva

par ce moyen le secret de la poudre à canon. Mais un autre Réligieux, que l'on dit être Roger Bacon, Anglois, fut celui qui en trouva l'usage; usage également utile & fatal. Voilà l'origine de la poudre à Canon. En voici aussi la composition.

Un mélange de soufre, de salpêtre & de charbon pilé, broyé dans un mortier, puis passé par un tamis de crin, & grainé ou divisé en petites parties sphériques, ou à peu près; telle est la composition de la poudre à canon, de cette poudre qui produit de se prodigieux effets.

Examinons un peu ces effets & tâchons d'en découvrir la véritable cause. Les choses les plus admirables en elles-mêmes, cessent de toucher, à proportion qu'elles deviennent plus ordinaires. On a vu trop souvent les effets de la poudre dans le fusil pour les trouver aussi merveilleux qu'ils le sont dans le fond. La poudre ne laisse pas d'étonner toujours dans le canon, quand ce ne feroit que par le bruit épouvantable qu'elle y cause, imitant les éclairs & le tonnerre, jusques à faire traiter le canon de foudre de guerre. Et qui pourroit s'empêcher d'admirer la force de la poudre, lorsqu'on voit avec horreur les tours, les forts, les remparts, s'élancer rapidement au dessus des tourbillons de flamme & de fumée, qui sortent tout à coup d'une mine profonde?

La

La poudre attire tous les regards dans les fusées volantes. La fusée monte-t-elle droit & bien haut? elle efface les étoiles du ciel, & l'air retentit d'aplaudissement.

Disons un mot de ce qui en fait la cause. Le ressort de l'air, enfermé dans chaque grain de poudre, & dans les vuides que les grains laissent entre eux, le ressort de cet air, dis-je, extraordinairement bandé d'abord, puis dilaté par l'inflammation de la poudre, est, ce me semble, la cause générale, au moins la principale cause de ses effets étonnans.

§. XXXIII.

De l'intrépidité.

L'INTRÉPIDITÉ est une force extraordinaire de l'ame, qui l'élève au dessus des troubles, des désordres & des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle: c'est par cette force que les Héros se maintiennent en un état paisible, & conservent l'usage libre de leur raison, dans les accidens les plus surprenans & les plus terribles.

§. XXXIV.

Mépris de l'Empereur PROBE *pour le faste.*

CE QUE l'histoire raporte de la simplicité extérieure de l'Empereur Probe, qui tient un des prémiers rangs entre les plus grands Princes, & sous qui l'Empire Romain monta au

comble de ſon bonheur, eſt bien digne d'admiration. Pendant la guerre qu'il fit aux Perſes, comme il s'étoit aſſis à terre ſur l'herbe pour y prendre ſon repas, qui n'étoit composé que d'un plat de pois, cuits la veille, & quelques morceaux de porc ſalé, on vint lui annoncer l'arrivée des Ambaſſadeurs de Perſe. L'Empereur ſans changer ni de poſture, ni d'habit, qui conſiſtoit en une caſaque de pourpre, mais de laine, & en un bonnet qu'il portoit, parce qu'il n'avoit pas un cheveu, commanda qu'on les fit aprocher. Il leur dit qu'il étoit l'Empereur, & qu'ils pouvoient dire à leur Maître: Que s'il ne penſoit à lui, il alloit rendre en un mois toutes ſes campagnes auſſi nues d'arbres & de grains, que ſa tête l'étoit de cheveux; & en même tems il ôta ſon bonnet, pour leur mieux faire comprendre ce qu'il leur diſoit. Il les invita à prendre part à ſon repas, s'ils avoient beſoin de manger; ſinon qu'ils n'avoient qu'a ſe retirer à l'heure même. Les Ambaſſadeurs firent leur raport à leur Prince; qui fut tout effrayé, auſſi-bien que ſes Soldats, d'avoir à faire à des gens ſi ennemis des délices & du luxe. Il vint lui-même trouver l'Empereur, & accorda tout ce qu'on lui demandoit.

§ XXXV.

Sobrieté d'Aléxandre.

ALEXANDRE le Grand renvoya tous les Pâtiſſiers que la Reine de Carie lui avoit en-

envoyés; & lui fit dire; „Que l'habitude qu'il „avoit de se lever matin, & de se donner beaucoup d'exercice, valoit mieux que tous les ragoûts du monde.

§. XXXVI.

Les trompeurs sont souvent trompés.

FABLE

DU RENARD ET DE LA CICOGNE.

Compère le Renard un jour se mit en frais,
Et retint à diner commère la cicogne.
Le régal fut petit, & sans beaucoup d'aprêts:
Le galant pour toute besogne
Avoit un brouët clair; il vivoit chichement.
Ce brouët fut par lui servi sur une assiette:
La cicogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drole eut lappé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque tems de-là la cicogne le prie:
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite il courut au logis
De la cicogne son hôtesse,
Loua très-fort sa politesse,
Trouva le diner cuit à point,
Bon apétit sur-tout; Renards n'en manquent point.

Il se réjouïssoit à l'odeur de la viande,
Mise en menus morceaux, & qu'il croyoit friande;
On servit pour l'embarasser
En un vase à long col, & d'étroite embouchure.
Le bec de la cicogne y pouvoit bien passer,
Mais le museau du Sire étoit d'autre mesure;
Il lui falût à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une poule auroit pris,
Serrant la queue & portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris;
Attendez-vous à la pareille.

§. XXXVII.

De ZALEUQUE, *Législateur des Locriens.*

ZALEUQUE, célèbre Législateur chez les Locriens avoit été Disciple de Pythagore. Il ne nous reste presque qu'une espèce de préambule, qu'il avoit mis à la tête de ses Loix, qui en donne une grande idée. Il demande de ses citoyens avant tout, qu'ils croyent & soient fortement persuadés qu'il y a des Dieux; & il ajoute qu'il ne faut que lever les yeux au Ciel, & en considérer l'ordre & la beauté, pour se convaincre qu'un ouvrage si merveilleux ne peut point être l'effet du hazard, ni de l'industrie humaine. Par une conséquence & une suite naturelle de cette persuasion, il les exhorte à honorer & respecter les Dieux, comme auteurs de tout ce qu'il y a de bon, de juste & d'honnête parmi les mor-

mortels; & de les honorer, non-seulement par des sacrifices & par de magnifiques présens, mais par une sage conduite; & par des mœurs pures & chastes, qui plaisent aux Dieux infiniment plus que tous les sacrifices.

Après cet exorde si plein de réligion & de pieté, où il montre la Divinité comme la source primitive des Loix, comme la principale autorité, qui en commande l'observation, comme le plus puissant motif pour y être fidèle, & comme le parfait modèle auquel on doit se conformer, il passe au détail des devoirs que les hommes ont les uns à l'égard des autres, & leur donne un précepte fort propre à conserver dans le commerce de la vie la paix & l'union, en commandant de ne pas rendre éternelles les haines & les dissensions, ce qui marqueroit un esprit féroce & indomtable; mais d'en user à l'égard de leurs ennemis comme devant bientôt les avoir pour amis. Il ne faut pas attendre du Paganisme une plus haute perfection.

Quant à ce qui regarde les Juges & les Magistrats, après leur avoir représenté, qu'en prononçant les jugemens, ils ne doivent se laisser prévenir ni par l'amitié, ni par la haine, ni par aucune autre passion; il se contente de les exhorter à éviter avec soin toute hauteur & toute dureté à l'égard des parties, qui sont assez à plaindre, d'avoir à essuyer les peines & les fatigues qu'entraine après elle la poursuite d'un

d'un procès. Leur place, en effet, quelque laborieuse qu'elle soit, ne leur donne aucun droit de faire sentir leur mauvaise humeur aux parties. Ils leur doivent la Justice par état, & par la qualité même de Juges; & lors qu'ils la leur rendent, même avec douceur & avec humanité, ce n'est qu'une dette dont ils s'acquittent, & non une grace qu'ils leur accordent.

Pour écarter de sa République le luxe, qu'il regardoit comme la ruïne certaine d'un Etat, il ne suivit pas la pratique établie parmi quelques Nations, où l'on croit qu'il suffit, pour le réprimer, de punir les contraventions à la Loi par des amendes pécuniaires. Il s'y prit, dit l'Historien, d'une manière plus adroite & plus ingénieuse, & en même tems plus efficace. Il défendit aux femmes de porter des étoffes riches & précieuses, des habits brodés, des pierreries, des pendans d'oreilles, des colliers, des brasselets, des anneaux d'or, & d'autres ornemens de cette sorte, n'exceptant de cette Loi que les femmes prostituées. Il fit, à l'égard des hommes, un règlement semblable à proportion, n'en exceptant pareillement que ceux qui consentiroient à passer pour débauchés & pour infames. Par cette voie il détourna facilement & sans violence les citoyens de tout ce qui sentoit le luxe & la mollesse. Car il ne se trouva personne qui eût assez renoncé à tout sentiment d'honneur, pour vouloir porter aux yeux de toute une ville,

le, les marques de ſa honte, s'attirer par-là le mépris & la riſée publique, & deshonorer pour toujours ſa famille.

§. XXXVIII.

FABLE.

La Brebis.

La Brebis que tondoit ſa Maîtreſſe inhumaine,
Diſoit de tems en tems, ſe ſentant écorcher,
Si vous voulez ma vie apellez le boucher;
Apellez le tondeur, ſi vous voulez ma laine.

§. XXXIX.

Du Poivre.

Le Poivre eſt le fruit d'un arbre, qui croit ſur les côtes de Malabar. La tige de cet arbre eſt ſi foible qu'il la faut ſoutenir, comme on fait ici celle de la Vigne. Chaque branche porte ordinairement ſix grapes, longues chacune d'environ 12 pouces, & ſemblables à des grapes de raiſins qui ne ſont pas mûrs. On les cueille toutes vertes au mois de Novembre, & on les met ſécher au ſoleil. Les grains durciſſent & deviennent noirs en très peu de tems.

Il eſt à remarquer que le Poivre profite davantage dans les lieux ombragés que dans ceux qui ſont expoſés au grand air.

§. XL.

§. XL.

Stratagème singulier.

LORSQUE l'Empereur Henri III. assiégea la ville de Presbourg, pour venger la mort de Pierre Allemand, Roi de Hongrie, à qui André avoit fait crever les yeux en 1046; Zotmonde Hongrois se signala. Car il sortit de la Ville pendant la nuit, & vint à la nage proche des vaisseaux de l'Empereur, qu'il perça adroitement avec un villebrequin; desorte que dès le matin ils commencèrent de couler à fond: ce qui fut cause de la levée du Siège.

Nous devons toujours être en garde contre nos ennemis.

§. XLI.

Irrésolution touchant le Mariage.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toute-fois ne pressons rien:
Prendre femme est étrange chose.
On doit y penser murement:
Gens sages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment,
Que d'y penser toute sa vie.

§. XLII.

Lampe inextinguible.

DANS l'État de la République de Venise proche de Padoue, vers l'en 1500, fut trouvé,

trouvé, en fouïssant dans un champ, le tombeau d'Olybius, illustre Citoyen de Padoue, dans le quel on trouva, dit-on, une lampe qui y étoit allumée depuis environ quinze cens ans entre deux vases, l'un d'or & l'autre d'argent, remplis d'une liqueur très-claire, avec cette inscription:

Olybius consacre à Pluton ce présent magnifique.

Quelques-uns ont cru que cet Olybius étoit un Payen fort savant & qui croyoit l'immortalité de l'ame, qu'il avoit marquée par ce feu qui ne s'éteignoit point; & que de ces deux phioles, celle qui étoit d'or signifioit la volonté; & l'autre qui étoit d'argent représentoit l'esprit. D'autres se sont imaginé, que ces phioles étoient pleines d'une essence qui conténoit les élémens Chymiques & la matière de la Pierre Philosophale.

§. XLIII.

De l'Orgueil & de la Fierté.

L'ORGUEIL, comme las de ses artifices, & de ses différentes métamorphoses, après avoir joué tout seul tous les personnages de la Comédie humaine, se montre avec un visage naturel, & se découvre par la fierté; de sorte qu'à proprement parler, la fierté est l'éclat & la déclaration de l'orgueil.

§. XLIV.

§. XLIV.

Combat singulier de Crispinus Romain, avec Badius de Capoue.

QUINTUS Crispinus, Romain, étoit lié avec un Campanien nommé Badius, & par les droits de l'hospitalité, & par une amitié étroite qui en étoit la suite. Ce qui avoit contribué à en resserrer les noeuds, c'est que Badius étant tombé malade à Rome chez Quintus, avant la révolte de Capoue, il avoit reçu de lui tous les secours qu'on peut attendre d'un bon & généreux ami. Ce Badius voyant les troupes des Romains campées devant les murailles de Capoue, s'avança jusques aux premiers corps de garde & demanda à haute voix qu'on lui fît venir Crispinus. Celui-ci ayant été averti, crut que Badius vouloit lui parler comme à un ancien ami, & s'avança avec des dispositions pacifiques, conservant, malgré la rupture entre les deux nations, le souvenir d'une liaison personelle & particulière.

Quand Badius vit qu'il étoit à portée de l'entendre: *Je vous défie au combat*, dit-il à Crispinus. *Montons à cheval, & voyons qui de vous ou de moi fera paroître plus de courage.* Crispinus qui ne s'attendoit à rien moins, lui répondit: *Que l'un & l'autre ils avoient assez d'ennemis, contre qui ils pouvoient éprouver leur valeur & leurs forces. Pour moi*, ajouta-t-il, *quand je vous rencontrerois par hazard dans la mêlée*

mêlée, je me détournerois, pour ne point souiller mes mains du sang de mon ami & de mon hôte; & il se mettoit en devoir de retourner au camp. Alors Badius, plus fier qu'auparavant, commença à traiter de crainte & de lâcheté cette modération & cette honnêteté de Crispinus, & l'accablant de reproches que lui seul méritoit: *Tu feins*, disoit-il, *de vouloir épargner ma vie, parce que tu sais bien que tu n'es pas en état de défendre la tienne contre moi. Mais si tu crois que la guerre qui a rompu l'alliance des deux Peuples, n'a pas suffisamment aboli toutes nos liaisons particulières, aprens que Badius de Capoue renonce solennellement à l'amitié de* Quintus Crispinus *Romain. Je prens à témoins de ma déclaration les Soldats des deux Armées, qui m'entendent. Je ne veux plus avoir rien de commun avec un homme qui est venu attaquer ma patrie & mes Dieux, tant publics que particuliers. Si tu as du coeur, viens combattre.*

Crispinus, peu sensible à toutes ces vaines & frivoles incartades, fut long-tems sans vouloir accepter le défi; & ce ne fut que sur les instances vives & réitérées de ses Camarades, qui lui remontroient combien il étoit honteux de soufrir que le Campanien l'insulta impunément, qu'enfin il l'accepta. Mais avant toutes choses, sachant que tout combat particulier lui étoit interdit par les loix de la guerre, il alla demander à ses Généraux s'ils vouloient bien lui permettre de combattre hors

de rang, contre un ennemi qui le défioit: ce qu'ils lui accordérent sans peine.

Alors, muni d'un pouvoir légitime, il prend ses armes, monte à cheval, & ayant apellé Badius par son nom, il lui déclare qu'il est prêt à se battre contre lui. Badius se présente sur le champ. Ils n'eurent pas plustôt poussé leurs chevaux l'un contre l'autre, que Crispinus perça l'épaule gauche de Badius d'un coup de lance, qui passa au dessus de son bouclier. Cette blessure ayant fait tomber le Campanien de dessus son cheval, le vainqueur sauta en bas du sien, & se jetta sur son ennemi pour l'achever à pied. Mais Badius lui abandonnant son bouclier, & son cheval, s'enfuit, & regagna le corps de son Armée. Crispinus retourna vers les Romains avec le cheval & les armes du vaincu; & leur ayant présenté ces dépouilles honorables, & sa lance ensanglantée, il fut conduit au milieu des cris de joie & des aplaudissemens de tous les Soldats à la tente des Généraux, qui donnèrent à sa valeur les éloges & les récompenses qui lui étoient dues.

Y a-t-il un seul Lecteur à qui ce récit n'inspire une estime particulière, mêlée d'une sorte de tendresse pour la sagesse & la modération de Crispinus, qui respecte dans un ancien ami & un ancien hôte des titres & des droits auxquels lui-même a renoncé: Qui soufre patiemment qu'on lui fasse à la tête de

deux

deux armées les reproches outrageans de timidité & de lâcheté, auxquels les gens de guerre sont pour l'ordinaire infiniment sensibles; & qui ne croit point que même dans un tel cas il lui soit permis de faire usage de ses armes, s'il n'est autorisé par ses Généraux? D'une autre part, a-t-on pû ne pas détester la féroce brutalité de Badius, à qui un désir forcené de gloire fait oublier les liaisons les plus intimes, & qui font la plus grande douceur de la vie? Mais que faut-il donc penser de nos Duellistes, qui foulant aux pieds les Ordonnances des Princes & la Loi de Dieu même, se croient obligés par un faux point d'honneur, inconnu chez tous les Païens, de tremper leurs mains dans le sang de leur meilleur ami, pour un mot qui lui sera échapé mal à propos, peut-être dans un repas, ou dans une compagnie d'amis familiers, avec lesquels on parle avec moins de circonspection & de retenue.

Exposer sa vie pour le bien de l'Etat & de son Prince, c'est une action de la plus haute générosité. Mais braver la mort par une vanité ridicule, pour tomber en mourant entre les mains d'un Dieu irrité & tout-puissant, c'est une folie, ou plustôt une phrénésie si prodigieuse, qu'il n'y a point de plus grande preuve de l'aveuglement des hommes, que d'avoir pû attacher de la gloire à une action si insensée.

§. XLV.

Comparaison du Papillon avec la Jeunesse.

Le Papillon toujours volage,
Erre, vole, de fleurs en fleurs,
Sans qu'aucune d'elles l'engage
A fixer ses folles erreurs.
Telle est la jeunesse peu sage,
Elle court à tous les plaisirs
Qui se trouvent sur son passage,
Sans qu'aucun fixe ses désirs.

§. XLVI.

Des Etoiles de Mer.

L'Etoile de mer est un poisson qui a reçu ce nom à cause de sa figure. C'est un animal dont le corps est composé de cinq grands bras, qu'il allonge en forme de cinq angles, terminés en pointes. Il y en a qui ont plus de cinq bras, d'où partent une multitude de petits rameaux. On voit ces étoiles avancer indifféremment en tout sens, tantôt en rampant, tantôt en nageant. Elles font descendre dans * la vase plusieurs petites trompes charnues, qui leur servent à y pomper leur nourriture. Outre ce secours elles ont, vers le centre de leurs rayons, une bouche armée de dents. N'ayant point comme les autres animaux le secours de la vue, pour reconnoître leur proie, elles

* Bourbe qui se trouve au fond de la mer & des étangs.

elles ont été pourvues d'un plus grand nombre d'instrumens, pour sentir, sucer & dévorer ce qui leur convient; & lorsqu'elles ne trouvent pas à jouër des dents, leurs trompes vont chercher dans le limon & sur les herbes, dequoi supléer au défaut d'une proie plus nourrissante. On n'a pas encore découvert dans l'étoile comment se fait la digestion, & où est la décharge, a moins qu'elle ne soit sous une espèce de petite pierre ronde, qu'on lui trouve sur le dos, & qui y semble attachée avec des ligamens.

§. XLVII.

Du Martyre de CHARLES I. *Roi d'Angleterre.*

CHARLES, I. de ce nom, Roi d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, né le 19. Novembre 1600, succéda à son père JAQUES I. l'an 1625, & épousa le onzième Mai de la même année Henriette de France, fille du Roi Henri IV. Il s'efforça d'empêcher la prise de la Rochelle, par le moyen d'une armée qu'il envoya l'an 1627, sous la conduite du Duc de Buckingham à l'Ile de Ré, pour soutenir les Protestans de France: mais cette entreprise n'eut pas de succès; car les Anglois furent défaits. Une seconde flotte que Charles envoya en 1628 ne fut pas plus heureuse, & la prise de la Rochelle fut suivie d'un traité de paix entre les deux couronnes.

Quelque tems après les Ecossois se révoltèrent. Le Roi prit les armes pour les punir; puis il leur pardonna, & congédia ses troupes. Cette bonté les rendit plus fiers, & plus opiniâtres dans leur rébellion.

Charles ayant accordé au Parlement d'Angleterre le pouvoir de demeurer assemblé tant qu'il le trouveroit à propos, fut attaqué par ce corps. Le Roi fut obligé de prendre les armes en 1644, pour maintenir son autorité contre ses sujets, qui lui firent une si cruelle guerre, qu'après plusieurs siéges & combats, ils le dépouillèrent de ses Etats. Les Ecossois vers lesquels il s'étoit réfugié le livrèrent lâchement aux Anglois.

Ce Prince ayant été amené à Londres fut renfermé dans le Palais de S. Jaques ou S. James, près de Whitehall, dans le Fauxbourg de Westminster; & le Samedi 20 Janvier 1649 les Parlementaires de la faction de Cromwel s'assemblèrent à Westminster. Ils choisirent pour leur Séance le haut bout de la grande Salle, où ils avoient fait dresser des deux côtés des siéges couverts d'écarlate pour les Commissaires, avec un fauteuil de velours rouge, & un pupitre, pour le Président Bradshaw. On portoit l'épée & la masse devant lui, & il avoit pour sa Garde 20 Gentilshommes, armés de pertuisanes, & commandés par le Colonel Fox. Ce Légiste érigé en Magistrat, s'étant assis, & les Commissaires après lui, les Huissiers ouvrirent

la

la grande porte de la Salle, pour y faire entrer le peuple, puis on amena le Roi que l'on fit asseoir sur un fauteuil de velours rouge. Alors le Greffier lut l'ordonnance des Communes, qui donnoit pouvoir au Président & aux Commissaires de faire le procès au Roi. Ensuite Jean Couk, comme Procureur Général, dit à haute voix, qu'il accusoit Charles Stuart de trahison & de plusieurs crimes, de la part de tout le peuple d'Angleterre, & qu'il demandoit en leur nom que les charges & informations lui fussent lues. Ces charges portoient que le Roi, qui étoit obligé par le serment qu'il avoit fait à son sacre, de gouverner le Royaume selon les Loix, les avoit violées par un gouvernement tyrannique, en suprimant le Parlement, & qu'il avoit malicieusement fait la guerre à ses peuples, au-lieu de les protéger & de les maintenir dans leurs libertés, s'étant ainsi rendu l'Auteur de tous les meurtres qui s'étoient commis depuis les guerres. Après cette lecture, Couk, au nom du peuple, accusa le Roi d'être Tyran, traitre, meurtrier & ennemi irréconciliable de l'Etat d'Angleterre, & demanda qu'il fût obligé de répondre à ces accusations.

Le Roi refusa de répondre devant des Juges qui n'avoient aucun pouvoir légitime, & déclara qu'il ne reconnoissoit point l'autorité de cette nouvelle Cour. Il fit les mêmes protestations dans les autres séances du lundi 22, du Mardi 23 & du Samedi 27, où les Juges s'étant

assemblés au nombre de 67, le Président Bradshaw, vêtu d'une robe rouge, dit au Roi, que la Cour avoit résolu de donner sa sentence, & qu'il parlât, s'il avoit quelque-chose à dire pour se défendre.

Le Roi demanda de parler aux Seigneurs & aux Communes dans la Chambre peinte; mais ces gens-là lui refusèrent ce delai, & firent prononcer l'arrêt, qui portoit que Charles Stuart, Roi d'Angleterre, étoit, comme traitre, meurtrier & ennemi public, condanné à avoir la tête tranchée.

Le Roi demandant à parler, fut renvoyé par Bradshaw, qui ne voulut plus lui donner d'audience. On le renferma dans l'une des chambres de Whitehall, où les Soldats qui le gardoient commettoient mille insolences, pour insulter à ce malheureux Prince.

L'Evêque de Londres ayant prêché le Dimanche suivant devant Sa Majesté, les Chefs des Conjurés lui firent présenter un cahier, qui contenoit plusieurs articles contraires aux Loix & à la Religion du Royaume, & offrirent au Roi de lui sauver la vie, s'il les vouloit signer. Sa Majesté en ayant lû quelques-uns leur rendit le papier & leur dit: *Qu'elle aimoit mieux se sacrifier pour son peuple, que d'exposer la liberté, les biens & la vie de ses sujets, à l'insolence d'une faction armée.*

Le

Le Roi, après la sentence, fit paroitre une fermeté calme & soutenue, qui surprit tout le monde. Elle ne lui étoit pas naturelle, & on l'attribua à une mesure extraordinaire de l'assistance divine, qui lui fit endurer tant de mauvais traitemens, avec tant de vraie grandeur, qu'il n'y parut ni désordre ni affectation.

Comme on reconduisoit le Roi en prison, les Soldats à qui on avoit donné ce Prince en garde le faisoient servir de jouët à la Canaille, le traitoient de Prince titulaire, de Roi dépouillé; & sachant qu'il haïssoit l'odeur du Tabac lui en soufloient les fumées au nez. Il y eut un scélerat qui poussa même l'insolence à lui cracher au visage; sur quoi le Roi se contenta simplement de dire: *Mon Sauveur a bien plus soufert por moi.*

Le lundi on amena au Roi le Duc de Glocester & la jeune Princesse Henriette ses enfans, auxquels il fit de très-belles remontrances; & après les avoir embrassés il leur donna sa bénédiction. La Chambre des Communes lui fit ôter dès ce jour toutes les marques de la Royauté, jusques aux armes du Roi, dont on brisa même la statue, qui étoit drèssée dans la Bourse de Londres.

L'après midi du même jour on le conduisit du Palais de S. James à celui de Whitehall, où il eut pour prison la chambre, de laquelle il pouvoit aller de plein pied à l'échafaut, qu'on

dressa devant ses fenêtres. Il eut encore beaucoup à soufrir dans cet apartement; car outre le bruit continuël que faisoient à ses oreilles les Ouvriers, qui travailloient à dresser l'échafaut, les Soldats eurent encore la dureté de fraper toute la nuit à sa porte, & de lui dire toutes les injures qui leur venoient dans l'esprit; desorte que ce Prince infortuné n'eut pas même la liberté de jouïr en repos de ses dernières pensées.

Le Mardi étant venu, jour auquel se devoit faire l'exécution, l'Evêque de Londres se rendit de grand matin dans l'apartement du Roi. Ce Prince s'entretint avec lui, pendant une heure, de l'état de sa conscience, & communia de la main de cet Evêque, avec de grandes marques de pieté & de résignation. Après quoi il continua de s'occuper à méditer la Réligion, & particulièrement la mort sanglante de Jésus-Christ, faisant sur tout cela des réfléxions conformes à l'état où il se trouvoit, & témoignant toujours une fermeté & une tranquilité d'esprit tout-à-fait chrétiennes. Il ne voulut point dîner & n'avoit pris qu'un morceau de pain, avec un peu de vin & d'eau, lorsqu'il fut mené sur l'échafaut, dressé proche de la grande Salle, apellée *la Salle aux Festins*. Cet échafaut étoit couvert, tendu de drap noir tout autour; & la hache qui sert aux exécutions étoit sur un billot, où il y avoit quatre anneaux de fer pour y attacher le Roi, s'il eût voulu résister.

Là

Là il fit un discours, qui se réduit à 6 articles principaux. Le 1. étoit: qu'il déchargeoit le Parlement du blâme de la guerre, & du reproche de sa mort, dont il n'acousoit que les séditieux, qui avoient causé les funestes divisions qui lui coutoient la vie; ne laissant pas, à l'exemple de S. Etienne, de prier Dieu qu'il leur pardonnât sa mort. Le 2. qu'il reconnoissoit que cette mort infamie qu'on lui faisoit soufrir, étoit une punition du consentement qu'il avoit donné à celle du Comte de Strafford. Le 3. Que le plus sûr moyen de remédier aux troubles du Royaume, causés par les disputes sur la Rêligion, étoit d'assembler au plustôt un Synode national, qui réglât ces difficultés par l'autorité de l'Ecriture-Sainte & selon les Loix d'Angleterre. Par le 4. il exhortoit les Anglois à reconnoître le Prince de Galles pour son Successeur, & à expier par l'installation du fils leur rêvolte contre le père. Par le 5. il répréséntoit au peuple, que sa vêritable liberté consistoit, non pas à gouverner, mais à vivre en sûreté sous l'autorité des Loix. Enfin 6. il concluoit son disconrs, en protestant, que bien loin d'avoir voulu oprimer cettè heureuse liberté, il n'avoit pris les armes que pour combattre ceux qui vouloient la détruire, en établissant un nouveau gouvernement, & qu'ainsi il avoit la gloire de mourir le Martyr de son peuple.

Le menu peuple accourut de toutes parts pour voir cet horrible ſpectacle; pendant que les honnêtes gens pleuroient la mort de leur Roi en leur particulier.

Après que ce Prince eût fini ſon diſcours, il apperçut deux hommes qui avoient été choiſis pour exécuter cet attentat; parce que l'Exécuteur ordinaire de la Haute-Juſtice n'y voulut jamais venir, quelques promeſſes & quelques menaces qu'on lui eût faites. Le Roi leur dit avec une conſtance admirable, que quand il étendroit ſes mains, ils fiſſent ce qui leur étoit ordonné. A ce ſigne, ſa tête fut, d'un ſeul coup, ſéparée de ſon corps. On couvrit l'un & l'autre d'un drap de velours noir, puis on les mit dans un cercueil de plomb, qui fut exposé quelque tems à la vue du peuple. Enſuite il fut mis dans la Chapelle Royale, auprès de Henri VIII, ſans autre inſcription que ces trois mots, *Charles*, *Roi d'Angleterre*.

Ainſi mourut CHARLES I, Roi de la Grande-Bretagne, âgé de quarante-huit ans, deux mois & vingt jours, dans la 23 année de ſon règne, le Mardi 30 Janvier 1649, vieux ſtyle.

Le Chriſtianiſme & la Conſtance que le Roi Charles fit paroitre dans ſa mort, lui attirèrent de la part du public une pitié, qui rendoit odieux tous les complices de ſa mort. Ces diſpoſitions favorables furent fortifiées par la publication d'un livre intitulé le *Portrait Royal*, que l'on aſſure être l'ouvrage du Roi.

Les

Les Anglois, depuis long-tems, ont horreur de cette abominable action, & célèbrent tous les ans le jour du martyre de *Charles I.* avec des marques de tristesse, en détestant le procédé de ceux qui en furent les Auteurs.

§. XLVIII.

RÉFLEXIONS MORALES.

La Science la plus nécessaire & la plus négligée, est la connoissance de soi-même.

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu?
Des plantes, des métaux tu connois la vertu,
Des différens pays les moeurs, la politique,
La cause des frimats, de la foudre, du vent,
Des astres le pouvoir suprême;
Et sur tant de choses savant,
Tu ne te connois pas toi-même!

§. XLIX.

NOUVELLE INVENTION.

Extrait du Glaneur, pièce périodique, pour l'année 1732.

MONSIEUR M***. Ingénieur François, a trouvé le sécret d'imprimer sans peine, moyennant une machine d'environ deux pieds en quarré, dés feuilles, ou Livres, en quelque Langue, Caractère, ou format que ce soit; mais avec une telle célérité que 20 Compositeurs pourroient à peine faire autant d'ouvrage que lui seul: puis qu'avec son Imprimerie ambulante, il pro-

promet d'imprimer en huit jours un gros *in folio*, & d'en tirer un nombre considérable d'exemplaires. Les épreuves en ont été faites à Paris, devant Messrs. de l'Académie des Sciences, & ensuite devant le Roi, qui a fait donner une somme considérable à l'Auteur; mais avec défense de communiquer jamais son secrèt à personne, sans un ordre exprés de Sa Majesté.

§. L.

Patience de Socrate.

ALCIBIADE, interrogeant Socrate, comment il pouvoit suporter l'esprit fâcheux de sa femme Xantippe: C'est, dit-il, qu'il vivoit avec elle, par la même raison que ceux qui vouloient aprendre à bien monter à cheval, montoient le plus fougueux; car de même que ces gens-là se rendoient capables par-là de monter toutes sortes de chevaux, en soufrant Xantippe, il devenoit propre à soufrir toutes sortes de gens.

La douceur de la Societé consiste, non seulement à ne point faire soufrir les autres de nos propres défauts, mais aussi à endurer les défauts des autres, avec douceur & avec indulgence.

§. LI.

Exemple de l'industrie des Rats.

DANS le Journal d'un voyage fait aux Indes Orientales, par une escadre de six vaisseaux du

du Roi de France, commandés par Mr. du Quesne, on voit qu'une barique d'oeufs qu'on destinoit pour les malades, diminuoit tous les jours. On fit plusieurs trous, au travers des planches de la chambre, où étoient enfermés ces oeufs, que le Chirurgien du vaisseau avoit en garde; & voici ce que ceux qui étoient aux aguets remarquèrent.

Trois gros Rats arrivèrent en même tems, & s'aprochèrent du baril où étoient les oeufs. Le baril étoit à demi vuide. L'un de ces rats descendit dedans, un autre se mit sur le bord, & l'autre resta en bas, en dehors. On ne voyoit point ce que faisoit celui qui étoit dans le baril, à cause que les bords en étoient trop hauts: Mais on vit qu'un moment après, celui qui étoit en haut, parut tirer quelque-chose en se retirant de dedans, où il s'étoit abaissé. Celui qui étoit resté en dehors, au bas du baril, monté sur les cercles, & s'appuyant sur ses pattes de derrière, s'éleva & prit dans sa gueule, quelque chose que tenoit celui qui étoit en haut. Celui-ci après lui avoir lâché prise, replongea dans le baril, & tira encore aussi quelque-chose, qui fut de même pris par celui qui etoit sur les cercles en dehors. Pour lors on reconnut que c'étoit la queue d'un Rat; & à la troisième tirade, le Rat voleur parut, tenant entre ses quatre pattes un oeuf, le dos appuyé contre le dedans du baril & la tête en bas. Ses deux camarades le remirent en équilibre sur le dos, appuyé sur

sur le bord du baril. Celui qui étoit en bas le prit de nouveau par la queue, & celui qui étoit en haut tenoit le voleur par une oreille; l'un & l'autre le soutenant & le conduisant par deux extrémités. Descendant ensuite peu à peu & de cercle en cercle, ils le remirent doucement à bas, lui toujours sur le dos, & l'oeuf posé sur son ventre entre ses quatre pattes. Ils le trainèrent ainsi jusques sous un vuide, entre la cloison & la doublure du vaisseau, où on les perdit de vue.

Un moment après les Rats revinrent, & on les vit faire ainsi deux fois la même manoeuvre. Ils emportèrent trois oeufs; chacun le sien, & ne restèrent pas un bon quart-d'heure à toute cette manoeuvre.

§. LII.

Bravoure & fidélité de LÉONIDAS.

LES Lacédémoniens avoient pour Roi Léonidas I. de ce nom, de la famille des Agides; il étoit illustre par sa prudence & par sa valeur. Il défendit courageusement le détroit des Termopyles, contre une Armée effroyable des Perses, conduite par Xerxés, avec trois cens hommes, & s'oposa à leur passage. Il est vrai que Léonidas & les siens y perdirent la vie; mais ils s'acquirent une gloire immortelle. On dit que quand il partit de Sparte, sa femme lui demanda s'il n'avoit rien à lui recommander? Rien, répondit-il, sinon que tu te remaries après ma mort à quel-

quelque brave homme, qui ait des enfans qui me ressemblent. Comme quelqu'un disoit pour l'étonner, que le Soleil seroit obscurci des flèches des Perses: Tant mieux, dit-il, nous en combattrons à l'ombre. Xerxès lui ayant mandé qu'en s'accommodant avec lui, il lui donneroit l'Empire de la Grèce: J'aime mieux mourir pour mon pays, dit-il, que d'y commander injustement. On lui demandoit, pourquoi les braves gens préféroient la mort à la vie? Parce qu'ils tiennent celle-ci de la fortune, dit-il, & l'autre de la vertu. Cette action des Thermopiles, où Léonidas fut tué, se fit selon Eusèbe, la prémière année de la LXXV Olympiade, 274 de Rome.

§. LIII.

Celui qui s'élève sera abaissé.

FABLE.

DU CHÊNE ET DU ROSEAU.

Le Chêne un jour dit au Roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la Nature;
Un Roitelet pour vous est un pésant fardeau.
Le moindre vent qui d'avanture
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête,
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.

Tout vous eſt Aquilon; tout me ſemble Zéphir.
Encor ſi vous naiſſiez à l'abri du feuillage,
Dont je couvre le voiſinage;
Vous n'auriez pas tant à ſouffrir;
Je vous défendrois de l'orage.
Mais vous naiſſez le plus ſouvent
Sur les humides bords des royaumes du vent:
La Nature envers vous me ſemble bien injuſte.
Votre compaſſion, lui répondit l'Arbuſte,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce ſouci.
Les vents me ſont moins qu'à vous redoutables.
Je plie & ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Réſiſté ſans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il diſoit ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans,
Que le Nord eût porté jusques-là dans ſes flancs;
L'Arbre tient bon, le Roſeau plie:
Le vent redouble ſes efforts,
Et fait ſi bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel étoit voiſine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

§. LIV.

§. LIV.

Coutume barbare.

IL Y A dans les Indes une barbare coutume, attestée par plusieurs personnes dignes de foi, qui est, que quand une femme a perdu son mari, elle croit, ou on lui fait croire, qu'il n'y a point d'honneur à lui survivre, mais qu'il faut qu'elle se brûle avec lui, pour témoigner par-là qu'elle l'aimoit, & aussi pour se purifier par la Métemsycose. Voici ce qu'en raporte Mr. Bernier, dans son Voyage aux Etats du Grand Mogol.

Dans le tems que je passai d'Amed-abad à Agra, on nous donna nouvelle, qu'une femme s'en alloit à l'heure même se brûler avec le corps de son mari. Je me levai aussi-tôt & m'en allai tout courant sur le bord d'un grand réservoir d'eau, où se devoit faire cette action. Je vis dans le fond de ce réservoir, qui étoit presque à sec, une grande fosse pleine de bois, un corps mort étendu dessus; une femme qui de loin me parut assez bien-faite, assise sur ce même bucher; quatre ou cinq * Bramines qui y mettoient le feu de tous côtés; cinq femmes d'un âge médiocre & assez bien vétues, qui se tenoient par la main, en chantant & en dansant autour de la fosse, & une grande multitude d'hommes & de femmes, qui la regardoient. Le bucher fut in-

* Les Bramen, Brainins, ou Bramines sont les Prêtres ou les Ecclésiastiques chez les Indiens.

continent tout en feu, parce qu'on avoit jetté dessus quantité d'huile & de beurre; & je vis en ce même tems au travers des flames, que le feu se prenoit aux habits de la femme, qui étoient frottés d'huiles de senteur, mêlées avec du saffran. Je ne remarquai point que la femme s'inquiétât ou tourmentât en aucune façon. L'on disoit même qu'on lui avoit entendu prononcer, avec beaucoup de force ces deux mots, *cinq*, *deux*, pour donner à entendre, suivant certains sentimens touchant la Métemsycose, que c'étoit pour la cinquième fois qu'elle se brûloit avec son même mari, & qu'il n'en restoit plus que deux pour la perfection, comme si elle eût eu alors cette réminiscence, ou quelque esprit prophétique.

Ce ne fut pas là la fin de cette infernale Tragédie. Je croyois que ce n'étoit que par cérémonie que ces cinq femmes chantoient & dansoient autour de la fosse: mais je fus bien étonné, lorsque la flame s'étant prise aux habits d'une d'entre elles, elle se laissa aller la tête la prémière dans la fosse, & qu'ensuite une autre accablée de la flame & de la fumée en fit autant que la prémière. Mon étonnement redoubla ensuite, quand je vis que les trois qui restoient, se reprirent par la main, en continuant le branle sans s'éfrayer, & qu'enfin, les unes après les autres, elles se précipitèrent dans le feu comme avoient fait leurs compagnes. Il m'ennuyoit bien de ce que je ne savois ce que cela vouloit

dire

dire, mais j'apris auſſi-tôt que c'étoient cinq Eſclaves, qui voyant que leur Maîtreſſe étoit extrêmement affligée de la maladie de ſon mari, à qui elle avoit promis de ne lui point ſurvivre, mais qu'elle ſe brûleroit avec lui, ſe laiſſèrent auſſi toucher de compaſſion & de tendreſſe envers cette Maitreſſe, & s'engagèrent de la ſuivre dans ſa réſolution & de ſe brûler avec elle.

Après pluſieurs recherches, j'ai reconnu que tout ce manège n'étoit qu'un effet de la prévention & de la coutume, & que les mères infatuées dès leur jeuneſſe de cette ſuperſtition, comme d'une choſe très-vertueuſe, très-louable, & inévitable à une femme d'honneur, en infatuoient de même l'eſprit de leurs filles, dès leur tendre jeuneſſe: quoi qu'au fond ce n'ait jamais été qu'un artifice des hommes, pour s'aſſujettir d'avantage leurs femmes, & pour empêcher qu'elles ne les empoiſonnaſſent.

§. LV.

De la Tortue.

IL Y A de quatre ou cinq ſortes de tortues, dont les deux plus eſtimées ſont la tortue franche & le carret. La tortue franche n'a pas l'écaille bien belle: mais la chair & les oeufs en ſont excellens, & très-recherchés par les gens de mer, qui n'ont rien de meilleur pour ſe rafraichir, & ſe guérir de leurs maladies quand la navigation eſt longue. Une ſeule tortue peut

donner jusqu'à deux cens livres de chair qu'on sale ; & près de trois cens oeufs fort gros, & qui sont de garde.

Le carret est une autre tortue très-grosse, aussi bien que la franche, d'une chair à la vérité moins délicate ; mais elle est très-recherchée pour son écaille, qu'on façonne comme on veut, en l'amolissant dans l'eau chaude, puis la mettant dans un moule, dont on lui fait prendre exactement & sur le champ la figure, à l'aide d'une bonne presse de fer. On la polit ensuite, & on y ajoute des cizelures d'or & d'argent, ou d'autres ornemens.

La tortue paît l'herbe sous l'eau & hors de l'eau. Elle fait sa demeure ordinaire, & trouve sa nourriture dans de certaines prairies, qui sont au fond de la mer, le long de plusieurs Iles de l'Amérique. Il y a peu de brasses d'eau sur quelques-uns de ces fonds, & les voyageurs raportent que quand la mer est calme, & le tems serein, on voit ce beau tapis verd au fond de l'eau, & les tortues qui s'y promênent. Après qu'elles ont mangé, elles vont à l'embouchure des rivières chercher l'eau douce. Elles viennent respirer, puis s'en retournent au fond. Quand elles ne mangent point, elles ont ordinairement la tête hors de l'eau, à moins qu'elles ne voient remuër quelque chasseur, où quelque oiseau de proie, auquel cas elles s'enfoncent bien vîte.

Elles,

Elles vont tous les ans à terre pondre leurs oeufs, dans des trous qu'elles se font sur le sable, un peu au dessus de l'endroit où * la lame vient battre. Elles les couvrent très-légèrement, afin que le Soleil les échaufe, & fasse éclorre les petits; & en travaillant pour leur famille, elles préparent une provision abondante aux hommes & aux oiseaux; car elles vont pondre de quinze jours en quinze jours jusqu'à trois fois, & mettent bas chaque fois quatre-vingt ou quatre-vingt-dix oeufs & plus. Au bout de vingt-quatre ou de vingt-cinq jours, on voit sortir du sable de petites tortues, qui sans leçons & sans guide, s'en vont tout doucement gagner l'eau. Mais malheureusement pour elles la lame les rejette les premiers jours. Les oiseaux accourent qui les enlèvent la pluspart, avant qu'elles soient assez vigoureuses pour tenir contre le flot, & pour se glisser au fond. Aussi de trois cens oeufs, il n'en échape quelque-fois pas dix; quelque-fois point-du-tout.

§. LVI.

De la Ville de Londres.

LA VILLE de Londres est une des plus grandes, des plus riches & des plus florissantes villes du monde. C'est la capitale de la Grande-Brétagne, & le siège de la monarchie d'Angleterre.

* Ce sont les vagues de la mer, qui roulent les unes sur les autres.

terre. Elle a un célèbre Parlement, & une Société Royale des Sciences, établie par Charles II. en 1663. Il y a des écoles publiques où l'on enseigne toutes sortes de métiers, *gratis*, aux pauvres, une Ecole de Mathématique, où l'on enseigne la navigation, une maison publique où l'on fait travailler les vagabonds & gens de mauvaise conduite. Il y a aussi des hôpitaux magnifiques, un grand nombre de belles & grandes places & des rues très-propres. On y trouve un grand nombre de Collèges & d'Eglises, dont les principales sont S. Paul, Cathédrale, & la Collégiale de Westminster, environ 80 Temples pour les Non-Conformistes, 30 pour les Protestans étrangers, une belle Synagogue pour les Juifs, & environ un million de personnes.

On remarque outre cela à Londres, la *Tour*, qui est une forteresse proche la Tamise, où est le grand Arsenal de la Nation, la fabrique de la monnoie, les joyaux & les Archives de la Couronne, & qui est la prison des Pairs & des Membres de la Chambre-basse du Parlement. La bourse* est un des plus beaux édifices en ce genre.

§. LVII.

* On apelle bourse en plusieurs Villes, le lieu où s'assemblent les Marchands & les Banquiers, pour traiter de leurs affaires.

§. LVII.

Réflexions morales.

Il est mal-aisé d'être joueur de profession, & honnête-homme en mêmetems.

Un Joueur d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'aparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense,
D'être fort honnête-homme & de jouer gros jeu:
Le désir de gagner, qui nuit & jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent quoique l'esprit, quoique le coeur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

§. LVIII.

De César Auguste.

Les noms de cet Empereur étoient Cajus Julius Cêsar Octavianus Auguste. Il étoit fils d'Octavius & d'Accia, fille de Julie, soeur de Jules Cêsar, & fut apellê d'abord Octavius. Il nâquit sous le Consulat de Cicéron & d'Antoine, l'an 691 de la fondation de Rome.

Il n'étoit âgê que de quatre ans, lors qu'il perdit son père. A douze ans il fit publiquement l'oraison funèbre de son aïeule Julie; & a dix-huit, aprês avoir apris à Apollonie l'assassinat commis à Rome en la person-

ne de Jules-César son oncle, qui l'avoit adopté, il traversa d'Epire en Italie, où il fut reçu par une armée qui vint au devant de lui à Brindes, & qui s'attacha à sa personne, comme au véritable fils de Jules César. M. Antoine qui étoit alors Consul, jaloux de l'autorité qu'il vouloit réserver toute entière pour soi, reçut assez mal Auguste, qui arma contre lui, & qui l'obligea, par la crainte, à en user autrement, mais ce calme ne dura pas long-tems. Auguste, après avoir célébré des Jeux à ses dépens, pour la dédicace d'un Temple bâti par J. César, & s'être acquis par cette action la faveur du peuple, ne songea plus qu'à la guerre contre Antoine, qui mettoit tout en usage pour perdre Auguste, & pour le faire déclarer ennemi public.

Auguste fut créé Vice-Prêteur, avec une autorité égale à celle des Consuls, & on le déclara capable d'exercer le Consulat, dix ans avant l'âge prescrit par les Loix.

Après avoir reçu ordre de poursuivre Antoine, avec les Consuls Hirtius & Pansa, il vint à bout en trois mois de cette guerre, dégagea Décimus Brutus, qui étoit assiégé dans Modène, chassa Antoine de toute l'Italie, l'an 711 de Rome, & 43 ans avant Jésus-Christ. Nonobstant ce succès, il aprit que le Sénat ne le mettoit aux prises avec Antoine que pour ruiner l'un par l'autre, & le Triomphe pour

pour l'affaire de Modène lui fut refusé. Cet affront, joint aux progrès de Cassius, fit résoudre Auguste à se réconcilier, pour sa sureté avec M. Antoine, qui le menaçoit, en cas de refus, de s'unir lui-même avec Brutus & Cassius contre lui. Il se fit donc une ligue offensive & défensive entre Auguste, M. Antoine & M. Lépidus, qui avoit ménagé ce Traité: c'est là l'origine du Triumvirat.

Auguste fit autoriser son adoption par un Edit public; & en vertu d'une Loi expresse, il fit condanner Brutus, Cassius, & les autres assassins de Jules César. Puis s'étant abouché avec Antoine & Lépidus, il fut arrêté que tous les trois prendroient pour cinq ans le Gouvernement de la République, sous le nom de *Triumvirs*, & qu'ils nommeroient les Magistrats. La même année Auguste & Antoine s'embarquèrent avec leurs troupes, & passèrent en Macédoine, où ils vainquirent Cassius & Brutus, qui après leur défaite se donnèrent la mort.

L'année suivante Auguste & Antoine étant entrés ensemble en Triomphe à Rome, divisèrent entr'eux les Provinces de l'empire; l'Orient échut en partage à Antoine; & l'Occident à Auguste: car ce dernier avoit abandonné l'Afrique à Lépidus, qui s'étant voulu attribuer le profit de la victoire qu'Auguste avoit remportée en Sicile, deux ans après, sur le jeune Pompée, fut contraint par Auguste à déposer

le

le nom & l'autorité de Triumvir & envoyé en éxil. Antoine ayant épousé Octavie soeur d'Auguste, partit pour aller faire la guerre aux Parthes qu'il vainquit. Après son retour à Rome, & s'être continué Triumvir avec Auguste pour cinq ans, il repassa en Orient, où il exerçoit une tyrannie insupportable. L'attachement honteux qu'il avoit pour Cléopatre, Reine d'Egypte, fit qu'il répudia Octavie, quoi qu'aussi belle & plus jeune que cette Egyptienne.

Auguste de son côté fit ouvrir publiquement le Testament d'Antoine, qui avoit été déposé entre les mains des Vestales. La lecture qu'on y fit des legs qu'il faisoit à Cléopatre & à leurs enfans communs, qu'il instituoit ses héritiers, & les nouvelles qu'on y répandit de son attachement servile pour cette Reine, irritérent tellement les Romains, qu'Auguste n'eut pas de peine à les faire résoudre à la guerre l'un contre l'autre. Enfin au mois de Septembre de l'an 31 avant Jésus-Christ, après quelque légers combats la fameuse bataille d'Actium décida du sort de ces deux Princes. Antoine vaincu prit la fuite avec Cléopatre, & se retira à Aléxandrie, où il recommença de se plonger dans de nouvelles débauches. Auguste s'étant avancé jusqu'à Péluse, défit encore Antoine, qui fut enfin réduit à se percer lui-même de son épée. Cléopatre, pour éviter la honte de servir d'ornement au Triomphe de son ennemi, s'ôta la vie, en se faisant piquer par un aspic.

Après

Après leur mort, qui rendit Auguste Souverain de l'Orient, & lui assura l'Empire de tout le Monde, il retourna à Rome, où il remporta l'honneur de trois triomphes différens. On dit qu'il délibéra pour lors avec Agrippa & Mécénas, ses favoris, s'il rendroit à Rome son ancienne liberté; & qu'il retint l'Empire, par l'avis de Mécénas. Pour affermir son autorité, il s'appliqua à gagner les armées par ses libéralités, le peuple par l'abondance des vivres, & tout le monde par la douceur de la paix. Ce fut alors qu'il prit le titre d'Empereur, non comme les Généraux d'armées avoient coutume de prendre, mais comme une marque de la puissance souveraine. Il y joignit ensuite la Charge de Censeur; & en cette qualité il fit le dénombrement des Citoyens Romains, qui se trouvérent monter à quatre millions soixante & trois mille. Dès le commencement de cette année, le Sénat avoit fait fermer le Temple de Janus à Rome: ce qui ne se faisoit que lorsque les guerres étoient cessées dans tout l'Empire Romain.

Ce fut la 39 année du règne d'Auguste, à compter depuis la mort de Jules César, que Jésus-Christ vint au monde. Environ trois ans après, Auguste adopta Tibère, qu'il obligea en même tems d'adopter Germanicus son neveu. Depuis la 35 année du règne d'Auguste, ce Prince parut avoir beaucoup plus de douceur qu'il n'en avoit eu auparavant. Dans la conjuration que Cinna forma contre Auguste, l'Empereur

par

par le conseil de Livie sa femme, pardonna à tous les complices, & fit même déclarer Cinna Consul pour l'année suivante. C'est aussi à ce Prince qu'on est redevable de la réforme du Calendrier, qu'il mit dans l'état où il est resté jusqu'au Pape Grégoire XIII. En cette occasion Auguste fit donner son nom au mois d'Août, qui jusqu'alors s'apelloit *Sextilis*.

Il fit de grands exploits en Espagne, dans les Gaules, & dans l'Asie, soumettant tout à son obéïssance. Le Temple de Janus, qui n'avoit été fermé que deux fois depuis Romulus jusqu'à Auguste, fut fermé trois fois sous cet Empereur.

La quarante-troisième année du règne d'Auguste, les Consuls firent publier par son ordre, avec l'agrément du Peuple & du Sénat, une Loi, par laquelle il fut ordonné que Tibère gouverneroit avec Auguste, & qu'il auroit la même autorité que cet Empereur, qui s'occupa les dernières années de sa vie à faire plusients Règlemens utiles à la République. Il partit de Rome pour assister aux Jeux que l'on faisoit à Naples en son honneur, & pour conduire Tibère, qu'il envoyoit en Illirie, jusqu'à Bénevent. En revenant, une indisposition subite l'obligea de s'arrêter à Nole, où il mourut le 19. Août, âgé de 75 ans, 10 mois, & 26 jours, dont il avoit règné 44 ans, moins 13 jours, depuis la bataille d'Actium, & 57 ans, six mois, & deux jours, depuis la mort de César. On lui fit des obsèques magnifi-

gnifiques. Le Sénat lui décerna même des honneurs divins, un Temple, des Prêtres, & une Prêtresse, qui fut Livie, femme de l'Empereur.

Auguste étoit d'une taille avantageuse & bien proportionnée. Il avoit l'air doux, le regard modeste, le nez un peu élevé près du front, les sourcils presque joints ensemble, & les dents petites & serrées. Pour les mœurs, il en faut juger bien différemment, par raport au commencement & à la fin de sa vie. Tandis qu'il aspira à la Souveraineté, il parut d'un esprit inquiet, remuant, artificieux, & prêt de tout sacrifier à sa fortune. Il se signala dans le Triumvirat par sa cruauté, qui fut fatale à plusieurs gens de bien. Mais si-tôt qu'il fut paisible possesseur de la Souveraineté, tous ses vices semblèrent être changés en vertus. Il ne songea plus qu'à maintenir la paix qu'il avoit procurée à l'Univers, à avancer les gens de mérite, & à faire fleurir les Arts & les Sciences, qu'il cultiva lui-même, & qu'il porta sous son Empire à leur dernier degré de perfection. De là cette multitude de grands hommes, qui se formèrent de son tems, & qu'il excita par ses faveurs & par ses libéralités. Au reste, Auguste étoit affable, libéral, bienfaisant, juste, modéré, peu vindicatif, peu chaste; & trop soumis aux caprices de sa femme Livie, qui le tournoit comme il lui plaisoit.

§. LIX.

§. LIX.

ENIGME.

A la moitié du monde on me voit nécessaire,
Mais pour l'autre moitié je ne lui sers de rien,
Il n'est usage ici plus commun que le mien,
Et je suis composé de forme & de matière.
Sans titre & sans noblesse, aux Climats où nous sommes,
On me voit élevé par dessus tous les hommes,
Je m'abaisse au *bon jour*, je m'abaisse à l'*adieu*.
Je suis utile au fou, je suis utile au sage,
Devant les Grands Seigneurs je suspends mon usage,
Et la Civilité me chasse de mon lieu.

Le Chapeau.

§. LX.

De la Torpille.

LA TORPILLE est un poisson plat, qui ressemble beaucoup à la Raye. C'est un poisson des plus singuliers & qui produit sur le Corps humain d'étranges effets. Pour peu qu'on le touche, ou si par hazard on vient à marcher dessus, on se sent saisi d'un engourdissement par tout le corps, mais sur-tout dans la partie qui a touché immédiatement la Torpille. On remarque le même effet, quand on touche ce poisson, avec quelque-chose qu'on tient à la main. „J'ai moi-même, dit Mr. „Anson dans son voyage, ressenti un assez grand

„en-

„engourdissement dans le bras droit, pour „avoir apuyé, pendant quelque tems, ma can„ne sur le corps de ce poisson; & je ne doute „pas que l'effet n'en eût été plus violent, si „l'animal n'avoit déja été prêt d'expirer: car „il produit cet effet à mesure qu'il est plus „vigoureux, & il cesse d'en produire dès qu'il „est mort On peut en manger sans aucun inconvénient. J'ajouterai encore que l'engourdissement ne passe pas aussi vîte, que certains Naturalistes le disent; le mien diminua insensiblement, & le lendemain j'en sentois encore quelques restes.

Ce poisson ne seroit-il point électrique?

§. LXI.

Des Obélisques.

LES OBÉLISQUES sont une espèce de pyramide étroite & longue, faite d'une seule pierre, & élevée pour servir de monument public. On en voit encore plusieurs à Rome, qui y ont été amenés d'Egypte, & qui doivent être comptés entre les plus rares ornemens de cette ville.

Tous ces Obélisques de Rome sont quadrangulaires, & finissent en pointe aiguë. C'étoient comme autant de rayons du soleil, cette grande Divinité que les Egyptiens adoroient aussi sous le nom d'Osiris, & dans lequel ils faisoient habiter les Etres, les Génies, & les Ames de l'Univers. Les quatre Angles regar-

doient les quatre plages du monde, & signifioient les quatre Elémens.

Quelques-uns ont supofé que les hiéroglyphes de ces Obélisques, contenoient des éloges des Rois, ou des histoires de quelques faits mémorables, & que ces monumens n'étoient érigés, que dans la double vue de servir d'ornement, & d'honorer les Héros de la Nation. Mais ceux qui ont fouillé plus avant dans ces recherches, ont prouvé que c'étoient des livres ouverts, qui exposoient aux yeux du public les mystères de la Théologie, de l'Astrologie, de la Métaphysique, de la Magie, & de toutes les Sciences que les Egyptiens cultivoient. A la vérité, le commun peuple n'étoit pas capable de pénétrer dans les labyrintes de ces Oracles; mais alors, comme aujourd'hui encore, il se repaissoit d'ombres & d'obscurités.

Ces mêmes Obélisques sont tous de granite. C'est une espèce de marbre d'une dureté extrême, & d'une longue durée: on assure même qu'il résiste long-tems au feu. Il ne faut pas douter que la solidité de la matière, ne fût une des raisons du choix qu'on en faisoit. L'Obélisque de S. Jean de Latran subsiste depuis trois mille ans, & celui de S. Pierre est de neuf cens ans plus vieux. On dit que ce dernier pèse 956148 livres. Le prémier est le plus grand de tous: sa hauteur est de

de cent huit pieds, ſans compter ni le piédeſtal, ni la croix.

§. LXII.

Saignée fréquente.

On sait que les François font un uſage de la ſaignée beaucoup plus fréquent que les autres Nations. Voici un fait qui confirmera cette vérité, au de là de tout ce qu'on pourroit ſe le figurer.

Mademoiſelle Gignol de Saint-Sauge en Nivernois, traitée par Mr. Thevenau, Dr. en Médecine, & qui étoit detenue d'une maladie nommée Spaſmodiſoporeuſe, a été ſaignée depuis le 6. Septembre 1726, juſqu'au dernier Février 1728. dix mille cent nonante neuf fois. C'eſt à dire, qu'elle eſt tombée autant de fois dans des convulſions, dont on la ſoulageoit en lui ouvrant la veine, dont on tiroit une goute de ſang ſuivant le beſoin.

§. LXIII.

FABLE.

Du Vieillard & des trois jeunes Hommes.

Un octogénaire plantoit.
Paſſe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Diſoient trois jouvenceaux, enfans du voiſinage:
Aſſurément il radotoit:

Car au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un Patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées.
Quittez le long espoir & les vastes pensées,
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le Vieillard. Tout établissement
Vient tard & dure peu. La main des Parques blêmes,
De vos jours & des miens se joue également,
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voute azurée
Doit jouïr le dernier? Est il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:
Hé bien, défendez-vous au Sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goute aujourd'hui:
J'en puis jouïr demain, & quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore,
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raison; l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique.
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,

Dans

Dans les emplois de Mars servant la République,
Par un coup imprévû vit ses jours emportés:
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même vouloit enter:
Et pleurés du Vieillard, il grava sur leur marbre,
Ce que je viens de raconter.

§. LXIV.

De l'Indigo.

L'INDIGO, dont on se sert pour teindre en bleu, se tire d'une plante, qui porte une fleur semblable à celle des chardons & une semence comme celle du fœnugrec Etant une fois semée elle dure trois années entières. Car au bout de la prémière année, on la coupe à un pied de terre, on arrache toutes ses feuilles, & on les fait sécher au soleil, pendant un jour. Ensuite on les jette dans une Cîterne pleine d'eau nette, & un peu salée: On les y laisse 4 ou 5 jours, avec de grosses pierres par-dessus, & on a soin de remuër l'eau de tems en tems. Après cela on fait couler cette eau dans une autre Cîterne, & on l'y laisse une nuit entière. Deux hommes entrent le lendemain dans cette seconde Cîterne; ils travaillent à force de bras, comme s'ils battoient du beurre, jusqu'à ce que l'eau s'épaississe, & que la Substance de l'Indigo tombe au fonds. Ils passent & filtrent cette eau, à travers une toile fine, qui retient tout l'Indi-

go. Ils le font sécher au soleil, & c'est ainsi qu'ils amassent le meilleur indigo. L'année suivante, la plante pousse de nouvelles feuilles; on les coupe, & on procède comme l'année précédente: mais l'Indigo qu'on en tire n'est pas plus fort que l'Indigo sauvage. La troisième année, la plante diminue encore, & les étrangers n'estiment pas l'Indigo qu'on en tire. Il n'y a que ceux du pays, qui s'en servent pour faire les Teintures.

Les meilleures marques du bon Indigo sont la sécheresse, & la légèreté qui le font nager sur l'eau. Quand on le met sur des charbons de feu, il doit faire une fumée violette, & ne laisser que fort peu de cendres. Les Marchands doivent prendre garde, qu'il ne soit pas humide, quand ils l'achetent; car en moins de huit jours, ils en perdroient plus de trois livres sur dix. Pour le bien éprouver, il faut en casser quelques morceaux, & les regarder au soleil. Car si l'on remarque quelque-chose de brillant au milieu, c'est signe qu'il y a du sable parmi, dont quelques uns se servent pour le falsifier, & le rendre plus pésant.

§. LXV.

Chiens de Chrétiens, & Chiens des Chrétiens.

Les Turcs apellent ordinairement les Chrétiens *des Chiens*; ce nom sauva autrefois tous ceux qui étoient dans cet Empire, en voici

ci l'Histoire. Mahomet III. Empereur des Turcs étant irrité contre les Chrétiens, jura avec serment, qu'il feroit mourir tous les Chiens de Chrétiens, tant Ambassadeurs qu'autres, de haute & de basse qualité, qui se trouveroient dans son Empire. Son Grand-Visir prévoyant les conséquences d'une cruauté si barbare & si peu politique, s'opposa par ses remontrances & par ses prières à une telle résolution: mais voyant que l'Empereur ne vouloit point changer de dessein, il eut recours au Moufti, qui, pour satisfaire à la conscience de sa Hautesse engagée par un serment, lui conseilla de faire mourir tous les Chiens des Chrétiens, puisqu'il avoit juré la mort de tous les chiens de Chrétiens. L'exécution s'en fit avec pompe sur ces bêtes, que les Chrétiens apportèrent de toutes parts. Peut-être les accompagnèrent-ils de quelque somme d'argent pour le Moufti, le Visir & l'Empereur même; car l'argent est un grand mobile dans ce pays-là.

§. LXVI.

Du Chameau.

LE CHAMEAU est un animal fort haut, mais en même tems fort doux & fort docile, qui nait en Afrique & en Asie. Il y en a de deux espèces, ceux qu'on apelle proprement chameaux, & ceux qu'on apelle dromadaires. Les chameaux ont une bosse de chair sur le dos; ils sont gros & grands; ils marchent à grands

pas, mais rudement, & font environ dix bonnes lieues par jour, chargés de leur charge, qui sera de six, sept, jusqu'à huit cens livres. Pour les Dromadaires ils ont deux bosses de chair sur le dos, qui sont comme une selle naturelle. Ils sont plus petits, plus grêles & plus légers que les chameaux, & ne servent guères qu'à porter des hommes. Ils ont un bon trot, assez doux, & font facilement quarante lieues par jour. Du reste ils sont semblables aux chameaux. Ils ont tous deux les oreilles & la queue courte, le pied fourchu & mol comme une éponge, le cou long; l'un & l'autre s'agenouillent pour être chargés ou déchargés, puis se rélévent quand on veut. Ils soufrent facilement la soif, pouvant dans un besoin être cinq jours sans boire; toute-fois plus les chameaux que les dromadaires.

Le Chameau s'aprivoise & s'instruit facilement. A peine a-t-il vû le jour qu'on le fait coucher sur le ventre. On le tient dans cette posture 15 ou 20 jours, lui donnant du lait peu à la fois, pour l'accoutumer à boire peu, & à se baisser quand il s'agit de le charger ou de le décharger, & il devient très-docile.

§. LXVII.

*Contre les * Faiseurs d'Horoscopes.*

Scrutateurs des choses futures,
Curieux des sécrèts divins,

Ne

* Ceux qui prédisent ce qui doit arriver à quelqu'un.

Ne consultez plus les Devins,
Pour apprendre vos avantures.
L'art est faux & pernicieux,
Qui dans les grands chifres des cieux,
Croit découvrir nos destinées.
Dieu seul, comme Roi des humains,
Tient le compte de nos années,
Et le destin du monde est l'oeuvre de ses mains.

§. LXVIII.

Histoire d'un Somnambule.

UN Somnambule est une personne, qui fait en dormant les actions ordinaires de la vie que l'on fait étant éveillé.

Voici ce qu'un François raconte à ce sujet, touchant un Italien attaqué de cette maladie.

Etant allé voir un de mes amis à la campagne, j'y trouvai un Gentilhomme Italien, nommé Monsignor Agostino Fosari, qui étoit somnambule. Il ne paroissoit pas avoir plus de trente ans, homme sec, noir, d'une mélancolie très-enfoncée, & d'un esprit froid, mais pénétrant, & capable des sciences les plus abstraites. Les accès de son déréglement le prenoient d'ordinaire dans le décours de la Lune, & plus fortement durant l'Automne & l'Hiver que pendant le Printems & l'Eté. J'avois une curiosité étrange de voir ce que l'on en racontoit, & j'étois convenu avec son valet de chambre, qui m'en disoit des

merveilles, qu'il m'avertiroit, quand il feroit ce plaisant manège. Un soir sur la fin d'Octobre après le souper on se mit à jouër à divers jeux, le Seigneur Agostino joua comme les autres, se retira ensuite, & se coucha. Sur les onze heures le valet de chambre nous vint dire, que son Maître seroit Somnambule cette nuit là, & que nous vinssions le voir & l'observer. Je le regardai long-tems le flambeau à la main. Il étoit couché sur le dos & dormoit les yeux ouverts, mais fixes & sans aucun mouvement, ce qui étoit la marque assûrée de son accès, à ce que l'on disoit. Je lui maniai les mains, qu'il avoit très froides, & le pouls, qui étoit si lent, que son sang ne sembloit pas circuler. Nous jouames au trictrac en attendant l'ouverture de cet Opéra. A minuit ou environ, le Seigneur Agostino tira brusquement les rideaux de son lit, se leva, & s'habilla assez proprement. Je m'aprochai de lui le flambeau sous le nez, je le trouvai insensible, avec les yeux toujours ouverts & immobiles. Avant que de mettre son chapeau, il prit son baudrier, qui étoit pendu à la quenouille du lit, & dont on avoit ôté l'épée de crainte d'accident; car quelque-fois ces Messieurs les Somnambules frapent comme des sourds à tort & à travers. En cet équipage le Seigneur Agostino, fit plusieurs tours dans la chambre, s'aprocha du feu, se mit dans un fauteuil, & peu après entra dans un cabinet, où étoit sa valise. Il y chercha longtems, renversa tout, & ayant remis les choses en bon

ordre,

ordre, il ferma la valiſe, & mit la clé dans ſa poche, d'où il tira une lettre, qu'il mit ſur la cheminée. Il gagna la porte de la chambre, l'ouvrit & deſcendit l'eſcalier. Quand il fut au bas, un de nous étant tombé rudement, le Seigneur Agoſtino parut s'épouvanter & doubla le pas. Son valet nous avertit de marcher doucement, & de ne point parler, parceque quand le bruit, qui ſe faiſoit proche de lui, ſe mêloit à ſes ſonges, il devenoit furieux, & couroit quelque-fois de toutes ſes forces, comme s'il étoit pourſuivi. Il traverſa toute la cour qui étoit très grande, & alla droit à l'écurie. Il y entra, careſſa ſon cheval, le brida, & ſe mit en devoir de le ſeller: mais n'ayant pas trouvé la ſelle à l'endroit ordinaire, il parut fort inquiéte, & comme un homme qui n'a pas ſon conte. Il monta à cheval, & galopa jusqu'à la porte de la maiſon, qu'il trouva fermée. Il deſcendit de cheval, & ayant pris un caillou il frapa à coups rédoublés contre l'un des batans. Après pluſieurs efforts inutiles, il remonta ſur ſon cheval, le conduiſit à l'abreuvoir, qui étoit à l'autre bout de la cour, le fit boire, l'alla attacher à un poteau, & s'en revint au logis fort tranquillement. Au bruit que les valets faiſoient dans la cuiſine, il devint plus attentif, s'aprocha de la porte, & mit l'oreille au trou de la ſerrure. Puis paſſant tout d'un coup de l'autre côté, il entra dans une ſale-baſſe, ou il y avoit un billard. Il fit pluſieurs allées & venues autour du jeu, & les poſtures d'un joueur.

De

De là il alla mettre les mains sur un clavessin, dont il jouoit assez bien, & y fit un peu de désordre. Enfin après deux heures d'exercice, il remonta à sa chambre, & se jetta tout habillé sur son lit, où nous le trouvames le lendemain à neuf heures du matin, en la même posture que nous l'avions laissé. Car toutes les fois que son accès le prenoit il dormoit huit ou dix heures de suite. Son valet nous dit qu'il n'y avoit que deux moyens de faire cesser ces accès, l'un de le chatouiller fortement à la plante des pieds, & l'autre de sonner du cor, ou de jouër de la trompète à ses oreilles.

§. LXIX.

Logogriphe.

Le Logogriphe est une sorte d'Enigme, qui consiste à prendre en différens sens, les différentes parties d'un mot.

Nous sommes quatre enfans d'une même famille,
Et nous nous passons de nos soeurs:
A notre tête est la troisième fille;
Et notre ainée a les seconds honneurs.
Celle qui de nous quatre a la taille plus grande,
A la troisième place a soumis sa fierté;
Et par distinction la dernière demande
Un petit ornement sur son chef ajouté.
Nous composons un tout: Mettez-vous à sa quête;
Et si vous le trouvez, demandez le d'abord,

Pour

Pour vous guérir du mal de tête,

Que vous aura causé, peut-être, cet effort.

Les Lettres de l'Alphabet, qui font le mot de *Café*.

§. LXX.

Du Titre des Métaux, & de ce qu'on nomme carat, *en matière d'or.*

LE TITRE de l'or & de l'argent est le degré de finesse & de bonté de ces métaux. Ce titre varie, selon les degrés de la pureté du métal. L'or est parfaitement fin, quand il ne contient que de l'or sans mélange. L'argent est parfaitement fin, quand il n'est mélangé d'aucun métal qui lui soit inférieur. Il ne doit pas même contenir d'or, parce qu'il y auroit de la simplicité à laisser passer pour argent ce qui auroit en soi une valeur supérieure, dont on pourroit profiter par l'extrait.

Une masse d'or se peut diviser par la pensée en vingt-quatre parties, & chaque partie en quarts, en huitièmes, en seizièmes, en trente-deuxièmes. Chaque vingt quatrième partie d'une masse d'or, de quelque poids qu'elle soit, se nomme *carat*, & lors que la masse après l'affinage & l'essai ne contient que de l'or sans alliage, on dit alors que cet or est au titre de vingt-quatre carats; que de vingt-quatre parties de cette masse, il n'y en a aucune qui ne soit de bon or & qu'il est poussé au fin.

Il faut remarquer que les affineurs assurent qu'il s'en faut toujours quelque petite chose que l'or ne parvienne aux vingt-quatre carats, y ayant toujours un quart, ou un seize, ou un trente-deuxième d'alliage. Quand l'or après l'affinage, ou après l'essai, se trouve diminué, par exemple de deux vingt quatrièmes parties, on reconnoit que cette masse d'or ne contenoit que vingt-deux parties d'or, & qu'il y en avoit deux d'alliage. On dit de cet or qu'il est au titre de vingt-deux carats.

L'argent de même se partage en douze parties, qu'on nomme *deniers*, & le denier se divise en vingt-quatre *grains*. Quand on a détaché une demi-once d'un lingot d'argent, & qu'on l'a fait fondre avec une balle de plomb à la coupelle, si après l'évaporation du plomb on retrouve encore une demi-once d'argent, on dit du lingot qu'il est au titre de douze deniers: il est au plus fin. Si sur la demi-once il se trouve une douzième, ou deux douzièmes parties de diminution, on dit du lingot qu'il est au titre de onze, ou de dix deniers; c'est à dire que ce lingot ne contient que dix ou onze parties de sa masse qui soient de pur argent. & que le reste est de l'alliage. Ainsi le *carat* & le *denier*, quand on parle du titre des métaux, ne sont point des poids fixes, mais des poids rélatifs à la masse dont ils sont partie. Une once d'or pur est aussi bien à vingt-quatre carats qu'un marc d'or, parce que le marc d'or a, en ce cas, vingt-

vingt-quatre parties d'or pur, & l'once de même: mais le carat du marc pèse huit fois autant que le carat de l'once.

§. LXXI.

Contentement passe richesses.

SÉNÈQUE dit qu'il n'y a point de différence entre posséder une chose & ne la point souhaiter.

Dans un lieu du bruit retiré,
Où, pour peu qu'on soit modéré,
On peut trouver que tout abonde,
Sans amour, sans ambition,
Exemt de toute passion,
Je jouïs d'une paix profonde;
Et pour m'assurer le seul bien
Que l'on doit estimer au monde,
Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour rien.

§. LXXII.

Du Castor.

LE CASTOR paroit avoir trois à quatre pieds de long, tout au plus, sur douze ou quinze pouces de largeur. Son poil dans les pays septentrionnaux est communément noir. Il tire sur le fauve & s'éclaircit, à mesure qu'on avance dans les climats tempérés. Il a deux sortes de poils, le poil long & le duvet.

duvet. Le duvet est extrêmement fin & serré, long d'un pouce, & sert à conserver la chaleur de l'animal. Le long poil sert à préserver le duvet de la boue & de l'humidité.

Le castor, soit mâle, soit femelle, porte dans quatre poches sous ses intestins une matière résinueuse & liquide, qui s'épaissit hors delà. Les Médecins l'apellent *Castoreum*, & l'emploient comme un excellent reméde contre les venins; contre les vapeurs & autres maladies: mais le Castoreum se gâte & se noircit quand il est vieux, & c'est alors un dangereux poison.

Je viens au logement du Castor. Il a trois sortes d'instrumens dont il fait usage pour bâtir, ses dents, ses pattes & sa queue. Avec ses dents qui sont très-fortes, il coupe le bois avec lequel il construit son bâtiment, & celui dont il fait sa nourriture. Il a les pieds de devant comme ceux des animaux, qui aiment à ronger, comme les singes, les rats & les écureuils. Il s'en sert pour fouïr, grater, amollir & gacher la terre glaise, dont il fait grand usage. Ses pieds de derrière sont garnis de membranes ou de grandes peaux entre les doigts, comme ceux des canards & de tous les oiseaux de rivière. Sa queue est longue, un peu platte & toute couverte d'écailles, garnie de muscles, & toujours humectée d'huile ou de graisse. Cet animal né architecte se sert de sa queue, au lieu d'auge ou d'oiseau, pour porter le

le mortier ou la glaise, il s'en sert ensuite comme d'une truelle pour l'étendre & en faire un enduit.

Les castors pour établir leur demeure, choisissent un endroit abondant en vivres, arrosé de quelque ruisseau, & propre pour y faire un lac ou un réservoir d'eau, où ils puissent aller prendre le bain. Ils commencent par y construire une chaussée, ou une levée, qui tienne l'eau, à niveau du prémier étage de leur logement.

Cette chaussée peut avoir dix ou douze pieds d'épaisseur, à son fondement: elle est en talus ou en pente du côté de l'eau, qui pèse dessus suivant sa hauteur & la presse puissamment contre terre. Le côté opposé est à plomb comme nos murailles, & ce talus qui a douze pieds de large en bas, diminue vers le haut, & n'en a plus que deux. La matière de cette chaussée n'est que du bois & de la glaise. Les castors tranchent avec une facilité merveilleuse des morceaux de bois, les uns gros comme le bras, les autres comme la cuisse. Ils les enfoncent par un bout dans la terre, fort proches les uns des autres, les entrelaçant avec d'autres morceaux plus petits & plus souples. Mais comme l'eau s'échaperoit au travers, & mettroit l'abreuvoir à sec, ils ont recours à la terre glaise, avec laquelle ils remplissent tous les vuides par dehors & par dedans; de façon que l'eau ne va pas plus loin.

loin. Si la force de l'eau ou quelque autre accident y fait par hazard quelque crévaſſe, ils rebouchent bien vîte le trou, viſitent tout l'édifice, réparent & entretiennent tout avec une vigilance parfaite.

La chauſſée ou la digue de l'abreuvoir étant finie, ils travaillent à leurs cabanes, qui ſont des logemens ronds ou ovales, partagés en trois pièces, qu'ils élèvent l'une ſur l'autre: l'une au deſſous du rez de chauſſée, & ordinairement pleine d'eau, les deux autres au-deſſus. Ils fondent ces petits bâtimens, d'une manière très ſolide ſur le bord de leur abreuvoir & toujours par étage, afin que ſi l'eau monte, ils ſe puiſſent loger plus haut. Ils font au bas deux ouvertures pour aller à l'eau: l'une les conduit à l'endroit où ils ſe baignent & qu'ils tiennent toujours propre. L'autre eſt le paſſage à l'endroit où l'on porte tout ce qui pourroit ſalir les étages ſupérieurs. Ils ont une troiſième porte placée plus haut, depeur d'être pris lorſque les glaces leur bouchent les portes de la place baſſe. Quelque-fois ils conſtruiſent leur maiſon entière à ſec ſur la terre-ferme, & font des foſſés de cinq à ſix pieds de profondeur, pour deſcendre jusqu'à l'eau. Les Murailles des bâtimens ſont perpendiculaires, & ont deux pieds d'épaiſſeur.

Le dedans de la cabane eſt vouté en anſe de panier, & pour l'ordinaire de figure ovale. La grandeur en eſt réglée ſur ceux qui y logeront.

ront. Douze pieds de long sur huit ou dix de large suffisent pour huit ou dix castors. Ils ont une arithmétique naturelle, qui leur fait proportionner la place & les provisions aux besoins de la compagnie, & comme c'est un usage parmi eux de demeurer chacun chez soi, sans jamais découcher, ils ne font point de dépense inutile pour des survenans.

Il y a des castors qu'on apelle terriers, qui font leur demeure dans des cavernes, pratiquées dans un terrain relevé au bord ou à quelque distance de l'eau. Ils pratiquent sous terre des boyaux, qui vont de leur caverne jusqu'à l'eau, & qui descendent quelque-fois depuis dix jusqu'à cent pieds. Ces boyaux gagnent des retraites inégalement élévées, où ils se mettent à sec, à mésure que les eaux montent. Leurs lits sont composés de copeaux, qui leur servent de matelats, & d'herbes qui leur tiennent lieu de lits de plumes.

Tous ces ouvrages, sur-tout dans les pays froids, sont achevés au mois d'Août ou de Septembre, après quoi les castors font leurs provisions. Durant l'Eté ils vivent de tous les fruits & de toutes les plantes que la campagne leur fournit. En Hiver ils vivent de bois de frêne, de plane & autres, qu'ils font tremper dans l'eau, à mésure qu'ils en ont besoin. Ils sont pourvus d'un double estomac, pour digérer en deux reprises un aliment si dur. Ils coupent des brins

qui ont depuis trois pieds jusqu'à dix. Les gros morceaux sont trainés au réservoir par plusieurs castors à la fois; les petits par un seul, par des chemins différens. On assigne à chacun sa route, depeur que les travailleurs ne s'embarassent mutuëllement. On règle la grandeur du chantier sur le nombre des habitans, & l'on a observé que la provision de bois pour dix castors étoit de trente pieds en quarré, sur dix de profondeur. Ces morceaux de bois ne sont pas entassés, mais placés en croisant l'un sur l'autre & avec des interstices, afin qu'ils puissent arracher le bois au besoin, & tirer toujours celui d'en bas, qui trempe dans l'eau. Ils le coupent & l'apo rtent dans leur cabane, où toute la famille en vient gruger sa part. Quelque-fois ils vont au bois, & régalent leurs petits de quelque nouvelle nourriture.

Les Chasseurs qui savent qu'ils aiment mieux le bois frais que le bois flotté, en aportent auprès de leur cabane, & les prennent à l'affut ou au piège. Quand l'Hiver devient fort, quelque fois on fend la glace, & lorsque les castors viennent à l'ouverture pour respirer, on les tue avec des haches, ou bien on fait à la glace un grand trou qu'on couvre d'un filet bien fort. On renverse ensuite la cabane. Les castors qui étoient à leur ordinaire se sauvent en gagnant l'eau, & s'échapent par l'ouverture de la glace, donnent dans le panneau & demeurent pris.

§. LXXIII.

§. LXXIII.

Force de l'Exemple.

RIEN n'eſt ſi contagieux que l'exemple, & nous ne faiſons jamais de grands biens, ni de grands maux, qui n'en produiſent de ſemblables. Nous imitons les bonnes actions par émulation, & les mauvaiſes par la malignité de notre nature, que la honte retenoit priſonnière, & que l'exemple met en liberté.

§. LXXIV.

De la Cabale.

LE TERME de Cabale, a dans le ſtyle des Hébreux une ſignification fort différente de celle qu'on lui donne en François. L'Hebreu *Cabala*, ſignifie *Tradition*; & les Rabins, qui ſont nommés *Cabaliſtes* s'apliquent principalement à la combinaiſon de certains mots, de certaines lettres, de certains nombres, par le moyen deſquels ils ſe vantent de découvrir les choſes futures, & de pénétrer le ſens de pluſieurs paſſages difficiles de l'Ecriture. Cette ſcience n'a point de principes aſſurés, mais elle ſuit certaines traditions des Anciens, d'où lui vient le nom de Cabale. Les Cabaliſtes ont un grand nombre de noms, qu'ils apellent Sacrés, par leſquels ils invoquent les Eſprits, & dont ils prétendent tirer de grandes lumières. Ils enſeignent que les ſécrets de la Cabale furent découverts à Moyſe ſur le mont Sinaï, & qu'ils ſont venus de père en

fils jusqu'à eux sans interruption, & sans aucun usage de lettres, parce qu'il n'est pas permis de les écrire. On dit qu'il y a grand nombre de Juifs Cabalistes dans la Pologne, & dans d'autres endroits du Nord.

On donne aussi par abus, parmi les Chrétiens, le nom de Cabale, à une certaine Magie, qui abuse des passages de l'Ecriture pour des opérations magiques, ou pour former des caractères magiques & des figures constellées; & des talismans. Tels sont les *Abraxas*, si connus parmi les Antiquaires. On comprend quelque-fois sous le même nom l'art hermétique, ou la recherche de la Pierre Philosophale.

§. LXXV.

Sur les Louangeurs.

Si vous êtes prodigue de louanges, vous ne serez ni estimé, ni ne ferez estimer ceux que vous louerez.

Celui qui sans discernement
Adresse à tous venans les louanges qu'il donne,
Fait grand tort à son jugement,
Et ne fait honneur à personne.

§. LXXVI.

On demande lequel de ces deux vices est le plus grand, de l'AMBITION ou de la PARESSE.

DIALOGUE
de l'Ambition & de la Paresse.

L'AMBITION.

COMMENT pouvez-vous vivre dans un état si sédentaire?

LA PARESSE.

Comment pouvez-vous vivre dans un état si laborieux?

L'AMBITION.

Je suis née pour agir, je ne saurois vivre autrement.

LA PARESSE.

Je suis née pour reposer; je ne puis subsister sans cela.

L'AMBITION.

Vous ne parlez que de reposer.

LA PARESSE.

Vous ne parlez que de vous inquiéter.

L'AMBITION.

Mais quelle apparence, de reposer toujours, & de ne rien entreprendre; de ne se résoudre jamais à rien, & de demeurer toujours en même place!

LA PARESSE.

Hé quelle apparence d'entreprendre toujours,

jours, & de n'achever jamais, de sortir toujours de sa place, & n'en trouver jamais une bonne; de se résoudre à tout, & de n'arriver jamais à son but.

L'AMBITION.

Vous vous trompez, j'ai un but auquel je prétens bien arriver; & ce but est le repos, après que j'aurai exécuté tous mes desseins.

LA PARESSE.

Si vous étes louable de prétendre au repos, je ne suis pas blâmable d'en jouïr dès-à-présent: vous allez à votre fin, mais moi je suis à la mienne: vous y allez par bien des travaux & des dangers, & j'y suis sans travail, sans inquiétude & sans danger: vous étes incertaine si vous arriverez au repos que vous espérez trouver dans l'avenir; mais je jouïs déja du mien dans l'assurance & sans obstacle.

L'AMBITION.

Un repos acheté par le travail est toujours plus agréable que celui qui ne vous vient que du côté de la nature & de la pésanteur.

LA PARESSE.

S'il n'y a qu'à acheter son bien pour en jouïr plus agréablement, je vous conseille de laisser prendre le vôtre à vos ennemis, afin d'avoir l'occasion de le recouvrer à force de courage & de travail, & d'en jouïr ensuite plus doucement. Pour moi, je ne suis pas d'humeur à acheter un bien qui est déja à moi; la nature m'a donné le repos, j'en jouïrai & je renonce

en

en même tems à la satisfaction de l'acheter à mes dépens.

L'AMBITION.

A quoi bon celui qui ne fait que dormir?

LA PARESSE.

Hé, à quoi bon celui qui ne fait que courir après les vents & la fumée?

L'AMBITION.

Apelez-vous une fumée la gloire & la réputation qui de tout tems à été au goût de toutes les Nations, & qui est la nourriture de tous les grands esprits?

LA PARESSE.

Courir toujours après, & ne la trouver jamais, c'est un tourment; la trouver, & ne s'en rassasier jamais, c'est un malheur.

L'AMBITION.

Mais vous n'acquerez rien.

LA PARESSE.

Vous ne jouïssez de rien.

L'AMBITION.

Je jouïrai quelque jour.

LA PARESSE.

Et moi je jouïs déja.

L'AMBITION.

Hé, de quoi jouïssez-vous?

LA PARESSE.

Je jouïs de moi & de mon tems.

L'AMBITION.

Apelez-vous jouïr du tems, que de ne s'en servir jamais?

LA PARESSE.

Apelez-vous jouïr du tems, que de ne s'en servir que pour s'embarasser dans une infinité de desseins & d'affaires?

L'AMBITION.

Au moins je fais si bien, que le tems ne me dure pas.

LA PARESSE.

Si pour empêcher que le tems ne vous dure sur le rivage, il n'y a qu'à se jetter en pleine mer, & dans le fort de la tempête; la condition de ceux qui font naufrage est plus heureuse que le repos de ceux qui sont à l'abri des orages: pour moi, s'il y a un peu d'ennuis dans la solitude, j'aime mieux les soufrir que la nécessité de me débattre parmi les vagues. Vous dites que le tems ne vous dure pas, je le crois bien pour le présent: car quand on nage toujours contre le torrent, le travail fatigue plus que l'ennui: mais l'avenir tarde beaucoup pour vous: car je vous entends bien souvent soupirer après lui. Si donc vous ne vous ennuïez pas du présent, vous vous ennuïez du futur qui trompe vos espérances par ses prolongations: mais moi je me contente du présent, & l'avenir ne me trompe jamais parceque je n'atends pas de faveur de lui.

L'AMBITION.

A ce que je vois, vous vous contentez de bien peu de chose.

LA PARESSE.

A ce que je vois, vous ne vous contentez de rien.

L'AM-

L'AMBITION.

Mais enfin ne sortirez-vous jamais de cette indifférence qui vous rend méprisable?

LA PARESSE.

Et vous, ne sortirez-vous jamais de cette inquiétude qui vous rend importune?

L'AMBITION.

C'est cette inquiétude qui a réveillé un Aléxandre.

LA PARESSE.

C'est ce calme où je suis qui a endormi un Annibal dans le cours de ses victoires, & si vous faites réfléxion sur les histoires, j'ai endormi plus de Rois & d'Empereurs que vous n'en avez réveillé.

L'AMBITION.

Vous mettez donc votre excellence à endormir les gens.

LA PARESSE.

Oui, si vous mettez la vôtre à les tenir dans les allarmes.

L'AMBITION.

Au moins je les réveille.

LA PARESSE.

Dites plustôt, je les inquiéte, ou si vous apelez vos allarmes un réveil, j'apellerai mon sommeil une paix & une agréable suspension de chagrins & de soins.

L'AMBITION.

Enfin vous tomberez d'accord que ceux qui ont invectivé contre vous & contre moi ont dit

dit que j'étois la maladie des Grands, & vous la maladie des petits.

LA PARESSE.

En matière de maladie, celle qui fait mourir les Grands n'est guères plus à estimer que celle qui fait mourir les petits.

L'AMBITION.

J'ai cela au moins que je ne me rencontre que dans le cœur des grands hommes, jamais dans le coeur des coquins.

LA PARESSE.

La migraine a cela aussi qu'elle n'est que dans la tête, & jamais dans les pieds, mais je ne sais pas si cela la rend plus désirable.

L'AMBITION.

Un trop grand assoupissement n'accommode jamais bien la santé.

LA PARESSE.

Les insomnies trop fréquentes ne l'accommodent pas plus.

L'AMBITION.

Pour moi je me trouve bien d'agir & de me mêler des affaires publiques.

LA PARESSE.

Si vous vous trouvez bien d'être agitée par la tempête, je ne me trouve pas mal de m'en retirer, car le poisson qui dort au fond de l'eau est toujours mieux, que quand il se débat dans les rets de pêcheurs.

L'AMBITION.

Un peu de ma vigueur vous feroit grand bien.

LA

LA PARESSE.

Un peu de ma tranquilité ne vous en feroit pas moins.

L'AMBITION.

Je crains que vous n'apelliez tranquilité ce qui n'est que pésanteur en vous.

LA PARESSE.

Je crains que vous n'apelliez vigueur ce qui n'est que précipitation en vous.

L'AMBITION.

Vous avez beau dire, les eaux croupissantes ne valent jamais rien.

LA PARESSE.

Les torrents & les eaux qui se dissipent par une trop grande rapidité, ne valent guères mieux.

L'AMBITION.

Otez-moi ce calme qui empêche le vaisseau d'avancer.

LA PARESSE.

Otez-moi cet orage qui le fait périr.

L'AMBITION.

Otez-moi cet engourdissement de nerfs qui menace l'homme de paralisie.

LA PARESSE.

Otez-moi la convulsion des membres qui le menace de la mort.

§. LXXVII.

§. LXXVII.

Raisonnement d'un Chien.

UN BARBET étoit accoutumé d'aller seul à la boucherie. On lui mettoit une serviette à la gueule, & dans cette serviette l'argent de la quantité de viande qu'on souhaitoit. On lui disoit le nom du Boucher qu'il connoissoit ; il faisoit son message & raportoit la viande au logis. Il fut un jour rencontré par d'autres chiens qui voulurent le dévaliser. Il entra dans la boutique d'un Paticier, mit sa serviette à terre, vint se battre contre les autres chiens, les mit en fuite, vint reprendre sa viande & continua sa route.

Dieu donne à chaque animal, selon son espèce, un instinct particulier pour sa gloire, pour notre utilité & notre plaisir.

§. LXXVIII.

FABLE.

Du Rat de ville & du Rat des champs.

Autre-fois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'Ortolans.
Sur un Tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le règal fut fort honnête:
Rien ne manquoit au festin;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la Salle
Ils entendirent du bruit
Le rat de ville détale
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:
Rats en campagne aussi-tôt:
Et le citadin de dire,
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le Rustique;
Demain vous viendrez chez moi;
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de Roi:

Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout à loisir:
Adieu donc, fy du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

§. LXXIX.

Des Systêmes du Monde.

Il n'est pas possible de voir rouler continuellement sur nos têtes les cieux & les astres, sans être tenté d'en étudier les mouvemens,

mens, & d'obſerver l'ordre & la régularité qui y règnent. Trois Syſtêmes, ou manières de concevoir comme ces merveilles s'opèrent, ont partagé les Philoſophes. Je les raporterai en abrégé.

1. *Syſtème de Ptolémée.*

PTOLÉMÉE vivoit dans le ſecond ſiècle, ſous l'Empire d'Adrien, & de Marc-Aurèle-Antonin vers l'an 138 de Jéſus-Chriſt.

Ce Philoſophe plaçoit la Terre au centre de l'Univers. Selon lui, la Lune étoit de toutes les planètes la plus prochaine de la Terre. Au deſſus de la Lune étoient Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter & Saturne: & au deſſus de toutes ces Planètes le Firmament, dans lequel il ſupoſoit toutes les Etoiles attachées, comme dans une voûte concentrique à la Terre. Il ſupoſoit en conſéquence que le Soleil, toutes les planètes, & même les étoiles fixes étoient emportées en vingt-quatre heures d'Orient en Occident autour de la terre, par un ciel qu'il plaçoit au deſſus du Firmament, & qui ayant ce mouvement le communiquoit à tous les cieux inférieurs, & conſéquemment aux planètes qui étoient attachées à ces cieux.

Outre ce mouvement, commun à tous les aſtres, il en attribuoit un particulier au Soleil, aux planètes, aux étoiles fixes, d'Occident en Orient; mais de telle ſorte que chacun de ces aſtres faiſoit ſa révolution autour de la terre en des

des tems différens. Ainsi le Soleil employoit un an à faire cette révolution d'Occident en Orient; Saturne trente ans &c.

2. *Système de Copernic.*

COPERNIC nâquit vers la fin du 15e. siècle. Croyant que les aparences célestes ne pouvoient être bien expliquées dans l'hypothèse de Ptolémée, il en chercha une autre: & après plus de trente ans de travail, il la donna enfin au public, pressé par les reproches & les sollicitations de ses amis. Cette hypothèse n'étoit pas entièrement inconnue aux anciens. En voici quelques parties.

Le Soleil est au centre des cercles que Mercure, Vénus, Mars, Jupiter & Saturnus décrivent par leur mouvement propre, d'Occident en Orient. La Terre, selon lui, a des mouvemens semblables à ceux des planètes lesquelles sont situées ainsi. Il place au dessus du Soleil, mais à différentes distances, Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne: & au-dessus de toutes ces planétes les étoiles fixes, qui sont à une distance si considérable de la terre, que trente millions de lieues, comparées avec cette distance, sont une grandeur sensible.

Au-lieu de dire, comme Ptolémée, que tous les cieux, & conséquemment tous les Astres, tournent en 24 heures autour de la Ter-

Terre d'Orient en Occident, il supose que la Terre tourne sur son axe d'Occident en Orient, & qu'en conséquence de ce mouvement tous les astres doivent paroître tourner en 24 heures d'Orient en Occident autour de la Terre. De même pour expliquer le mouvement aparent du Soleil, d'Occident en Orient, qui est annuël, il supose que la Terre tourne en un an d'Occident en Orient autour du Soleil.

Il supose aussi que la Lune tourne en vingt-sept jours & demi autour de la Terre, pendant que la Terre tourne autour du Soleil.

Quant aux autres planètes, il supose qu'elles tournent autour du Soleil, dans un tems plus ou moins long, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées.

On à découvert des Lunes ou des Satellites autour de Jupiter & de Saturne, lesquelles tournent autour de ces planètes, pendant que ces planètes sont emportées autour du Soleil, comme la Lune tourne autour de la Terre.

3. *Systême de Ticho-Brahé.*

TICHO-BRAHE' vivoit vers le milieu du 16 Siècle. Selon son hypothèse, le Soleil emporte & les planètes inférieures & les planètes supérieures, tandis que la Terre demeure immobile entre ces Planètes. Ce systême est à proprement parler un mélange des deux prémiers, & à eu peu de cours. Le plus sui-

vi à présent est celui de Copernic: & il est fondé sur des principes qui le rendent bien plausible.

Ces Systêmes ne sont proprement que des conjectures, parce qu'il n'a point plû à Dieu, qui seul connoit parfaitement son ouvrage, de nous en découvrir, en termes clairs, l'ordre & l'arrangement. Mais cette étude, quoi qu'elle ne soit pas certaine & évidente en elle-même, ne laisse pas de satisfaire extrêmement l'esprit, en lui présentant un Systême selon lequel tous les effets de la Nature s'expliquent d'une manière sensée & raisonnable: & en même tems elle nous fait sentir & comme toucher au doigt la grandeur, la puissance, & la Sagesse infinies de Dieu.

§. LXXX.

Supplice des Parricides chez les anciens.

Les Anciens faisoient jetter dans la mer les parricides, enfermés dans un sac de cuir, avec un Coq, un Chien, un Singe & une Vipère. Ils le mettoient 1. dans un sac, afin qu'il ne jouït d'aucun des élémens. 2. Avec un Coq, parceque le Coq haïssant la Vipère, lui donnoit des coups de bec, & ainsi l'excitoit à piquer le malheureux, qui étoit enfermé avec eux dans ce sac. 3. Avec une Vipère, parceque ce serpent naît en commettant un parricide; car il crève le ventre de sa

mère pour venir au monde. 4. Avec un Chien, afin que cet animal fidèle fît, par sa présence, un continuël reproche au parricide de son infidélité & de sa cruauté. 5. Avec un Singe ; c'est que, quoique le Singe ressemble beaucoup à l'homme, cependant il est un animal très-difformé & très-laid ; aussi quoique le parricide soit homme, cependant il ne paroît plus homme, tant son crime le rend défiguré & horrible. Le premier qui éprouva ce supplice fut un nommé Malleole qui avoit tué sa Mère.

§. LXXXI.

Du Lion-Marin.

On trouve dans l'Ile de *Juan Fernandez* un animal amphibie apellé Lion-marin, qui ressemble un peu au Veau-marin, quoique beaucoup plus grand, dont voici la description.

Les Lions-marins, quand ils ont toute leur taille, peuvent avoir depuis douze jusqu'à vingt pieds de long, & en circonférence depuis huit pieds jusqu'à douze. Ils sont tellement gras, qu'après avoir fait une incision à la peau, qui a environ un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse, avant que de parvenir à la chair ou aux os. La graisse des plus gros fournit jusqu'à cent-vingt & six galons d'huile ; ce qui revient à peu près à cinq cents pintes, mesure de Paris. Ils sont aussi fort sanguins ; car si on leur fait de profondes blessures dans une dou-


Le Mâle.
La Femelle.

douzaine d'endroits, on verra jaillir à l'instant, avec beaucoup de force, autant de fontaines de sang. Pour déterminer la quantité de leur sang, les gens de M. Anson en tuèrent un à coups de fusil; lui ayant ensuite coupé la gorge on mesura le sang qu'il rendit, & on trouva qu'outre celui qui restoit encore dans les Vaisseaux, il en avoit rendu au moins deux barriques.

Leur peau est couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leur queue & leurs nageoires, qui leur servent de pieds quand ils sont à terre, sont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts, joints ensemble par une membrane. Mais cette membrane ne s'étend pas jusqu'au bout des doigts, qui sont garnis chacun d'un ongle. Outre la grosseur, qui les distingue des Veaux-marins, ils en diffèrent encore en plusieurs choses, & sur-tout les mâles, qui ont une espèce de grosse trompe, qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure, de la longueur de cinq ou six pouces: cette partie ne se trouve pas dans les femelles, ce qui les fait distinguer des mâles au prémier coup d'oeil, outre qu'elles sont beaucoup plus petites.

Ces animaux sont de vrais amphibies. Ils passent tout l'Eté dans la Mer, & tout l'Hiver à terre; c'est alors qu'ils s'aparient

& qu'ils mettent bas. Leurs portées font de deux petits à la fois: ces animaux tettent & font dès la naissance de la grandeur d'un Veau-marin qui a toute sa taille. Les Lions-marins pendant tout le tems qu'ils sont à terre, vivent de l'herbe qui croit sur les bords des eaux courantes, & le tems qu'ils ne paissent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange. Ils paroissent d'un naturel fort pésant & sont difficiles à réveiller; mais ils ont la précaution de placer des mâles en sentinelle, autour de l'endroit où ils dorment, & ces sentinelles ont grand soin de les éveiller, dès qu'on aproche seulement de la horde. Ils sont fort propres à donner l'allarme, leur cri étant fort bruyant & de tons différens: tantôt ils grognent comme des pourceaux, & d'autres fois ils hennissent comme les chevaux les plus vigoureux. Ils se battent souvent ensemble, surtout les mâles, & le sujet ordinaire de leurs quérelles ce sont les femelles.

La chair de ces animaux est bonne à manger, & sur-tout le cœur & la langue, qu'on trouve préférables à celle du bœuf. Il est très-facile de les tuër; car ils sont presque également incapables de se défendre & de s'enfuir. Il n'y a rien de plus lourd que ces animaux; au moindre mouvement qu'ils font, on voit leur graisse mollasse flotter sous leur peau. Cependant il faut se garder de leurs dents: car un Matelot étant occupé à écorcher un jeune Lion-

Lion-marin, la Mère de cet animal étant survenue, se jetta sur le Matelot, sans qu'il s'en apperçut, & lui prit la tête dans sa gueule. La morsure fut telle que le Matelot en eut le crane fracassé, en plus d'un endroit, & quelques soins qu'on pût en prendre, il mourut peu de jours après.

§. LXXXII.

EPIGRAMME.

Le Médecin & le Maréchal.

Un Maréchal ayant guéri la mule
D'un Médecin de réputation,
Ne voulut point de rétribution:
Dieu me garde, dit-il, d'être assez ridicule,
Pour prendre rien des gens de ma profession,

§. LXXXIII.

Origine du Proverbe: Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

Du temps de S. Louïs les femmes riches portoient des ceintures d'or, & les autres en portoient qui étoient seulement dorées. Il étoit en même tems défendu, par une ordonnance de ce saint Roi, aux femmes débauchées d'en porter. Mais après la mort de ce Prince, elles en portèrent comme les honnêtes femmes, sans se soucier de cette ordonnance, parce que personne ne la soutenoit. Celà fut cause

cauſe qu'elles n'en voulurent plus porter, diſant pour leurs raiſons, que *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*.

§. LXXXIV.

Explication des MOIS *de l'Année*.

JANVIER.

ON NOMME ainſi ce mois à cauſe du Dieu Janus, à qui le prémier jour de l'année civile avoit été conſacré par les Romains; & de *Janua* la porte, comme qui diroit celui qui ouvre la porte, ou qui fait le commencement de l'année. Il a 31 jours.

FÉVRIER.

Ainſi nommé de *februare*, qui ſignifie *expier*, à cauſe que les Romains au commencement de ce mois ofroient des ſacrifices d'expiation pour les morts.

Il n'a que 28 jours, mais dans les années biſextiles, il en a 29.

MARS.

Ainſi nommé à cauſe du Dieu *Mars*, prétendu père de Romulus, auquel ce mois avoit été conſacré, comme le prémier de l'année Romaine. Il a 31 jours.

AVRIL.

En Latin *Aprilis*, ainſi nommé d'*aperire* qui ſignifie *ouvrir*; puisque le germe des plantes commence dans ce mois à s'ouvrir, dans le ſein de la terre. Il a 30 jours.

MAI.

MAI.

Il étoit ainsi nommé, à cause qu'il étoit dédié aux plus anciens des Citoyens Romains, nommés *Majores*. C'est le troisième mois de l'année Romaine. Il a 31 jours.

JUIN.

Il fut ainsi nommé, par ce qu'il étoit dédié à la jeunesse Romaine, qu'on apelloit *Juniores*. C'est le quatrième mois de l'année Romaine. Il a 30 jours.

JUILLET.

Ce mois fut ainsi nommé pour honorer la naissance de JULES CE'SAR, arrivée en ce mois, qu'auparavant on nommoit *Quintilis*, étant le cinquième mois de l'année Romaine. Il a 31 jours.

AOUT.

Ce mot vient du Latin *Augustus*. On donne ce nom à ce mois, à cause que l'Empereur AUGUSTE y étoit né. Avant cela on le nommoit *Sextilis*, étant le sixième mois, en comptant par Mars.

SEPTEMBRE.

Ce mois s'apelle Septembre, parce qu'autrefois l'année commençant en Mars, il étoit la septième. Il a 30 jours.

OCTOBRE.

Ce mois est ainsi nommé, parce qu'en comptant par Mars, il est le huitième de l'année Romaine. Il a 31 jours.

NOVEMBRE.

Ce mois est apellé Novembre, parce qu'il est le neuvième de l'année Romaine. Il a 30 jours.

DÉCEMBRE.

Ce dernier mois est enfin apellé Décembre. parce qu'il est le dixième de l'année Romaine, en commençant l'année par Mars. Il a 31 jours.

Explications des jours de la Semaine.

LES NOMS des jours de la Semaine font peu d'honneur au Christianisme, puisqu'ils ont été donnés par les Payens, qui les avoient pris des Planètes & de leurs fausses Divinités, comme s'ensuit.

LUNDI.

Ce mot signifie par contraction le jour de la Lune; *Lun* vient de *Luna* la Lune; & *di* de *dies* le jour.

MARDI.

Ce mot signifie le jour de Mars; du Latin *Martis*.

MÉCREDI.

Le jour de Mercure; du Latin *Mercurii*. On écrivoit autre-fois Mercredi.

JEUDI.

Ce mot vient de *Jev*, qui significoit autant que Jupiter, & de *di*, qui vient de *dies* le jour. Comme qui diroit le jour de Jupiter.

VENDREDI.

Ce jour étoit consacré à Vênus, qui a au Gênetif

Génetif Latin *Veneris*, d'où l'on a fait Vendredi.

SAMEDI.

Ce mot nous vient des Juifs & veut dire jour du *Sabbat*; autrement celui de Saturne.

DIMANCHE.

Celui-ci vient de *Dominicus*, qui veut dire du Seigneur; le jour du Seigneur.

Ces deux derniers ont été changés par les Chrétiens.

Comme ces mots répondent aux 7 Planètes, ils répondent aussi aux 7 Métaux, & on se sert des mêmes Caractères pour indiquer les uns & les autres.

Les Planètes.		*Les Métaux.*	*Les jours de la Sem.*
le Soleil	☉	l'Or	Dimanche
la Lune	☾	l'Argent	Lundi
Mars	♂	le Fer	Mardi
Mercure	☿	le Mercure *	Mêcredi
Jupiter	♃	l'Etain	Jeudi
Vénus	♀	le Cuivre	Vendredi
Saturne	♄	le Plomb	Samedi.

§. LXXXV.

MAXIMES MORALES ET POLITIQUES.

De l'Aumône.

UN HOMME charitable ne passe jamais par le lieu le plus abondant, sans y découvrir quelqu'un qui ait besoin de son secours, parce que sa charité lui fait souhaiter d'en rencontrer: & un homme qui manque de charité passera au milieu

* Autrement le *Vif argent*.

milieu d'un peuple de misérables, sans y remarquer personne qu'il se croie obligé d'assister, parce que sa dureté lui fait craindre d'en trouver. C'est ainsi que nos vues sont réglées & diversifiées par nos désirs ; & pour ainsi dire, nous portons nos yeux dans notre cœur.

Tous les Chrétiens sont obligés de faire l'aumône. Les Princes seuls peuvent la faire d'une manière excellente, en préservant leurs sujets de la pauvreté ; soit en empêchant les injustices & les concussions, soit en abrégeant les procès, qui ruïnent tant de familles, soit en procurant l'abandance dans leurs Etats, par le moyen du commerce.

§. LXXXVI.

EPITAPHE *de M.* BARDIN, *de l'Académie Françoise.*

Bardin * repose en paix au creux de ce tombeau :
Un trépas avancé le ravit à la Terre.
Le liquide élément lui déclara la guerre,
Et de ses plus beaux jours éteignit le flambeau :

Mais

* Pierre Bardin né en 1590, & mort en 1632, étoit un homme consommé dans les Sciences, & de la plus haute vertu. Voyant M. d'Humières, auquel il étoit attaché dès sa jeunesse, en danger de se noyer, il accourut pour le secourir ; mais n'ayant pû résister à l'impétuosité de l'eau, il perdit la force & l'haleine, & fut englouti aux yeux de son bien-faiteur, qui regretta toute sa vie la perte d'un ami si fidèle.

Mais son esprit, exemt des outrages de l'onde,
S'envola glorieux, loin des peines du monde,
Au palais immortel de la Félicité.
Il eut pour but l'honneur, le savoir pour partage;
Et quand au fond des eaux il fut précipité,
Les Vertus avec lui firent toutes naufrage.

§. LXXXVII.

De la Parole.

LA PAROLE fait un des plus grands avantages de l'homme, au dessus de tous les autres animaux. Elle est une des plus grandes preuves de la raison, & l'on peut dire que c'est la parole qui la met le plus en évidence. Mais par quel art ingénieux se produit elle! & combien faut-il que de parties différentes, au prémier commandement de l'ame, se réunissent & concourent ensemble pour former la voix.

J'ai une pensée en moi-même que je voudrois communiquer à d'autres, ou quelque doute, dont je souhaiterois être éclairci. Rien de plus spirituël, & par conséquent de plus éloigné des sens que la pensée. Quel véhicule pourra donc la faire passer jusqu'aux personnes qui m'environnent? Si je n'en puis venir à bout, renfermé en moi-même, réduit à moi seul, privé de tout commerce, de tout entretien, de toute consolation, je soufre des tour-

tourmens inexplicables. La compagnie la plus nombreuse, le monde entier même, n'est pour moi qu'une affreuse solitude. La divine Providence m'a épargné toutes ces peines, en attachant mes idées à des sons, & me rendant maître de ces sons par une méchanique naturelle, qu'on ne peut assez admirer.

Au moment même, & dans l'instant précis que je veux communiquer ma pensée à d'autres, le poumon, le gozier, la langue, le palais, les dents, les lèvres, & une infinité d'organes, qui en dépendent & en font partie, se mettent en mouvement, & exécutent mes ordres, avec une rapidité qui prévient presque mes désirs. L'air sorti de mon poumon, diversifié & modifié en une infinité de manières, selon la diversité de mes sentimens, va porter le son dans l'oreille de mes Auditeurs, & leur aprend tout ce que je veux qu'ils sachent.

§. LXXXVIII.

Simplicité dans l'extérieur de quelques grands Princes.

Les Empereurs Nerva, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle firent vendre les palais, la vaisselle d'or & d'argent, les meubles précieux, & toutes les superfluités dont ils pouvoient se passer, & que leurs prédécesseurs avoient accumulées, par la seule envie de posséder seuls ce qu'il y a de plus rare & de plus beau. Ces mêmes

mêmes Princes, aussi bien, que Vespasien, Pertinax, Sévère, Aléxandre, Claude II. Tacite, que leur mérite seul éleva à l'empire, & que tous les siècles ont admirés comme les meilleurs & les plus grands Princes, ont toujours aimé une grande simplicité dans leurs habits, dans leurs meubles, dans tout leur extérieur, & n'ont eu que du mépris pour tout ce qui sentoit le faste & le luxe. En retranchant toutes ces dépenses inutiles, ils trouvoient un plus grand fònd dans leur modestie, que les plus avares dans leurs rapines; & sans chercher à se relever par un éclat extérieur, ils ne se montroient Empereurs que par le soin des affaires. Dans tout le reste ils s'égaloient aux autres citoyens, & vivoient en simples particuliers. Mais plus ils s'abaissoient, plus ils paroissoient grands & augustes. Marc-Aurèle portoit encore plus loin l'éloignement de tout ce qui a quelque aïr de luxe & de faste. Il couchoit sur la dure: des l'âge de douze ans il prit l'habit de Philosophe: il se passoit de gardes, d'ornemens impériaux, des marques d'honneur qu'on portoit devant les Césars & les Augustes. Et ce n'étoit point par ignorance du grand & du beau qu'il se conduisoit ainsi, mais par un goût plus vif & plus pur qu'il avoit de l'un & de l'autre, & par l'intime persuasion où il étoit que la plus grande gloire, aussi-bien que le principal devoir de l'homme, sur-tout s'il a quelque pouvoir, & s'il

s'il ſe trouve dans une place diſtinguée, c'eſt d'imiter la Divinité, en ſe mettant en état d'avoir beſoin de très-peu de choſes pour lui, & en faiſant aux autres tout le bien dont il eſt capable.

§. LXXXIX.

ENIGME.

Je ſurprens le monde ſans bruit
Et par une noire avanture
Compagne de la mort, & mère de la nuit,
J'efface les beautés de toute la nature.
L'excès de ma grandeur fait que je parois moins,
Et tous les peuples ſont témoins
Que je change plus que la Lune.
Mon Empire dépend des regards du Soleil,
Il fait & défait ma fortune:
Je règne à ſon coucher, je meurs à ſon réveil.

L'Ombre.

§. XC.

De CONSTANTIN *le grand.*

CONSTANTIN, fils de Conſtance Chlore & d'Hélène, nâquit à Nice, dans la Servie, l'an 274. Son père devenu Céſar, ayant été envoyé dans les Gaules, Conſtantin demeura auprès de Dioclétien, qui parut l'éſtimer beaucoup, & qui le donna enſuite à Galère Maximien. Celui-ci ne lui fut pas favorable, &cher-

& chercha même à le faire périr. Mais le père de Constantin, devenu Auguste, le redemanda si vivement, & lui-même fit de si fortes instances, que Galère Maximien fut enfin contraint de lui permettre de s'en aller dans les Gaules. Il arriva à Bologne sur la mer, lorsque son père étoit prêt de passer dans la Grande-Brétagne: il l'y accompagna, le fit mourir, & fut déclaré Empereur à sa place le 25 Juillet, de l'an 306. Galère Maximien ne lui ayant voulu donner que le titre de César, il s'en contenta, & n'en gouverna pas moins absolument dans les Provinces qui lui étoient soumises, c'est à dire, dans les Gaules, la Grande-Brétagne & l'Espagne.

Il avoit épousé de bonne heure Minervie, de qui il avoit un fils nommé Crispus; mais Maximien Herculius lui ayant offert sa fille Fausta, il l'épousa, & prit alors le titre d'Auguste. Son beaupère, qui l'avoit quitté pour gouverner l'Italie avec Maxence son fils, qui étoit Maître de Rome, vint le retrouver, l'an 308. Constantin le tint honorablement à sa Cour, & lui confia même une partie de ses troupes, mais ce malheureux ayant tâché de les gagner, on fut obligé de le garder étroitement; & l'an 310 Constantin averti qu'il avoit attenté à sa vie, le fit mourir. Il entreprit à peu près dans le même tems d'aller combattre Maxence, & il y alla en effet, après avoir remporté encore une grande victoire sur les peuples de Germanie. Les troupes du Tyran furent défaites deux fois dans les Alpes, sa

cavalerie mise en déroute à Bresce, & Vérone ne résista que peu de tems.

La victoire s'étoit déclarée d'abord pour Constantin. On assure que Dieu même l'avoit assuré du succès de cette entreprise, en lui faisant voir dans les cieux le Monogramme de Jésus-Christ, avec une inscription qui l'assuroit qu'il vaincroit en ce signe. Ce Monogramme étoit proprement un P, coupé par une ligne droite. On assure aussi, que cet Empereur qui étant encore Payen, estimoit déja beaucoup la Réligion Chrétienne, fit faire aussi-tôt un Labare, c'est à dire, une sorte d'enseigne militaire où ce Monogramme étoit représenté & qu'on le portoit à la tête de son Armée. On le trouve plusieurs fois sur ses Médailles, mais d'ordinaire il est représenté different de la manière dont-il lui aparut. Maxence aprés avoir perdu la meilleure partie de ses troupes, se crut néanmoins encore assez fort pour aller au devant de Constantin: il lui livra bataille assez près de Rome, son armée fut mise en déroute, & il se noya lui-même dans le Tibre, le 28 Octobre de l'an 312.

Cette victoire rendit Constantin Maître de l'Italie & de l'Afrique. Le Sénat le déclara le prémier des Empereurs, & Licinius qui régnoit dans l'Illyrie rechercha son amitié & épousa sa sœur Constantia. Ce fut alors que Constantin devenu redoutable aux autres Princes, fit cesser dans tout l'Empire la persécution qu'on faisoit

aux

aux Chrétiens; il les favorisa toujours de plus en plus, & il voulut enfin être mis lui-même au rang des Catéchumènes.

Licinius, qui après la défaite de Maximien, partageoit seul l'Empire avec lui, ayant tâché d'engager à la révolte Bassien, que Constantin vouloit faire César, & refusé de livrer Sinicius, qui avoit ménagé cette révolte, Constantin lui déclara la guerre, mit deux fois ses troupes en déroute, & après l'avoir réduit à se soumettre lui laissa l'Asie & la Thrace en Europe. Trois ans après Crispus & Constantin *le Jeune*, fils de Constantin, & Licinianus, fils de Licinius furent déclarés Césars; mais il y eut toujours de la jalousie entre les deux Empereurs. Et enfin Licinius s'étant plaint avec trop de hauteur de ce que Constantin avoit passé sur ses terres, en poursuivant les Sarmates & les Goths; s'attira une guerre qui lui fut fatale. Constantin l'ayant vaincu le priva de l'Empire & ensuite le fit mourir. Licinien son fils fut aussi condanné à la mort, peu après; & depuis Constantin fut seul maître de tout l'Empire Romain.

Ce fut alors qu'il forma le dessein de bâtir une nouvelle Rome, & il choisit la ville de Bysance, qui prit le nom de CONSTANTINOPLE, vers l'an 330, lorsqu'on en fit la Dédicace. Ce fut encore en ce tems-là que l'Empire fut partagé en quatre Gouvernemens généraux, dont les Gouverneurs furent apellés Préfets du

Prétoire, ſans avoir aucune autorité ſur les troupes, dont le commandement fut donné aux Maîtres des Soldats, qui avoient ſous eux dans les Provinces des Comtes & des Ducs. Chaque Gouvernement général fut partagé en Diocèſes, dont les Gouverneurs furent nommés Vicaires des Préfets du Prétoire; & chaque Diocèſe étoit compoſé de pluſieurs petites provinces, gouvernées par des Conſulaires, des Préſidens ou des Correcteurs.

Conſtantin également appliqué à gouverner l'Empire & à maintenir la Réligion chrétienne dans ſa pureté, fit pluſieurs Edits, dont on a conſervé une partie, & dont l'un des plus conſidérables eſt celui du troiſième de Mars 321, par lequel il ordonna qu'on célébrât le Dimanche, & défendit toutes œuvres ſerviles ce jour-là. Il fit tous ſes éforts pour éteindre le Schiſme des Donatiſtes, & Arius Prêtre d'Alexandrie ayant attaqué la Divinité de Jéſus-Chriſt, il fit aſſembler à Nicée en Bithynie le prémier Concile général, auquel il aſſiſta, & où les erreurs des Arriens furent réprimées. Mais en ce même tems Conſtantin fit mourir ſon propre fils, Prince de grande eſpérance, accuſé par Fauſta ſa belle-mère d'avoir attenté à ſon honneur. Cette malheureuſe Impératrice avoit elle-même attenté à la pudicité de Criſpus, elle l'aima encore mort, avoua ſon crime, & fut à ſon tour punie du dernier ſuplice. Ces derniers traits du règne de Conſtantin le deshonorèrent. Il donna auſſi

trop

trop d'autorité à de certaines gens qui en abusèrent, & il connut leurs injustices sans pouvoir se résoudre à les punir. Enfin son affection pour sa sœur Constantia l'engagea à favoriser les Ariens, jusqu'à exiler les Evêques qui leur étoient le plus oposés; mais il les rapella peu après.

Outre les victoires qu'il remporta dans les Gaules sur les Gaulois & les Allemands, il vainquit encore les Sarmates & les Goths. Il se préparoit à aller porter la guerre dans la Perse, lorsque ces Peuples lui demandèrent la paix, aux mêmes conditions auxquelles ils l'avoient obtenue de Dioclétien. Sentant alors que sa santé s'affoiblissoit, il se fit porter à Nicomédie, où il fut batisé par Eusèbe, Arien, Evêque de cette ville, & peu après il mourut le 22 Mai 337, à Achiron, maison de plaisance, près de Nicomédie, étant âgé de 63 ans, dont il en avoit règné près de trente & un. Son corps fut porté à Constantinople, & inhumé dans le vestibule de l'Eglise des Apôtres.

Il laissa trois fils, Constantin, Constance & Constant, entre lesquels il partagea l'Empire, en laissant néanmoins une portion à ses deux Neveus, Dalmatius & Annibalien; & deux filles, Constantine & Hèlène, mariées par Constance à Gallus César, & à Julien l'Apostat.

§. XCI.

Le changement de vie, non de lieu, fait notre bonheur.

Nos inconstances continues,
Nous font errer par l'Univers,
Et sous mille climats divers,
Voir mille terres inconnues.
Mais nous voyageons vainement ;
Notre esprit inquiet nous fait toujours la guerre ;
Aussi pour vivre heureusement
Il ne faut point changer de terre,
Il faut changer de sentiment.

§. XCII.

De la grandeur des Etoiles, & de leur distance à la Terre.

SELON les Astronomes, Saturne est quatre mille fois plus gros que la Terre; Jupiter huit mille fois, le Soleil un million de fois plus gros.

La distance de la Terre & des Planètes au Soleil n'est pas moins incroyable. Un boulet de canon qui iroit de la terre au soleil, & qui conserveroit toujours sa prémière vitesse, emploieroit vingt-cinq ans pour y arriver: & s'il partoit de Saturne, il n'y arriveroit que dans deux cens cinquante ans. Or un boulet de canon parcourt cent toises en une seconde.

conde. Suposons donc qu'il conservât toujours la même vitesse, avec laquelle il fait les cent prémières toises, depuis qu'il est sorti du canon, il feroit en une heure 180 lieues, suposant chaque lieue de 2000 toises. Et par conséquent, pour arriver de la terre au soleil, il feroit trente-neuf millions quatre-cens-vingt-mille lieues; qui est dans ces supositions la distance de la terre au soleil. Il faut juger à proportion de la distance de Saturne au soleil.

La grosseur des Etoiles fixes, & leur éloignement du soleil sont encore plus inconcevables.

Chacune de ces Etoiles fixes est un soleil, & il y a lieu de croire qu'elles ne sont pas d'un moindre volume que celui qui nous éclaire. Celles de ces étoiles qui sont les plus proches de nous, sont cependant si éloignées du soleil, qu'un boulet de canon, mû comme nous l'avons suposé, emploieroit plus de six-cens-mille ans, pour parcourir les espaces qui sont entre ces étoiles & le soleil.

Qu'est-ce qu'un homme, une ville, un Royaume, la Terre même dans toute son étendue, par raport à ces vastes corps, dont la grandeur immense passe toute imagination? Un point imperceptible.

§. XCIII.

Des Livres des Anciens, & de l'Origine du papier.

LE MOT de Livre signifie en Latin *Liber*: & en Grec Biblos, d'où on a fait Bible; nom que l'on donne à l'Ecriture-Sainte par excellence, comme au principal de tous les Livres; aussi bien que bibliothèque & bibliothécaire qui sont des termes connus & se disent de toutes sortes de livres.

On s'est servi autre-fois de différentes choses pour faire les Livres. Les lames de plomb & de cuivre, les écorces des arbres, les briques, les pierres, le bois, furent la prémière matière qu'on employa, pour y graver les choses & les monumens que l'on vouloit transmettre à la postérité. Joseph parle de deux colonnes, l'une de pierres, & l'autre de briques, sur lesquelles les enfans de Seth écrivirent leurs inventions & leurs découvertes astronomiques. Porphyre fait mention de quelques colonnes que l'on conservoit en Crète, où étoient écrites les Cérémonies des sacrifices des Corybantes. Les œuvres d'Hésiode, furent d'abord écrites sur des tables de plomb, que l'on conservoit dans le Temple des Muses en Béotie. Les Loix du Seigneur furent écrites sur la pierre, & celles de Solon sur des ais de bois. Les tablettes de bouïs & d'yvoire furent aussi fort communes dans l'Antiquité.

Quand

Quand elles étoient de simple bois, souvent on les enduisoit de cire, pour avoir la facilité d'écrire & d'effacer avec le Stile, qui étoit une sorte de touche ou de burin, dont on se servoit pour former les lettres.

Aux ais de bois succédèrent les feuilles de palmier, & l'écorce la plus mince & la plus déliée des arbres, comme du tilleul, du frêne, de l'érable, de l'orme. De là est venu le nom de *liber*, qui signifie l'écorce intérieure des arbres, Et comme on rouloit ces écorces, pour les transporter avec plus de facilité, ces rouleaux furent apellés *volumen*, volume; nom qui fut donné aussi aux rouleaux de papier & de parchemin dont nous allons parler.

Le papier, *papyrus*, est une espèce de roseau qui croit sur les bords du Nil. Le tronc de cette plante est composé de plusieurs feuilles posées l'une sur l'autre, que l'on détache avec une éguille. On les étend ensuite sur une table mouillée à la largeur que l'on veut donner à la feuille du papier. On couvre cette prémière planche d'une couche de colle-forte fine, où de l'eau boueuse du Nil échaufée; puis on pose une seconde planche de feuilles de papier sur cette colle, & on laisse sécher le tout au soleil. Voilà ce que c'étoit que le papier d'Egypte, qui a donne son nom à notre papier, qui en est si différent.

Les Rois d'Egypte ayant amassé à Aléxandrie une nombreuse Bibliothéque, ceux de Pergame voulurent imiter cet exemple. Mais les Rois d'Egypte par jalousie, ou autrement, défendirent le transport du papier hors de leurs Etats; ce qui obligea les Rois de Pergame d'inventer le parchemin, nommé *pergamenum*, à cause de la ville de Pergame; ou *membrana*, à cause qu'il est fait de la peau, qui couvre les membres des animaux. On le nomme aussi velin, du mot *veau* ou *Vitellum*, comme qui diroit peau de veau. De ces feuilles de velin ou de parchemin, on fit des livres de deux sortes. Les uns étoient des rouleaux, composés de plusieurs feuilles de velin, collées, où cousues l'une à l'autre, bout à bout. Ces Livres ne s'écrivoient que d'un côté, & pour les lire, il faloit les dérouler, & les étendre. Les autres livres étoient comme les nôtres, composés de plusieurs feuillets liés les uns auprès des autres, écrits des deux côtés, & qui s'ouvroient comme nous ouvrons nos livres. Les Juifs se servent encore de rouleaux dans leurs Synagogues, & les Bibles qu'ils y lisent en solennité, sont faites à la maniére des anciens volumes.

Les Anciens écrivoient aussi sur le linge. Pline dit que les Parthes, encore de son tems, écrivoient sur leurs habits.

Pour tracer légèrement les figures des sons de la voix ou sur les écorces, ou sur le papier, ou

sur

sur le parchemin, on employoit quelque liqueur colorée, à l'aide d'un roseau, aplani en biseau ou en pointe, avec une légère entaille dans la pointe, qui se partageoit de la sorte en deux becs, pour donner l'écoulement à la liqueur. Les plumes des oiseaux dont l'interieur est mieux évuidé, & dont la matiére est souple, sans être cassante, ont à peu près pris la place des roseaux.

Le papier d'Egypte, fit long tems la grande richesse d'Aléxandrie, dans tous les environs de la Méditéránée, & causa ensuite par sa chute la décadence de cette puissante ville, aujourd'hui réduite presque à rien. Il commença au huit & neuvième siècle à être moins en usage, & fut entièrement abandonné par l'introduction d'un papier de meilleure étoffe. C'est celui qui se faisoit alors avec du cotton broyé & réduit en bouillie, puis séché dans des formes où il prenoit la consistance d'une légère feuille de feutre.

Mais les Européans qui n'en avoient pas la matière, & qui envoyoient de grandes sommes d'argent en Asie, pour en tirer cette marchandise si usuëlle, essayèrent s'ils pourroient faire avec leur lin & leur chanvre quelque-chose d'aussi bon que ce qui se faisoit en Orient avec les fils très-courts & très-fragiles de la gousse du cotonnier. Les filamens du lin & du chanvre leur parurent d'abord intraitables, par l'excès de leur longueur, & de leur dureté. Mais enfin on s'aperçut que quand ils avoient été employés en toile,

& af-

& assouplis par l'usage, ils se trituroient parfaitement. Enfin l'on en fit un papier, qui ne le cédoit qu'au parchemin pour la force, mais qui l'emportoit sur tous les précédens pour la blancheur. Découverte heureuse! qui prolongea la durée des livres, par la bonté de la matière; qui en aida la multiplication, par la modicité du prix; & qui en facilita la lecture, par l'oposition des couleurs.

§. XCIV.

De la Ville de Rome.

ROME, autre-fois la capitale de l'Univers, à cause de la grande puissance que ses maîtres ont exercé autre-fois sur la pluspart des nations du monde, est encore aujourd'hui une des plus fameuses villes, & le siège de l'Archevêque de Rome, Chef de l'Eglise Romaine. C'est la capitale de toute l'Italie, dans la province apellée la *Campagne de Rome*. Elle fut fondée par Romulus, & donna le nom au célèbre Empire Romain. On y voit une infinité de précieux restes de son ancienne splendeur, tels que sont les bains, les obélisques, les amphithéâtres, les cirques, les colonnes, les mausolées, les arcs de triomphe, & une quantité prodigieuse de belles statues.

Parmi un grand nombre d'Eglises, de Palais & d'Edifices magnifiques, on remarque surtout la superbe Eglise de St. Pierre, celle de St. Jean

Jean de Latran, celle de Ste. Marie Majeure, & auprès de St. Pierre le Vatican, où logent les Papes pendant une grande partie de l'année, & où l'on voit une fameuse Bibliothèque, & le grand Hôpital du S. Esprit, qui est un des plus beaux de l'Europe. On y voit aussi le Palais de Monte-Cavallo, la Villa du D. Matthæi, le Capitole, la Rotonde, les Palais de S. Marc, de Cancellaria, de Farnèse, & près de la place d'Espagne le Palais du Grand-Duc. Le Collège de la Sapience est le plus fameux des Collèges de Rome, & le Chateau St. Ange fait toutes ses fortifications.

On ne compte dans cette ville qu'environ 150000 ames. Elle est aussi grande que Paris, si on la mesure par l'enceinte de ses murailles, mais ces murailles renferment un terrain spacieux qui n'est point habité, y ayant des jardins, des vignes & terres à d'autres usages. Elle est située sur le Tibre, qui la traverse en partie, & contient dans son territoire 12 Montagnes ou collines.

§. XCV.

Epitaphe de M. de la Rivière, Evêque de Langres.

Ci gît un tres-grand Personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus;
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage,

Je

Je n'en dirai pas davantage,
C'eſt trop mentir pour cent écus.*

* Il avoit légué cette ſomme à celui qui feroit ſon Epitaphe. Son vrai nom étoit *Louis Barbier*. Il avoit été Régent au Collège du Pleſſis, & enſuite Aumonier de M. Habert, Evêque de Cahors, qui le mit auprès de Gaſton, Duc d'Orléans. Il entra ſi habilement dans toutes les inclinations de ce Prince, qu'il devint bientôt le Maitre abſolu de ſon cœur & de ſon eſprit. Il obtint bientôt l'Abbaye de la Rivière, & en 1655 l'Abbé de la Rivière fut fait Evêque de Langres, Duc & Pair de France. Il mourut en 1670. Peu de tems avant ſa mort il avoit été élevé au Cardinalat.

§. XCVI.

Examen néceſſaire.

NON-SEULEMENT il eſt d'une grande utilité pour le ſalut de l'ame de s'examiner ſur la fin de la journée, mais encore pour ſa conduite dans la vie civile & dans le commerce du monde. En ſe faiſant rendre compte tous les jours à ſoi-même de ſes paroles & de ſes actions, on connoît ſes fautes, & par conſéquent on ſe met en état de s'en corriger; car ſouvent nous demeurons imparfaits dans le monde, parceque nous ne faiſons pas aſſez d'attention ſur nous-mêmes, pour connoître les fautes que nous y faiſons; & ſi nous ne les connoiſſons pas, comment pourrons-nous les réparer? Séneque dit qu'il

s'inter-

s'interrogeoit lui-même tous les soirs; & que s'adressant à son ame, il lui demandoit compte de tout ce qui s'étoit passé de sa connoissance pendant la journée: *quotidie*, dit-il, *apud me causam dico*: ensuite quand il avoit connu ses fautes par cet examen, il ne se les pardonnoit qu'à condition qu'il n'y retourneroit plus, se prononçant à lui-même, en forme de jugement, ces propres termes: *Vide ne istud facias, nunc tibi ignosco.* Ceux qui gardent cette méthode sont assûrément ceux qui font le moins de fautes dans le commerce du monde.

§. XCVII.

De l'Ananas.

L'ANANAS est un fruit des Indes, de la grosseur d'un mélon, & d'un goût sucré. Quand les Plantes ont produit leurs fruits, elles poussent de petits œilletons ou rejettons, qu'on arrache & replante dans de petits pots, pour faire de nouvelles plantes; ayant soin à mesure qu'elles grossissent de les remettre dans de plus grands pots. Mais les meilleures plantes proviennent des couronnes, qui sont sur les fruits, lesquelles il faut tordre de dessus le fruit sans les couper. Il faut observer de renouveller de tems en tems la terre des pots, parce qu'elle s'épuise, & que cette plante n'à guères de racines, les renouveller aisément.

Les Ananas viennent aussi en Europe, quoi qu'avec plus de soins & de peines. Il y a quelques

ques années que le Roi de France donna à son Jardinier des œilletons d'ananas, & lui en recommanda la culture, quoiqu'ils fussent presque dessèchés & sans racines. Le cœur en étoit bon: ils reprirent. Le fruit qui en provint ne put parvenir à sa maturité. Mais deux oeilletons sauvés de la pourriture, & risqués de nouveau, donnèrent en 1733 deux fruits d'une beauté, qui attira bien des curieux. L'assiduité de la culture & une Autonne favorable les amenèrent à une parfaite maturité. Le Roi lui-même fit l'essai d'un de ces fruits, le 28 Décembre & le trouva très-bon. Toutes les personnes à qui Sa Majesté jugea à propos d'envoyer une portion de ces fruits pour consulter les différens goûts, trouvèrent unanimement ces ananas très-mûrs, d'une chair douce & extrêmement fondante, relevée par une pointe d'acide, & accompagnée d'un parfum aussi agréable que celui de la fraise.

§. XCVIII.

Crainte dissipée.

L'ÉCLIPSE de la Lune se fait, lorsque la Terre se trouvant entre elle & le Soleil, empêche qu'elle n'en reçoive la lumière.

PERICLE'S, Capitaine Athénien étant prêt de partir avec une armée navale pour aller assiéger Epidaure, il se fit une éclipse de Soleil, qui fut cause que tous ses Soldats, & particulièrement le Pilote de sa Galère, crurent que c'étoit un mauvais présage. Periclès voyant ce Pilote si effrayé,

effrayé, étendit son manteau, & lui en couvrit les yeux, puis lui demanda si cela lui sembloit un mauvais présage. Le Pilote répondit que non: „Hé bien, lui dit Périclès, il n'y a point „d'autre différence entre ceci & ce qui vous „fait tant de peur, si non que le corps qui fait „ces ténèbres est plus grand que mon manteau „qui vous couvre les yeux.„ Cette remontrance encouragea le Pilote en lui ôtant sa peur.

§. XCIX.

L'Art & la Nature doivent être d'accord.

UN Capitaine de Dragons dans les troupes de Saxe, racontoit un jour à un Médecin, homme de grand sens, que dans la Compagnie de ce Capitaine, il y avoit un Chirurgien de peu de conduite, mais qui avoit la main si sûre, qu'il venoit à bout de guérir toutes sortes de plaies, pourvû qu'il les eût bandées, souvent avec la dernière négligence. Au contraire le Chirurgien-Major du même Régiment, qui étoit habile, judicieux & expérimenté, n'osoit rien toucher; car il arrivoit que tout ce qu'il touchoit empiroit ou réussissoit mal. Comme il en eut découvert la cause, il se contenta dans la suite d'ordonner ce qu'il faloit faire pour la guérison des blessés, sans les toucher lui-même: Et l'on a remarqué que les ayant fait panser par d'autres, en suivant ses ordres, tout réussissoit à merveilles.

Cette histoire, qui vient de bonne main, nous fait voir les merveilles ou les singularités de

la Nature & de l'Art; & que l'Art le plus consommé a besoin d'être fécondé par la Nature.

§. C.

Réflexions sur l'Innocence.

Fille du Ciel, pure innocence,
Azile contre tous nos maux,
Vrai centre du parfait repos,
Heureux celui dont la constance,
Vous conservant dans l'abondance,
Ne vous perd point dans les travaux
D'une longue & triste indigence!
Egal dans l'un & l'autre sort,
Soutenu d'un espoir que rien ne peut éteindre,
Il attend l'infaillible mort,
Sans la désirer ni la craindre.
Heureux de qui l'esprit à la fin rebuté,
De l'impérieux esclavage,
Du monde & de sa vanité,
Etablit sa félicité,
Dans un immortel héritage;
Et se garantit du naufrage,
Qu'on fait pour une éternité.

AMUSE-

AMUSEMENS PHILOLOGIQUES.

SECONDE CENTURIE.

§. I.

De l'Origine de l'Imprimerie.

Ce fut vers le milieu du quinzième siècle que l'admirable invention de l'imprimerie fut découverte, & qui changea la face de la société par les lumières qu'elle y répandit.

Personne n'a mieux su, ni mieux débrouillé l'histoire de cette heureuse découverte que le célèbre Trithème, qui s'étoit souvent entretenu sur ce sujet avec Pierre Schaeffer de Gernsheim, associé des deux prémiers inventeurs, & celui sans l'industrie duquel le nouveau projet seroit rentré dans le néant. En nous apuyant principalement sur son témoignage & sur l'origine de l'imprimerie, raportée dans le second tome de ses annales de l'abaye d'Hirsauge, on ne peut douter que Jean Guttemberg * de Mayence

* Il se nommoit aussi *Gensfleisch* & *Zumjungen*.

yence n'ait eu vers 1440 la prémière idée de ce nouvel art. Il y épuisa ses fonds sans réussir, & s'associa Jean Fauste, riche bourgeois de la même ville, & Pierre Schaeffer de Gernsheim, Clerc du Diocèse de Mayence. La bourse de Fauste & l'industrie du jeune Schaeffer qui s'étoit attaché à son service, produisirent quelques prémiers ouvrages déja très-suportables, dont les plus fameux sont la compilation de la Grammaire, Rhétorique, Poëtique &c. * de Jean de Gènes, & le **Miroir du salut de l'homme, qui est une prose rimée d'une Latinité très médiocre, avec des figures linéaires & sans ombre, placées au haut des pages. Ces prémières impressions se faisoient sur des planches de bois, de la même manière qu'il se pratiquoit dès auparavant à la Chine, & au Japon. On écrivoit & on dessinoit sur une feuille transparente ce qu'on jugeoit à propos. On l'enduisoit d'une colle fine, du côté des figures, & en la renversant on l'apliquoit sur une planche proportionnée. De cette sorte les figures & les caractères paroissoient toujours, mais renversés, & allant de droite à gauche. Quand le papier étoit bien sec, on abbatoit avec des outils tranchans tout le boit qui environnoit les traits des lettres & les linéamens extérieurs des figures. Tout ce bois étant creusé à une suffisante profondeur, pour donner aux lignes tracées un peu de relief & de saillie sur le fond, on enduisoit toutes

* Catholicon Johannis Januensis.

** Speculum humanæ salvationis.

toutes les pièces saillantes avec une encre raisonnablement épaisse, dont on eut bien de la peine à fixer la composition & le juste degré. Une feuille de papier étendue sur le tout, & proprement tamponée ou apliquée avec une presse, emportoit l'empreinte des figures & des lettres, tout le reste formant un fond blanc. Les unes & les autres se présentoient du bon côté & dans le sens naturel de gauche à droite, quand on avoit levé & retourné la feuille. Il n'étoit pas facile d'en faire autant au *verso* de la feuille sans brouillerie; & pour mieux vendre ces imprimés, en leur donnant l'air du manuscrit, on imprimoit sur le *recto* ou le devant d'un feuille, & sur le *verso* ou le revers d'une autre. Les deux côtés blancs se regardoient, & en les apliquant l'un à l'autre avec une couche de colle, on avoit une feuille écrite des deux côtés, comme il est d'usage. L'exemplaire du *Miroir du salut*, qui est à la Bibliothèque des R. P. Célestins de Paris, a cela de particulier, que les feuilles n'en ont pas été collées, & que deux côtes imprimés sont toujours adossés de deux blancs, dans l'intention de les raprocher avec de la colle; ce qui décèle l'artifice de ce prémier travail.

Nos ouvriers s'en lassèrent bientôt. Une feuille mal-collée leur faisoit perdre un exemplaire, quand la planche étoit usée. D'ailleurs ces planches sculptées ne pouvoient servir qu'à un seul ouvrage. Ces inconvéniens & la modicité des profits firent venir à l'un d'eux, peut-être

à Jean Faust, selon Trithème, la pensée de travailler avec des caractères séparès, qu'on pût assembler, désunir, & employer à différentes feuillès d'un même ouvrage, puis à des ouvrages nouveaux. Mais les flèches ou chevilles de bois terminées par un caractère en relief étant tour à tour noircies, lavées, séchées, remouillées, renflées & séchées de nouveau, s'écarnoient & s'altéroient promtement. Les difficultés se multiplioient sous leurs pas. On eut recours à quelques métaux. On essaya de fondre dans des moules de petites colonnes de plomb ou de cuivre, terminées chacune par une lettre. Mais le plomb & l'étain étoient trop mous. Le fer & le cuivre étoient trop cassans. Tout demeuroit grossier, informe, & de mauvais service. L'industrieux Schaeffer combla de joie ses associés, en leur montrant des poinçons d'une précision parfaite, qu'il avoit imaginés pour former les creux, & en essayant avec succès le mélange des métaux convenables aux caractères de relief, pour corriger l'aigre d'un métal par la douceur de l'autre, sans préjudice de la dureté. Nous voilà parvenus à la perfection de l'art. Fauste en fut si touché qu'il donna sa fille & son bien à Schaeffer, qui après la mort de Guttemberg & de Fauste, continua & soutint l'imprimerie à Mayence. Le prémier fruit le plus estimable de cette dernière découverte, est la Bible, achevée en 1462, dont Fauste aporta des exemplaires à Paris, qu'on y conserve encore.

L'arti-

L'Article IV. *Præsens hoc Opusculum*, &c. est la note mise à la fin de cette Bible par Fauste & Schaeffer. *

L'article V. est le commencement du Miroir du Salut, qui est chez les R. P. Célestins de Paris. On montre à Harlem un exemplaire du même *Speculum*, imprimé pareillement sur bois.

Il y a quelque sujet d'être surpris de ne point trouver de noms d'imprimeurs dans les imprimés en bois, & de ne pas trouver celui de Guttemberg à la fin de la belle Bible imprimée avec des caractères de fonte. La raison de la prémière omission vient de ce qu'ils vouloient conserver à leurs imprimés l'air de manuscrits, & cachoient leur art comme leur nom, pour retirer leurs frais, en vendant toujours les exemplaires sur le pié d'autant de copies, faites à la plume. La raison de l'autre omission vient de ce que Guttemberg ayant été condanné à faire à la societé certaines avances qu'il croyoit n'y pas devoir, s'en dégouta, & se sépara dès avant 1455. Il alla résider tour-à-tour à Strasbourg, à Harlem, puis revint de nouveau à Mayence, où il mourut vers 1468. L'établissement de son imprimerie à Strasbourg, où il travailla avec Jean Mentel, & à Harlem, où il travailla aparemment

* Après *ad Eusebiam Dei*, le mot *industrie* est adverbe, & se raporte à *est consummatum*.

avec Laurent Coster, a fait croire après coup, que c'étoit dans l'une ou l'autre de ces deux villes, qu'il faloit chercher le berceau de l'imprimerie, & a donné lieu aux belles histoires qu'on fait, tant de Coster, à qui Fauste enleva le fond de ses planches & l'honneur de l'invention; que de Mentel, à qui Gensfleisch fit un pareil vol pour communiquer le tout à Guttemberg; quoi-que Gensfleisch & Guttemberg soient le même homme.

Dans la belle Bible de 1462; dans le Psautier de 1457; dans les Offices de Cicéron de 1465, & bien ailleurs, on trouve toujours Fauste & Schaeffer de compagnie, jusqu'en 1466, où Schaeffer paroit seul après la mort de son beaupère. Non seulement ils mettoient leurs noms, mais ils s'y faisoient honneur de la nouvelle invention. La chose en effet ne pouvoit plus se tenir sécrette, depuis la séparation de Guttemberg. Mais comme elle n'étoit pas encore connue à Paris en 1462, Fauste s'avisa de détacher la dernière feuille de sa Bible, & d'en imprimer une autre, où est la noté que nous venons de raporter Article IV, dans laquelle il s'abstint de parler, comme il faisoit ailleurs, de la nouvelle méthode de multiplier les livres. La beauté de ces prétendus manuscrits lui en fit avoir à Paris tout ce qu'il voulut. Mais comme il s'aperçut qu'on commençoit à raisonner beaucoup sur la ressemblance étonnante de tous ses exemplaires, & qu'on avoit eu vent

de

de la nouvelle invention, il baissa promtement de prix, & regagna Mayence, pour éviter toute poursuite ou procès de survente.

§. II.

Sur un Papillon.

Humble ver autre-fois & rampant sur les herbes,
Maintenant je fends l'air de mes aîles superbes.

§. III.

Ce n'est que la Justice de la guerre, qui rend la victoire glorieuse.

CE QUI peut rendre les victoires glorieuses & dignes d'admiration, c'est la justice de la guerre, & la Sagesse du Conquérant. Car il faut poser pour principe, que la gloire ne peut jamais être séparée de la justice, & que si c'est la cupidité, & non l'utilité publique, qui fait affronter les périls, une telle disposition ne mérite point le nom de courage & de force, & ne peut être apellée qu'audace & férocité.

Une parole célèbre du Chevalier Bayard mourant, montre bien la vérité de ce que j'avance. Il avoit été blessé mortellement en combattant pour son Roi, & étoit couché au pied d'un arbre. „Le Connétable Duc de Bourbon, „ qui poursuivoit l'armée des François, passant „ près de lui, & l'ayant reconnu, lui dit qu'il „ avoit grande pitié de lui, de le voir en cet

„ état, ayant toujours été si vertueux. Le Capitaine Boyard lui répondit: *Monsieur, il n'y a point de pitié en moi: car je meurs en homme de bien. Mais j'ai pitié de vous, de vous voir servir contre votre Prince, votre patrie & votre serment.* Et peu après le Chevalier rendit l'esprit.

La gloire est-elle ici du côté du vainqueur, & le sort du mourant ne lui est-il pas infiniment préférable?

§. IV.

Reconnoissance & politesse de quelques Hirondelles.

DU TEMS que je demeurois à Stougard, j'avois loué un apartement où j'entrai à la St. Jean. Comme les fenêtres de la chambre principale avoient été ouvertes depuis Pâques que cet apartement n'avoit point été habité, les Hirondelles profitèrent de cet intervalle, pour faire leur nid à une des solives, fortifiée par un clou saillant. Elles furent bien embarrassées quand je vins à la St. Jean partager le logement avec elles. Mais comme je suis de facile composition, nous fimes tacitement une espèce de contract réciproque, savoir que je leur accorderois les entrées libres, * & qu'en échange elles ne saliroient point l'apartement; ce qui fut exécuté assez ponctuellement de part & d'autre.

* Qui dit entrée sous-entend sortie.

d'autre. Mon engagement m'avoit paru de plus facile exécution qu'à elles le leur, quoi qu'il n'y eût rien à craindre pour les vieux, mais pour les petits, qui n'osent pas salir leur nid. Elles se tirèrent cependant habilement d'affaire, & voici comment elles s'y prirent. Quand la nécessité pressoit les petits de décharger la nature, le père ou la mère, qui se trouvoit présent, saisissoit du bec les excrémens avec une dextérité merveilleuse, & l'emportoit dehors avant qu'il tombât à terre. Satisfait de leur conduite je leur laissai éclorre leurs oeufs, nourrir leurs petits & se retirer en pleine liberté.

Il faut ajouter que depuis que les petits eurent pris l'essor, les hirondelles se faisant peut-être scrupule de m'incommoder davantage, choisirent un logement ailleurs.

§. V.

FABLE.

Du Milan malade.

Un Faucon qui croyoit les Dieux muëts & sourds
Etant à son heure dernière
D'un lamentable ton sollicita sa Mère
D'aller en sa faveur implorer leur secours.
Mon enfant, lui dit-elle, en mère habile & sage,
Pendant que tu te portois bien
Tu disois qu'ils ne pouvoient rien,
Ils ne peuvent pas davantage.

§. VI.

§. VI.

Monstre vaincu.

DANS une lettre écrite des Indes, on raporte un fait assez curieux, touchant le stratagème dont on se servit pour terrasser un monstre, & qui eut un heureux succès.

Ce monstre énorme étoit un serpent d'une grosseur prodigieuse, dont la trace étoit de huit ou dix pieds de longueur, & qui faisoit sa retraite dans une montagne proche du fleuve. Quand il apercevoit une chaloupe, il alloit sous l'eau renverser la chaloupe, & dévoroit à l'aise ceux qu'elle portoit. Un criminel à qui l'on promit la vie, s'avisa d'attacher à un arbre un cable par un bout, & de lier à l'autre bout du cable des hommes de paille, qui paroissoient sur la surface de l'eau. Ces hommes flottans étoient remplis & hérissés d'hameçons, de crocs & de harpons. Le Monstre attiré par des figures semblables à celles dont il s'étoit souvent nourri, ne manqua pas de les saisir avidement, & de se prendre aux harpons. Vainement il essaya de se débarrasser; il ne fit que s'accrocher davantage. L'animal meurtrier fut déchiré par les crocs & les harpons qu'il avala; & le païs fut délivré d'un Monstre engraissé du sang humain.

§. VII.

§. VII.

Histoire mémorable DU CAPITAINE FRANÇOIS DE CIVILLE, écrite par lui-même.

FRANÇOIS DE CIVILLE Gentilhomme Normand, étoit Capitaine d'une Compagnie de cent hommes de pied, dans la ville de Rouën, lorsqu'elle fut assiégée par Charles IX. Il avoit alors environ vingt-six ans. Le Comte de Montgommery Gouverneur de la Place l'ayant commandé pour soutenir les prémiers efforts de l'assaut, il fut blessé à la fin de cet assaut d'un coup d'arquebuse à la joue & machoire droite; la balle sortant par derrière, proche de la fossette du cou. La force du coup l'ayant fait tomber du haut du rempart dans le fossé, quelques pionniers qui se rencontrèrent là le mirent dans une fosse avec *un autre Corps qu'ils jettérent sur lui, & les couvrirent tous deux d'un peu de terre. Il fut là depuis onze heures du matin jusqu'à six heures & demie du soir.

Son ** valet informé du fatal accident, songea à lui donner une plus honorable sépulture, & obtint du Comte de Montgommery la permission de l'aller déterrer, ayant avec lui un

* Claude le Forestier, Marchand Droguiste.

** Nicolas de la Barre, du village de Rivolet proche de Vernon.

un * Officier des Gardes dudit Comte, pour lui aider. Après avoir considéré le prémier corps sans le connoître, le Valet tira le second de la fosse, & ne le reconnut point non-plus, tant il étoit défiguré par la boue, le sang, l'enflure, & la pâleur. Il remit donc les deux corps dans la fosse, & les couvrit légèrement de terre. Comme l'Officier & lui s'en alloient, le prémier de ces deux remarqua que ** le corps qui avoit été mis sur l'autre, étoit mal couvert, une *** main paroissant entière. Il retourna donc, & la voulut enfoncer avec le pied, mais en la repoussant il aperçut, à la faveur du clair de Lune, un diamant qui jettoit un assez grand éclat. L'ayant pris & ayant recouvert la main, il montra le diamant au Valet, lui disant qu'il n'avoit pas perdu sa peine. Le Valet reconnut le diamant, par sa figure triangulaire; ce qui l'obligea à retourner pour enlever le corps de son Maître. Après l'avoir bien essuyé, il le reconnut enfin, & son affection l'ayant engagé à le baiser & à l'embrasser, il trouva encore en lui quelque chaleur, & quelque aparence de vie. Il le **** porta donc, le plus vîte qu'il put, aux Chirurgiens de l'armée; mais ceux-ci l'ayant regardé com-

* Le Capitaine Clerc, Lieutenant des Gardes du Comte de Montgom.

** C'étoit Civille.

*** La main gauche.

**** L'Officier & le Valet étoient tous deux à cheval.

comme mort, n'eurent aucun égard aux prières qu'il leur fit, d'essayer à lui rapeler les esprits; alléguant pour raison, que ne leur restant que très-peu de médicamens, ils n'avoient garde de les employer sans nécessité. Lui cependant qui n'étoit pas du même sentiment qu'eux, transporta le corps à la * maison où son Maître avoit accoutumé de loger.

Ce corps fut là plus de cinq jours & cinq nuits sans parler, ni remuër, ni donner aucune marque de sentiment, mais aussi ardent de fièvre qu'il avoit été froid dans la fosse. Quelques parens ** du pauvre malade l'étant venu voir en cet état, envoyèrent chercher deux Médecins *** & un Chirurgien pour le visiter. Ceux-ci l'ayant bien considéré, & sondé sa plaie, trouvèrent à propos de le panser, quoi qu'il n'y eût presque point d'aparence de guérison. Il fut résolu qu'on lui apliqueroit un **** seton, & la chose fut éxécutée sur le champ. On lui desserra aussi les dents, & on lui fit avaler par force quelque peu de bouillon bien nourrissant. Le lendemain, comme on leva l'apareil, une grande quantité de pus étant sorti de la plaie, & l'enflure de la tête & du cou étant fort dimi-

* Chez le Sr. de Coquereaumont.

** MM. du Verbois, de * Velly & du Val.

*** Mrs. Guéronte & le Gras.

**** Petit cordon fait de plusieurs fils de soie, ou de coton dont on se sert en plusieurs opérations de Chirurgie en le passant au travers des chairs.

minuée, le patient commença à faire paroitre quelque sentiment; il prononça même quelques paroles, & se plaignit de douleur au bras; mais il ne reconnut d'abord personne. Il étoit dans un grand étonnement, comme un homme réveillé en sursaut, dans le tems de son plus profond sommeil. La connoissance lui étant peu à peu revenue, quoi qu'il eût toujours beaucoup de fièvre, on commençoit à bien espérer, lorsque la ville fut prise * d'assaut; & la frayeur fit redoubler sa fièvre avec une violence extraordinaire.

Quatre Soldats qui pillèrent d'abord la maison où il étoit, le traitèrent humainement, & même charitablement. Mais quelques jours après, ces Soldats ayant eu ordre de loger ailleurs, & ce logis ayant été marqué pour un ** Officier de l'armée royale, les Valets de cet Officier enlevèrent Civille de son lit, & le jettèrent sur une méchante paillasse, dans une petite champre de derrière. Pour comble de disgraces, quelques ennemis du jeune frère de Civille l'étant venu chercher, pour le tuër, dans cette maison où on leur avoit dit qu'il étoit, & ne l'ayant pas trouvé, déchargèrent leur furie sur l'innocent, & le jettèrent par la fenêtre. Mais cette fenêtre n'étant pas fort haute, & un tas de fumier s'étant rencontré justement au dessous, à la porte d'une écurie, il y fut reçu assez mollement. Il demeura

* Le 26. Oct. onze jours après sa blessure.

** Des Moulins, Lieutenant des Gardes Ecossoises.

là plus de trois fois vingt-quatre heures, nud en chemise; avec un simple bonnet de nuit sur la tête, exposé aux injures de l'air sans être secouru de personne. Enfin * un de ses parens qui savoit que le Capitaine Civille avoit accoutumé de loger dans cette maison, mais qui n'avoit rien apris de ce qui étoit arrivé, vint demander de ses nouvelles. Une vieille femme qui étoit demeurée là seule, lui ayant répondu qu'il étoit dans une cour de derrière, mort sur un fumier depuis trois jours, il voulut l'aller voir, & fut fort surpris de le trouver vivant.

Civille étoit si foible qu'il ne pouvoit parler: il fit entendre par quelque signe qu'il avoit soif, & on lui aporta de la biére qu'il but fort avidément; mais ayant voulu essayer d'avaler une bouchée de pain, il falut lui ** retirer le morceau de la gorge, tant le canal étoit rétrèci.

Cependant l'abstinence & le froid avoient aparemment produit un heureux effet; car le malade étoit presque sans fièvre; & quelques heures après on jugea qu'il pouvoit être transporté au Château de Croisset sur la Seine, une lieue au dessous de Rouën. Ce furent les mêmes Soldats qui l'avoient secouru la prémière fois qui aidérent à le transporter jusqu'à la rivière;

* Mr. de Croisset son Cousin germain.

** La soif & la douleur lui avoient desséché la langue & les lèvres. Il mangea ensuite du pain trempé dans de la biére.

vière; & cela comme à l'infçu de Mr. de Croiffet qui étoit Catholique Romain & qui dans ce tems de violente perfécution n'auroit ofé faire aucune faveur à un Proteftant, non pas même à un proche parent, fans fe rendre fufpect.

Civille fut mal reçu du Concierge du château de Croiffet, qui le fit long-tems attendre fur le pont, où il fut faifi d'un grand froid, & où il feroit mort fans doute, fi un valet de Mr. de Croiffet ne fût heureufément arrivé, & n'eût donné les ordres néceffaires. Nonobftant ces ordres, le malade foufrit beaucoup pendant le prémier mois. On ne fe fervit pour tout onguent, que de mie de pain, imbue de jaune d'oeuf, & tout le refte lui manquoit à proportion. Mais enfin, Mr. de Croiffet averti de fon trifte état, lui envoya un * Médecin, & le même ** Chirurgien qui avoit eu foin de lui avant la prife de la Ville. Ils demeurérent avec lui deux jours, lui laifsérent des onguens, & le vifitérent de tems en tems, quand ils le purent, jusqu'à ce qu'il fût en état de convalefcence.

Dans ces entrefaites le fidéle valet étoit auffi revenu, & lui avoit rendu de bons fervices. Après que le malade eut repris une partie de fes prémiéres forces, il fut réfolu qu'on le mettroit entre les mains de deux *** Gentilshommes, frères,

* Mr. de Bettenéourt.
** Mr. Jaques Davaux.
*** Meff. de Rufoffe, & de Ste. Marie *le* Bailleul. Civille fut transporté chez eux au mois de Juillet, pendan le Siége du Havre de Grace.

res, demeurant dans le païs de Caux, qui étoient en réputation d'avoir d'excellens remèdes. Ces Messieurs prirent un soin d'autant plus grand de sa personne, que les familles étoient amies depuis long tems. Ils employèrent si heureusement toute l'adresse de leur art, qu'en six semaines de tems Civille fut rétabli dans un état qu'on pouvoit apeller de santé. Il ne parut alors lui rester d'incommodité que celle d'être un peu sourd, & de ne pouvoir se servir du petit doigt de la main droite, dont le tendon avoit été coupé, par la même balle de mousquet qui avoit fait la grande blessure; desorte qu'il fut capable de rentrer dans le service, & qu'il essuya depuis bien de nouveaux coups & bien des fatigues. Mais la plaie de la mâchoire se rouvrant de tems en tems, il se formoit * des apostumes qui l'affligeoient beaucoup, & souvent il s'est vû malade à l'extrémité.

Le Roi Henri III ayant chassé les Protestans du Royaume en 1585, Civille se retira en Angleterre, & l'année suivante s'étant mis entre les mains de deux fameux Médecins qu'il y rencontra, leurs soins eurent de si heureux succès qu'il fut bien guèri. Il écrivit lui-même son histoire l'an 1606, âgé de plus de 70 ans, 44 ans après sa blessure; & c'est de cette histoire que l'on a tiré le présent extrait. Ce rare évènement a été raporté par plusieurs Historiens célèbres, mais toujours avec diverses fautes ou omissions.

L 2 L'Ecrit

* Il sortit aussi de tems en tems des os de sa plaie.

L'Ecrit qui est entre les mains de Mr. de Sicqueville a une circonstance qu'il ne faut pas oublier. C'est que la Reine Elisabeth ayant ouï parler de lui, souhaita de le voir, & de lui entendre raconter ses avantures de sa bouche, après quoi elle lui fit présent d'un diamant & de son portrait.

Mr. d'Aubigné en dit aussi une chose, à laquelle je ne vois pas qu'on puisse refuser créance, parce qu'il parle en témoin oculaire. *Je l'ai vû*, dit-il, *aux assemblées nationales Député de Normandie, quarante deux ans après sa blessure, & j'observois que quand nous signions les résultats, il mettoit toujours*, François de Civille, trois fois mort, trois fois enterré, & trois fois, par la grace de Dieu, ressuscité. *Quelques Ministres contre mon opinion, ont voulu le faire désister de cette curiosité, mais ils n'ont pû obtenir cela de lui.*

Civille a été marié deux fois, l'une & l'autre depuis sa dernière résurrection. Il n'eut point d'enfans de sa prémière femme, mais il en eut plusieurs de la seconde. Il y avoit en 1698 deux de ses arriere-petite-filles en Angleterre; dont l'une étoit femme de M. de Sicqueville, dont je viens de parler, & l'autre avoit épousé un Gentilhomme Anglois nommé Sandham.

§. VIII.

§. VIII.

LOGOGRYPE.

Je cause aux mortels bien des maux;
A ma tête est un des métaux.
Avec mes cinq lettres dernières
Je rends des sons mélodieux;
Et qui n'a pas les trois dernières
Ne peut se servir de ses yeux.

Le mot est *Orgueil.* On y trouve Or, Orgue, eil ou Oeil.

§. IX.

Modestie de l'Electeur FRÉDÉRIC *de Saxe.*

APRÈS la mort de l'Empereur Maximilien, on vit naître de puissantes brigues, de la part de ceux qui prétendoient à l'Empire. Les deux plus considérables concurrens furent François I. & Charles-quint. Les Electeurs, pour mettre fin à ces contestations, résolurent de les exclure tous deux comme étrangers, & de mettre la Couronne Impériale sur la tête d'un homme de leur Nation, & du nombre des Electeurs. Ils choisirent donc, d'une commune voix, Fréderic de Saxe, surnommé le Sage, qui demanda deux jours pour se déterminer, & au troisième il remercia les Electeurs avec beaucoup de modestie, en leur répresentant qu'à l'âge où il étoit, il ne se sentoit pas assez de force pour soutenir un si grand poids. Toutes les remontrances qu'on lui fit n'ayant pû vaincre

sa résistance, les Electeurs le prièrent de nommer la personne qu'il jugeroit en conscience la plus propre, l'assurant qu'ils s'en raporteroient à son avis. Frédéric refusa long-tems de le faire, mais enfin forcé par les vives instances des Electeurs, il se déclara pour le Roi Catholique.

§. X.

Des Papillons éphémères.

IL Y A de certains jours en Mai & en Août, où après une pluie douce, on voit éclore, ou paroître tout d'un coup une multitude innombrable de papillons blancs qui vivent peu de tems, & qu'on apelle pour cette raison éphémères, ou papillons d'un jour. Ils cherchent l'eau, parce qu'ils y déposent leurs œufs. Ils se précipitent sur la surface du vivier ou de la rivière, de manière à la couvrir en entier. Ils surnagent en s'agitant, & s'y soutenant sur les plumes de leurs queues, qui ressemblent assez aux nageoires des poissons. Les carpes & tous les habitans des eaux, accourent dans l'endroit où cette manne tombe. Ils s'en rassasient, & les pêcheurs remarquent qu'après la chûte de ces papillons, le poisson est plus gras & plus paisible; qu'il ne court ni ne s'agite, n'ayant presque aucun besoin de chercher à vivre durant cinq ou six semaines. Les vermisseaux qui sortiront des œufs précipités au fond de l'eau, se convertiront en chrysalides,

des, puis en papillons, pour être la provision d'une autre saison.

§. XI.

De la Ville de BERLIN.

BERLIN, sur la rivière de Sprée, ville d'Allemagne, dans la Marche de Brandebourg, est grande, belle, bien bâtie, & est la capitale des Etats du Markgrave de Brandebourg, Roi de Prusse, qui y fait sa résidence ordinaire. Elle fut bâtie par Albert l'*Ours*, de la Maison d'Anhalt, en l'an 1142. Jean, dit *le Prudent*, la fit fortifier en 1222. La rivière la traverse, & la divise en deux parties, dont l'une a le nom de *Berlin*, & l'autre celui de *Cöln* ou *Cologne*. L'Electeur Joachim II. bâtit en 1540. une partie du château, l'autre partie y a été ajoûtée en 1595, par Jean George, & dans la suite par Joachim Frédéric. L'Electeur Frédéric-Guillaume l'aggrandit d'une troisième partie, qu'il fit nommer *Dorothée-Stad*, du nom de la Princesse Dorothée de Holstein-Glücksbourg sa seconde femme. Le Palais du Prince, bâti de neuf par les Rois de Prusse Frédéric, & Frédéric Guillaume, diverses grandes places, des maisons régulières, & de belles ruës à la moderne, contribuent à rendre cette ville très-agréable. Dans le Palais se trouve 1. la Bibliothèque Royale dont tous les livres sont reliés en maroquin de levant & dorés sur le dos. On y a ajoûté la Bibliothèque de M. Spanheim:

2. La chambre des Raretés: 3. La Chambre des Antiquités & des Médailles. De l'autre coté de l'eau se voit un magnifique Arsenal, ayant au devant la maison du Gouverneur, & sur le derrière la Fonderie. Dans la partie de la ville qui s'apelle Dorothée-Stad on voit l'Académie d'Architecture, de Peinture & de Sculpture. Par derrière sont les appartemens de la Société des Sciences, l'Observatoire en forme de tour, & le Théatre Anatomique. Entre les ponts de Berlin, il y en a un qui se fait remarquer par sa longueur & par la statue équestre de l'Electeur Frédéric Guillaume. Il y a dans toutes les parties dont la ville de Berlin est composée, environ une vingtaine d'Eglises. Les François Réfugiés ont une église dans la partie qui s'apelle Frédericstad, & une autre dans celle qui se nomme le Werder. La rivière la rend marchande, & on y voit arriver continuëllement de grandes barques qui y viennent de Hambourg, & des autres villes qui sont sur l'Elbe, & même sur l'Oder; car la Sprée répond à ces deux rivières, par le moyen des canaux qu'on a eu soin d'y pratiquer. Ces avantages y font fleurir le commerce. Berlin a d'un côté des vignes, de l'autre des étangs, & de l'autre un bois rempli de gibier.

§. XII.

§. XII.

LES SATURNALES. * Par Mr. de SE'NECE

Triolets pour le Mois de Décembre.

DIALOGUE.

VALE'RE, *Valet.* ERASTE, *Maître.*

VALE'RE.

Pourriez-vous soufrir quatre mots
De remontrance salutaire?
Avec sauf-conduit pour mon dos;
Pourriez-vous soufrir quatre mots?
Mon zèle exige ce propos,
Mon respect m'invite à me taire.
Pourriez-vous soufrir quatre mots
De remontrance salutaire?

ERASTE.

Puisque nos pères l'ont voulu,
Profite de ton privilège:
Use d'un pouvoir absolu,
Puisque nos pères l'ont voulu;
Mais point de discours superflu:
Ce jeu déplaît si l'on n'abrège.
Puisque nos pères l'ont voulu,
Profite de ton privilège.

* Certaine fête que les Romains célébroient à l'honneur de Saturne, durant laquelle les esclaves avoient pouvoir de dire tout ce qu'ils vouloient à leurs maîtres.

VALÈRE.

De vos intraitables humeurs,
Dussé-je me voir la victime,
Cherchez autre-part les flateurs,
De vos intraitables humeurs,
Mais enfin réglez mieux vos mœurs,
Si vous voulez qu'on vous estime.
De vos int.
Dussé-je &c.

Pour modèle des inconstans,
On peut vous choisir entre mille;
Vous passerez dans tous les tems
Pour modèle des inconstans.
En ville vous louëz les champs,
Aux champs vous regrettez la ville.
Pour modèle — —
On peut — —

ERASTE.

Bourreau! cesse donc d'enfiler,
Ces impertinentes morales,
Ces traits à te faire empaler,
Bourreau! cesse donc d'enfiler;
Ou je m'aprête à violer,
Le sauf-conduit des Saturnales.
Bourreau — —
Ces — —

VALÈRE.

Changeons de ton, je le veux bien,
L'apoſtrophe vous déſoblige;
Ce qui ſuit ne vous touche en rien,
Changeons de ton, je le veux bien.
Le Lion voit fouetter le chien,
Et cet exemple le corrige.
Chang.
L'apoſtr.

J'ai ſervi dans mes jeunes ans
Un Maître à peu près de votre âge,
Un homme orné de beaux talens,
J'ai ſervi dans mes jeunes ans;
Des mieux tournés, des plus galans,
Mais un joueur à triple étage.
J'ai ſervi — —
Un Maître — —

Seigneur, lui diſois-je ſouvent,
Quel mauvais démon vous poſſède?
Pourquoi courir après du vent?
Seigneur lui diſois-je ſouvent.
Vous avez Bien fixe & mouvant,
Le jeu l'engloutit ſans remède.
Seigneur — —
Quel — —

Voulez-

Voulez-vous être mieux que bien,
Et des fous augmenter le nombre?
Chez vous il ne manque de rien.
Voulez-vous être mieux que bien?
Esope nous dit que son Chien,
Lâcha la chair pour haper l'ombre.
Voulez-vous — —
Et des fous — —

Vous payez pour perdre le tems,
Cette précieuse durée,
Au Lansquenet, dans les Berlans,
Vous payez pour perdre le tems.
Un Sage, à beaux deniers comptans,
En achèteroit la durée.
Vous payez — —
Cette précieuse — —

Un jour, vous trouvant sans un sou,
Tems où le désespoir occupe,
Je veux qu'on me casse le cou,
Un jour vous voyant sans un sou,
Si vous ne devenez filou,
A force d'avoir été dupe.
Un jour — —
Tems où — —

ERASTE.

ERASTE.

Mon Mousqueton, mes Pistolets,
A moi, mes gens! arrête! arrête!
N'est-il ni poignard, ni stilets?
Mon mousqueton, mes pistolets!
Au plus insolent des valets,
Il faut que je casse la tête.
Mon — —
A moi — —

VALERE fuyant.

Zèle imprudent! Zèle maudit!
Tâchons d'éviter sa colère.
Mon cœur tu me l'avois bien dit,
Zèle impudent! zèle maudit!
Saturne y perdroit son crédit,
Mes jambes tirez-moi d'affaires.
Zèle impudent! zèle maudit!
Tâchons d'éviter sa colère.

§. XIII.

Probité d'un Grand-Visir.

COUPROUGLY, Grand-Visir de la Porte, étoit un homme d'une probité rigide: on dit qu'elle fut cause de sa disgrace. Son prédécesseur ne payoit point les Janniſſaires du trésor impérial, mais de l'argent qu'il faisoit venir par ses extorsions. Achmet lui reprocha un jour qu'il pré-

préféroit l'intérêt des sujets à celui de l'Empereur: *Ton prédécesseur Chourlouly*, lui dit-il, *savoit bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes.* Le Grand-Visir répondit: *S'il avoit l'art d'enrichir ta Hautesse par des rapines, c'est un art que je fais gloire d'ignorer.*

§. XIV.

De l'Aiman.

L'AIMAN n'est ordinairement qu'une pierre noirâtre & ferrugineuse, qu'on trouve dans les mines de fer, mais plus dure que le fer même. Cette sorte de pierre a des propriétés étonnantes, savoir la direction, le tourbillon magnétique, l'attraction, la communication, l'inclinaison, la déclinaison.

Un aiman libre & suspendu par un fil, semble affecter de tourner toujours les mêmes côtés vers les mêmes pôles de la terre; & c'est ce qu'on apelle la *direction de l'aiman.* Une matière imperceptible tourne toujours autour de lui, sortant de l'un de ses côtés oposés, rentrant par l'autre, & laissant dans de la limaille d'acier ou de fer, éparpillée sur un papier, qu'on aproche de lui, des traces qui réprésentent son mouvement circulaire; c'est le * *tourbillon magnétique.* L'aiman, le fer, & l'acier, libres & placés à une certaine distance, vont, comme d'eux-mêmes, s'attacher à l'aiman; c'est l'*attraction.* Au moment de cette

* On apelle *tourbillon* une matière liquide, qui circule autour d'un corps sphérique.

cette union merveilleuse, l'aiman fait passer tout d'un coup ses propriétés dans le fer, & dans l'acier, dans la lame d'un couteau, dans une aiguille de boussole; c'est la *communication.* Aproche-t-il d'un pôle de la terre? le côté qui regarde ce pôle panche, s'incline vers la terre, c'est l'*inclinaison.* L'inclinaison est sensible, surtout dans une aiguille aimantée. Enfin la direction de l'aiman, & des corps aimantés, vers les pôles de la terre, n'est pas tellement fixe, qu'ils ne déclinent de quelques degrés vers l'Orient; & c'est la *déclinaison* de l'aiman.

En 1702 quelqu'un vouloit vendre 5000 livres un aiman, qui sans peser plus de onze onces levoit 28 livres de fer.

§. XV.

De JULIEN *l'Apostat.*

ON APELLE cet Empereur Julien l'*Apostat,* parce qu'il abandonna la Réligion Chrétienne dont il avoit fait profession. Il étoit fils de Constance, frère de Constantin *le grand.* Il nâquit à Constantinople l'an 331, & se nomme dans ses Médailles *Flavius Claudius Julianus.* Il fut élevé dans cette ville, pendant les prémières années de sa jeunesse. L'Empereur l'ayant envoyé à Nicomédie, afin que l'Evêque Eusèbe le fit élever dans la pieté, il aprit la Grammaire de l'Eunuque Mardonius, payen, & eut pour Maître de Rhétorique Ecebolius homme fort inconstant dans la

foi.

foi. Malgré les soins de l'Evêque, ce jeune Prince fut entièrement perverti par le Philosophe Maxime d'Ephèse.

Son cousin Constance fut averti de sa conduite; & Julien craignant son indignation se fit Moine; mais en contrefaisant l'homme de bien en public, il pratiquoit le Paganisme en sécrèt. Avant cela, Gallus son frère, & lui, avoient exercé l'Office de Lecteur dans les assemblées ecclésiastiques.

Dans la suite Constance, à la sollicitation de sa femme Eusébie, le fit César l'an 355, lui fit épouser Hélène sa sœur, & lui confia le commandement général des troupes, dans les Gaules. La conduite de Julien dans ce païs lui fait sans contredit beaucoup d'honneur. Quoi qu'il n'eut encore aucune connoissance de la guerre, & que les principaux Officiers fissent fort mal le service, il ne laissa pas que d'entreprendre de chasser les Barbares des Gaules, & il en vint à bout en très-peu de tems, ayant remporté auprès de Strasbourg une des plus célèbres victoires de ce siècle, où il eut à combattre sept Rois Allemands. La défaite des Saliens & des Chamaves, Peuples François, suivit de près cette victoire. Les Allemands encore battus furent contraints de demander la paix; & tout continuoit à lui réussir, lorsque Constance, qui soutenoit avec beaucoup de peine les efforts des Perses s'avisa de vouloir grossir ses troupes d'une partie de celles qui servoient

voient dans les Gaules. Julien profitant de l'éloignement qu'avoient les Soldats d'aller faire la guerre hors de leur païs, se fit déclarer Empereur, & n'ayant pu obtenir de Constance qu'il le reconnût en cette qualité, il eut l'adresse de se faire suivre de ces troupes-là, même jusques dans l'Illyrie, où il aprit la mort de Constance, arrivée le 3 Novembre de l'an 361.

Lorsqu'il se vit Maitre du monde, il signala son avènement à l'Empire par l'ouverture des Temples des faux Dieux, & par le rétablissement de leur culte. Il prit la qualité de Souverain Pontife, avec toutes les cérémonies payennes. Il rapella d'éxil tous les hérétiques, rétablit les Donatistes en Afrique, & ne laissa passer aucune occàsion de nuire aux Chrétiens, qu'il apelloit par mépris *Galiléens*. C'est ce qui lui fit violer jusqu'au Droit des gens, en la personne de deux Ambassadeurs de Perse, qu'il fit mourir, parce qu'ils étoient Chrétiens. Il préféra toujours les idolâtres aux fidèles, auxquels il défendoit d'enseigner les Belles-Lettres, tâchant de transporter les Saintes Loix de l'Eglise dans le Paganisme, pour la police.

Il s'efforça particulièrement de faire changer de Réligion aux Soldats Chrétiens, & surtout à ceux de la Garde Prétorienne; mais la pluspart aimèrent mieux vivre sans emploi, que d'apostasier. Maris, Evêque de Chalcédoine lui ayant reproché publiquement son impieté, l'Em-

pereur lui répondit sans se fâcher, *Que son Galiléen ne le gueriroit pas de la perte de sa vue. Je loüe Dieu*, repliqua Maris, *d'être aveugle, pour n'avoir pas les yeux souillés de la vue d'un Apostat comme toi.* Julien passa outre sans rien dire. Sa Philosophie lui faisoit affecter ces actions extérieures de clémence & de modération.

Pour chagriner les Chrétiens de toutes manières, il permit aux Juifs de rétablir le Temple de Jérusalem, ce qu'ils ne purent exécuter. Enfin dans le tems qu'il se vit obligé de partir, pour aller faire la guerre aux Perses, il jura de ruïner l'Eglise à son retour: mais Dieu s'en déclara le Protecteur. Julien enleva d'abord plusieurs places aux Perses, & s'avança jusqu'à Ctésiphonte, sans trouver aucune résistance, ce qui lui enfla tellement le cœur, que se promettant déja d'envahir toute la Perse, il se laissa conduire par un homme, que les Perses avoient aposté, dans des lieux, où trouvant une puissante armée en tête, il ne pouvoit plus faire subsister son armée, qu'avec peine. Enfin ayant donné une bataille décisive, le 26 Juin de l'an 363, la victoire paroissoit déja se déclarer pour les Romains, lorsque Julien, qui s'étoit engagé dans le combat sans cuirasse, fut blessé si dangereusement qu'il en mourut la nuit suivante. Se sentant blessé il prit de son sang dans la main, & en le jettant contre le ciel, il s'écria, *Tu as vaincu, Galiléen.* C'est ainsi qu'il nommoit Jésus-Christ par mépris.

On

On ne sait à qui attribuër le coup fatal, qui lui fit perdre la vie; mais quel que puisse être celui qui le tua, il fut, sans doute le ministre de la vengeance divine.

Cet Empereur étoit savant & libéral, & avoit quelques bonnes qualités morales, car il étoit sobre & vigilant, & il semble qu'il ne s'est pas livré à la passion pour les femmes; mais d'ailleurs la haine qu'il avoit conçue contre Constantin & ses enfans, lui à fait écrire des choses déraisonnables, & souvent fausses & calomnieuses, On remarque même qu'il a repris aigrement dans ces Princes des choses qu'il a faites lui même; & que sa passion aveugle pour le Paganisme l'a porté à traiter honorablement des gens, dont un Payen plus modéré auroit eu horreur. Le refus qu'il faisoit souvent aux Chrétiens de répondre à leurs requêtes, ne lui fait pas honneur, & son *Misipogon*, qui est une Satyre sur les habitans d'Antioche, qu'il haïssoit particulièremens, parce qu'ils avoient montré le plus d'aversion contre les innovations, est peu digne d'un Empereur, qui affectoit une gravité égale à celle de Marc-Aurèle. Les ouvrages qui nous restent de lui, comme sa Satyre des Césars, quelques Discours, des Lettres, & deux Epigrammes, sont des preuves de son esprit & de son érudition.

§. XVI.

Fable.

De la Tortue.

Dame Tortue, à force de prière,
Engagea l'Aigle à l'élever en l'air:
Elle envioit ce vol aussi promt que l'éclair,
Et vouloit voir de près l'Astre de la lumière,
Converser avec Jupiter.
Quel plaisir de fournir cette belle carrière!
Rien ne l'ennuyoit tant que sa façon d'aller.
L'Aigle l'élève enfin: elle retombe à terre,
Et sa propre maison servit à l'accabler.
Je devois m'en tenir à ma marche ordinaire,
Dit-elle alors; il faut des ailes pour voler:
Elle expire à ces mots. Tel Marquis fait le Prince,
Qui doit s'attendre à ce revers fatal:
Prodigue d'un revenu mince,
Son carosse souvent le mène à l'Hôpital.

§. XVII.

Du Cottonnier & du Cotton.

Il y a trois sortes d'arbres qui portent le cotton. L'un est rampant comme une vigne; l'autre épais comme un buisson; le troisième haut comme un chêne: tous trois après avoir donné de très-belles fleurs, produisent un fruit gros comme une noix, dont les dehors sont tout-

tout-à fait noirs. Ce fruit devenu mûr s'entrouvre, & laiſſe voir une bourre d'une blancheur extrême; c'eſt ce qu'on apelle le cotton. Avec un moulinet on fait tomber la graine d'un côté, & le cotton de l'autre, puis on le file pour en faire toutes ſortes de beaux ouvrages, comme bas, camiſoles, couvertures, tapiſſeries, rideaux, & ajuſtemens de toute eſpèce. C'eſt dequoi l'on fait la mouſſeline. On mélange quelque fois le cotton avec la laine, quelque-fois avec la ſoie, & même avec l'or.

§. XVIII.

Eloge d'un Barbet.

C'eſt un jeune Seigneur qui parle.

MON CHIEN ſe nomme Mouftì; c'eſt le Roi des Barbets. Il a dans ſa figure tout ce qu'il faut pour plaire. Beau poil, grande cœffure, amples mouſtaches, palatine & engageantes toujours blanches. Rien ne lui manque. Chien bien éléve avec cela, & qui a fait ſes exercices avec diſtinction. Il ſait chaſſer, danſer, ſauter, & faire cent tours d'adreſſe. Entre autres il aporte à toute une compagnie toutes les cartes que chacun a nommées.

Si les chiens n'ont point de raiſon, ils ont au moins une ſorte de mémoire. On accoutume un chien à raporter à coup ſûr, puis à démêler un as d'avec un autre. On lui préſente ſouvent à manger ſur une nouvelle carte qu'il ne connoit

 point.

point. Après quoi on la lui envoie chercher parmi les autres. Il ne s'y méprend plus. L'habitude d'y trouver son compte & d'être caressé, fait qu'il les démêle peu à peu & qu'il les aporte avec un air de gayeté & sans confusion. Et dans la vérité il n'est point plus surprenant de voir un chien distinguer une carte d'avec trente autres, que de le voir distinguer dans une rue la porte de son maître de celle de ses voisins. Mais ce qui me divertit le plus dans Moufti ce sont ses manières & ses petites ruses naturelles. Que je prenne mes livres pour m'en aller au collège, mon pauvre chien qui va être trois heures sans me voir, prend un air sombre & rechigné, comme si on lui faisoit grand tort. Il se plante vis-à-vis la porte, & attend là le moment où il me reverra. Qu'au lieu de mes livres je prenne mon épée, ou que je lâche seulement le mot de promenade, il va conter sa bonne-fortune à toute la maison: il monte, il descend, il tourne, & se met quelque-fois à japer d'une façon qui donne envie de rire à tout le monde. Si je tarde à sortir, il semble soupçonner sur ce que je ferai de lui. Il décampe par provision, & s'en va m'attendre à trente pas du logis au premier carrefour, plein d'espérance d'être de la partie. Lui dit-on qu'il n'en sera pas? il fait d'abord ses remontrances & essaie de faire révoquer l'ordre. Il a l'air digne de compassion, quand on lui aprend nettement qu'il faut rentrer: mais il n'y a sorte de reconnois-

sance

ſance que je n'en reçoive, quand je lui dis, partons. C'eſt toute autre choſe encore, après une abſence de quelques jours. Il ſemble que je revienne exprès pour lui. Il extravague en ce moment & deux heures ne lui ſuffiſent pas pour me dire tout ce qu'il a dans le cœur.

Son amitié ne ſe borne point là. Il ſemble veiller nuit & jour, pour empêcher qu'on ne me faſſe tort. Il entend tout: il m'avertit de tout. Il a toujours la dent prête contre tous ceux qu'il ne connoit pas: mais il n'en fait uſage que ſelon mes ordres. Il voit dans mes yeux ce qu'il faut faire, & quand on m'attaque, une épée nue ne l'arrêteroit pas. Il y a quelque mois que je commençai pour la prémière fois à faire des armes: je vis l'heure qu'il arracheroit le gras de la jambe au maître d'eſcrime. Depuis ce tems-là ils ſont brouillés à n'en plus revenir: il faut les ſéparer.

Tous les tours les plus ingénieux qu'on puiſſe aprendre à un chien ne ſont pas à beaucoup près auſſi eſtimables que cette amitié ſi vive & ſi courageuſe qu'il montre pour ſon maître: & l'on voit bien que Dieu a mis le chien auprès de l'homme, pour lui ſervir de compagnie, d'aide & de défenſe.

§. XIX.

Ce que c'eſt que carat *en matière de pierreries.*

LE CARAT en matière de pierreries eſt fort différent du carat dont on parle en matière

d'or. Le marc, ou la demi-livre d'or se partage en 24 carats, dont il n'y a d'ordinaire que 22 de vrai or, les deux autres parties étant d'argent ou d'autre alliage. Le carat pour lors se partage en huit deniers, & le dernier en 24 grains. Mais en matière de pierres précieuses, le carat ne pèse que quatre grains, & les grains sont moins forts que ceux du poids de marc.

Les diamans les plus pesans qu'on connoisse, sont celui du Roi de France, qui pèse 106 carats, celui du grand Duc de Toscane, qui en pèse 139 & demi, & celui de l'Empereur du Mogol, qui en pèse 279. Tavernier,* estimoit ce dernier plus de onze millions, & les deux autres à proportion.

§. XX.

Louange ingénieuse.

ON PROMIT mille écus, à celui qui feroit des Vers sur les victoires du Prince de Condé pour mettre en forme d'inscription sur la porte du Chateau de Chantilli; surquoi un Gascon fit ce quatrain:

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits & tant de gloire,
Mille écus! rien que mille écus!
Ce n'est pas cinq sous par victoire.

Quoi-

* Célébre Voyageur.

Quoi-que ces vers ne fussent pas propres à être mis sur la porte du Chateau, le Prince touché d'une louange si délicate & si ingénieuse, fit donner aussi-tôt mille écus à celui qui en étoit l'Auteur.

§. XXI.

Des Mesures.

LA PLUS petite portion de matière que l'on puisse mesurer ou imaginer s'apelle un *Point*. Ainsi un point est le commencement ou la fin d'une longueur.

Le Point pris de cette sorte, il faut une file de points pour faire une *longueur*.

Une suite de lignes droites ou courbes, mises côte à côte, fait *la surface*, qui a tout ensemble longueur & largeur.

Plusieurs surfaces conçues comme autant de feuilles qu'on mettroit l'une sur l'autre, forment *l'épaisseur*, ou le corps solide qui a longueur, l'argeur, & profondeur.

Le besoin d'une prémière mesure qui pût être ajoutée à elle-même, & se répéter un nombre de fois, a fait recourir à diverses grandeurs, qui se trouvent d'ordinaire à peu près les mêmes, telles que:

La Ligne, qui est la largeur d'un grain d'orge.

Le Pouce, qui est la l'argueur du pouce d'un homme fait, ou douze grains d'orge.

Le Palme, qui est le travers de la main, ou quatre pouces.

Le Pied, savoir la longueur de son pied, ou douze pouces.

La Coudée, qui est la longueur depuis le coude jusqu'au bout du doigt le plus long, ou un pied & demi.

La Brasse, qui est la longueur de ses bras étendus.

La Toise, est la longueur de six pieds.

La Perche de Paris sont trois toises. Ailleurs elle en a 22 ou 24 ou plus.

Deux mille toises font la petite lieue.

Deux mille deux cens quatre-vingt-deux toises font la lieue commune, dont vingt-cinq répondent à un degré du méridien.

§. XXII.

Discours de Dion au jeune Denis, touchant la manière de gouverner.

On lit dans la vie de Dion, par Plutarque, un beau morceau dans lequel Dion exhorte le jeune Denis à gouverner ses sujets avec bonté & douceur, comme un bon père gouverne sa famille. „Pensez, lui dit-il, que „les liens qui maintiennent & affermissent la „domination monarchique, & que votre père „se vantoit d'avoir rendus aussi difficiles à „rompre que le Diamant, ne sont ni la crain„te, ni la force, comme il l'a cru, ni le grand „nombre

„nombre de galères, ni ces milliers de Barba„res qui composent votre garde: mais l'affec„tion, l'amour, & la reconnoissance, que font „naître dans le cœur des peuples la vertu & la „justice des Princes; & que des liens formés „par de tels sentimens, quoi que plus doux & „moins serrés que ces autres si roides & si „durs, sont pourtant plus forts pour la durée „& pour le maintien des Etats. Que d'ailleurs „un Prince n'est ni honoré, ni estimé, parce „qu'il est habillé magnifiquement, qu'il a de „grands équipages & des meubles somptueux, „qu'il entretient sa maison dans le luxe, dans „la délicatesse, dans les délices, & dans tous „les plaisirs les plus recherchés; pendant que „du côté de l'esprit & de la raison il n'a aucun „avantage sur le moindre de ses sujets, qu'uni„quement occupé à parer & à enrichir ses apar„temens, il dédaigne de tenir le palais de son „ame décemment & royalement orné.

§. XXIII.

Des richesses, de l'Or & des Diamans du Brésil.

DEPUIS le commencement de ce siècle, le Brésil, Province de l'Amérique raporte beaucoup plus à la couronne de Portugal qu'il ne faisoit autre-fois. C'est vers ce tems-là qu'on découvrit que cette Province contenoit une prodigieuse quantité des deux principaux objets de la cupidité des hommes, de l'Or & des

des Diamans. On trouva d'abord de l'or dans les Montagnes peu éloignées de la ville de *Rio Janeiro.* L'or se trouve parmi le sable & le gravier, dans les vallées, ou dans les rivières, après avoir été détaché par les torrens en descendant des montagnes. Ainsi toutes les fois que les pluies ou les rivières ont coulé pendant quelque tems dans un endroit, il y a toujours moyen d'y trouver de l'or; les eaux ayant séparé ce métal de la terre, & l'ayant déposé dans le sable de leurs lits, ce qui épargne la peine & la dépense de creuser dans les montagnes pour l'en tirer.

Le soin de chercher l'or dans le lit des rivières & des torrens, aussi bien que celui de laver cet or, pour le séparer du sable & de la boue où il est caché, sont confiés à des Esclaves, la pluspart Nègres, que les Portugais emploient à ce travail. L'usage est, que chacun de ces Esclaves rende par jour à son maître la hutième partie d'une once d'or; & s'ils ont l'habileté ou le travail d'en trouver davantage, le surplus leur apartient; desorte qu'on a vu des Nègres, qui plus diligens, ou plus fortunés que leurs camarades, ont été en état d'acheter eux-mêmes des Esclaves & de vivre dans l'abondance. Car leur Maître n'a sur eux d'autre droit que de continuer à en exiger un huitième d'once par jour. Comme on est obligé d'en donner le quint au Roi, & que ce quint à été estimé, bon an mal an, cent cin-

quante

quante *Arobes*, de trente & deux livres, poids de Portugal, on a ſuputé que le montant de cette ſomme faiſoit un million & demi de Livres Sterling. Par l'échange de l'or que l'on fait encore à *Buénos Ayres* avec les Eſpagnols pour de l'argent, on en retire encore un demi million; ce qui fait monter la ſomme totale de l'or, qui ſort chaque année du Bréſil à deux millions de Livres Sterling: ſomme prodigieuſe, qu'on tire à préſent d'un païs, où l'on ignoroit il y à quelques années, qu'il y eût un ſeul grain d'or.

J'ai dit qu'outre l'or, le Bréſil fourniſſoit auſſi des Diamans. Ces pierres précieuſes y ont été découvertes beaucoup plus tard que l'or, & il n'y a guères plus de vingt ans qu'on a commencé à en tranſporter du Bréſil en Europe. On les trouve préciſément comme l'or, dans le lit des rivières & des ravins, mais ſeulement en quelques endroits, & moins généralement que l'or. Avant qu'on ſût que c'étoient des Diamans, on les négligeoit & on les jettoit avec le ſable & le gravier. Pluſieurs perſonnes ſe ſont rapellé dans la ſuite, avec regret, qu'il leur eſt paſſé ainſi par les mains des pierres, qui auroient fait leur fortune. Il peut y avoir un peu plus de vingt ans qu'un homme qui ſe connoiſſoit en Diamans bruts, s'imagina que ces cailloux, car on les regardoit comme tels, étoient une eſpèce de Diamans. Mais il ſe paſſa quelque tems, avant que par un examen aprofondi on ſût au

juſte

juste ce qui en étoit, les habitans ne pouvant pas se mettre dans l'esprit, que ce qu'ils avoient si long-tems méprisé, fût d'un aussi grand prix qu'on l'assuroit, en cas que la conjecture se trouvât fondée. On dit qu'un Gouverneur d'un des endroits, où se trouvent les Diamans, avoit rassemblé durant cet intervalle, un grand nombre de ces cailloux, pour s'en servir au lieu de jetons. Mais enfin on reçut de quelques habiles Jouâliers en Europe, qu'on avoit eu soin de consulter, la confirmation, que ces pierres étoient de vrais Diamans, & qu'il s'en trouvoit parmi plusieurs, qui ne cédoient ni en éclat, ni en aucune autre qualité aux Diamans des Indes Orientales. Aussi-tôt les Portugais, qui demeuroient aux environs des lieux où l'on avoit aperçu de pareilles pierres, se mirent à en chercher avec empressement, & eurent lieu de concevoir l'espérance d'en trouver un bon nombre, puisqu'ils découvrirent de grands rochers de cristal dans plusieurs des montagnes, d'où découloient les eaux qui emportent avec elles des Diamans.

§. XXIV.

ENIGME.

Nous sommes plusieurs sœurs à peu près d'un même âge,
Dans leurs rangs diférens, mais d'un semblable usage,
Nous avons en naissant un palais pour maison,
Qu'on pourroit mieux nommer une étroite prison.

Il faut nous y forcer, pour que quelqu'une en ſorte,
Quoi que cent fois le jour on nous ouvre la porte.

Les Dents.

§. XXV.

DIALOGUE.

ENTRE

LE CONNESTABLE DE BOURBON ET BAYARD.

Il n'eſt jamais permis, de prendre les armes contre ſa Patrie.

LE CONNESTABLE.

N'EST ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre étendu ſur l'herbe, & percé d'un grand coup? Oui c'eſt lui-même. Helas! je le plains. En voilà deux qui périſſent aujourd'hui par nos armes, Vandeneſſe & lui. Ces deux François étoient deux ornemens de leur Nation par leur courage. Je ſens que mon cœur eſt encore touché pour ſa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah! mon pauvre Bayard, c'eſt avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD.

C'eſt avec douleur que je vous vois auſſi.

LE CONNESTABLE.

Je comprens bien que tu es fâché de te voir dans mes mains, par le ſort de la guerre: mais je ne veux point te traiter en priſonnier: je te veux garder comme un bon ami, & prendre ſoin de ta guériſon, comme ſi tu étois mon propre

frère

frère: ainsi tu ne dois point être fâché de me voir.

BAYARD.

Hé croyez-vous que je ne sois point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France? Ce n'est point de ma captivité, ni de ma blessure dont je suis en peine. Je meurs dans un moment; la mort va me délivrer de vos mains.

LE CONNESTABLE.

Non, mon cher Bayard, j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

BAYARD.

Ce n'est point là ce que je cherche, & je suis content de mourir.

LE CONNESTABLE.

Qu'as-tu donc? Est-ce que tu ne saurois te consoler d'avoir été vaincu & fait prisonnier dans la retraite de Bonivet: ce n'est pas ta faute; c'est la sienne: les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézieres contre eux.

BAYARD.

Pour moi je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand Connêtable; ce Prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, & qui travaille à déchirer de ses propres mains sa Patrie, & le Royaume de ses Ancêtres.

LE

LE CONNESTABLE.

Quoi, Bayard, je te loue, & tu me condannes. Je te plains, & tu m'insultes!

BAYARD.

Si vous me plaignez, je vous plains aussi, & je vous trouve bien plus à plaindre que moi: je sors de la vie sans tache. J'ai sacrifié la mienne à mon devoir; je meurs pour mon païs, pour mon Roi, estimé des ennemis de la France, & regretté de tous les bons François. Mon état est digne d'envie.

LE CONNESTABLE.

Et moi je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé; je me venge de lui, je le chasse du Milanois, je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu, en me poussant à bout. Apelles-tu cela être à plaindre?

BAYARD.

Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir; il vaut mieux périr en combattant pour la Patrie, que la vaincre & triompher d'elle. Ah! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre païs.

LE CONNESTABLE.

Mais ma Patrie a été ingrate après tant de services que je lui avois rendus. Madame m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le Roi par foiblesse pour elle m'a fait une injustice énorme. En me dépouillant de mon bien, on a détaché de moi jusqu'à mes domestiques,

Matignon & d'Argouges. J'ai été contraint pour sauver ma vie de m'enfuir presque seul; que voulois-tu que je fisse?

BAYARD.

Que vous soufrissiez toutes sortes de maux, plustôt que de manquer à la France, & à la grandeur de votre Maison. Si la persécution étoit trop violente, vous pouviez vous retirer; mais il valoit mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté & dans le plus misérable éxil.

LE CONNESTABLE.

Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jetter dans cette extrémité? J'ai voulu que le Roi se repentit de m'avoir traité si mal.

BAYARD.

Il faloit l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un Héros que le courage.

LE CONNESTABLE.

Mais le Roi étant si injuste & si aveuglé par sa mère, méritoit-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

BAYARD.

Si le Roi ne le méritoit pas, la France entière le méritoit. La dignité même de la Couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritoit. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour Roi.

LE

LE CONNESTABLE.

Hé bien j'ai tort, je l'avoue, mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peines de résister à leur ressentiment.

BAYARD.

Je le sais bien: mais le vrai courage consiste à résister; si vous connoissez votre faute, hâtez-vous de la réparer: pour moi je meurs, & je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes soufrances. Quand l'Empereur ne vous tromperoit pas, quand même il vous donneroit sa sœur en mariage, & qu'il partageroit la France avec vous, il n'éfaceroit point la tâche qui deshonore votre vie. Le Connétable de Bourbon rebelle; ah! quelle honte! Ecoutez Bayard, mourant comme il a vécu, & ne cessant de dire la vérité.

§. XXVI.

Grande Retenue de Scipion l'Afriquain.

APRE'S la prise de Carthagène, les Soldats de Scipion lui amenèrent une jeune personne, d'une beauté si accomplie, qu'elle attiroit sur elle les regards de tout le monde. Il voulut savoir qui elle étoit, & à qui elle apartenoit: & ayant apris entre autres choses qu'elle étoit sur le point d'être mariée à Allucius, Prince des Celtibériens, il envoya chez lui pour le faire venir, avec les parens de cette jeune prisonnière, & lui parla en ces termes: *Celle que vous devez épouser a été parmi nous, comme*

elle auroit été dans la maiſon de ſon père & de ſa mère. Je vous l'ai rêſervée, pour vous en faire un préſent digne de vous & de moi. La ſeule reconnoiſſance que j'exige de vous pour ce don, c'eſt que vous ſoyez ami du Peuple Romain; & que ſi vous me jugez homme de bien, vous ſachiez qu'il y en a dans Rome beaucoup qui nous reſſemblent, & qu'il n'eſt point de peuple dans l'Univers que vous deviez plus craindre d'avoir pour ennemi, ni ſouhaiter davantage d'avoir pour ami.

Allucius, pénêtré de reconnoiſſance & de joie, baiſoit les mains de Scipion & prioit les Dieux de le récompenſer en ſa place, pour un ſi grand bienfait. Scipion fit enſuite venir les père & mère, & les autres parens de la jeune fille. Ils avoient aporté une grande ſomme d'argent pour la racheter. Mais quand ils virent qu'il la leur rendoit ſans rançon, ils le conjurerent avec de grandes inſtances de recevoir d'eux cette ſomme comme un préſent, & témoignèrent que par cette complaiſance & cette nouvelle grace, il mettroit le comble à leur joie & à leur reconnoiſſance. Scipion ne pouvant réſiſter à des prières ſi vives & ſi preſſantes, leur dit qu'il acceptoit ce don, & le fit mettre à ſes pieds. Alors s'adreſſant à Allucius: *J'ajoute*, dit-il, *à la dote que vous devez recevoir de votre beaupère, cette ſomme, que je vous prie d'accepter comme un préſent de nôces.*

Ce

Ce jeune Prince charmé de sa libéralité & de la politesse de Scipion, alla publier dans son païs les louanges d'un si généreux vainqueur. Et ayant fait des levées dans le païs qui lui étoit soumis, il revint quelques jours après trouver Scipion, avec un corps de quatorze cens Cavaliers.

§. XXVII.

Division du Tems.

LE TEMS se divise en Epoques, en siècles, en Indictions, en Lustres, en Olympiades &c.

Une *Epoque* signifie un certain point fixe & remarquable dans l'Histoire, par quelque évènement, qui sert de lieu de repos. La Naissance de Notre Seigneur JESUS-CHRIST est une époque fort remarquable; les Chrétiens l'apellent l'*Ère vulgaire*, & commence en Janvier, l'an du monde 4714. L'*Egire*, ou le tems auquel Mahomet s'enfuit de la Mêque, en est une autre pour les Mahométans, & commence l'an de grace 622, le 16 de Juillet.

Un *Siècle* est l'espace de 100 années.

Une *Indiction* trois lustres ou 15 ans.

Un *Lustre* 5 années, au but desquelles on faisoit la revue des biens & des citoyens Romains.

Une *Olympiade* est l'espace de 4 ans, qui étoit une manière de compter chez les Grecs, depuis l'institution des Jeux olympiques, l'an du Monde 3256.

Un *An*, ou une *année* a 12 Mois, ou 365 jours.

Le *Mois* 4 ſemaines, ou 28, 30, ou 31 jours.

La *Semaine* 7 jours.

Le *Jour* 24 heures.

L'*Heure* 60 Minutes.

La *Minute* 60 Secondes.

Et la *Seconde* 60 tierces.

§. XXVIII.

Comparaiſon de la beauté, de l'eſprit & de la vertu.

La fleur que vous avez vu naitre,
Et qui va bientôt diſparoitre
C'eſt la Beauté qu'on vante tant:
L'une brille quelques journées,
L'autre brille quelques années:
Et diminue à chaque inſtant.

L'eſprit dure un peu davantage,
Mais à la fin il s'afoiblit;
Et s'il ſe forme d'âge en âge,
Il brille moins, plus il mûrit.

La Vertu, ſeul bien véritable,
Nous ſuit au-de-là du trépas;
Mais ce bien ſolide & durable,
Helas! on ne le cherche pas.

§. XXIX.

§. XXIX.

Du luxe de la Table.

LE LUXE de la Table fut porté à Rome dans les derniers tems de la République à un excès qui paroit à peine croyable: & sous les Empereurs on enchérit encore sur ce qui s'étoit pratiqué jusques-là.

'Lucullus, qui d'ailleurs avoit d'excellentes qualités, crut au retour de ses campagnes devoir substituer à la gloire des armes & des combats celle de la magnificence, & il tourna tout son esprit de ce côté-là. Il employa des sommes immenses pour ses bâtimens & pour ses jardins: il fit encore de plus grandes dépenses pour sa table. Il vouloit que chaque jour elle fut servie avec la même somptuosité, n'y eût-il personne de dehors. Comme son Maître-d'hôtel s'excusoit un jour de la modicité d'un repas sur ce qu'il n'y avoit point de compagnie. „Ne savois-tu pas, lui dit-il, „que Lucullus devoit manger aujourd'hui „chez Lucullus?„ Ciceron & Pompée ne pouvant croire ce qu'on disoit de la magnificence ordinaire de ses repas, voulurent un jour le surprendre, & s'assurer par eux-mêmes de ce qui en étoit. L'ayant rencontré dans la place publique, ils lui demandèrent à diner, & ne soufrirent pas qu'il donnât pour cela aucun ordre à ses gens. Il se contenta donc d'ordonner qu'on les fît manger dans la salle

d'Apollon. Le repas fut servi avec une promtitude & une opulence qui surprit & effraya les conviés. Ils ne savoient pas que *la Salle d'Apollon* étoit le mot du guet, & signifioit que le festin devoit monter à cinquante mille drachmes, ou vingt-cinq mille francs.

Si la bonne-chère & le luxe peuvent procurer quelque solide gloire, Lucullus étoit le plus grand homme de son tems. Mais qui ne voit quelle petitesse d'esprit, & même quelle folie il y avoit à faire consister son honneur & sa réputation à persuader le public que tous les jours il faisoit pour lui seul des dépenses énormes & insensées? Voilà pourtant dequoi il se repaissoit. Je ne sais si les convives, qui admiroient sans doute & louoient beaucoup une telle magnificence, étoient plus sages que lui. Car c'est ce qui entretenoit sa folie & sa maladie. *Irritamentum est omnium, in quæ insanimus, admirator & conscius.* Et il en est ainsi de tout ce qui compose cette magnificence extérieure, par laquelle on veut se rendre considérable, vastes apartemens, meubles précieux, riches vêtemens. Tout cela est pour la montre, & non pour l'usage: pour les Spectateurs & non pour le Maître. Réduisez-le à la solitude, vous le rendez frugal & modeste, & vous faites tomber tout ce vain appareil.

§. XXX.

§. XXX.

Profusion étonnante.

ANTOINE enchérissoit encore sur le luxe de Lucullus. Une personne entrant dans la cuisine de ce prémier, fur surprise d'y voir huit sangliers qu'on faisoit rôtir en même tems. Elle crut que le nombre des convives devoit être fort grand: ce n'en étoit point la raison. C'est que chez Antoine, pendant qu'il étoit à Aléxandrie, il faloit que vers l'heure du souper il y eût toujours un repas magnifique prêt à servir, afin qu'au moment qu'il plairoit au maître de la maison de se mettre à table, il trouvât les viandes les plus exquises cuites à propos.

Je ne parle point de ces dépenses poussées jusqu'à l'extravagance & à la fureur: un plat composé de langues des oiseaux les plus rares qui fussent dans l'univers; plusieurs perles d'un prix infini, fondues & infusées dans une liqueur, pour avoir le plaisir d'avaler en un seul coup un million.

§. XXXI.

De THÉODOSE *le Grand.*

THÉODOSE I, Empereur d'Orient étoit Espagnol, fils d'un autre Théodose, Général de Cavalerie sous Valentinien & Valens en 365. S'étant avancé dans les armes, il se vit revêtu de la charge de Lieutenant-Général dans la

Moesie contre les Sarmates, qui avoient fait une irruption sur les frontières des Romains. Lorsqu'il aprit la mort de son père vers l'an 374, il avoit déja vaincu les ennemis en plusieurs rencontres. En diverses autres occasions il donna des preuves illustres de son courage & de sa prudence: desorte que l'Empereur Gratien se voyant attaqué par les Goths & les Allemands, résolut de partager l'autorité souveraine avec Théodose, qui reçut la pourpre à Sirmich le 19. Janvier de l'an 379, la 43 de son âge.

Peu après étant passé dans la Thrace, il défit entièrement les Goths, & aporta lui-même à Gratien les nouvelles de cette victoire importante. L'année suivante s'étant trouvé mal à Thessalonique, il s'y fit batiser, & publia divers Edits contre les Hérétiques, travaillant avec un soin extrême pour maintenir la paix & l'union dans l'Eglise. Athalaric, Roi des Goths, qui avoit été chassé de ses Etats, vint se réfugier à Constantinople, où Théodose le reçut honorablement. Quelque tems après les Perses vinrent lui demander la paix, qui fut conclue à des conditions très honorables pour l'Empire, & glorieuses pour la personne de l'Empereur.

Environ l'an 381, Maxime, qui avoit tué Gratien, & qui s'étoit fait déclarer Empereur, pressoit très-fort le jeune Valentinien. Théodose se prépara par la prière & par le jeune à faire la guerre à ce Tyran: il le défit en deux batailles,

tailles, en Hongrie & en Italie, & l'ayant pour-
suivi jusques à Aquilée, il contraignit ses sol-
dats de le lui remettre. On l'amena dans le
camp de Théodose, qui n'abusa point de sa vi-
ctoire, & qui par cette modération la rendit
plus glorieuse. Il voulut même pardonner à
Maxime: mais les Soldats le jugeant indigne de
sa clémence, & la croyant dangereuse au re-
pos de l'Empire, le tirèrent hors de sa tente,
& lui coupèrent la tête.

C'est ainsi que finit cette guerre en 383, &
que Théodose ayant pacifié l'Occident pour Va-
lentinien, assura la possession de l'Orient pour lui
& pour ses enfans. L'année suivante il vint à
Rome, pour y recevoir les honneurs du Triom-
phe, & y fit abattre les restes de l'idolatrie. A-
près ce Triomphe, Latinius Pacatus prononça
dans le Sénat un Panégyrique en son honneur.

En 390, les Habitans de Thessalonique
ayant tué dans une sédition un des Lieutenans-
Généraux de l'Empereur, il en fut si cruëlle-
ment irrité, qu'il abandonna cette ville à la discrè-
tion de ses troupes, qui tuèrent jusqu'à quinze
mille personnes. Tout le monde murmura con-
tre cette action barbare, & S. Ambroise écri-
vit à Théodose une lettre pour lui en faire con-
cevoir de l'horreur, & le porter à la pénitence.
Quelque tems après, ce Prince étant venu à Mi-
lan, voulut entrer dans l'Eglise, dont le S. Pré-
lat lui refusa l'entrée & ne la lui permit qu'a-
près qu'il eut fait une pénitence de huit mois.

De-

Depuis, Arbogaste, qui avoit tué Valentinien, pour éviter la peine due à son crime, & pour en tirer ses avantages, choisit Eugène, homme de la lie du peuple, qui avoit enseigné la Grammaire, & le fit déclarer Empereur, à condition qu'il permettroit l'idolatrie. Théodose se prépara à lui faire la guerre, & le défit dans une bataille, le 16 Septembre, l'an 394. Eugène, qui lui fut amené, eut la tête coupée, & Arbogaste se tua lui-même.

Après cette victoire, l'Empereur vint à Milan, où il mourut d'hydropisie, le 17 Janvier 395, âgé de 60 ans. Il laissa ARCADIUS, Empereur d'Orient, HONORIUS, qui le fut d'Occident, GRATIEN & PULCHÉRIE. Théodose étoit grand Capitaine, & tous les Historiens le louent comme un Prince très-accompli, si nous en exceptons Zosime, qui étoit idolâtre.

§. XXXII.

Des Sectes connues autre-fois chez les Juifs.

IL Y AVOIT autre-fois trois sortes de Sectes connues chez les Juifs: la Secte des *Pharisiens*, celle des *Saducéens* & celle des *Esséniens*.

Les Pharisiens joignoient au texte de la Loi les traditions de leurs pères, qui s'étoient conservées sans Ecriture, & quoi qu'il soutinssent dans le fond la bonne doctrine, ils y mêloient quantité de superstitions.

Les Pharisiens vivoient au milieu du monde,

la

la pluspart attachés à leurs intérêts, ambitieux & avares. Ils se piquoient d'une extrême exactitude dans la pratique éxtérieure de la Loi. Ils donnoient la dixme, non-seulement des gros fruits, mais des moindres herbes, du cumin, de la mente, du millet. Ils avoient un très-grand soin de se laver & de purifier leurs coupes, leur vaisselle & tous leurs meubles. Ils observoient le Sabat avec tel scrupule, qu'ils faisoient un crime à JESUS-CHRIST d'avoir détrempé un peu de terre au bout de son doigt: & à ses Disciples d'avoir arraché en passant quelques épis pour manger le bled. Ils jeunoient souvent, plusieurs deux fois la semaine, le Lundi & le Jeudi. Ils affectoient de porter les *totaphoth* & les *zizith* bien plus grandes que le commun. Les totaphoth, où *philactéres* sont des écriteaux faits de bandes de parchemin, contenans quelques passages de la Loi, attachés sur le front & au bras gauche, suivant le précépte d'avoir toujours la Loi de Dieu devant les yeux ou entre les mains.

Les zizith sont des houpes de diverses couleurs, qu'il leur avoit été ordonné de porter aux coins de leurs manteaux, pour leur être un autre avertissement sensible des commandemens de Dieu.

Nous voyons encore dans les livres des Juifs apellés le *talmud*, les traditions de ces Pharisiens. Il n'est pas possible à ceux qui ont été élevés dans d'autres maximes, de s'imaginer les

que-

questions frivoles dont ces livres sont remplis. S'il est permis le jour du Sabat de monter sur un âne pour le mener boire, ou s'il faut le tenir par le licou. S'il est permis ce même jour d'écrire assez de lettres pour faire un sens. S'il est permis de manger un œuf pondu ce jour-là même. Et un million d'autres cas de conscience de cette sorte, dont est rempli la talmud avec ses commentaires.

Pour les Saducéens, ils prenoient l'Ecriture à la lettre, & prétendoient qu'elle ne les obligeoit à croire ni la prédestination, ni la résurrection, ni l'immortalité de l'ame, ni qu'il y eût des Anges ou des Esprits. Ainsi ils ne servoient Dieu que pour les récompenses temporelles, & donnoient beaucoup aux plaisirs des sens. La pluspart des riches & des Grands étoient Saducéens, même plusieurs d'entre les Sacrificateurs.

On ne voit pas que la doctrine des Esséniens fût différente de celle des Pharisiens; mais leurs mœurs étoient plus pures. Ils s'apliquoient de bonne-foi à l'étude & à la pratique de la vertu. Ils vivoient fort retirés, éloignés des villes: leurs biens étoient en commun, leur nourriture fort simple. Ils donnoient beaucoup de tems à la prière & à la médiation de la Loi.

Leur manière de vivre avoit grand raport à celle des Prophètes & des Récabites. Il y en avoit qui gardoient la continence, & menoient une vie entièrement contemplative, & si parfaite que

que plusieurs Pères de l'Eglise, les ont pris pour des Chrétiens. Ce sont ceux que Philon a décrits sous le nom de Thérapeutes.

§. XXXIII.

Sur le Choix d'un Epoux.

CET homme qui recherche votre fille en mariage est beau & bien fait, il a de grands biens, sa famille est illustre; mais a-t-il l'esprit aussi bien fait que le corps? Est il sage? Aprenez, pères & mères, aprenez de l'exemple de tant de malheureuses qu'on a sacrifiées à l'avarice, à procurer un meilleur sort à vos enfans. Cherchez leur le repos, dans l'établissement que vous leur voudrez donner. Que les foux restent sans compagnie, ou s'unissent avec leurs semblables.

§. XXXIV.

Des Volcans & du Mont Vésuve *en particulier.*

UN Volcan est une overture, ou un goufre, qui s'ouvre dans la terre, & plus ordinairement sur les Montagnes, & dont il sort de tems en tems des tourbillons de feu & des matiéres embrasées.

Le mont Vésuve est à huit milles de Naples. Le village qui en est le plus proche s'apelle Résina & en est encore à deux grandes milles. Plus on avance vers cette montagne, plus on trouve le terrain crevassé, sec, brulé, & couvert de diverses sortes de pierres calcinées, qui sont

ſont autant de témoins des furieux accès de l'embraſement. On remarque auſſi en divers endroits des *laves*, qui ſont des lits des torrens de ſoufre & de bitume, qui ont pluſieurs fois découlé de cette montagne.

Il y a beaucoup de travail à monter ſur ce prodigieux fourneau: On eſt presque toujours bien avant dans les cendres, ſi toute-fois on peut donner le nom de cendres à ce qui reſſemble pluſtôt à une brique pulvériſée. Quelquefois on recule, au lieu d'avancer, parce que ces cendres obéïſſent ſous les pieds.

La prémière hauteur ſur laquelle on ſe trouve fait un cercle autour du goufre, qui a près d'un mille de diamètre. On y peut décendre par quelques endroits, juſqu'à environ cent pas au deſſous du cercle eſcarpé du bord de la montagne, ce qui eſt toute la profondeur de cette ouverture.

Par un dégorgement extraordinaire, ce vaſte abyme s'étoit presque rempli d'un mélange de ſoufre, de bitume, de minéraux, d'alun, de nitre, de ſalpêtre, de terres fondües ou vitrifiées. Toutes ces matières ayant ceſſé de bouillir avoient formé une croute épaiſſe, une eſpèce d'écume endurcie qui faiſoit un niveau dans le goufre, à cent pas-au-deſſous de ſes bords.

Mais une irruption furieuſe s'eſt ouvert un paſſage, & a formé une nouvelle montagne. Cette montagne a bien un quart de mille de haut, & eſt

est toute pleine de crévasses fumantes. Elle a son ouverture comme la grande avoit la sienne, & c'est là qu'est aujourd'hui la gueule du profond abyme. Il est environ large de cent pas. Le bord en est escarpé tout autour, excepté dans un seul endroit, où il y a assez de talus pour y pouvoir descendre, & il se trouve quelque-fois des curieux assez téméraires pour un tel hazard. Car le promt dégorgement des flammes n'est pas ce qu'il y a de plus à craindre; mais le tremblement de la montagne en précède les grands éclats, & est presque toujours subit. Plusieurs y ont été surpris & y ont perdu la vie.

Dans les diverses irruptions de cette montagne les éclats des pierres ont souvent sauté jusqu'à Rome; l'épaisseur de la fumée a fait comme éclipser le Soleil, & a causé, dans les environs, des nuits obscures en plein midi; les torrens de soufre & d'autre matière ont couru jusques dans la mer, qui en a bouillonné & bouilli de chaleur.

§. XXXV.

Des Loix des douze Tables, *chez les Romains.*

LES LOIX des douze Tables ont été chez les Romains leurs prémiéres Loix. On les apelloit *Loix des douze Tables*, ou parce qu'en ce tems-là les Romains écrivoient avec un stile, sur des tables de bois fort minces & couvertes

de cire, ou plustôt parce qu'elles furent gravées sur des tables de cuivre, pour être exposées dans le lieu le plus éminent de la ville. Après l'expulsion des Rois comme les Romains n'avoient point de Loix fixes & certaines, ni assez amples pour régler les affaires, qui pouvoient naître entre les particuliers, on résolut de choisir les Loix les plus sages des Grecs. Un certain Hermodore servir d'Interprète ; puis les Décemvirs furent chargés de les compiler, & de les rédiger sur dix Tables. Après y avoir travaillé avec beaucoup d'attention, ils les firent confirmer en l'an 303 de Rome, par le Sénat, & par l'assemblée du peuple. L'année suivante on reconnut qu'il manquoit encore quelque-chose à cette compilation des Loix, qu'on avoit empruntées des Grecs : ainsi l'on recueillit quelques loix faites par les Rois de Rome, l'on convint de certaines coutumes que l'usage avoit autorisées, & on les fit de même graver sur deux autres tables. C'étoit là les Loix des douze Tables, si fameuses dans la Jurisprudence Romaine. Elles furent le fondement & la source du Droit Romain. On apelloit aussi les Loix des douze Tables, *les Loix Décemvirales*, parce que la compilation en avoit été faite par les soins & par l'autorité des Décemvirs. Ces Loix se sont perdues par l'injure du tems : il n'en reste plus que des fragmens, dispersés dans divers Auteurs, que Jean Géoffroy a ramassés. Le Latin en est vieux & barbare. On y remarque beaucoup d'obscurité & de dureté.

§. XXXVI.

§. XXXVI.

Invitation aux Créatures à louër leur Créateur.

Bénissez le Seigneur suprême,
Petits oiseaux dans vos forêts:
Dites sous ces ombrages frais,
Dieu mérite qu'on l'aime.

Doux Rossignols, dites de même,
Ou tous ensemble, ou tour à tour;
Et que les échos d'alentour
Vous répondent: Qu'on l'aime.

Triste & plaintive Tourterelle,
Bénissez Dieu, rien n'est si doux:
Je devrois plus gémir que vous,
Mais je suis moins fidèle.

Paissez, Moutons, en assurance
Et bénissez le bon Pasteur:
Voit-il en moi votre douceur?
Ah, quelle différence!

Dans ces beaux lieux tout est fertile,
J'y vois des fruits, j'y vois des fleurs;
Je le dis en versant des pleurs,
Je suis l'arbre stérile.

Charmantes fleurs que l'on voit naître,
Et mourir dans un même jour,
Helas! je mourrai à mon tour,
Plustôt que vous, peut-être.

Je vois briller l'aimable étoile,
Qui luit le matin & le soir;
Mon Dieu, quand vous pourrai-je voir,
Face à face, sans voile?

Que le Soleil & que l'Aurore,
Les Campagnes & les Moutons,
Les Rivières & les Poissons,
Qu'enfin tout vous adore!

Tonnere, éclairs, bruyante foudre,
Marquez son pouvoir, sa grandeur,
Dieu peut confondre le pécheur,
Et le réduire en poudre.

Comme le Cerf court aux fontaines,
Pressé de soif & de chaleur,
Ainsi je cours à vous, Seigneur,
Adoucissez mes peines.

O Seigneur Dieu, en qui j'espère,
Soyez toujours mon protecteur:
Je suis un ingrat, un pécheur,
Mais vous êtes mon Père.

§. XXXVII.

§. XXXVII.

Division du PEUPLE ROMAIN *en trois Corps principaux.*

LE PEUPLE Romain étoit divisé en trois Corps principaux, le Corps des Sénateurs, celui des Chevaliers & celui du Peuple. Ce fut Romulus, qui fit cette division, & qui distingua le Peuple des uns & des autres. Les personnes respectables par leur naissance, par leur mérite, ou par leurs richesses, telles qu'en ce tems-là elles pouvoient être, & qui avoient déja des enfans, furent distinguées de ceux qui n'avoient ni noblesse, ni biens. Ce fut là l'origine de la prémière Noblesse parmi les Romains, & c'est de cette Noblesse que l'on tira les cent hommes, dont Romulus forma le Sénat. Tous les citoyens qui ne furent pas compris dans l'ordre des Sénateurs, ni dans celui des Chevaliers, furent nommés *Plebs*, *Peuple*. On appelloit Patriciens ceux qui descendoient des cent pères ou Sénateurs, dont Romulus composa le Sénat, ou de ceux qui furent ajoutés par les Rois qui leur succédèrent. On nommoit *Plébéiens* tous ceux qui ne descendoient pas de ces Sénateurs. Un Plébéien, dans la suite, pouvoit devenir Sénateur, par le choix des Censeurs, lorsqu'il avoit la quantité de bien ordonnée par les Loix, pour être du corps du Sénat: mais il ne cessoit pas d'être Plébéien, parce qu'il ne descendoit pas de ces anciens Sénateurs.

§. XXXVIII.

Les Railleurs sont souvent raillés.

Les Railleurs sont extrêmement mortifiés, quand leur raillerie est repoussée par une autre raillerie plus fine & plus adroite. La profession de Railleur demande bien de l'esprit, bien de l'attention, & avec tout cela on ne laisse pas de s'exposer à de grands chagrins, car souvent on trouve son Maître. Un homme de qualité qui avoit le nez fort court, raillant un Soldat qui l'avoit fort long, *Pourquoi en voulez-vous tant à mon nez, Monsieur*, lui dit le Soldat, *est-ce que vous croyez qu'il a été fait aux dépens du vôtre?*

§. XXXIX.

La Mort est inéxorable.

La mort a des rigueurs à nulle autres pareilles;
On a beau la prier;
La cruëlle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix,
Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend point nos Rois.

§. XL.

Dernières paroles de SAINT LOUÏS *à son Successeur.*

SAINT LOUÏS, Roi de France, se voyant abandonné des Médecins, fit apeller le Prince

son fils, qui lui succèda sous le nom de Louïs le Hardi, & lui parla en ces termes: „Mon fils, ai-„mez Dieu de tout votre cœur; car sans cela il n'y a point de Salut. Exposez-vous à tous les suplices imaginables, plustôt que de commettre un péché mortel. Si Dieu vous envoie quelque adversité, rendez-lui en graces: suportez-la patiemment, & croyez que c'est pour vous éprouver, ou pour vous punir, mais toujours pour vous sauver. S'il vous comble de prospérités, humiliez-vous, mon fils, & ne vous servez pas pour offenser le Seigneur, des mêmes biens que vous avez reçus de sa bonté pour le glorifier. Confessez-vous souvent, & vous servez de Confesseurs habiles, qui puissent vous bien enseigner ce que vous avez à faire ou à éviter: donnez leur la liberté de vous parler sans crainte de vous déplaire, de ce qui regarde votre conscience. Soyez modeste à l'Eglise, & n'y parlez qu'à Dieu. Assistez de tout votre pouvoir, & néanmoins avec discernement, les pauvres & les affligés. N'ayez que des gens de bien dans votre maison, & surtout auprès de votre personne. Entendez souvent la parole de Dieu. Ne soufrez point les médisances. Faites châtier exemplairement les blasphémateurs. Faites justice à tous vos sujets, & jusqu'à ce que la vérité vous soit bien connue, panchez du côté du pauvre, plustôt que du riche. Si vous savez assurément que vous avez du bien d'autrui, soit qu'il vous vienne de vos ancêtres, soit qu'il ait été pris de votre tems, ren-

dez-le au plustôt : si la chose est douteuse, éclaircissez-vous-en par gens habiles. Tenez vos sujets en paix, & sur-tout les Ecclésiastiques. Prenez l'avis des gens-de-bien dans la distribution des bénéfices. Ne laissez point oprimer l'innocent. Ayez soin que vos Tribunaux soient remplis de gens intègres. Que la dépense de votre maison n'aille point jusqu'à l'excès. Cependant, mon fils, je vous donne toutes les bénédictions qu'un bon père peut donner à son cher enfant, & je prie Dieu qu'il vous fasse la grace d'accomplir sa sainte volonté, afin qu'après cette vie, nous puissons ensemble le voir, le louër & le bénir dans les siècles des siècles.

§. XLI.

De la Ville D'AMSTERDAM.

AMSTERDAM * est une très-belle ville des Provinces unies, grande, riche, peuplée, marchande, & l'une des plus florissantes de l'Univers. C'est la capitale de tous les Pays-bas Hollandois, de la Hollande septentrionale, autre-fois Ville Impériale, à présent sujette aux Etats-Généraux des Provinces-unies. Ce n'étoit autre-fois qu'une Seigneurie d'Amstelland. Elle fut détruite en 1300 par les bourgeois d'Harlem

* Elle tire son nom de l'*Amstel*, qui est la rivière sur laquelle elle est bâtie, & de *damm* qui signifie une *digue*, d'où l'on a fait Amsteldam, & aujourd'hui Amsterdam.

lem & de Waterland; mais elle se rétablit dans la suite. Les murailles sont hautes & bien fortifiées. Le pont qui joint le rempart d'un côté de l'Amstel est un des plus beaux morceaux d'Architecture qu'il y ait dans le pays. Il y a peu de villes qui aient des édifices publics si beaux, si nombreux & si bien entretenus. Il y a un grand nombre d'Eglises très-belles; des Hôpitaux pour les personnes de tout âge, de tout sêxe, de toute réligion, & de tout pays; deux Synagogues, l'une pour les Juifs Portugais, l'autre pour les Juifs Allemands.

Une des causes qui a le plus contribué à peupler Amsterdam, c'est la tolérance publique de toutes sortes de réligions. Il n'y a cependant que la réligion dominante, qui est la Protestante, qui puisse avoir l'usage des cloches & des édifices qui aient l'extérieur d'église. La maison de ville est un édifice superbe. La Bourse est encore un des plus beaux ornemens de la ville. Le port est un des plus grands & des meilleurs de l'Europe. Il y a à l'entrée une barre de boue & de sable qui fait la sureté de la ville. Elle est bâtie sur pilotis, qui sont de gros pieux, ou de grosses pièces de bois pointues, & ordinairement ferrées par le bout, pour asseoir les fondemens d'un édifice, ou de quelque autre ouvrage, lorsqu'on veut bâtir dans l'eau, ou dans quelque lieu dont le fond n'est pas solide. Elle est gouvernée par un Collège de 30 Sénateurs, dont la dignité est à vie, & par 12 Bourgemestres.

§. XLII.

De l'Olivier, des Olives, & de l'huile d'Olive.

L'OLIVIER eſt un arbre dont le feuillage imite aſſez celui du Saule. Le gouvernement en eſt aſſez aiſé, ſi l'on étoit curieux d'en élever. Il ne demande presque aucuns ſoins. On l'encaiſſe dans une terre légère & chaude. On le mouille beaucoup en Eté: on le met à couvert aux aproches du froid.

L'Olivier réuſſit parfaitement ſur les côtes méridionales de la France. Il enrichit ſurtout en Provence les Cantons d'Oneille & de Graſſe, par une huile dont la douceur l'emporte ſur tout ce que l'Italie & le Portugal ont de plus parfait. On eſtime enſuite les huiles d'Arramont, d'Aix & de Nice. On met au troiſième rang celles qui viennent de Naples, de Morée, de Candie, & des Iles de l'Archipel. La même différence qu'on met entre les huiles on la trouve entre les olives. Celles de Provence, qui ſont reconnoiſſables par leur petiteſſe & par leur figure anguleuſe & inégale, ont une fineſſe, qui leur fait donner par-tout la préférence.

L'Olive eſt employée à deux uſages. Quand on la deſtine à faire de l'huile, on la briſe ſous une meule, pour en réduire la chair en une pâte qu'on arroſe d'eau chaude. Cet arroſement détache l'huile & la fait ſurnager, ce qui facilite le moyen de la recueillir. On

la

la conserve un an, après quoi elle s'affoiblit & se gâte.

Quant aux olives qu'on destine à être mangées, il faut en corriger l'amertume: on les fait passer par une lessive de cendres & de chaux: puis on les met dans des vaisseaux de grais ou de bois, avec un peu d'eau, de sel, de coriandre & de fenouil, ou quelqu'autre plante aromatique.

Ce fruit dont la liqueur se transporte si utilement par-tout, dédommage les provinces où il nait, de la privation du beurre & des autres commodités des pâturages, qui pour l'ordinaire y sont plus rares, parceque l'herbe s'y dessèche aisément, par la trop promte évaporation des terres légères & exposées à un soleil brulant.

§. XLIII.

ODE

TIRÉE DU CANTIQUE D'EZÉCHIAS.

Es. chap. 38.

Pour une personne convalescente.

J'ai vu mes tristes journées,
Décliner vers leur penchant.
Au midi de mes années,
Je touchois à mon couchant.
La Mort déployant ses ailes,
Couvroit d'ombres éternelles,
La clarté dont je jouïs:
Et dans cette nuit funeste,

Je

Je cherchois en vain le reste
De mes jours évanouïs.

Grand Dieu, votre main reclame,
Les dons que j'en ai reçus.
Elle vient couper la trame,
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier Soleil se lève;
Et votre soufle m'enlève,
De la terre des vivans;
Comme la feuille séchée,
Qui de sa tige arrachée,
Devient le jouët des vents.

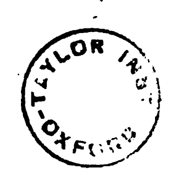
Comme un Tigre impitoyable,
Le mal a brisé mes os,
Et sa rage insatiable,
Ne me laisse aucun repos.
Victime foible & tremblante,
A cette image sanglante,
Je soupire nuit & jour;
Et dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'Hirondelle,
Sous les griffes du Vautour.

Ainsi de cris & d'allarmes,
Mon mal sembloit se nourrir,
Et mes yeux noyés de larmes,
Etoient lassés de s'ouvrir.

Je

Je disois à la Nuit sombre,
O Nuit, tu vas dans ton ombre,
M'ensevelir pour toujours.
Je redisois à l'Aurore,
Le jour que tu fais éclore,
Est le dernier de mes jours.

Mon ame est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'éfroi.
Ecoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez moi.
Mais enfin sa main propice,
A comblé le précipice,
Qui s'entrouvroit sous mes pas.
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie,
Dans les horreurs du trépas.



Seigneur, il faut que la Terre,
Connoisse en moi vos bienfaits.
Vous ne m'avez fait la guerre,
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la Grace,
Départ ce don efficace,
Puisé dans ses saints trésors;
Et qui rallumant sa flâme,
Trouve la santé de l'ame,
Dans les soufrances du corps.

C'est

C'est pour sauver la mémoire,
De vos immortels secours,
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées,
Ne seront point célébrées,
Dans l'horreur des monumens.
La mort aveugle & muëtte,
Ne sera point l'interprète,
De vos saints commandemens.

Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi sont rachétes,
Annonceront à leur race,
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos Temples,
Réchauffer par mes exemples,
Les mortels les plus glacés:
Et vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage,
Des jours que vous leur laissez.

§. XLIV.

Exemples de fermeté, de constance, de patience & d'intrépidité.

MARCUS SCAURUS ayant appris que son fils fuyoit avec tout le reste de l'armée, défaite par les Cimbres, lui envoya dire ces paro-

paroles : „Mon fils, vous êtes né d'un père „qui sait vaincre ou mourir; envoyez-moi „plustôt vos os, que de retourner vivant „après la mort de votre réputation.

AUTRE EXEMPLE.

POMPÉE après avoir fait une grande provision de grains pour transporter à Rome, affligée d'une grande famine, & étant sur le point de s'embarquer, fut surpris d'une si grande tempête, que les matelots n'osoient lever l'ancre; mais ce grand homme, dont la fermeté étoit à l'épreuve des plus grand périls, leur commanda de mettre les voiles au vent, „parce que, dit-il, il n'est pas nécessaire que „je vive; mais il est nécessaire au Peuple Ro„main que je parte pour le secourir.„ Le Père Bouhours a fait une petite dissertation assez curieuse sur ces paroles de Pompée; elle est dans son Art de bien penser.

AUTRE EXEMPLE.

Le SÉNAT ROMAIN avant envoyé Popilius au Roi Antiochus; quand il fut arrivé auprès de ce Prince, il lui présenta fièrement les lettres qui le sommoient de retirer ses troupes de l'Egypte, & de n'entreprendre rien sur ce Royaume, qui étoit sous la protection des Romains. Antiochus lut ces lettres, & répondit qu'il prendroit conseil sur ce qu'il avoit à faire là-dessus. Popilius mécontent de ce retardement, traça avec une baguette un cercle

cercle autour du Roi, & lui dit, „Avant que „tu sortes de cette place, il faut que tu me „rendes réponse.„ Antiochus admirant cette fermeté, lui promit, en l'embrassant, d'obéir au Sénat.

AUTRE EXEMPLE.

QUINTE-CURCE nous donne Bétis, Gouverneur de Gaza, pour exemple d'un courage & d'une fermeté infléxible; voici à quelle occasion. Après qu'Alexandre eut pris Gaza, où Bétis qui étoit le Commandant de cette Ville avoit donné pendant le siège des marques d'une valeur extraordinaire: il lui dit: „tu ne mourras pas, Bétis, comme tu as vou- „lu, parce que je te ferai soufrir tous les „tourmens qui se pourront inventer contre „un captif opiniâtre.„ Bétis montrant une contenance fière & assûrée, demeura ferme sans dire mot. Aléxandre offensé de cette fermeté lui fit percer les talons, & ensuite le fit traîner au derrière d'une charrette; cependant Bétis conservant toujours la même fermeté, ne fit pas la moindre plainte au milieu de ces tourmens.

Le quel étoit ici le plus grand, de Bétis ou d'Alexandre?

AUTRE EXEMPLE.

RUBIUS FLAVIUS ayant été condanné par Neron à perdre la tête; & le Bourreau lui disant pour l'encourager de tendre hardiment le cou; *frape*, lui répondit-il, *& sois assuré*

assuré que tu ne le fraperas pas si hardiment que je te le présente.

§. XLV.

La Vie de Guillaume.

Guillaume ne fut bon à rien.
Nul n'en sut le mal ni le bien,
Il ne fit la paix ni la guerre.
Tantôt assis, tantôt debout,
Il fut soixante ans sur la terre,
Comme s'il n'étoit point du tout.

§. XLVI.

Manière artificielle de faire éclorre les oeufs chez les Egyptiens.

LES Egyptiens sont depuis long-tems en possession du sécrèt de faire éclorre des Poulets, par une fécondité artificielle, sans faire couver les œufs par des Poules.

Selon les rélations des Voyageurs, les Egyptiens mettent les œufs dans des fours, auxquels ils savent donner un degré de chaleur si tempéré, & qui se raporte si bien à la chaleur naturelle des Poules, que les Poulets qui en viennent sont aussi forts que ceux qui sont couvés à l'ordinaire. Le tems propre à cette opération est depuis la fin de Décembre jusqu'à la fin d'Avril, la chaleur étant excessive en Egypte tout le reste de l'année. Pendant ces

ces quatre mois ils font couver plus de trois-cens-mille œufs, qui ne réussissent pas tous à la vérité, mais qui ne laissent pas de fournir à peu de frais une quantité prodigieuse de volailles. L'habileté consiste à donner aux fours un dégré de chaleur convenable, & qui ne passe pas une certaine mésure. On emploie environ dix jours pour échaufer ces fours, & autant, à peu près, pour faire éclorre les œufs. C'est une chose divertissante, disent les rélations, que de voir éclorre ces Poulets, dont les uns ne montrent que la tête, les autres sortent de la moitié du corps, & les autres tout-à-fait; & dès qu'ils sont sortis, ils courent au travers de ces œufs; ce qui fait un vrai plaisir.

§. XLVII.

Raillerie obligeante, pour excuser le silence d'un pauvre harangueur.

Un Echévin de Saumur en Anjou, choisi pour haranguer le Roi, commença ainsi sa harangue: *Les habitans de votre ville de Saumur*, Sire, *ont tant de joïe de voir votre Majesté, que* . . . . après ces paroles il demeura court. Ce qui obligea le Duc de Brézé à dire au Roi: Oui, Sire, *les habitans de Saumur ont tant de joie de voir votre Majesté, qu'ils ne peuvent l'exprimer.*

§. XLVIII.

§. XLVIII.

Le fou dit en son coeur il n'y a point de Dieu. Pseaume XIV, 1.

Tu ne peux te résoudre à croire un premier Etre,
Comme tu ne veux pas te soumettre à sa Loi;
Tu te trompes toi-même, & tu dis que la foi,
Est une illusion que la crainte a fait naître:
Tu te le dis, pécheur, pour flater tes désirs;
Ce Dieu que tu croirois troubleroit tes plaisirs,
Confondroit ton orgueil & combatroit ta gloire;
Quelle raison peut t'éclairer,
Si ton cœur endurci ne te permet de croire,
Que ce qu'il te fait désirer?

§. XLIX.

Du Royaume de Gago, situé au milieu de l'Afrique & du grand Commerce d'or qui s'y fait par les Arabes de Maroc.

LE COMMERCE de l'or se fait dans ce Royaume par les Arabes de Maroc & de Sus, mais principalement par ces derniers, qui le vont querir jusqu'à Tamboudtou, capitale du Royaume de Gago, où ils l'échangent pour le sel qu'ils y transportent.

Ce voyage se fait par des cafilas, qui sont les * caravanes de l'Afrique. Les chameaux & les

* *Caravanes* troupe de Marchands, de voyageurs ou de Péle-

les dromadaires, qui sont aussi une espèce de chameaux, sont les voitures les plus ordinaires, autant parce qu'ils portent des charges fort pésantes, que parce qu'ils sont fort sobres, & sur-tout qu'ils boivent peu; ce qui est absolument nécessaire, pour passer un désert de plus de deux cent lieues, qu'on apelle la Mer de Sable, où il faut porter presque toute l'eau, & absolument tous les vivres pour l'usage des hommes & des animaux.

La casila n'arrive qu'après deux mois de route à Tambouctou, ne marchant que la nuit, & ne se conduisant que par la boussole, & en observant le lever & le coucher du Soleil.

La Mer de Sable est à cent lieues de Maroc; elle dure deux cent autres lieues; & il en faut faire encore cent après qu'on l'a passé, avant que d'arriver à Gago. Au milieu de ce vaste désert, on trouve, comme par miracle, plusieurs puits d'une eau très-fraiche, sans quoi il seroit impossible de le traverser. Il y a aussi des salines de sel blanc, qui ne sont point éloignées des puits.

L'eau de ces puits sert à rafraichir la casila, & à remplir les outres, ou peaux de bouc, dont on se sert pour transporter l'eau. Le sel des salines, dont ils chargent une partie de leurs chameaux, est la meilleure, & quelque fois la seule mar-

Pélerins, qui vont de compagnie pour se garantir des voleurs ou des Corsaires.

marchandiſe qu'on échange à Tamboućtou pour de la poudre d'or. On y porte pourtant quelques toiles, de la mercerie, & de la quincaillerie d'Europe.

La manière de trafiquer entre les Arabes de Maroc & les Nègres de Tamboućtou, dans le Royaume de Gago, eſt trop ſingulière, & trop curieuſe pour n'en pas dire quelque choſe.

Lorſque la cafila eſt arrivée au lieu où l'échange des marchandiſes a coutume de ſe faire entre les deux nations, l'Alcaïr qui commande dans cet endroit, ou le Roi de Tamboućtou lui-même, s'il s'y trouve, envoie au devant la recevoir avec beaucoup de cérémonie, & joint toujours à ſes députés quelque Arabe établi parmi les Négres, pour prendre le nom des Marchands de ſél, ou d'autres denrées, & les avertir que le négoce doit ſe faire ſans parler les uns aux autres, depeur de querelle & de déſordre; ce qui s'obſerve plus réligieuſement qu'on ne peut dire.

Ce commerce ſilencieux ſe fait toujours par échange, & ſeulement deux fois le jour, au matin & au ſoir, à cauſe de la trop grande ardeur du Soleil dans le reſte de la journée, ayant ſoin d'ailleurs que les premiers-venus des deux Nations, ſoient auſſi ceux qui débitent les premiers leurs marchandiſes.

Pour ce trafic, on étend des nattes de jonc ſur la terre, où chaque Arabe vient ſucceſſivement mettre ſon ſel, en divers monceaux de diffé-

férente mesure, & se retirant après qu'il les a faits. Aussitôt qu'il s'est retiré, un Nègre vient à son tour sur les Nattes; & ayant considéré le tas de sel qui lui convient, il met à côté autant de poudre d'or qu'il en veut donner en échange.

Si l'Arabe qui y revient, après que le Nègre n'y est plus, est content de ce qu'on lui offre, il met une poignée de sel auprès de l'or; ce qui est le signe que le marché lui agrée: autrement il ôte de son sel, ou bien le Nègre augmente son or.

L'échange conclu, les Gardes de l'Alcaïr viennent mesurer le sel & peser l'or, prenant pour son droit, ou celui du Roi, le douzième du sel, & une once pour chaque livre d'or.

Ce qui s'observe pour l'échange du sel & de l'or, se fait à proportion pour les autres marchandises, quand l'une ou l'autre nation en a à troquer.

§. L.

Du SÉNAT ROMAIN, *& de son pouvoir.*

LE SÉNAT Romain étoit une compagnie de cent hommes, les plus sages & les plus distingués parmi la Noblesse, tirés des diverses Tribus & Curies de la République. Cette compagnie fut apellée *Sénat*, à cause de l'âge de ceux qui la composent, ou de leur prudence; & les Sénateurs, pour la même raison, furent nommés Pères: On ajouta ensuite l'épitète *Conscripts*, à l'occasion des Sénateurs de nouvelle création.

Ce

Ce titre de *Conscripts*, qui étoit d'abord propre à ces derniers, devint insensiblement commun à tous les Sénateurs. Le Chef de cette auguste compagnie étoit apellé Prince du Sénat.

Le Sénat disposoit presque absolument des finances, & du trésor public. On lui rendoit compte de tous les revenus & de toutes les dépenses de l'Etat, & les Questeurs ne pouvoient délivrer aucune somme, excepté aux Consuls, sans un Décrèt du Sénat. Il en étoit de même de toutes les dépenses que les Censeurs étoient obligés de faire, pour l'entretien & la réparation des édifices publics.

Le Sénat nommoit des Commissaires pour connoître & juger de tous les crimes extraordinaires qui se commettoient à Rome & dans l'Italie, & qui demandoient l'attention & l'autorité publique; trahison, conjuration, empoisonnement, meurtre. Les affaires & les causes des particuliers ou des villes qui avoient raport à l'Etat, lui étoient aussi réservées. C'étoit le Sénat qui envoyoit des Ambassades, qui faisoit déclarer la guerre aux ennemis de l'Etat, qui accordoit audience & donnoit réponse aux Députés, & aux Ambassadeurs des Peuples & des Princes. C'étoit lui aussi qui envoyoit des Commissaires sur les lieux, pour écouter les plaintes des peuples alliés, pour régler les limites & les frontières, pour mettre le bon ordre dans les provinces, pour juger des querelles des Etats & des Rois.

Un étranger qui feroit venu à Rome dans l'abſence des Conſuls, auroit cru que le Gouvernement de la République étoit entièrement Ariſtocratique, c'eſt à dire, dans la main des Anciens & des Sages.

§. LI.

MAXIMES MORALES ET POLITIQUES.

Des jeunes Princes & de leur Education.

UN JEUNE Prince doit s'exercer à régler & à gouverner un jour les peuples, en réglant auparavant ſes mœurs & ſes déſirs. Celui qui ſait règner ſur ſes ſens, pendant même l'ardeur de la jeuneſſe, ne trouvera rien de dificile dans le gouvernement des peuples les plus intraitables. Il a déja ſoumis les plus dificiles à réduire, & il leur a apris à obéïr.

Un jeune Prince qui ne veut être repris de perſonne, court riſque de faire un jour bien des actions que toute la terre condannera. Il évite le jugement particulier, mais il ſubira le jugement univerſel.

Un jeune Prince ſans éducation, & un diamant brut ſont fort reſſemblans. Taillez-les, poliſſez-les, ſi vous voulez qu'ils ſoient de prix.

§. LII.

§. LII.

STANCES DE L'ABBÉ TESTU.

Ne tardes point de te convertir au Seigneur, & ne differes point de jour en jour, Eccleſ. V, 3.

Quand on t'exhorte & qu'on te preſſe,
De retourner à Dieu par un promt repentir,
Si l'on t'en croit, pécheur, tu vas te convertir,
Cependant tu remets ſans-ceſſe:
Bientôt, dis-tu, dans peu, demain,
Ainſi ſur un eſpoir ſi trompeur & ſi vain,
De moment en moment ton ſalut ſe hazarde.
Tu te trompes dans tes projets;
Ce moment, ſi tu n'y prends garde,
Viendra toujours & ne viendra jamais.

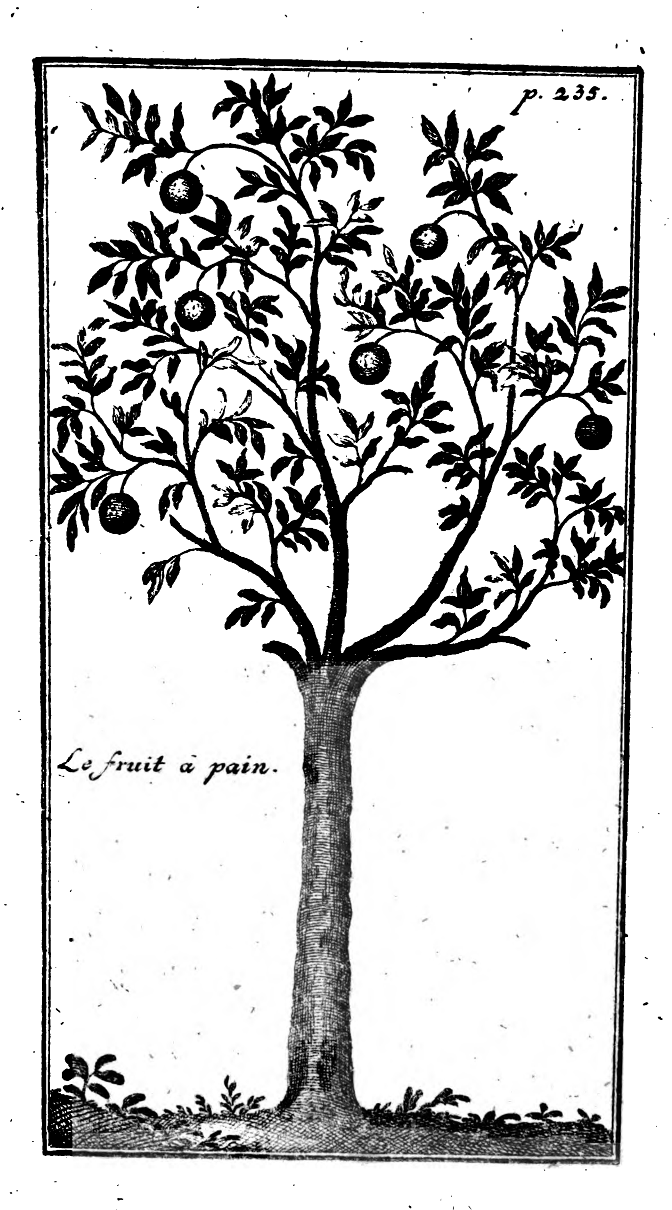
§. LIII.

Délices de l'Ile de Tinian, *en Amérique, & du* Fruit à pain.

CETTE Ile eſt une des Iles Marianes, de l'Océan Oriental. Sa longueur eſt d'environ douze milles, & ſa largeur va à peu près à la moitié. Le terrain en eſt par-tout ſec, & tant ſoit peu ſablonneux, ce qui, en diminuant l'extrême fécondité du terroir, eſt cauſe que le gazon des prés & des bois eſt plus fin & plus uni, qu'on ne le trouve ordinairement dans des climats chauds. Le pays, dit Monſr. Anſon, s'élève inſenſiblement depuis le rivage, où nous al-

lions faire de l'eau, jusqu'au milieu de l'Ile, de telle sorte pourtant qu'avant que d'arriver à la plus grande élévation, on trouve plusieurs clarières en pente douce, couvertes d'un trêfle très-fin, entremêlé de différentes sortes de fleurs, & bordées de bois de beaux & grands arbres, dont plusieurs portent d'excellens fruits. Le terrain des plaines est uni, & celui des bois n'a presque point de brossailles. Les bois sont terminés aussi nettement, dans les endroits où ils touchent aux plaines, que si la disposition des arbres avoit été l'ouvrage de l'Art. Ce mélange de bois & de plaines, joint à la varieté des hauteurs & des valons, nous fournissoit une grande quantité de vues charmantes. Les heureux animaux, qui, durant la plus grande partie de l'année, sont les seuls maîtres de ce beau pays, contribuent aussi à y donner un air enchanté. On voit quelquefois des milliers de bœufs paître ensemble, dans une grande prairie, & ce spectacle est d'autant plus remarquable, que tous ces animaux sont d'un beau blanc, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires. Et quoique l'Ile soit sans habitans, les cris continuels & la vue de la volaille qui couroit en grand nombre dans les bois, excitoit à tout moment en nous des idées de Hameaux & de Villages, & contribuoient beaucoup à embellir ce séjour. Le nombre des Bœufs, dont cette Ile étoit peuplée, nous parut monter au moins à dix mille; & comme ils n'étoient nullement farouches, nous pouvions aisé-

ment



Le fruit à pain.

ment en aprocher. Nous en tuames d'abord à coups de fusil; mais à la fin nos gens les prirent facilement à la course. La chair en étoit très-bonne, & à ce que nous trouvames, plus aisée à digérer qu'aucune autre de la même sorte que nous eussions mangée ailleurs.

La volaille étoit excellente, & se prenoit aussi à la course; car d'un seul vol ces Oiseaux s'éloignoient à peine de cent pas, & cela même les fatiguoit tellement, qu'ils avoient peine à s'élever une seconde fois en l'air; desorte que nous en attrapions tant que nous voulions, les arbres étánt assez séparés les uns des autres, & point entremêlés de broussailles.

Outre le bétail & la volaille, nous trouvames une grande quantité de cochons sauvages, qui furent pour nous un mets exquis.

Cet endroit étoit non seulement très-agréable pour nous, à cause de l'abondance & de la bonté des vivres; mais aussi tel que nous le pouvions souhaiter pour nos malades attaqués du scorbut, qui avoit déja fait de si cruëls ravages parmi nous. Les bois étoient pleins de Cocotiers, qui nous fournissoient leurs noix & leurs choux, des goyaves, des limons, & des oranges, tant douces qu'amères.

Du fruit à pain.

Il y a aussi une sorte de fruit particulier à ces Iles, que les Indiens nomment *Rima*, mais que nous apellions le *Fruit à pain*, car nous le man-

gions

gions au-lieu de pain, durant le séjour que nous fimes dans l'Ile, & généralement tout notre monde le préféroit même au pain, si bien que pendant notre séjour en cet endroit, on ne distribua point de pain à l'équipage. Ce fruit croit sur un grand arbre, qui s'élève assez haut, & qui vers la tête se divise en grandes branches, qui s'étendent assez loin. Les feuilles de cet arbre sont d'un beau verd foncé: elles ont les bords dentelés, & peuvent avoir depuis un pied jusqu'à dix-huit pouces de longueur. Le fruit vient indifféremment à tous les endroits des branches, & la figure en est plustôt ovale que ronde. Il a une écorce épaisse & forte, & environ sept ou huit pouces de longueur. On ne le mange que quand il a toute sa taille, mais qu'il est verd encore; en cet état il ne ressemble pas mal à un cul d'artichaut, tant en goût qu'en substance. Quand il devient tout-à-fait mûr, il est mou & jaune, & acquiert un goût doucereux & une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une pêche mûre; mais on prétend qu'alors il est malsain, & qu'il cause la dyssenterie.

Outre les fruits, dont nous avons fait mention, nous trouvames dans l'Ile de Tinian plusieurs végétaux excellens contre le Scorbut, comme des Mélons d'eau, de la dent de lion, de la menthe, du pourpier, du *cochléaria* & de l'oseille, que nous dévorames avec avidité; parce que c'est un puissant remède contre le Scorbut. Outre la volaille, nous trouvames au milieu de l'Ile deux

deux grands lacs d'eau douce, remplis de canards, de sarcelles & de corlieux: sans compter les pluviers sifflans qui y étoient en quantité.

On sera aparemment surpris, qu'un séjour si richement pourvu de tout ce qui peut contribuër à l'entretien de la vie, & d'ailleurs si charmant fût entièrement inhabité, sur-tout étant peu éloigné de quelques autres Isles, qui doivent en tirer une partie de leur subsistance. La réponse à cette difficulté est, qu'il n'y a pas cinquante ans, que cette Ile étoit encore peuplée. Les Indiens, que nous avions pris, nous assurérent que les trois Iles, de *Tinian*, de *Rota* & de *Guam*, fourmilloient autre-fois d'habitans, & que Tinian seul contenoit trente mille ames: mais une maladie épidémique ayant emporté bien du monde dans ces Iles, les Espagnols ordonnèrent à tous les habitans de Tinian de venir s'établir dans Guam, pour y remplacer les morts. Il fallut obéïr. Mais la pluspart tombérent dans un état de langueur, & moururent bientôt de chagrin, d'avoir été obligés d'abandonner leur patrie & leur ancienne manière de vivre.

Il faut que le nombre de ces habitans ait été très-grand, puisque les ruïnes de ce pays le prouvent suffisamment. Ces ruines consistent presque toutes en deux rangs de piliers de figure pyramidale, de la hauteur d'environ treize pieds, & surmontés d'un demi-globe. Ils ont pour base un quarré, & sont à la distance de six pieds de l'un à l'autre, & le double de cet espace sépare

pare ordinairement les rangs. Suivant le dire des prisonniers, ces piliers avoient apartenu à des Monastères Indiens, & la chose est d'autant plus vrai-semblable, qu'on trouve parmi les païens plusieurs institutions de ce genre. Toute l'Ile est parsemée de ces piliers.

La quantité & la bonté des fruits, & en général des vivres qu'on trouve dans cette Ile, la beauté de ses plaines, la fraicheur de ses bois, qui exhalent une odeur admirable, l'inégalité avantageuse de son terrain, & l'agréable diversité de ses vues, sont des articles que l'on a déja parcourus. J'ajouterai ici, que tous ces avantages sont encore considérablement augmentés par un autre avantage sans prix, qui est que les vents frais, qui y souflent presque continuëllement, & les pluies qui y tombent, quoi que rarement & pas long-tems, sont aparemment cause que l'air y est admirablement sain. J'en dois porter ce jugement, puisqu'il contribua si puissamment à faire recouvrer la santé à nos malades, & qu'il nous donna à tous un apétit dévorant. Ce dernier effet fut si visible, que quelques-uns de nos Officiers, qui avoient toujours été petits mangeurs, devinrent ici des gloutons. Mais si l'apétit étoit grand, la digestion se faisoit aussi à merveille; car après avoir déjeuné d'un bon morceau de bœuf, nous attendions bientôt après avec impatience l'heure du diner.

§. LIV.

Origine du Proverbe, Ferrer la mule.

CES MOTS se disent des valets & des servantes, & signifient *tromper son maître ou sa maitresse*, en leur disant qu'on a un peu plus acheté les choses qu'ils nous ont donné ordre d'acheter, que véritablement on ne les a achetées.

L'origine de cette façon de parler vient d'une action que fit autre-fois le Muletier de l'Empereur Vespasien, comme le raporte Suétone. Il fit avoir audience de l'Empereur à une personne, à qui il l'avoit promise pour de l'argent, faisant arrêter la litière de Vespasien, sous prétexte de ferrer une des Mules qui étoit déferrée. Ce que l'Empereur ayant appris, il voulut partager avec son Muletier le profit qu'il avoit fait à ferrer la mule.

§. LV.

STANCES SPIRITUELLES.

Tout nous parle de la puissance & de la bonté de Dieu.

Louëz Dieu par toute la Terre,
Non pour la crainte du tonnerre,
Dont il ménace les humains;
Mais parce que sa gloire en merveilles abonde,
Et que tant de beautés qui reluisent au Monde,
Sont les ouvrages de ses mains.

Sa

Sa Providence libérale,
Est une source générale,
Toujours prête à nous arroser:
L'Aurore & l'Occident s'abbreuvent en sa course.
On y puise en Afrique, on y puise sous l'Ourse,
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas lui qui fait aux ondes,
Germer les semences fécondes,
D'un nombre infini de poissons?
Qui peuple de troupeaux les bois & les montagnes,
Donne aux prés la verdure, & couvre les campagnes,
De vendanges & de moissons?

Il est bien dur à sa justice,
De voir l'impudente malice,
Dont nous l'offensons chaque jour:
Mais comme notre Père il excuse nos crimes;
Et même ses courroux, tant soient-ils légitimes,
Sont des marques de son amour.

Nos affections passagères,
Tenant de nos humeurs légères,
Se dissipent en un moment:
Quelque nouveau désir comme un vent les emporte;
La sienne toujours ferme, & toujours d'une sorte,
Se conserve éternellement.

§. LVI.

§. LVI.

Pouvoir du PEUPLE ROMAIN.

LE POUVOIR du Peuple Romain étoit fort considérable. Il étoit seul maitre & arbitre des récompenses & des châtimens, ce qui fait la partie essentielle du Gouvernement. Il condannoit souvent à des amendes pécuniaires ceux même qui avoient été dans les plus grandes charges, & il avoit seul le droit de condanner à mort les citoyens Romains. Et dans ce dernier cas on observoit à Rome une coutume fort louable, & digne d'être remarquée; qui étoit, de laisser à celui qui étoit accusé d'un crime capital le pouvoir de prévenir le jugement, & de se retirer dans quelque ville voisine, où il passoit le reste de sa vie en paix & en liberté, dans un exil volontaire.

C'étoit le Peuple qui par ses suffrages conféroit toutes les charges & les dignités, qui sont dans une République la plus belle recompense du mérite & de la probité. Il avoit seul le droit d'établir & d'abroger des Loix: &, ce qui est encore plus considérable, c'étoit lui qui délibéroit de la paix & de la guerre, qui décidoit des alliances, des traités de paix, des conventions avec les Peuples & les Princes étrangers. Qui n'auroit pensé qu'un tel Gouvernement étoit absolument populaire & démocratique?

§. LVII.

Homme sauvage.

L'on a de la peine à se figurer un monstre qui sous une figure humaine, ne soit qu'une bête, & qu'on apelle l'Homme sauvage de l'Isle de Borneo; cependant voici l'extrait d'une lettre écrite des Indes, le 10 de Janvier 1700, qui atteste la chose.

„ Le 19 Mai 1699, étant à la rade de Ba-„ tavie, je vis moi-même sur le *London*, frégat-„ te Angloise qui venoit de Borneo, un de ces „ hommes sauvages, qui n'avoit encore que „ trois mois, haut d'environ deux pieds, cou-„ vert de poil, mais fort court encore. Il avoit „ la tête ronde, & très semblable à celle de „ l'homme, des yeux, une bouche, & un men-„ ton un peu différens des nôtres pour la figu-„ re. Je n'ose lui donner de nez. Quand il se „ couche, c'est sur le côté, sur une de ses mains. „ Je lui trouvai le pouls au bras tel que nous „ l'avons. La taille de ces animaux, quand „ ils ont toute leur grandeur, égale celle des „ plus grands hommes. Mr. Jean Flours, Ca-„ pitaine du Vaisseau, nous dit qu'il en avoit „ tué un de trois balles. Ils courent plus vite „ que les Cerfs. Ils rompent dans les bois, des „ branches des arbres, dont-ils se servent pour „ assommer les passans. Quand ils peuvent en „ tuër quelqu'un, ils lui sucent le sang, qu'ils „ goûtent comme un breuvage délicieux.

§. LVIII.

§. LVIII.

De la tranquillité de l'esprit.

LA tranquillité de l'esprit fait le plus grand bonheur de cette vie; sans elle les richesses sont autant de biens superflus & inutiles; les honneurs ne sont qu'une fumée, qui s'évapore sans faire impression; les plaisirs ne sont que des amusemens qui passent avec une vitesse extrême.

Ah! qu'on est peu flaté de louange & d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorsque dans l'ame on soufre une vive douleur,
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire,
Pour avoir le repos du cœur!

§. LIX.

*De l'*Urim & Thummim, *chez les anciens Juifs.*

CES DEUX termes Urim & Thummim, signifient à la lettre, selon l'hébreu *les lumières & la perfection*, ou *les brillans & les parfaits*. Les septante l'ont traduit *la manifestation & la vérité*.

Les sentimens sont fort partagés sur la véritable signification de ces termes, & ce qu'ils vouloient proprement désigner.

Joseph, célèbre historien Juif & après lui plusieurs autres, tant anciens que nouveaux, ont prétendu que l'urim & thummim n'étoient

autre chose que les pierres précieuses du * rational du Grand-Prêtre, ou Souverain Sacrificateur, lesquelles par leur éclat extraordinaire, lui faisoient connoître la volonté de Dieu, & le succès des évènemens pour lesquels on le consultoit. Mais lorsque ces pierres ne rendoient point d'éclat, ou du moins qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire, on jugeoit que Dieu n'aprouvoit point la chose dont il étoit question.

§. LX.

Modestie & humilité de l'Imperatrice FLACCILLE.

On voulut plusieurs fois remontrer à l'Impératrice Flaccille, femme de Théodose, qu'il y avoit une dévotion plus conforme à sa dignité que la sienne; & qu'il n'étoit pas nécessaire, ni même bienséant, qu'elle s'abaissât jusqu'à ces derniers offices de pieté, qu'elle pourroit confier à quelqu'un de ses domestiques. Mais elle répondit: „Qu'elle laissoit à l'Empe„reur le soin de distribuër des trésors, & de „rendre à l'Eglise des services importans, en fai„sant servir à la gloire de la Réligion toute la „Majesté de l'Empire. Que pour elle, ce lui „étoit

* On apelle rational du jugement, ou pectoral du jugement une pièce de broderie, d'environ dix pouces en quarré, d'un tissu fort précieux, que le Grand-Prêtre des Juifs portoit sur sa poitrine, & qui étoit chargé de quatre rangs de pierres précieuses, sur chacune desquelles étoit gravé le nom d'une des tribus d'Israël.

„ étoit assez d'honneur, d'offrir à Dieu ses petits „ soins & l'humble service de ses mains; & „ qu'elle ne pouvoit lui témoigner sa reconoissance, qu'en descendant du Trône, où il l'a„ voit mise, pour le servir en la personne de „ ses Pauvres.

§. LXI.

Des CHEVALIERS ROMAINS.

LES CHEVALIERS tenoient le milieu entre le Sénat & le Commun-peuple; & le nom de Chevalier ou de Cavalier (car ces mots dans leur prémière origine ont la même signification, & s'expriment également en Latin par le mot *Eques*,) n'est pas seulement un terme de guerre, mais aussi un titre d'honneur. La raison de cela est qu'autre-fois il n'y avoit parmi les Romains que les plus distingués & les plus illustres, c'est à dire que ceux d'entre qui on choisissoit les Sénateurs, qui combatissent à cheval.

Les ornemens des Chevaliers étoient l'anneau & l'angusticlave, sorte de tunique ou de robe ornée par devant de deux bandes étroites de pourpre. Ils se distinguoient des Plébéïens par l'un & par l'autre, & des Sénateurs par l'angusticlave seulement. Il n'étoit donc pas permis aux Plébéïens de porter d'anneau mais seulement aux Chevaliers & aux Sénateurs, de qui les Chevaliers n'étoient distingués que par une angusticlave ou tunique ornée de bandes de pourpre plus étroites que celle des Sénateurs.

Outre les ornemens dont nous venons de parler, les Chevaliers avoient encore un privilège, qui étoit que personne ne s'assît dans les quatorze prémiers rangs des théatres, ou de l'amphithéatre, à moins qu'il n'eût le bien d'un Chevalier. Or le bien qu'il faloit pour être Chevalier étoit quatre-cens-mille sesterces.

On n'apelloit pas seulement Chevaliers Romains ceux dont les pères avoient porté ce titre, mais aussi les fils des Sénateurs, avant qu'ils eussent été reçus dans le Sénat.

Les Chevaliers étoient divisés en Chevaliers de ville & en Chevaliers de campagne. Les prémiers demeuroient à Rome, & c'étoit d'entr'eux principalement qu'on choisissoit les Sénateurs. Ceux qu'on apelloit Chevaliers de campagne demeuroient non-seulement à la campagne, mais aussi dans les villes municipales d'Italie.

Entre les occupations des Chevaliers Romains, tant de ceux qui demeuroient à Rome, que de ceux qui se tenoient à la campagne ou dans les villes municipales, celle de prendre les fermes publiques, c'est à dire, de lever les tributs & les autres revenus publics qui se tiroient des provinces, & d'en faire leur profit, moyennant un certain prix, dont ils étoient convenus avec les Censeurs, étoit une des principales. Aussi les Fermiers publics étoient-ils presque tous de l'Ordre des Chevaliers, témoin ce que dit Ciceron, dans son Oraison pour Plancius: „C'est dans la „compagnie des gens d'affaires, qu'on trouve „l'élite

„l'élite & la fleur des Chevaliers Romains, l'or-„nement de la ville, la force & l'appui de la „République.

§. LXII.

STANCES.

Le Matin.

L'AURORE sur le front du jour,
Sème l'azur, l'or & l'yvoire:
Et le Sôleil lassé de boire,
Commence son oblique tour.

La Lune fuit devant nos yeux;
La Nuit a retiré ses voiles:
Peu à peu le front des étoiles,
S'unit à la couleur des cieux.

Je vois les Agneaux bondissans,
Sur ces bleds qui ne font que naître:
Cloris chantant les mène paître,
Parmi ces côteaux verdissans.

Les Oiseaux par leur doux ramage,
A l'envi semblent adorer,
La lumière qui vient dorer,
Leur cabinet & leur plumage.

La charrue écorche la plaine;
Le bouvier qui suit les fillons,
Excite, à force d'éguillons,
Le couple des bœufs qui l'entraine.

 Alix

Alix aprête son fuseau:
Sa mère qui lui fait sa tâche,
Presse le chanvre, qu'elle attache
A sa quenouille de roseau.

Alidor cherche à son réveil,
Le trésor qu'il voyoit en songe:
Et se repaît du doux mensonge,
Qui le flatoit dans le sommeil.

Le Forgeron est au fourneau,
Et déja le charbon s'allume:
Le fer embrasé sur l'enclume,
Etincelle sous le marteau.

Cette chandelle semble morte,
Le jour l'a fait évanouïr:
Le Soleil vient nous éblouïr,
Voi qu'il passe à travers la porte.

Levons-nous; cet Astre charmant,
Nous avertit de rendre hommage,
A celui dont-il est l'image,
Et qu'il annonce incessamment.

§. LXIII.

De l'Aumone.

HÉLAS, disoit un fameux Prédicateur, vous refusez ce pauvre d'une main, qui porte un diamant, dont le prix pourroit entretenir & faire

faire subsister plusieurs familles. Je ne comprens pas comment un riche peut se voir du superflu, & voir en même tems des pauvres périr de nécessité & de misère. Ceux qui ont véritablement l'esprit du Christianisme, doivent plus craindre le superflu que la pauvreté. Mais comment connoître ce superflu? Pour le connoître ne vous réglez pas sur l'avidité, mais sur la charité. Ne consultez pas la vanité, la volupté; mais consultez la modération & l'équité. C'est une honteuse défaite aux riches de répondre à un pauvre, *Je n'ai point de monnoie;* il vaudroit autant dire *je n'ai pas de charité.* Celui qui a de l'or & de la Charité peut bien aisément trouver de la monnoie.

§. LXIV.

De la Circulation du Sang.

C'EST une chose certaine que le Sang circule ou tourne dans le corps; car puisque le sang va du cœur aux extrémités du corps par les artères, & retourne des extrémités au cœur par les veines, cela ne peut s'exécuter sans circuler, & c'est proprement ce mouvement alternatif qu'on apelle circulation du Sang.

La vitesse de cette circulation a quelque-chose de surprenant. La cavité gauche du cœur contient environ deux onces de Sang. Selon les observations de quelques Médecins elle en peut contenir davantage. Cette cavité se vuide à chaque battement de cœur. Il y en a qui prétendent

dent que le cœur bat 75 fois dans une minute. Suposé que dans une minute il batte précisément 60 fois, ce qui est une fois chaque seconde, le cœur battra 3600 fois par heure. Par conséquent dans une heure il passera par le cœur 7200 onces ou 600 livres de sang; ou ce qui revient au même, 25 livres de sang passeront par le cœur 24 fois dans une heure.

Si la masse du sang, comme le supose Lower, monte à 25 livres, tout le sang passera par le cœur 24 fois en une heure, ou 576 fois chaque jour.

§. LXV.

De CHARLEMAGNE.

CHARLES I. dit *le Grand*, & communément CHARLEMAGNE, Roi de France, prémier Empereur d'Occident, nâquit dans un château apellé Ingelheim, près de Mayence, environ l'an 742. (quelques-uns disent 747.) Il étoit fils ainé de PEPIN *le Bref*, & de *Berthe* ou Bertrade. Ayant été couronné après la mort de son père, à Noyon, le 9 Octobre de l'an 768, il commença son règne par la défaite de Hunaud, Duc d'Aquitaine, & par celle de Loup, Duc des Gascons.

Il devint Monarque absolu des François en 771, par la mort de Carloman son frère, qui lui avoit fait quelque peine. L'année suivante il domta les rebelles Saxons, dans une bataille près d'Osnabrug, & démolit un fameux Temple, dédié

dié à une fausse Divinité, dite *Ermensul*. En Italie, Didier, Roi des Lombards voulant abaisser la puissance du Pape, Adrien I. eut recours à Charlemagne, qui passa en 773 en Italie, avec une puissante Armée, & tailla celle de Didier en pièces. Il força ce Roi dans Pavie au mois de Juin 774, l'emmena prisonnier en France, & éteignit ainsi le Royaume des Lombards, 206 ans après sa fondation.

Ensuite il tourna une seconde fois ses armes contre les Saxons, & employa environ 13 années à les domter, jusqu'à ce qu'il les eut contraints d'embrasser le Christianisme; leur Roi Witikind s'étant aussi fait batiser. Charles passa aussi en Espagne l'an 778, contre les Sarrasins, où il prit un grand nombre de places, & envoya du secours au Roi de Léon. Comme il s'en retournoit avec son armée, qui raportoit un riche butin, les Gascons qui vivoient de voleries, se jettèrent sur l'arrière-garde dans les détroits des Pyrénées, & tuèrent un grand nombre d'Officiers. Là périt le fameux Roland, neveu du Roi, & les autres * Preux, que nos anciens Romans ont rendus plus célèbres que les Histoires. Après cette expédition Charles revint encore en Italie l'an 781, pour assoupir les remuemens d'Adalgise, fils de Didier, que Tassillon, Duc de Bavière, avoit fait soulever. Durant ce voyage le Pape couronna les deux fils de ce Monarque, Pepin, Roi d'Italie, & Louïs, Roi d'Alle-

* ou Vaillans hommes.

d'Allemagne. Depuis, pour châtier une seconde révolte des Saxons, Charles en 782 fit couper la tête à plus de quatre mille d'entr'eux. Il vainquit encore les Brétons en 786, & renferma dans un Monastère Aragise, Duc de Bénévent, & Taſſillon, Duc de Bavière, qu'on avoit condannés à perdre la tête.

L'année 788 & la ſuivante furent remarquables par la défaite des Huns, & des Eſclavons. Le Pape Léon III, qui avoit été indignement traité par quelques Romains, vint trouver Charles à Paderborn, pour lui demander ſa protection. Ce Prince paſſa pour la troiſième fois, ou, ſelon d'autres, pour la quatrième fois en Italie, afin de venger le Pape des outrages de ſes ennemis. Ce fut pour lors qu'il fut couronné à Rome Empereur d'Occident, l'an 800. Il étoit allé le jour de Noël à l'Egliſe de S. Pierre, pour y faire ſes prières; dans le tems qu'il les faiſoit, le Clergé, les Grands & le Peuple firent de fortes inſtances au Pape, de le couronner Empereur dans le même moment. Il ne lui eut pas plustôt mis la couronne Impériale ſur la tête, que tous ſe mirent à crier trois fois: *Victoire, & longue & heureuſe vie, à Charles Auguſte, grand & paiſible Empereur des Romains, couronné de Dieu.*

Alors l'Occident eut un Empereur, avec tout le pouvoir & toutes les marques des Empereurs Romains; car non-ſeulement Charles fut déclaré Céſar Auguſte, titres qui tirent leurs

noms

noms des deux prémiers Empereurs Romains, & qui ont été affectés à leurs successeurs; mais il prit aussi les mêmes ornemens dont ils avoient usé. Sur-tout il n'oublia pas l'Aigle Romaine; & plusieurs disent que ce fût lui, & non pas Constantin, qui commença à la porter éployée à deux têtes, avec une Couronne Impériale; pour marquer que l'Empire des Romains & celui d'Allemagne étoient soumis à sa Couronne; ou bien que la dignité d'Empereur & celle de Roi des Romains étoient jointes en sa personne.

Les meilleurs Historiens assurent que Charlemagne n'avoit point recherché ce couronnement. Ils ajoutent même que l'Empereur avoit dit, Que s'il eût su le dessein du Pape, il n'auroit point été à l'Eglise de S. Pierre, le jour qu'il fut couronné, quoi que ce fût le jour de Noël; en quoi ils disent que Charlemagne avoit raison, puisque bien loin que ce fût lui donner quelque avantage, c'étoit, ce semble, lui faire, en quelque façon, tenir de l'élection des Romains, ce qu'il ne tenoit que de son épée. Ainsi le Pape & le Peuple Romain n'ont point donné l'Empire à Charlemagne, & le Pape Leon III ne fit que la cérémonie de son couronnement, par un sentiment de reconnoissance, lui étant redevable de toute sa grandeur temporelle.

Charlemagne étendit prodigieusement les limites de son Empire; car au Royaume de

Fran-

France, qui comprenoit aussi la partie d'Allemagne, laquelle est entre la Saxe, le Danube & le Rhin, il ajouta l'Aquitaine, la Gascogne, le pays de Pyrénées & la Catalogne. Il unit encore à sa couronne le Royaume de Lombardie, & toute l'Italie, jusqu'à la Basse-Calabre. Il conquit de plus la Souabe, la Bavière, la Franconie, toute la Saxe, la Hongrie & la Transylvanie, l'Istrie, la Croatie, & la Dalmatie, à la réserve des villes maritimes, qu'il avoit laissées à l'Empereur de Constantinople, pour entretenir l'amitié & l'alliance qu'il avoit faite avec lui. Il joignit encore à ses conquêtes la partie de la Pologne, dont la Vistule fut les frontières, avec tout le pays qui s'étend le long de la Mer Baltique.

Après ces victoires, Charles ne s'occupa qu'à faire fleurir les Arts, les bonnes mœurs & la Réligion. Il fut aimé de ses sujets, & tous les Princes de la terre l'estimoient & le redoutoient. Les Chefs des Sarrazins d'Espagne & d'Afrique recherchèrent son alliance; & le superbe Aron Raschid qui méprisoit tous les Princes de la terre, lui envoya des présens considérables, avec un Eléphant; & sachant qu'il avoit de la dévotion pour la Terre-Sainte & pour Jérusalem, il les lui donna en propre, ne se réservant que le titre de son Lieutenant en ce pays-là. En 813, Charles associa à l'Empire son fils Louïs *le Debonnaire*, & le fit couronner à Aix la Chapelle. Il mourut le 28 Janvier de l'année suivante, & il fut enterré en l'Eglise de Notre-Dame, qu'il avoit fait bâtir.

bâtir. Son règne en France fut de 45 ans, quatre mois & quatre jours; en Italie de 40 ans; & il fut Empereur 13 ans, un mois & quatre jours.

Charles étoit beau de visage, bien fait de corps, & d'un port majestueux. Il avoit l'esprit doux, généreux, bienfaisant, enjoué, ennemi de la flaterie & du mensonge. Durant ses repas il se faisoit lire l'Histoire des Rois ses prédécesseurs. Il lisoit assidûment l'Ecriture-Sainte, & étudioit particulièrement les Oeuvres de S. Augustin, ayant toujours le volume de la Cité de Dieu au chevet de son lit. Il fit aussi rédiger par écrit les loix & les coutumes des pays assujettis à son Empire; il dressa des Capitulaires ou Ordonnances; & recueillit tous les anciens vers, qui concernoient les belles actions des Germains & des François, pour servir de Mémoire à leur Histoire qu'il avoit dessein de composer. Il attira les Savans en France, & sur-tout Alcuïn, qu'il fit venir d'Angleterre. Son amour pour les Sciences est encore connu par les Ecôles qu'il établit, par les observations qu'il faisoit sur les Astres, & par une Grammaire Allemande, qu'il composa pour enrichir sa Langue. Il étoit versé non-seulement dans les Langues & dans les sciences humaines; mais aussi dans les choses ecclésiastiques. Il bâtit un grand nombre d'Eglises, dans les villes de son Empire, fonda divers Evêchés en Allemagne, & plusieurs Abaïes qu'il dota de grands revenus. On prétend qu'il est mort d'une manière très sainte.

§. LXVI.

§. LXVI.

ENIGME EN *Virelai.*

Joliette,
Rondelette,
C'est aux champs,
Qu'on me cueille,
Et ma feuille,
Aux passans,
Sert d'ombrage.
Heureux l'âge,
Où la dent,
Aisément,
De ma loge,
Me déloge.
Quelque-fois,
De mon bois,
Retirée,
Et sucrée,
Je parois,
Bien blanchette,
De grisette,
Que j'étois.

La Noisette.

§. LXVII.

Caractère du Riche.

GITON a le teint frais, le visage plein, & les joues pendantes, l'œil fixe & assûré, les épaules

épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme & délibérée, il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, & il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit; il déploie un ample mouchoir, & se mouche avec grand bruit, il crache fort loin, & il éternue fort haut, il dort le jour, il dort la nuit, & profondément, il ronfle en compagnie. Il occupe à table & à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, & l'on s'arrête; il continue de marcher, & l'on marche; tous se réglent sur lui, il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-tems qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, & découvrir son front, par fierté & par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomtueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du tems; il se croit des talens & de l'esprit: il est riche.

§. LXVIII.

Caractère du Pauvre.

PHÉDON a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec & le visage maigre; il dort peu, & d'un sommeil fort léger; il est abstrait, rêveur, & il a avec de l'esprit l'air d'un stupide. Il ou-

blie de dire ce qu'il fait, ou de parler d'évènemens qui lui sont connus, & s'il le fait quelque-fois, il s'en tire mal. Il conte brièvement, mais froidement, il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire; il aplaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole, pour leur rendre de petits services; il est complaisant, flateur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelque-fois menteur; il est superstitieux, scrupuleux, timide. Il marche doucement & légèrement, il semble craindre de fouler la terre, il marche les yeux baissés, & il n'ose les lever sur ceux qui passent: il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle, il recueille furtivement ce qui se dit, & il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place, il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux, pour n'être point vû, il se replie & se renferme dans son manteau; il n'y a point de rue ni de gallerie si embarassée, & si remplie de monde, où il ne trouve moyen de passer sans éfort, & de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'une chaise; il parle bas dans la conversation, & il articule mal; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des Ministres & du Ministère, il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, & il atend qu'il soit

seul

ſeul pour éternuër, ou ſi cela lui arrive, c'eſt à l'inſu de la Compagnie, il n'en coûte à perſonne ni ſalut ni compliment; il eſt pauvre.

§. LXIX.

La paſſion combattue.

Vaine beauté que voulez-vous de moi?
Quels ſont vos droits, Iris, pour engager ma foi?
Ah! ſur mon cœur ceſſez de rien prétendre:
Ceſſez de le faire ſoufrir:
Le ciel ne l'a pas fait ſi ſenſible & ſi tendre,
Pour aimer ce qui doit périr.

§. LXX.

ORIGINE DES SIGNES DU ZODIAQUE, ou *Raport des mois de l'année avec les Conſtellations ou les ſignes du Zodiaque; par où l'on fait voir la vanité de l'Aſtronomie judiciaire.*

LE ZODIAQUE, ou Cercle des animaux, eſt un cercle que le Soleil décrit en faiſant ſon cours annuël. Les Etoiles qui ſe rencontrent ſur le paſſage du Soleil, ont été diviſées en douze portions rélatives aux douze mois de l'année, auxquelles les Egyptiens ont donné les noms de divers animaux, ſelon le raport qu'ils ont imaginé convenir avec les diverſes ſtations du Soleil & ces animaux.

Les Egyptiens, dis-je, pour partager l'an-

née d'une manière invariable & commode, divisèrent chacune des quatre saisons par trois cantons de différentes étoiles, & toute l'année en douze maisons, auxquelles ils donnèrent les noms de douze différens animaux, rélatifs à ce qui se passoit sur la terre, dans chacune des portions de l'année.

Le Soleil au Printems couvre la terre de biens. Ceux dont les anciens étoient le plus avides, & dont ils faisoient le plus de cas, étoient les *brebis*, les *vaches* & les *chèvres*. Pour désigner les biens & la fécondité que le Printems leur ramenoit, ils donnèrent aux trois constellations que le Soleil parcourt dans le Printems les noms de ces trois sortes d'animaux. La prémière constellation sous laquelle le Soleil se trouve après l'hyver, lorsque les jours & les nuits sont égaux, eut le nom du prémier animal, qui a coutume de naître alors, je veux dire de l'agneau, ou du *bélier* qui en est le père. Ils donnèrent à la seconde le nom de *taureau*; & comme les chèvres mettent bas plustôt deux petits, qu'un seul, ils donnèrent à la troisième constellation du Printems le nom de *gemeaux* ou de chevreaux, à la place dequoi les Grecs ont substitué sans raison les deux frères *Castor* & *Pollux*.

Quand le Soleil est parvenu au solstice de l'Eté, il cesse de s'avancer vers le pole: il commence à s'en aller à réculons vers l'équateur, & à retourner, pour ainsi dire, sur ses pas. C'est pourquoi les Egyptiens crurent devoir donner

aux

aux étoiles ſous lesquelles il eſt alors, le nom d'*écréviſſe*. Chacun connoit l'allure de cet animal, & rien n'étoit plus propre à déſigner la rétrogradation du Soleil. Les chaleurs exceſſives qui ſuivent firent regarder le Soleil comme étant dans ſa plus grande force, ce qu'ils déſignèrent en donnant à la conſtellation, ſous laquelle il eſt alors, le nom du *lion*, le plus terrible des animaux. La Moiſſon qui vient bientôt après fit caractériſer la ſixième conſtellation par la figure d'une jeune moiſſonneuſe, ou *d'une vierge*, qui porte un épi.

On ne pouvoit mieux exprimer l'aſtériſme ſous lequel arrive l'équinoxe qui égale les nuits aux jours, que par l'idée d'une *balance* en équilibre. Les maladies que le Soleil cauſe en ſe retirant, ou qui arrivent vers le milieu de l'Automne, firent donner aux étoiles ſuivantes le nom du *Scorpion*, parce que cet animal porte à ſa queue un éguillon avec une bouteille de poiſon, & qu'il fait uſage de l'un & de l'autre en fuyant. Le *Sagittaire* ou l'Archer qui vient enſuite, a raport à la chaſſe qu'on fait ſurtout après la chute des feuilles. Les Grecs ont ſubſtitué à la place d'un chaſſeur l'idée fabuleuſe d'un Centaure.

Comme l'écréviſſe qui marche à reculons, avoit ſervi à caractériſer le ſolſtice d'Eté, après lequel le Soleil recule toujours vers l'équateur tout au contraire pour déſigner le ſolſtice d'Hyver, après lequel le Soleil monte, & continue

toujours à monter jusqu'à l'autre tropique, ils choisirent le nom du *bouc* ou du *capricorne*, parce que ces animaux ont coutume de grimper tout en paissant, & continuent de monter en broutant toujours, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au plus haut des collines & des rochers. Le *Verseau* peut très-bien désigner les pluies, les neiges & la triste saison de l'hyver, qui est alors dans son fort. Enfin les deux poissons qu'on a unis par un lien, semblent avoir raport à la génération des poissons, qui commence à se déclarer sur la fin de l'Hyver, ou à la pêche qui commence alors à devenir bonne.

On ne donne cependant ceci que pour des conjectures, mais qui ne laissent pas d'avoir un grand air de vraisemblance. Et quand elles ne seroient pas toutes également heureuses, il suffit qu'il y en ait quelques-unes qui soient naturelles & sensibles, pour faire comprendre que ce sont des convenances de cette façon qui ont donné lieu aux anciens de nommer, comme ils ont fait, les douze signes du Zodiaque; ce qui ruine tout d'un coup tous les fondemens de l'Astrologie judiciaire, & des pratiques superstitieuses de l'Agriculture.

§. LXXI.

Le Sage du monde.

Le Sage écoute tout, s'explique en peu de mots,
Il interroge, & répond à propos.

Rare.

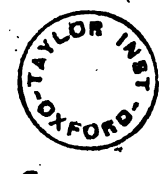
Rarement il ouvre la bouche,
Devant un plus sage que lui;
Il n'est point curieux des affaires d'autrui,
Et ce qui le regarde est tout ce qui le touche.
Jamais à s'affliger il n'est ingénieux,
Il s'accommode au tems, aux personnes, aux lieux.
Le repos de l'esprit est tout ce qu'il souhaite,
Et s'il n'a pas beaucoup de bien,
Du peu qu'il a son ame est satisfaite,
Et tout ce qu'il n'a pas il le compte pour rien.

§. LXXII.

Sur les Grandsparleurs.

Les grandsparleurs aiment mieux dire leurs affaires les plus secrettes, que de ne pas parler; aussi en voit-on peu qui réussissent dans leurs desseins. Le succès de la pluspart des entreprises dépend du sécrèt & de la dissimulation *, & c'est ce qui ne se trouve point dans ceux qui parlent beaucoup. Voici le portrait d'un grand parleur.

Le premier jour qu'André voulut m'entretenir,
Il me dit tout au long l'histoire de sa vie,
Et sans s'être informé si j'en avois envie,
Me conta le passé, le présent, l'avenir;



* La dissimulation est une vertu, quand on entend par là une réserve, ou retenue dans les paroles, qui ne fait tout à personne.

Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il se promet d'être,
Sa maison, ses parens, ses affaires, son maître;
Sans me donner le tems de répartir un mot.
Mais comme il me dit plus qu'il n'est aisé d'entendre,
Il m'aprit aussi plus qu'il ne vouloit m'aprendre,
Car dès le prémier jour, j'ai su que c'est un sot.

§. LXXIII.

Divisibilité merveilleuse de la matière.

LA PLUS mince parcelle de matière qu'on puisse imaginer en a dans son sein de plus minces à l'infini. L'imagination se perd dans cette multitude effroyable de petits êtres, & n'y trouve plus de prise. Car qu'on divise une particule de matière en de plus déliées au-delà de l'imagination, l'esprit y trouve toujours quelque chose qui regarde l'Orient, & quelque-chose qui regarde l'Occident; & ce qui regarde l'Occident n'est point ce qui regarde l'Orient. Ce point indivisible qu'on ne sauroit trouver, nous fait bien sentir les bornes de notre esprit & devroit bien confondre l'orgueil des Philosophes.

Pour mieux comprendre ce qu'il y a de merveilleux dans cette division infinie, il suffit qu'on sache par les effets que chaque partie sensible de matière, en contient d'insensibles & plus petites les unes que les autres. Dès habits parfumés de roses en conservent long-tems une odeur suave. Mr. Boyle dit qu'il avoit une paire de gands d'Espagne, qui depuis 29 ans parfumoient tout ce

qu'ils

qu'ils touchoient. Comment cela se fait-il, si les corps odoriférans ne renferment pas une multitude presqu'infinie de corpuscules, qui sont d'une petitesse incroyable, qui se détachent, se divisent, se répandent, voltigent de toutes parts, & viennent fraper l'odorat?

Combien de corps échapent à nos yeux par leur petitesse, que le microscope nous répresente comme de gros volumes de matière. Les plus petits êtres, dont la petitesse nous effraie, sont immenses, sont des Colosses, en égard à des millions d'autres. La mite est un des plus petits animaux sensibles, & cependant Mr. de Malézieu vit au microscope des animaux vivans 27 millions de fois plus petits qu'une mite. Il aperçut au travers de leur peau transparente des viscères, des œufs, une espèce de sang qui circuloit par des mouvemens contraires. Ces animaux 27 millions de fois plus petits que les plus petits de tous les animaux sensibles, ont donc dans leur petitesse presqu'infinie des yeux, des pieds, des intestins, des veines, des artères, un cœur, du sang. Quel maître a su animer de si petits volumes de matière? Quelle main a préparé les organes, & chaque membre destiné aux différentes fonctions de l'animal?

§. LXXIV.

Des CONSULS *& de leur pouvoir, chez les Romains.*

LES CONSULS chez les Romains étoient des Magistrats, qui par leur institution avoient

un pouvoir, presque égal à celui des Rois, & qui avoient été substitués aux Rois. Ils étoient les Chefs du Sénat & du Peuple. Tant qu'ils résidoient à Rome, ils avoient l'administration de toutes les affaires publiques. Tous les autres Magistrats, excepté les Tribuns du Peuple, leur étoient soumis & obligés de leur obéïr. C'étoit sur eux que rouloit tout ce qui regarde les délibérations du Sénat. Ils y introduisoient les Ambassadeurs, ils proposoient les affaires, ils formoient & faisoient rédiger par écrit les résolutions. C'étoit eux qui les portoient au Peuple, qui pour cet effet en convoquoit les Assemblées, où l'on devoit délibérer des affaires communes de la République, qui lui présentoient les Décrèts du Sénat pour les examiner, & qui, selon l'importance des choses, après un examen qui demandoit encore beaucoup de formalités, concluoient à la pluralité des suffrages. C'étoit à eux qu'étoit confié le soin de faire exécuter les Décrèts du Sénat, & les Ordonnances du Peuple rendues à leur requête. Pour cela ils étoient précédés des Licteurs, sorte de Gardes ou Huissiers, qui portoient des verges & des haches, & qui étoient les exécuteurs des criminels. Les ornemens des Consuls étoient une Robe bordée de pourpre, nommée en Latin *Praetexta* ou *Purpurea*, & un siège d'ivoire, où ils s'asseyoient dans leurs chariots, apellée la *Chaise Curule*. Ils présidoient à la création des Magistrats de la République. C'est pour cela qu'on les rapelloit si souvent

vent de l'Armée, & qu'on ne permettoit pas ordinairement qu'ils sortissent tous deux de l'Italie.

Pour ce qui regarde la guerre & les expéditions militaires, les Consuls avoient un pouvoir presque souverain. Ils étoient chargés du soin de lever les armées, de faire la répartition des troupes que chacun des peuples alliés devoit fournir, & de nommer les principaux Officiers qui devoient servir sous eux. Lorsqu'ils étoient en campagne ils avoient droit de condanner & de punir sans appel. Ils disposoient des deniers publics à leur gré, & faisoient quelle dépense ils jugeoient à propos, le * Questeur les accompagnant par-tout, & leur fournissant sur le fond qui leur avoit été mis entre les mains, les sommes qu'ils demandoient. En considérant la République Romaine par cet endroit, on auroit presque cru qu'elle étoit gouvernée par une autorité Royale & Monarchique.

§. LXXV.

Du Noeud Gordien.

QUAND il est question d'une difficulté que l'on croit insurmontable, on a coutume de dire: Que *c'est le Noeud Gordien.* Voici l'origine de ce terme.

Aléxandre le Grand allant à la conquête de l'Asie, vint à passer dans la Phrygie, dont la capitale s'appelloit Gordîon, ancien & fameux séjour du Roi Midas, située sur la rivière de Sangare. Il

* Le Trésorier.

Il y avoit dans cette ville un chariot, où étoit attaché le célèbre Nœud qu'on apelloit pour cela le Nœud Gordien. Ce Nœud qui attachoit le joug au timon, étoit fait si adroitement, & le lien faisoit tant de tours & de détours, qu'on ne pouvoit découvrir ni où il commençoit ni où il finissoit. Selon l'ancienne tradition du pays, un oracle avoit déclaré que celui qui pourroit le délier, auroit l'Empire de l'Asie. Aléxandre ayant pris la ville, & se persuadant aisément que cette promesse le regardoit, eut envie de voir ce chariot. Après plusieurs tentatives qui lui réussirent mal; *Il n'importe*, dit-il, *comment on le dénoue;* & l'ayant coupé avec son épée, il éluda ou accomplit l'oracle.

§. LXXVI.

EPITRE

A MONSEIGNEUR LE PRINCE.

Sur son retour d'Allemagne en 1645.

Soyez, Seigneur, bien revenu,
De tous vos combats d'Allemagne;
Et du mal qui vous a tenu
Sur la fin de cette campagne,
Et qui fit penser à l'Espagne,
Qu'enfin le Ciel pour son secours,
Etoit prêt de borner vos jours,
Et cette valeur accomplie,

Dont

Dont elle redoute le cours.
Mais dites-nous, je vous ſuplie,
La Mort qui dans le champ de Mars,
Parmi les cris & les allarmes,
Les feux, les glaives & les dards,
Le bruit & la fureur des armes,
Vous parut avoir quelques charmes,
Et vous ſembla belle autre-fois,
A cheval & ſous le harnois,
N'a-t-elle pas une autre mine,
Lorsqu'à pas lents elle chemine,
Vers un malade qui languit?
Ne ſemble-t-elle pas bien laide,
Quand elle vient tremblante & froide,
Saiſir un homme dans ſon lit?

Lorsque l'on ſe voit aſſaillir,
Par un ſecrèt venin qui tue,
Et que l'on ſe ſent défaillir,
Les forces, l'eſprit & la vue?
Quand on voit que les Médecins,
Se trompent dans tous leurs deſſeins,
Et qu'avec un viſage blême,
On entend demander tout bas,
Mourra-t-il; Ne mourra-t-il pas?
Ira-t-il juſqu'au quatorzième?
Monſeigneur, en ce triſte état,
Confeſſez que le cœur vous bat,

Ainſi

Ainsi qu'à tous tant que nous sommes ;
Et que vous autres Demi-Dieux,
Quand la mort ferme ainsi vos yeux,
Avez peur comme d'autres hommes.

Vous sembloit-il pas bien injuste,
Que sous l'ombrage des lauriers,
Qui mettent votre front auguste,
Au-dessus de tant de Guerriers,
Sous cette feuille verdoyante,
Que l'ire du Ciel foudroyante,
Respecte & n'oseroit toucher ;
La fièvre chagrine & peureuse,
Triste, défaite & langoureuse,
Eût le cœur de vous aprocher ?
Qu'elle arrêtât votre courage,
Qu'elle changeât votre visage,
Qu'elle fit trembler vos genoux ?
Ce que Bellone détruisante,
Dans le fer, les feux & les coups,
Ni Mars au fort de son courroux,
Ni la Mort tant de fois présente,
N'avoit jamais pû dessus vous ?

Voyant qu'un trépas ennuyeux,
Vous alloit mener dans ces lieux,
Que nous apellons l'Onde noire,
Autrement manoir Stygieux,

Vous

Vous consoliez-vous sur la gloire,
De vivre long-tems dans l'Histoire?

Les neuf Filles de Jupiter,
Qui savent tant d'autres merveilles,
Avecque leurs voix sans pareilles,
N'ont pas l'art de résusciter:
La Mort ne les peut écouter,
Car la cruëlle est sans oreilles.
On a beau gémir & prier,
Beau se plaindre, heurler & crier,
Blâmer la rigueur de ses armes;
Tout ce bruit n'est point entendu:
Pour nos plaintes & pour nos larmes,
Pour nos cris & pour nos vacarmes,
On ne voit rien qu'elle ait rendu.

Commencez enfin à songer,
Qu'il importe d'être & de vivre;
Pensez mieux à vous ménager:
Quel charme a pour vous le danger,
Que vous aimiez tant à le suivre?
La Mort fait ses traits élancer,
Car un peu de plomb peut casser,
La plus belle tête du monde,
Par une force sans seconde.

Qui

Qui l'a bonne y, doit regarder,
Mais une telle que la vôtre,
Ne se doit jamais hazarder:
Pour votre bien & pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.

C'est injustement que la vie,
Fait le plus petit de vos soins:
Dès qu'elle vous sera ravie,
Vous en vaudrez la moitié moins.
Soit Roi, soit Prince, ou Conquérant,
On déchet bien fort en mourant:
Ce respect, cette déférence,
Cette foule qui suit vos pas,
Toute cette vaine aparence,
Au tombeau ne vous suivront pas.
Quoi que votre esprit se propose,
Quand votre course sera close,
On vous abandonnera fort;
Et, Seigneur, c'est fort peu de chose,
Qu'un demi-Dieu, quand il est mort.

Quoi que la Gloire nous promette,
Avec ces titres éternels,
Qu'on gagne en servant ses autels,
La Renommée & sa trompette,
N'ont que des sons vains & mortels;
L'aveugle Fortune dispose,

De

De ces noms pour qui l'on s'expose:
Les plus grands, les plus estimés,
Vieillissent comme toute chose,
Ou dans l'oubli sont abimés.
Aimez, Seigneur, aimez à vivre;
Et faites que de vos beaux jours,
Le long & le fortuné cours,
De toutes craintes nous délivre.
Conservez-vous pour l'Univers:
Parmi tant de périls divers,
De vos faits allongez l'histoire;
Et voyant qu'un destin puissant,
Doit à votre bras agissant,
Tous les Etés une victoire,
Pour la France & pour votre gloire,
Tâchez d'en vivre jusqu'à cent.

§. LXXVII.

Question ingénue.

UN ARCHEVÊQUE de Cologne passant un jour dans un village, accompagné de plusieurs hommes armés, un Paysan se prit fort à rire en le voyant. Ce Prélat s'en étant aperçu, lui demanda la cause de son ris. C'est, Monsieur, dit-il, qu'il me semble que votre * Prince Saint Pierre n'alloit point ainsi en cam-

* Les Catholiques-Romains apellent Saint Pierre le Prince des Apôtres.

campagne, avec tant d'hommes armés. Mon ami, lui dit l'Archevêque, je marche ainsi accompagné, parce que je suis Duc, aussi bien qu'Archevêque. *Je le crois*, lui répondit le Paysan; *mais*, ajouta-t-il, Monsieur, *Si le Duc va en Enfer, où pensez-vous qu'ira l'Archevêque?*

§. LXXVIII.

Du Lagetto, *&* *de son Usage.*

LE LAGETTO est un arbre d'une médiocre grandeur, qui croit dans les montagnes méditerranées de la Jamaïque. Ses feuilles ressemblent à celles du laurier. L'écorce extérieure est dure & brune, à-peu-près comme celle des autres arbres. Mais ce qui est fort surprenant, c'est que l'écorce intérieure, qui paroit d'abord blanche & assez solide, est composée de douze à quatorze couches, qui peuvent être séparées facilement en autant de pièces d'étoffe ou de toile. La prémière de ces couches, qui vient après la grosse écorce, forme un drap assez épais pour faire des habits, les couches intérieures ressemblent à du linge, & sont propres à faire des chemises. Mais toutes ces couches de l'écorce intérieure dans les plus petites branches, sont autant de toiles de gaze ou de dentelle très-fine; (qui s'étend & se resserre comme un rézeau de soie.) On fit autre-fois présent d'une cravatte à dentelle de Lagetto à Charles II. Roi de la Grande-Brétagne. Toutes ces toiles sont assez fortes

pour

pour être lavées & blanchies comme les toiles ordinaires.

§. LXXIX.

EPIGRAMME.

Science d'un certain Baron.

J'ai crû long-tems en conscience,
Que ce Baron ne savoit rien:
Mais j'en découvre la Science,
Et je trouve qu'il sifle bien.

§. LXXX.

De quelle manière DEMOSTHÈNE *devint grand Orateur.*

DEMOSTHÈNE nâquit l'an du monde 3623, deux-cents quatre-vingts ans avant Cicéron. Il eut pour père, non un forgeron crasseux & enfumé, comme il semble que Juvénal le veut faire entendre, mais un homme assez riche & qui faisoit valoir des forges. Ce n'est pas que la naissance la plus basse pût faire tort à la réputation de Démosthène. Ses ouvrages sont un titre de noblesse supérieur à tout ce que le monde a de plus brillant.

Le père de Démosthène laissa de bien en mourant quatorze talens, ou quatorze mille écus. Son fils n'avoit alors que sept ans. Il eut le malheur de tomber entre les mains de tuteurs intéressés & avares, qui ne songeoient qu'à profiter de son bien. Ils poussèrent leur

ſordide avarice juſqu'à refuſer aux Maîtres de leur pupille le juſte honoraire qui leur étoit dû. Il ne fut donc pas élevé avec tant de ſoin que le demandoit un naturel auſſi excellent que le ſien: outre que la foibleſſe de ſa complexion & la délicateſſe de ſa ſanté, jointe à l'exceſſive tendreſſe d'une Mère qui l'aimoit uniquement, ne permettoient pas à ſes Maîtres de le preſſer beaucoup pour l'étude.

Il étudia ſous Iſée, & trouva moyen d'avoir les préceptes de la Rhétorique qu'Iſocrate enſeignoit. Platon contribua auſſi beaucoup à former Démoſthène: & il eſt aiſé de reconnoitre dans les écrits du diſciple le ſtile noble & ſublime du Maître. Mais il paſſa bientôt de ces écoles à celle du Bareau, n'ayant que ſeize ans. L'Orateur Calliſtrate, plaidant une célèbre cauſe, fut écouté avec grande attention, & ayant eu un ſuccès extraordinaire, Démoſthène fut ſenſiblement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'orateur, & encore plus du ſouverain pouvoir qu'a l'éloquence ſur les eſprits, dont elle diſpoſe en maitreſſe abſolue. Il en ſentit lui-même l'effet, & ne pouvant réſiſter à ſes charmes, il s'y livra entièrement dès ce jour, renonça à toute autre étude & à tout autre plaiſir; & tant que Calliſtrate demeura à Athènes, il s'attacha à lui & profita des ſes conſeils.

Le prémier eſſai qu'il fit de ſon éloquence fut contre ſes tuteurs, qu'il obligea de lui reſti-

restituer une partie de son bien. Animé par cet heureux succès, il se hazarda de parler devant le Peuple. Il y réussit tout à fait mal. Il avoit une voix foible, la langue embarrassée, & la respiration fort courte: & cependant ses périodes étoient si longues, qu'il étoit souvent obligé de les interrompre pour respirer. Il fut donc siflé de tout l'auditoire, & s'en retourna entièrement découragé, & résolu de renoncer pour toujours à une fonction dont il se croyoit incapable. Un de ses Auditeurs, qui au travers de ces défauts avoit aperçu en lui un excellent fond de génie, & une éloquence assez aprochante de celle de Péricles, lui fit reprendre courage, par l'idée flateuse d'une si glorieuse ressemblance, & par les salutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une seconde fois devant le peuple, & n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournoit la tête baissée & plein de confusion, un des plus excellens Acteurs de ce tems, qui étoit son ami, nommé Satyrus, le rencontra, & ayant apris de lui-même la cause de son chagrin, il lui fit entendre que le mal n'étoit point sans remède, & que tout n'étoit pas si désespéré qu'il le croyoit. Il lui demanda seulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle: ce qu'il fit sur le champ. Satyrus les ayant répetés après lui, leur donna tout une autre grace, par le ton, le geste, & la vivacité avec lesquels il les prononça; ensorte

que Démosthène lui-même les trouva tout différens. Il sentit bien ce qui lui manquoit, & s'apliqua à l'acquérir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, & pour se perfectionner dans la prononciation, dont son ami lui avoit fait connoître le prix, paroissent presque incroyables, & font bien voir qu'un travail opiniâtre surmonte tout. Il bégayoit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entre autres celles qui commencent le nom de l'art qu'il érudioit: * & avoit l'haleine si courte, qu'il ne pouvoit suffire à prononcer une période entière sans s'arrêter. Il vint à bout de vaincre tous ces obstacles, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, & prononçant ainsi plusieurs vers de suite à haute voix, sans interrompre, & cela même en marchant, & en montant par des endroits fort roides, & fort escarpés: ensorte que dans la suite, nulle lettre ne l'arrêta, & que les plus longues périodes n'épuisoient point son haleine. Il fit plus. Il alloit sur le bord de la mer, & dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités, il y prononçoit des harangues, pour s'aprivoiser, par le bruit confus des flots, aux émeutes du peuple, & aux cris tumultueux des assemblées.

Démosthène ne prit pas moins de soin du geste que de la voix. Il avoit chez lui un grand miroir, qui étoit son maître pour l'action, & devant

* La Rhétorique.

devant lequel il déclamoit, avant que de parler en public. Pour se corriger d'un défaut qu'il avoit contracté par une mauvaise habitude, qui étoit de hausser continuëllement les épaules, il s'exerçoit debout dans une espèce de tribune fort étroite, où pendoit une halebarde, afin que si dans la chaleur de l'action ce mouvement venoit à lui échaper, la pointe de cette halebarde lui servît d'avertissement & de punition tout ensemble.

Il fut bien payé de toutes ses peines, puisque ce fut par ce moyen qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puisse aller. C'est qu'il en connoissoit bien le prix & l'importance. Aussi quand on l'interrogea, à trois différentes reprises, sur la qualité qu'il jugeoit la plus nécessaire à l'Orateur, il ne dit autre chose, si-non que c'étoit la prononciation; voulant insinuër par cette réponse répétée jusqu'à trois fois, que cette qualité étoit celle dont le défaut pouvoit le moins se couvrir, & qui étoit la plus capable de couvrir tous les autres. Il falloit qu'il en fît grand cas, puisque pour s'y perfectionner, il consacra jusqu'à dix mille drachmes, quoi qu'il ne fût pas riche.

Son aplication à l'étude n'étoit pas moins étonnante. Pour être éloigné du bruit, & moins sujet aux distractions, il se fit faire un cabinet souterrain, où il s'enfermoit quelque-fois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête, pour se mettre hors d'état de sortir.

S 4 C'est

C'eſt là qu'à la lueur d'une petite lampe, il compoſa ces harangues admirables, dont ſes envieux diſoient qu'elles ſentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillés avec trop de ſoin. „ On voit bien, repliquoit-il, que les „ vôtres ne vous ont pas tant couté de peines. „ Il ſe levoit extrêmement matin, & il avoit coutume de dire qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour ſe perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de ſa propre main juſqu'à huit fois l'Hiſtoire de Thucidide, pour ſe rendre plus familier le ſtile de ce grand homme.

Démoſthène, après avoir exercé ſon talent pour la parole dans quelques cauſes particulières, ſe produiſit au grand jour, & parut ſur la Tribune aux Harangues, pour y traiter des affaires publiques; ce qu'il fit avec tout le ſuccès poſſible. Au jugement de Cicéron, ce ſuccès alla ſi loin, qu'il ſe faiſoit un concours de toute la Grèce, à Athènes, pour entendre parler Démoſthène; & il ajoute qu'avec un mérite comme le ſien, la choſe ne pouvoit pas être autrement. Si l'on en croit Philippe, & ſur cette matière c'eſt un témoin certainement digne de foi & non récuſable, l'éloquence de Démoſthène lui faiſoit plus de tort elle ſeule, que toutes les troupes & toutes les flotes des Athéniens. Ses harangues, diſoit-il, étoient comme des machines de guerre, & des batteries dreſſées de loin

contre

contre lui, par lesquelles il renversoit tous ses projets, & ruïnoit toutes ses entreprises; sans qu'il fût possible d'en arrêter l'effet. Car moi-même, (c'est Philippe qui parloit ainsi,) si j'avois assisté à l'assemblée, & que j'eusse entendu haranguer ce véhément Orateur, j'aurois conclu tout le prémier qu'il faloit me déclarer la guerre. Nulle ville ne paroissoit imprenable à ce Prince, pourvû qu'il y pût faire monter un mulet chargé d'or; mais il avouoit avec douleur qu'à cet égard Démosthène étoit invincible, & qu'il l'avoit toujours trouvé inaccessible à ses présens.

Le désintéressement de Démosthène lui fait autant d'honneur que son Eloquence; & est d'autant plus estimable que cette prémiére qualité est rare aujourd'hui.

§. LXXXI.

De la Ville de VÉNISE.

VÉNISE est l'une des plus belles, des plus riches, des plus cèlébres & des plus considérables villes du monde, située en Italie. Elle est la capitale de la République de Vénise dans le Dogat, avec un Patriarche & une Université. On y compte 180000 habitans; & quoi que sans aucunes fortifications on peut la regarder comme une des plus fortes places de l'Europe. On l'apelle *Vénise la riche*. Les beautés principales de cette illustre ville sont, la Place S. Marc, où l'on voit un superbe Palais, où réside le Doge & la pluspart des Officiers de la République, & une Eglise magni-

fique, dont on admire sur-tout la tour: les quartiers apellés *la Mercerie & Rialte*, l'Arsénal & le grand canal, qui divise la ville en deux parties, & sur lequel il y a un beau pont. Il y a peu de villes où il y ait un plus grand nombre d'Eglises; elles sont toutes très-belles & ornées de tableaux des plus grands Maîtres.

Vénise doit son origine à quelques familles de Padoue, qui pour éviter la fureur des Goths qui inondoient l'Italie dans le V. siècle, se retirèrent dans l'endroit où cette ville est située, & y bâtirent quelques maisons, qui donnèrent dans la suite occasion d'y bâtir une ville.

Vénise est traversée dans tous les sens d'un grand nombre de canaux, bordés de beaux quais, & qui la divisent en une quantité prodigieuse d'Iles, desorte qu'il n'y a presque point d'endroit où l'on ne puisse aborder en barque. De quelque côté qu'on y aborde, l'aspect en est également beau & singulier. Les rues y sont fort étroites, mais comme on n'y trouve point de voitures, on y marche commodément. Ceux qui ne veulent point aller à pied, vont en gondoles sur les canaux. La ville est toute bâtie sur pilotis, au centre des Lagunes, sur le Golfe de son nom, où aboutissent plusieurs rivières. Cette situation avantageuse pour le commerce, fait qu'il y a peu de villes, où il s'en fasse un plus grand qu'à Vénise; il consiste principalement en étoffes de

de soie, en points, ouvrage de verre, glaces de miroirs & autres choses.

§. LXXXII.

PARAPHRASE DU PSAUME CXLV.

Vanité des espérances mondaines. Dieu seul mérite d'être aimé. Grandeur aparente des Rois, anéantie après la mort.

N'espérons plus, mon ame, aux promesses du Monde,
Sa lumière est un verre, & sa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre;
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des Rois tout le tems de nos vies,
A soufrir des mépris, à ployer les genous:
Ce qu'ils peuvent n'est rien, ils sont comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière,
Que cette Majesté si pompeuse & si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers.
Et dans ces grands tombeaux où leurs ombres hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là

Là ſe perdent les noms de Maîtres de la Terre;
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre:
Comme ils n'ont plus de ſceptre ils n'ont plus de flateurs;
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune,
Faiſoit leurs ſerviteurs.

§. LXXXIII.

Des Eclipſes.

TOUT le monde eſt témoin des Eclipſes du Soleil & de la Lune: il y a quelque honte d'en ignorer abſolument la cauſe. On ſait que les Eclipſes du Soleil n'arrivent que parce que la Lune, qui eſt un corps * opaque, étant placée entre la terre & le Soleil, intercepte la lumière qui devroit venir du Soleil à la terre: Et que celles de Lune n'arrivent que parce que la terre, étant placée directement entre la lune & le Soleil, empêche le Soleil d'éclairer la lune. C'eſt pourquoi les éclipſes du Soleil n'arrivent que quand la lune eſt nouvelle, & celles de lune que quand elle eſt pleine. Ce qu'il y a ici de plus ſurprenant, c'eſt que les Aſtronomes les prédiſent avec tant de juſteſſe, qu'une erreur de quelques minutes paſſe parmi eux pour une erreur conſidérable.

§. LXXXIV.

* Ou obſcur.

§. LXXXIV.

De LUCUMON & *de* TANAQUIL.

SOUS le règne d'Ancus Martius, étoit venu s'établir à Rome un étranger nommé Lucumon. Démarate son père étoit de Corinthe, & de la race des Bacchiades, la plus puissante du pays, & qui avoit long-tems tenu le premier rang. Il avoit amassé de très-grands biens, par le commerce qu'il faisoit dans les villes des Etrusques, les plus riches de l'Italie. Une sédition excitée à Corinthe par Cypsélus qui s'empara de la tyrannie, l'obligea d'en sortir, parce qu'il ne s'y trouvoit pas en sureté. Il emporta avec lui tout ce qu'il put de ses richesses & de ses effets, se réfugia à Tarquinie, l'une des plus florissantes villes de l'Etrurie, & y épousa une femme de la prémière qualité. Il en eut deux fils qu'il fit apeller Aruns & Lucumon. Celui-ci, devenu seul héritier des grands biens de son père par la mort d'Aruns, épousa Tanaquil, Dame d'une grande naissance, & qui n'étoit pas de caractère à soufrir patiemment que la maison où elle étoit entrée par son mariage le cédât en autorité & en puissance à celle où elle étoit née. Voyant que son mari étoit peu considéré à Tarquinie à cause de sa qualité d'étranger, meilleure femme que citoïenne elle résolut de quitter une ville qui lui avoit donné naissance, comptant pour sa patrie tout endroit où son mari seroit honoré. Rome lui parut un lieu propre pour les desseins qu'elle rou-

rouloit dans son esprit. Elle se flatoit que dans une ville nouvellement fondée, où le mérite fait la noblesse, il seroit facile à Lucumon, avec les grandes qualités qu'il avoit, de parvenir aux prémières places. L'exemple des étrangers qui y avoient règné, animoit son espérance. Elle n'eut pas de peine à persuader son mari, qui n'avoit pas moins d'ambition qu'elle, & qui ne tenoit à Tarquinie que du côté maternel. Ils partirent donc pour Rome avec tous leurs effets. Quand ils furent arrivés au Janicule, un aigle, dit-on, les ailes étendues, s'abaissant doucement sur le char où il étoit assis avec sa femme, lui enlève son chapeau : puis, après avoir voltigé quelque tems autour du char, en jettant de grands cris, le lui remet juste sur la tête. On sent assez, sans que j'en avertisse, ce qu'il faut penser de ce récit. Tanaquil, qui, selon la coutume de son pays, avoit été élevée dans la connoissance des auspices, embrasse tendrement son mari, & lui annonce, que, par cet évènement extraordinaire, les Dieux lui promettent clairement que la souveraine dignité de Rome lui est destinée.

Pleins de ces pensées & de ces éspérances il entrent dans Rome. Lucumon y prit le nom de Lucius, avec le surnom de Tarquinius, qui indiquoit son pays natal. Les grandes richesses de cet Etranger, & la magnificence de son train, spectacle nouveau dans Rome, attirèrent d'abord sur lui les yeux de tous les habitans : mais, bien-

tôt

tôt après, on ne fut plus attentif qu'à sa personne même, & ses rares qualités lui acquirent une estime générale. Un abord doux & affable, des manières honnêtes & prévenantes à l'égard de tout le monde, une inclination naturelle à obliger, & une sorte d'empressement, mais sans faste & sans ostentation, à aider de ses revenus ceux qui étoient dans le besoin, lui gagnèrent tous les cœurs. Qu'il est beau, mais qu'il est rare, de faire un tel usage des richesses, qui seul néanmoins les peut rendre estimables! Peut-être sa libéralité n'étoit-elle pas tout-à-fait désintéressée.

On ne parloit que de Lucumon à Rome. Le bruit de ses vertus & de ses libéralités passa jusqu'à la Cour, & fit naître au Roi l'envie de le connoitre. Il ne perdit rien à être vû de près. Ancus avoua que son mérite passoit beaucoup sa réputation. Il le mit à l'épreuve, & le trouva propre à tout. Il s'acquittoit avec une dextérité & une promtitude merveilleuse de tous les emplois dont le Prince l'honoroit. Il brilloit dans les Conseils par la sagesse de ses avis, qui étoient toujours suivis. Il ne se distingua pas moins dans les actions guerrières par son courage & sa prudence. Et ce qui est encore plus admirable que tout le reste, il sut tempérer l'éclat de tant de belles qualités par une si parfaite modestie, que jamais l'envie n'osa l'attaquer, & qu'il fut toujours également agréable aux grands & aux petits. Le Roi ne mit aucunes bornes à sa confiance;

fiance; & il lui en donna une dernière marque en l'établissant, par son testament, Tuteur de ses enfans.

Mais après la mort du Roi, Tarquin, au lieu de faire couronner l'un de ses pupiles les écarta sous prétexte d'une partie de chasse. Puis ayant fait assembler le Sénat & le Peuple Romain, apuyé de ses amis & de ceux qu'il avoit gagnés par argent, il brigua la couronne, & fit si bien qu'Il n'eut point de peine à l'obtenir.

§. LXXXV.

CARACTÈRES DE CE SIÈCLE.

Origine de la guerre.

LA GUERRE a pour elle l'antiquité, elle a été dans tous les siècles: on l'a toujours vue remplir le monde de veuves & d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers, & faire périr les frères à une même bataille. Jeune SOISCOUR! je regrette ta vertu, ta pudeur, ton esprit déja mûr, pénétrant, élevé, sociable: je plains cette mort prématurée, qui te joint à ton intrépide frère, & t'enléve à une Cour, où tu n'as fait que te montrer. Malheur déplorable, mais ordinaire! De tous tems les hommes, pour quelque morceau de terre de plus ou de moins, sont convenus entr'eux de se dépouiller, se bruler, se tuër, s'égorger les uns les autres. Pour le faire plus ingénieusement & avec plus de sureté, ils ont inven-

inventé de belles règles qu'on apelle l'Art militaire. Ils ont attaché à la pratique de ces règles la gloire, ou la plus solide réputation; & ils ont depuis enchéri de siècle en siècle sur la manière de se détruire réciproquement. De l'injustice des prémiers hommes, comme de son unique source, est venue la guerre; ainsi que la nécessité où ils se sont trouvés de se donner des maîtres, qui fixassent leurs droits & leurs prétentions. Si content du sien, on eut pu s'abstenir du bien de ses voisins, on avoit pour toujours la paix & la liberté.

§. LXXXVI.

Des Poids.

Les *Poids* se comptent par Milliers, Cents ou Quintaux, Livres, Marcs, Onces, Gros & Grains.

Le *Millier* contient 10 Cents pesans, ou dix Quintaux, ou mille pesant.

Le *Cent* pesant ou le *Quintal*, contient 100 Livres pesant. Le demi-cent 50 Livres. Le quart de cent 25 Livres.

La *Livre* contient deux marcs ou 16 onces. La demi-livre 1 Marc ou 8 onces. Le Quarteron 4 onces. Le demi-quarteron deux onces.

Le *Marc* se divise en 8 onces, 64 gros, 192 deniers & 4608 grains. L'once en 8 gros. Le gros en 3 deniers. Le denier en 24 grains. Le grain en 24 primes.

Le *Marc d'or* se divise en 24 Carats, dont

il n'y a d'ordinaire que 22 de vrai or, les deux autres parties étant d'argent ou d'autre alliage. Le carat se divise en 8 deniers. Le denier en 24 grains.

En matière de pierres précieuses, le carat ne pèse que quatre grains, & les grains sont moins forts que ceux du poids de Marc.

Le *Marc d'argent* se divise en 12 deniers. Le denier en 24 grains.

La *livre de Monnoie* se divise en 20 sols. Le sol (ou sou) en 12 deniers. Le denier en 2 mailles ou oboles. La maille ou obole en 2 pittes. La pitte en deux sémi-pittes.

La *Livre de soie* ne contient que 15 onces *ou* 120 gros.

La *Livre en Médecine* contient 12 onces, *ou* 96 drachmes. L'once 8 drachmes. La drachme 3 scrupules. Le scrupule 2 oboles. L'obole 12 grains.

§. LXXXVII.

Du DICTATEUR *chez les Romains.*

LE DICTATEUR étoit à Rome un Magistrat que l'on substituoit aux Consuls dans les tems de trouble de la République. La puissance de ce Magistrat étoit souveraine & sans bornes, pour décider de la guerre ou de la paix, & pour prononcer sans appel sur toutes les autres affaires. Il étoit choisi par le Sénat & confirmé par la voix du Peuple; mais son pouvoir ne s'étendoit pas au-delà de six mois. Le vrai nom de ce Ma-

gistrat

giſtrat étoit *Magiſter Populi.* Au lieu de douze Licteurs qui marchoient devant les Conſuls, il y en avoit vingt-quatre qui marchoient devant le Dictateur, avec les haches & leurs faiſceaux. Il avoit toujours un Général de la Cavàlerie, qui étoit apellé *Magiſter Equitum,* nom rélatif à celui de *Magiſter Populi.* Il étoit le Lieutenant du Dictateur, mais ſoumis à ſes ordres comme le reſte des citoyens, & redoutant comme les autres les haches & lès faiſceaux du Dictateur. Lartius fut le prémier Romain depuis les Conſuls, qui fut élevé à la Dictature. C'étoit toujours l'un des Conſuls qui nommoit le nouveau Magiſtrat, & celui-ci fut nommé par ſon Collégue. Lartius & L. Clœlius alors Chefs de la République tinrent une conduite bien ſupérieure à la façon ordinaire de penſer & d'agir des hommes, & qui devint l'objet de l'admiration publique. Ni l'un ni l'autre ne voulut conſentir à croire qu'il mérîtât la préférence ſur ſon Collégue. Tout le jour ſe paſſa à ſe donner mutuëllement l'un à l'autre leur voix pour la charge, ſans qu'un voulût l'accepter. L'aſſemblée étant congédiée, les parens & les amis des deux Conſuls, & les Sénateurs les plus reſpectables, ſe rendirent chez Lartius, & y reſtèrent juſqu'à la nuit, le conjurant de ne point mettre d'obſtacle aux vœux du public. Vaincu par leurs remontrances, il conſentit enfin que ſon Collégue le nommât Dictateur.

Il exerça cette charge, ſans uſer d'aucune violence, ni d'aucune rigueur, ſur quelque ci-

toyen Romain que ce pût être, & se démit de ses pouvoirs, avant que le tems de sa Magistrature fût expiré.

§. LXXXVIII.

PRÉPARATION À LA MORT.

Il souhaite de mourir au pied de la Croix.

Un pied dans le sépulcre, & tout prêt d'y descendre,
Pour n'être au prémier jour que poussière & que cendre,
Puis-je encore, ô mon Dieu, fléchir vôtre courroux,
Et recourir à vous?

N'ayant à vous ofrir pour expier mon crime,
Que cette maigre, sèche & mourante victime,
Quelle immense bonté pour elle vous avez,
Si vous la recevez!

O le don précieux! la magnifique ofrande!
Quel présent je vous fais! que ma ferveur est grande!
Et qu'il en est bien tems, quand déja tout perclus,
Le monde n'en veut plus!

Cependant mon Sauveur, en cet état funeste,
C'est tout ce que je puis, & tout ce qui me reste,
Avec mille regrèts d'avoir songé si tard,
A ce triste départ.

M'y voilà parvenu, la force m'abandonne;
Je pâtis, je succombe, & tout mon corps frissonne.

Ma

Ma fin ſans doute aproche, & de peur d'expirer,
Je n'oſe reſpirer.

Ah! voici le moment que mon ame apréhende:
Au ſecours! mon Sauveur, permettez que je rende,
Et mes derniers ſoupirs, & mes derniers abois,
Au pied de votre Croix.

§. LXXXIX.

Grotte du Chien.

IL Y A dans l'Italie une grotte fameuſe, qui vomit une exhalaiſon fort nuiſible. La grotte a ſix pieds environ de largeur, ſept de hauteur, quatorze de longueur. Un animal y meurt bien-tôt. On prend un chien par les quatre pattes, & on le couche promtement ſur le côté contre terre. A l'inſtant même ce pauvre animal entre en convulſion, il tourne les yeux, il tire la langue, il s'allonge ſans crier, il ſe roidit; & celui qui le tient le jette comme mort hors de la caverne. On le met incontinent dans un lac, qui n'eſt qu'à vingt pas de là. En moins d'une minute, il reprend ſes eſprits, il ſort de l'eau en nageant, il court, & il crie, comme en exprimant la joie qu'il a d'être délivré.

On a fait cette expérience ſur des hommes & ſur toutes ſortes d'animaux; & la même choſe eſt arrivée. On croit que cela vient d'une exhalaiſon ſulfureuſe groſſière & maligne, qui s'exhale de cette grotte.

§. XC.

Mutuëlle dépendance DES CONSULS, DU SÉNAT ET DU PEUPLE ROMAIN.

C'est la dépendance mutuëlle des différentes parties d'une République, qui en fait la sureté, la force & là beauté. De ce besoin réciproque résulte une espèce d'harmonie entre les différens membres, & un concours unanime, qui les tenant tous étroitement unis ent'eux, par le lien de l'intérêt commun, rend le corps de l'Etat invulnérable & invincible à toute force étrangère.

Nous avons vu plus haut, que le pouvoir des Consuls Romains, en tems de guerre, étoit presque souverain. Il dèpendoit néanmoins absolument, en plusieurs choses, & du Sénat & du Peuple. Car d'un côté ce n'étoit que sur l'ordre du Sénat qu'on délivroit les sommes nécessaires pour les vivres, pour les habits, pour la paye des Soldats; & le refus ou le délai de ces secours mettoit le Général hors d'état de rien entreprendre, ou de pousser ses entreprises aussi loin qu'il l'auroit désiré. Le même Sénat, au bout de l'année, pouvoit continuër à celui qui avoit été Consul le commandement des armées, ou lui nommer un Successeur dans ce commandement; & par-là il étoit maître de lui laisser, ou de lui enlever la gloire d'avoir terminé la guerre. Enfin il dépendoit du Sénat de ternir les exploits des Généraux, ou d'en relever l'éclat: car c'étoit lui

lui qui décernoit l'honneur du triomphe, & qui régloit les dépenses nécessaires pour cette auguste pompe. D'un autre côté, comme c'étoit le Peuple qui ordonnoit les guerres, qui confirmoit ou cassoit les Traités avec les Princes & les Peuples étrangers, & qui au retour de la campagne faisoit rendre compte aux Généraux de leur conduite, il est aisé de voir combien ils devoient être attentifs à se concilier les bonnes graces du Peuple.

Pour le Sénat, quoi-que sa puissance d'ailleurs fût si grande, elle ne laissoit pas, en plusieurs chefs, d'être assujettie & soumise à celle du Peuple. Dans les grandes affaires, & dans celles sur-tout où il s'agissoit de la vie des citoyens, il faloit que l'autorité du Peuple intervint. Quand on proposoit quelques Loix, même celles qui alloient à diminuër les droits, les honneurs, les prérogatives du Sénat, & à retrancher par une nouvelle division des terres conquises, une partie des biens des Sénateurs, le Peuple étoit maître de les recevoir ou non. Mais ce qui marquoit le plus son pouvoir, c'est qu'il suffisoit qu'un seul de ses Tribuns s'oposât aux résolutions & aux entreprises du Sénat, pour les arrêter tout court; ensorte qu'après cette oposition le Sénat ne pouvoit passer outre.

Enfin le Peuple aussi de son côté avoit grand intérêt de ménager les Sénateurs, soit en général, soit en particulier. Les Receveurs des impots, des tributs, des entrées, en un mot de

tous les droits & de tous les revenus de l'Etat ; les Entrepreneurs, qui se chargeoient de fournir les vivres à l'armée, de faire les réparations des temples & des autres édifices publics, d'entrenir les grands chemins ; ces personnes formoient de nombreuses sociétés qui toutes étoient tirées du Peuple, en y comprenant les Chevaliers Romains, & faisoient subsister un grand nombre de citoyens, les uns étant employés à faire les receptes, les autres servant de caution aux Fermiers, d'autres prêtant leur argent pour faire les avances, & le mettant ainsi à profit. Or c'étoient les Censeurs qui adjugeoient ces fermes aux Compagnies qui se présentoient pour cet effet, & qui adjugeoient aussi aux Entrepreneurs les différens ouvrages qu'il y avoit à faire : & c'étoit le Sénat, qui, soit par lui-même, soit par des Commissaires nommés pour cet effet, jugeoit sans appel des contestations qui pouvoient naître sur toutes ces matières ; soit qu'il s'agît de casser quelque fois des marchés qui devenoient impraticables, & d'accorder des délais pour le payement ; ou qu'il falût diminuër le prix des baux ; à cause de quelque fâcheux accident. Les citoyens étoient de même obligés de ménager les Consuls, de qui ils dépendoient tous, principalement en tems de guerre, & lorsqu'ils servoient sous eux à l'armée.

C'est ce raport mutuël, & ce concert de tous les Ordres de la République, qui a rendu le Gouvernement de Rome le plus accompli qu'on ait jamais vu.

§. XCI.

§. XCI.

DIALOGUE
ENTRE
LOUÏS XI. ET LOUÏS XII.

La générosité & la bonne-foi, sont de plus sûres maximes de la politique, que la cruauté & la finesse.

LOUÏS XI.

VOILA, si je ne me trompe, un de mes successeurs. Quoique les Ombres n'aient plus ici bas aucune majesté, il me semble que celle-ci pourroit bien être quelque Roi de France; car je vois que ces autres Ombres la respectent, & lui parlent François. Qui es-tu? dis le moi, je te prie.

LOUÏS XII.

Je suis le Duc d'Orléans, devenu Roi sous le nom de Louïs XII.

LOUÏS XI.

Comment as-tu gouverné mon Royaume?

LOUÏS XII.

Tout autrement que toi, tu te faisois craindre; je me suis fait aimer. Tu as commencé à charger les peuples; je les ai soulagés; & j'ai préféré leur repos à la gloire de vaincre mes ennemis.

LOUÏS XI.

Tu savois donc bien mal l'art de régner. C'est moi qui ai mis mes successeurs dans une

autorité sans bornes, c'est moi qui ai dissipé les ligues des Princes & des Seigneurs, c'est moi qui ai levé des sommes immenses. J'ai découvert les sécrets des autres. J'ai sçu cacher les miens. La finesse, la hauteur & la sévérité, sont les vraies maximes du gouvernement. J'ai grand peur que tu auras tout gâté, & que ta molesse aura détruit mon ouvrage.

LOUÏS XII.

J'ai montré par le succès de mes maximes, que les tiennes étoient fausses & pernicieuses. Je me suis fait aimer, j'ai vécu en paix sans manquer de parole, sans répandre de sang, sans ruïner mon peuple. Ta mémoire est odieuse; la mienne est respectée. Pendant ma vie on m'a été fidèle; après ma mort on me pleure, & on craint de ne retrouver jamais un aussi bon Roi. Quand on se trouve si bien de la générosité & de la bonne-foi, on doit bien mépriser la cruauté & la finesse.

LOUÏS XI.

Voilà une belle Philosophie, que tu auras sans doute aprise dans cette longue prison, où l'on m'a dit que tu as langui avant que de monter sur le trône.

LOUÏS XII.

Cette prison a été moins honteuse, que la tienne de Peronne. Voilà à quoi sert la finesse & la tromperie; on se fait prendre par son ennemi; la bonne-foi n'exposeroit pas à de si grands périls.

LOUÏS

LOUÏS XI.

Mais j'ai sçu par adresse me tirer des mains du Duc de Bourgogne.

LOUÏS XII.

Oui, à force d'argent, dont tu corrompis ses domestiques; & en le suivant honteusement à la ruïne de tes alliés, les Liégeois, qu'il te fallut aller voir périr.

LOUÏS XI.

As-tu étendu le Royaume comme je l'ai fait? J'ai réüni à la Couronne le Duché de Bourgogne, le Comté de Provence & la Guïenne même.

LOUÏS XII.

Je t'entends, tu savois l'art de te défaire d'un frère pour avoir son partage. Tu as profité du malheur du Duc de Bourgogne, qui courut à sa perte; tu gagnas le Conseiller du Comte de Provence pour atraper sa succession. Pour moi, je me suis contenté d'avoir la Brétagne, par une alliance légitime avec l'héritière de cette Maison que j'aimois, & que j'épousai après la mort de ton fils. D'ailleurs j'ai moins songé à avoir de nouveaux sujets, qu'à rendre fidèles & heureux ceux que j'avois déjà. J'ai éprouvé même par les guerres de Naples & de Milan combien les conquêtes éloignées nuisent à un Etat.

LOUÏS XI.

Je vois bien que tu manquois d'ambition & de génie.

LOUÏS

LOUIS XII.

Je manquois de ce génie faux & trompeur qui t'avoit tant décrié, & de cette ambition, qui met l'honneur à compter pour rien la sincérité & la justice.

LOUIS XI.

Tu parles trop.

LOUIS XII.

C'est toi qui as souvent trop parlé. As-tu oublié le Marchand de Bourdeaux établi en Angleterre & le Roi Edouard que tu convias à venir à Paris? Adieu.

§. XCII.

Eternel! retourne-toi & garanti mon ame.

Pseaume VI.

Trop long-tems du Démon j'ai senti la puissance;
Trop long-tems sur mon cœur il usurpe vos droits!
Dégagez-le, Seigneur, de ses injustes loix,
Par une sainte violence.
Quoi qu'il soit accablé de mille maux divers,
Cet esclave languit & se plait dans ses fers,
Contre ses ennemis il n'ose se défendre:
Ne soufrez plus qu'au monde il soit abandonné,
Seigneur! c'est à vous de reprendre,
Ce cœur que vous m'avez donné.

§. XCIII.

§. XCIII.

Mémoire infidèle.

UN PRÉDICATEUR Italien prêchant devant les Cardinaux le panégyrique de saint Luc, & manquant de mémoire, ne put jamais dire que le texte de son discours, savoir ces quatre mots: *Salutat vos Lucas Medicus;* le Médecin Luc vous salue. Il répéta plusieurs fois ces paroles, sans pouvoir se ressouvenir d'autre chose; de sorte que les Cardinaux, lassés de ces répétitions, se levèrent. Un d'entr'eux s'adressant au Prédicateur, lui dit, *Saluez-le de nôtre part.*

§. XCIV.

Des DÉCEMVIRS *chez les Romains.*

LES DÉCEMVIRS étoient des Magistrats, qui avoient été créés pour composer des Loix à l'usage du Peuple Romain, lesquelles Loix ils devoient tirer de celles des Athéniens, dont Solon étoit l'Auteur. On avoit substitué ces nouveaux Magistrats à la place des Consuls, afin qu'ils pussent publier les Loix qu'ils feroient avec une autorité souveraine. Ils firent prémièrement dix Tables des Loix: mais comme on trouva qu'elles étoient défectueuses à certains égards, ils y en ajoutèrent deux autres, desorte qu'il y en eut douze en tout. Ces Loix ont été la source & le fondement de tout le Droit Romain, comme cela paroit

encore

encore aujourd'hui clairement par les fragmens qui nous en restent. Mais les Décemvirs abusant de leur pouvoir dès la seconde année, cette charge fut abolie, & l'on rétablit le Consulat.

§. XCV.

De la Figure & de la grandeur de la Terre.

LA TERRE est de figure ronde ou à peu près. Il est évident qu'elle n'est pas géométriquement ronde, puis qu'on voit sur sa surface des montagnes, dont la cime va se perdre dans les nues. Mais la hauteur des plus hautes montagnes, est plus petite, en égard de la terre, que la hauteur des petites inégalités de l'écorce d'une orange, par raport à l'orange même. La hauteur d'une montagne d'une lieue de haut est comprise presque 3000 fois dans le diamètre de la Terre; car le diamètre de la Terre est d'environ 2860 lieues; puisque le diamètre d'une Sphère est à peu près la 3e. partie du circuit de la Sphère, étant comme 7 à 22, & que la Terre est une Sphère dont le circuit est 9000 liéues. Chaque grand cercle de la Terre à 360 degrés; chaque degré contient 25 lieues, de 2282 toises. En effet, faites environ 25 lieues du Midi vers le Nord, le pole vous paroitra s'élever d'un degré. Or 25 lieues réitérées 360 fois font 9000 liéues; multipliez 360 par 25, le produit est 9000.

§. XCVI.

De MACHIAVEL.

NICOLAS MACHIAVEL, natif de Florence, étoit fils de Bernard Machiavel, d'une famille noble & patricienne, qui subsiste encore aujourd'hui. Il fut célébre au commencement du XVI Siècle. Il n'avoit que peu de connoissance de la Langue Latine; mais il écrivoit avec beaucoup de politesse en sa Langue. Il fut accusé d'avoir eu part à la conjuration de Soderini, contre les Médicis; & fut pour ce sujet mis à la question, où il n'avoua rien: ce qui le tira d'affaires. Il devint Sécrétaire de la République, travailla à l'Histoire de sa patrie, & la divisa en huit livres, qui comprennent ce qui s'est passé depuis l'an 1205, jusqu'en 1494. On a encore de lui, *le Prince; la Vie de Castruccio Castracani; des Poësies*, & d'autres pièces qu'on a rassemblées en un volume *in quarto*, & qui ont été imprimées à Genève, l'an 1550.

Cet auteur affecta de donner de grands éloges à Brutus & à Cassius: ce qui le fit soupçonner d'avoir trempé dans une autre conjuration contre le Cardinal Julien de Médicis, qui fut ensuite Pape, sous le nom de Clément VII.

Depuis, Machiavel vécut dans la misère sans aucun sentiment de Réligion & mourut vers l'an 1528, ou 1529, pour avoir pris une Méde-

Médecine à contre-tems. Les maximes de sa Politique sont extrêmement dangereuses, ne faisant aucun scrupule de recommander les moyens les plus violens & les plus injustes pour arriver au commandement, & pour s'y maintenir.

Qui croiroit que nonobstant cela quelqu'un eût entrepris de le justifier là-dessus! C'est ce qu'a fait entre autres Amelot de la Houssaie, dans la *Préface de sa Traduction du Prince de Machiavel.* Mais ce Livre est très-bien réfuté dans l'*Anti-Machiavel* où l'illustre Auteur se déclare pour la voie de l'équité, de la clémence & de la justioe, contre les damnables maximes de Machiavel.

§. XCVII.

Converti-nous à toi, ô Eternel, & nous serons convertis. Lament. V. 21.

Je veux sortir de l'esclavage,
Où mon ame languit sous l'empire des sens.
Mais helas! mes éforts sont toujours impuissans,
Et pour me délivrer je manque de courage.
Mon cœur ne peut former qu'un foible repentir.
C'est donc toi seul qui peus le faire.
Et consultant l'amour que tu as envers moi,
Par une violence & douce & salutaire,
Arrache-moi du monde, en m'attachant à toi.

§. XCVIII.

§. XCVIII.

Bonté paternelle d'un Roi envers ses Sujets.

RECARÉDE, un des meilleurs Rois, qui ait jamais été, épuisant ses trésors pour subvenir aux nécessités de ses peuples, obligea un de ses Conseillers à lui parler ainsi: Grand-Roi, il faut que les Princes comme vous aient des trésors, sans quoi les Monarchies ne peuvent subsister. Le Roi lui répondit ainsi: *J'augmente mes trésors en conservant mes peuples. Sachez qu'on n'est véritablement Roi, qu'en faisant du bien à ses sujets.*

§. XCIX.

Conservation & délivrance merveilleuse d'un Ecolier de Cerreto, âgé de treize à quatorze ans; tiré du Voyage de Misson.

LORSQUE la malheureuse petite ville de Cerreto fut ensevelie dans ses propres ruïnes, par une éruption du Mont Vésuve en 1688, il y arriva une chose qui mérite d'être remarquée, de la vérité de laquelle j'ai été très-bien informé à Naples, & que je raporterai ici, pour contribuër de ma part à ne la pas laisser dans l'oubli. Un écolier de treize, à quatorze ans, qui jouoit dans la rue avec plusieurs de ses Camarades, fut envelopé en même tems qu'eux, sous les débris des maisons voisines, & conservé seul en vie pendant treize jours sans prendre d'autre nourriture que

quelque-fois un peu de son urine. Voici un abrégé de ce qu'il a écrit lui-même de son avanture.

„Pour donner gloire à Dieu, & aux bon„tés infinies dont il a plu à sa miséricorde d'u„ser envers moi pauvre pécheur, lorsqu'il m'a „garanti d'une manière si admirable, le cin„quième jour de Juin, de l'année mil six„cens, quatre-vingt huit, & les douze jours „suivans, Moi, soussigné *Joseph Ciaborri*, de „la Ville de *Cerreto*, neveu du Baron de la *Gi„nesta*, déclare & affirme avec protestation de „serment, à tous gens aimant & craignant „Dieu, la pure & sincère vérité des choses ci „dessous énoncées.

„Le Samedi 5. jour de Juin, de l'an „1688, veille de la Pentecôte sur les * vingt „heures & demie, étant dans une rue de la „ville, proche de la maison de mon père, avec „plusieurs de mes compagnons d'Ecole, un „tremblement de terre & un bruit effroyable „survinrent soudainement; ce qui nous ayant „tous effrayés nous fit prendre la fuite. „Mais comme nous courions pour nous sau„ver, les maisons trébuchèrent de tous côtés, „tombèrent sur nous & nous accablèrent.

„La clémence de Dieu permit non-seu„lement que je fusse conservé en vie, mais elle

„me

* A quatre heures & un quart, ou quatre heures & demie du soir, selon notre manière de compter.

„ me garantit comme par miracle, desorte que „ je ne fus en aucune façon blessé. Tous mes „ compagnons furent tués sur le champ, à „ l'exception d'un seul qui se rencontra proche „ de moi, & qui vécut pendant un espace de „ tems, que j'ai estimé avoir été de deux jours, „ sans néanmoins en pouvoir bien juger. Nous „ nous consolames, & nous employames le „ tems en prières: mais enfin il mourut, & „ je demeurai toujours depuis apuyé sur sa tê- „ te, & fort incommodé par la puanteur de „ son corps.

„ Je ne perdis jamais mon bon sens, & je „ ne cessai jamais aussi d'implorer les compas- „ sions de Dieu, me résignant toute-fois de „ bon cœur à sa volonté. Ma posture n'étoit „ pas extrêmement incommode; car bien que „ je fusse gêné, & nécessairement apuyé sur la „ tête de mon malheureux compagnon mort, „ je pouvois d'ailleurs me tourner un peu le „ corps. La soif fut ce qui me tourmenta le „ plus, & j'y remédiai en quelque manière „ tantôt en buvant ce que je pouvois porter de „ mon urine à ma bouche, tantôt en apliquant „ ma langue dessèchée contre une *pierre vive*, „ (pietra viva) qui se rencontra là, pour me la „ rafraichir.

„ Me voyant sain, mais dans la nécessité „ de mourir dans un si déplorable état, on peut „ penser quelles auroient été les amères afflic-

„tions de mon ame, si le Dieu tout-puissant „& tout bon, qui vouloit que je le glorifiasse „encore parmi les vivans, n'eût aussi voulu me „donner du secours contre les détresses, qui „se présentoient incessamment à moi. Il „m'envoya donc un sommeil si long & si pro„fond, que les treize jours de ma dure capti„vité m'ont * paru très-courts. Enfin le 13 „jour, au fort de ma plus grande angoisse, „comme j'emploiois tout ce qui me restoit de „force de voix pour implorer l'assistance de „mon bénin Créateur, & que je prononçois „aussi les doux noms de mon cher père & de „ma chère mère, les apellant, quoique vaine„ment en aparence, pour me sécourir, j'en„tendis un bruit, & je ne sais quel remuement „au dessus de ma tête. Je ne puis dire si „j'eus alors quelque rayon d'espérance, mais „je criai, ma voix se renforça, & on m'enten„dit. Dix personnes qui étoient là travaillè„rent incontinent à ouvrir mon tombeau: en „deux heures de tems ils firent jour au travers „** de onze palmes de ruïnes qui m'environ„noient; & m'ayant enfin déterré, me mirent „vivant & dans mon bon sens entre les bras „de mes père & mère, qui étoient accourus, „sur la nouvelle qui leur venoit d'être portée „qu'on avoit entendu ma voix. Le Docteur

„Jean

* Quand on le délivra, il dit qu'il croyoit n'avoir été là que trois jours.

** Environ 8 pieds.

„ *Jean Dominique d'Adoni* savant Médecin, me
„ nourrit les trois prémiers jours de bouillon
„ sagement dispensé ; & je fus bientôt parfai-
„ tement rétabli.

„ Aujourd'hui que j'écris ceci, quatre ans
„ & cinq mois & demi après ma délivrance, que
„ je pourrois apeller une espèce de résurrection,
„ pour publier les bienfaits que j'ai reçus de
„ Dieu, je me trouve par sa grace aussi sain,
„ que si ce lamentable accident ne me fût point
„ arrivé. Je rends graces immortelles à ce Dieu
„ de charité, de ce qu'il m'a délivré des pièges
„ de la mort, & particulièrement de ce que
„ changeant mes inclinations naturellement
„ mauvaises, il me met au chemin du salut. Je
„ me dévoue & me donne à lui, & le prie du
„ plus profond de mon ame de répandre de
„ plus en plus sur moi ses précieuses bénédic-
„ tions, afin que je ne cesse de le glorifier, jus-
„ qu'à ce que par son immense amour, il me
„ glorifie lui-même dans son Paradis. Amen.

Fait à Cerreto le 19 Novembre 1692.

§. C.

Amour maternel.

LA REINE Blanche, mère de S. Louïs, étoit si convaincue de l'exactitude qu'elle devoit aporter pour donner une bonne éducation à son fils, qu'elle en voulut être elle-même la nour-

nourrice, & ne put soufrir qu'il suçât d'autre lait que le sien. L'Histoire dit là-dessus, qu'un jour qu'elle avoit un accès de fièvre fort violent & de longue durée, une Dame de qualité, qui nourrissoit aussi elle même son fils, voyant le petit Louis pleurer de soif, touchée de compassion elle lui donna la mammelle, & l'allaita pendant quelque tems pour le soulager. La Reine étant revenue de son accès, & ayant sçu ce qui s'étoit passé, regarda cette Dame, avec un air d'indignation, mêlé de colère; & mettant son doigt dans la bouche de son fils, lui fit vomir tout ce qu'il avoit pris, disant, *Qu'elle ne pouvoit soufrir qu'une autre femme eût droit de lui disputer la qualité de mère.*

AMU-

AMUSEMENS PHILOLOGIQUES.

TROISIEME CENTURIE.

§. I.

Excellence de la Vertu.

Il n'y a rien dans ce monde que la vertu, qui soit véritablement digne de notre attachement: parce qu'il n'y a qu'elle qui puisse nous procurer une vraie félicité: tout le reste n'est que fragilité, vanité & inconstance. *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* Avec la vertu on parvient à la possession d'un Dieu, dans lequel on voit tout ce qu'il y a de beau; on aime tout ce qu'il y a de bon; on possède tout ce qu'il y a de grand; on goûte tout ce qu'il y a de doux: dans lequel, dis-je, on voit la souveraine beauté; on aime la souveraine bonté; on possède le souverain bien; on goûte le souverain plaisir.

Que c'est une chose agréable,
Que d'espérer l'éternité,
Qui console en l'adversité,
Et rend le mal plus supportable!
Le Ciel seul nous est désirable,
Seul séjour de félicité.
Ici-bas la prospérité,
N'est ni solide, ni durable.
Quittons donc ces plaisirs mondains,
Si méprisables & si vains;
Le Ciel soit toute notre envie.
C'est en Dieu qu'il faut s'éjouïr,
Vivons, vivons pour l'autre vie,
Et puis mourons pour en jouïr.

§. II.

Des TRIBUNS *du Peuple Romain.*

SEIZE ans après que les Rois eurent été chassés, le Peuple Romain, s'imaginant être foulé par les Patriciens, sortit de Rome, & se retira sur le Mont-Sacré, de l'autre côté de l'Anio, d'où l'on ne put le faire revenir, qu'il n'eût obtenu qu'on éliroit du Corps des Plébéïens, ou du commun Peuple, des Magistrats apellés Tribuns du Peuple, pour plaider constamment la cause du Peuple dans le Sénat, & qui auroient le pouvoir de s'oposer aux Décrèts du Sénat, en cas qu'ils le jugeassent convenable. Au commence-

ment on ne créa que deux Tribuns du Peuple, mais ils eurent bientôt pris trois Collègues, afin de faire le nombre de cinq. Trente six ans après, on créa dix Tribuns du Peuple, lequel nombre continua dans la suite.

Or quoique cet Office fut au dessous des autres en rang & en honneur, cependant les Tribuns du Peuple avoient un très-grand pouvoir, ou pour mieux dire, un pouvoir souverain, en ce qu'étant soutenus par la multitude, ou le commun peuple, ils pouvoient aisément résister aux Consuls, & à tout le Sénat. Ce fut pour cette raison que tous les Césars se revêtirent tous les ans du pouvoir des Tribuns du Peuple, sans vouloir en porter le nom. Ils ne firent cela que pour s'acquérir, par le moyen d'un titre spécieux, un pouvoir & un Empire absolu sur les Consuls & sur le Sénat.

§. III.

Ce qu'il y a à éviter dans la Raillerie.

Il faut éviter avec soin trois choses dans la raillerie. La saleté des paroles, soit directement, soit par équivoque, la médisance, & le reproche piquant d'une vérité honteuse. La prémière est d'un esprit bas; la seconde est d'un méchant homme, & la troisième est d'un fou imprudent. La prémière attire du mépris sur celui qui la profère. La seconde fait craindre sa societé; & la troisième lui produit un ennemi irréconciliable. Car il n'y a point d'injures qui

demeure si profondément enracinée dans la mémoire, que celles qui se font par la voie de la plaisanterie maligne, & sur-tout parmi les Grands, qui en portent une plaie incurable dans le cœur.

§. IV.

Du Polype d'eau douce.

LA FORME de cet Insecte, que l'on trouve dans les fossés, a quelque raport avec celle d'un grain de semence de Dent-de-Lion. Il se tient ordinairement fixé par son extrémité à quelque corps, sans en bouger que rarement. On ne lui aperçoit rien qui ait la figure d'un être animé. Si on le coupe en deux, & même en trois parties, chaque partie recroit & devient ce qu'étoit le tout, & l'on a deux ou trois animaux pour un. Les petits lui sortent des côtés, par une espèce de végétation lente & insensible; &, après être crus ainsi pendant un certain tems, comme des branches, & avoir souvent poussé eux-mêmes d'autres petits, ils se détachent enfin de la Mère & en vivent séparés.

§. V.

LE MÉRITE TRANQUILE EST TOUJOURS OUBLIÉ.

FABLE.

De la Pie & du Pinçon.

Margot * la pie étoit dans une cage,
A côté d'un jeune pinçon.

Celui-

* Margot, diminutif tiré de Marguerite.

Celui-ci tous les jours répétoit sa chanson:
On se plaisoit à son ramage.
Margot de son maudit jargon,
Etourdissoit les gens de la maison.
Dès le matin la * Peronelle,
Commençoit son ** sabat, crioit: A déjeuner,
Et ne cessoit d'importuner.
Pour avoir la paix avec elle,
Il faloit la *** soûler. Notre Musicien,
Chantoit, & ne demandoit rien.
Chacun disoit: vraîment il chante bien:
Mais ce Chantre agréable,
Dans son petit garde-manger,
N'avoit souvent rien à **** gruger,
On oublioit l'Oisillon misérable.
Pas un seul grain de mil: si bien qu'un beau matin,
Le Maître négligent le trouva mort de faim.

Sans-cesse l'importun demande, sollicite,
On le trouve par-tout, & l'on n'entend que lui.
C'est ainsi qu'on obtient les faveurs aujourd'hui;
Et l'on va rarement au devant du mérite.

§. VI.

* Peronelle, nom inventé pour désigner une femme de peu d'esprit.

** Sabat, bruit importun, tel que celui que font, à ce qu'on dit, les sorcières dans leurs assemblées nocturnes.

*** Souler, donner assez à manger, remplir la panse.

**** Gruger ou manger, en allemand *knabern*.

§. VI.

Des RABBINS.

LES DOCTEURS des Juifs furent les Rabbins & les Scribes. Ils ne prirent d'abord aucun titre pour se distinguer. Ce ne fut que vers la Naissance de JÉSUS-CHRIST que l'on donna aux Savans, qui se piquoient de savoir la Loi, la qualité de Raban. Le titre de Rabbi vint ensuite. Il signifie en Hébreu un homme doué de toutes sortes de Sciences; car *Rab* dans cette Langue signifie *grand*. De ces deux titres le prémier est le plus glorieux selon les Juifs, mais l'un & l'autre se donnent à ceux qui font profession de Sagesse & de Science. Les Rabbins avoient fort bonne opinion d'eux mêmes, & ils ne faisoient pas de façon de s'élever au-dessus des autres hommes, sans excepter les Rois mêmes: car ils disoient ordinairement que le Rabbin l'emporte sur le Roi, & le Roi sur le Grand-Prêtre ou Souverain Sacrificateur. La raison est que quand un Sage meurt, il est difficile de lui trouver un successeur, au lieu, que, quand le Roi mouroit, le prémier des Israëlites pouvoit remplir sa place.

§. VII.

CARACTÈRES DE CE SIÈCLE.

Foiblesse de certaines personnes d'esprit.

IL Y A EU de tout tems de ces gens d'un bel esprit, & d'une agréable littérature, esclaves des

des Grands, dont ils ont épousé le libertinage & porté le joug toute leur vie, contre leurs propres lumières, & contre leur conscience. Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes, & ils semblent les avoir regardés comme leur dernière fin. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux, de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur, & ils se sont perdus par déférence ou par foiblesse. Y a-t-il donc sur la terre des Grands assez grands, & des Puissans assez puissans pour mériter que nous croyions & que nous vivions à leur gré, selon leur goût & leurs caprices; & que nous poussions la complaisance plus loin, en mourant, non de la manière qui est la plus sûre pour nous, mais de celle qui leur plait davantage?

§. VIII.

De la Transpiration.

DES PHILOSOPHES curieux jusques à péser & leur propre corps, & la nourriture qu'ils prenoient, & le superflu qui passoit sans se changer en suc, ont découvert que la plus grande partie des alimens devoit se dissiper par des voies imperceptibles, & c'est cette dissipation imperceptible, causée par le chaleur naturelle qu'on nomme transpiration.

Des personnes saines ont transpiré l'hyver jusques à 50 onces en 24 heures. Après 30 ans d'expériences sur la transpiration Sanctorius, Médecin Italien, dit qu'ordinairement de huit

livres

livres de nourriture, il s'en dissipe environ cinq par la transpiration. Ce Médecin prenoit ses repas dans une chaise suspendue en l'air, à la hauteur d'un doigt, environ, par un contre-poids, qui la tenoit dans cet état, jusques à ce qu'il eût pris précisément sa juste quantité de nourriture. Le mouvement de cette balance, où le Médecin, d'une patience inimitable, passa une partie de sa vie, lui marquoit exactement combien il avoit perdu de sa substance par la transpiration; & l'abaissement de la balance étoit le signal qui l'avertissoit, dès qu'il avoit assez mangé pour réparer cette perte, de quitter la table.

§. IX.

SONNET.

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité:
Toujours tu prends plaisir à nous être propice:
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté,
Ne peut me pardonner sans blésser ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impieté,
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du suplice:
Ton intérêt s'opose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux:
Offensé-toi des pleurs qui coulent de mes yeux:
Tonne, frape, il est tems; rends moi guerre pour guerre.

J'adore

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit:
Mais dessus quel endroit tombera le tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du Sang de JÉSUS-CHRIST?

§. X

Des PRÉTEURS *chez les Romains.*

AUTRE-FOIS, après que les Rois eurent été chassés de Rome, il n'y avoit point d'autres Magistrats que les Consuls. Mais comme ils étoient occupés à faire la guerre, & à d'autres affaires publiques, on créa un nouveau Magistrat, auquel on donna le nom de Préteur, pour rendre la justice à Rome. Dans la suite la ville s'augmentant de plus en plus, & y ayant un grand concours d'étrangers, on créa encore un autre Préteur, qui fut apellé *Prætor peregrinus*, le Juge des Etrangers, parce que c'étoit lui qui rendoit la Justice aux étrangers; au-lieu que le prémier, savoir celui qui rendoit la Justice aux Citoyens, s'apelloit *Prætor Urbanus*, le Préteur, ou le Juge de la Ville, & étoit à peu près ce qu'est le Lieutenant Civil à Paris. Dans la suite on fit autant de Préteurs qu'il y avoit de Provinces sujettes à l'Empire Romain. Mais les crimes se multipliant, on établit des Jugemens publics, & on régla de quelles actions criminelles châque Préteur devoit connoître. Il y eut à Rome huit Préteurs tout à la fois, depuis le tems de Sylla jusqu'à Cicéron. Jules-César en fit douze, Auguste seize;

ze; & l'Empereur Claude dix-huit. A l'égard de ceux qui rendoient la Justice dans les Provinces, ils s'apeloient plustôt Proprêteurs que Prêteurs, quoique le nom de Prêteurs ne laisse pas de leur être donné quelque-fois. On apelloit Prètoire le lieu où le Prêteur administroit la Justice.

§. XI.

De SODOME.

SODOME étoit la ville capitale de la Pentapole, qui servit pendant quelque tems de demeure à Loth, neveu d'Abraham, & dont les crimes montèrent à un tel excès, que Dieu la fit périr par le feu du Ciel, avec trois autres villes voisines, Gomorre, Séboim & Adama, qui étoient aussi corrompues qu'elle. La plaine où elles étoient situées, qui étoit aparavant belle & fertile, comme un paradis terrestre, fut prémiérement enflammée par la foudre, qui mit le feu au bitume dont elle étoit remplie, & ensuite inondée par les eaux du Jourdain, qui s'y répandirent, & qui y formèrent la Mer morte, ou le Lac de Sodome, nommé aussi le Lac Asphaltite, à cause de l'asphalte ou bitume dont il est rempli.

On doute si elle étoit dans le terroir qu'occupe à présent cette mer, ou seulement sur son bord. Dans toute l'Ecriture Sainte la ruïne de Sodome & Gomorre est réprésentée comme un des plus grands effets de la colère de

de Dieu. Joseph dit qu'autour du Lac de Sodome & aux environs des villes qui furent autre-fois ruïnées par le feu du ciel, le terrain est tout brulé, & qu'on y voit encore des effets de ce terrible incendie, & des restes de ces villes malheureuses. Les fruits qui y naissent ont assez belle aparence, & paroissent à la vue bons à manger; mais ils sont remplis de cendre, & lors qu'on veut les ouvrir ils s'en vont en poussière.

Il semble donc que du tems de Joseph, les ruïnes des cinq villes subsistoient encore. Strabon parle aussi des ruïnes de Sodome, & de son circuit de soixante Stades, qu'on voyoit au bord de la Mer-morte.

§. XII.

De la Mer-morte, *apellée autrement* Mer *ou* Lac de Sodome, *ou* Lac Asphaltite,

Ce Lac est apellé *Asphaltite* du mot Asphaltite, qui signifie bitume, à cause de la grande quantité de bitume qui s'y trouve. Nul poisson ne peut vivre dans ses eaux, & un homme n'y sçauroit que difficilement enfoncer, à cause de leur épaisseur & de leur pésanteur. Il s'élève quelque-fois du fond du lac des morceaux d'Asphalte ou de bitume, de la grosseur d'un taureau ou d'une nasselle, que les Arabes des environs pêchent avec soin, ou le ramassent sur le bord, lorsque le vent l'y a poussé. Il sert à divers usa-

usages dans la Médecine; autre fois on l'employoit pour embaumer les corps, sur tout en Egypte. Le vrai Asphalte ou bitume de Judée est resplendissant, de couleur de pourpre, & d'une odeur forte.

Comme les Hébreux donnent au bitume & au nitre le nom de *Sel*, ils donnent aussi à la Mer morte le nom de *Mer salée*. Galien dit qu'elle est non-seulement salée au goût, mais amère, & tellement imprégnée de sel, que ceux qui s'y enfoncent, en sortent chargés de saumure; & que si l'on y jette du sel, il a de la peine à s'y fondre. Enfin on lui donne le nom de *Mer-morte* à cause que nul animal n'y peut vivre, & que si par hazard l'impétuosité de l'eau y jette quelque poisson, il meurt aussi-tôt, & surnage sur les bords du Lac.

JOSEPH donne au Lac de Sodome cinq-cens quatre-vingt stades de longueur; c'est à dire environ vingt-deux lieues; & cent cinquante stades de largeur, c'est à dire environ cinq lieues.

§. XIII.

O D E.

TIRÉE DU PSAUME XVIII.

Mouvemens d'une Ame qui s'élève à la connoissance de Dieu par la contemplation de ses Ouvrages.

Les Cieux instruisent la Terre,
A révérer leur Auteur.

Tout

Tout ce que leur globe enſerre,
Célèbre un Dieu Créateur.
Quel plus ſublime cantique,
Que ce concert magnifique,
De tous les céleſtes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie,
Réſulte de leurs accords!

De ſa puiſſance immortelle,
Tout parle, tout nous inſtruit.
Le jour au jour la révêle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & ſuperbe ouvrage,
N'eſt point pour l'homme un langage
Obſcur & myſtérieux.
Son admirable ſtructure,
Eſt la voix de la Nature,
Qui ſe fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voute,
Il a placé de ſes mains,
Ce Soleil, qui dans ſa route,
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet Aſtre ouvre ſa carrière,
Comme un Epoux glorieux,
Qui dès l'aube matinale,

De ſa couche nuptiale,
Sort brillant & radieux.

L'Univers à ſa préſence,
Semble ſortir du néant.
Il prend ſa courſe & s'avance,
Comme un ſuperbe Géant.
Bientôt ſa marche féconde,
Embraſſe le tour du monde,
Dans le cercle qu'il décrit;
Et par ſa chaleur puiſſante,
La Nature languiſſante,
Se ranime & ſe nourrit.

O que tes oeuvres ſont belles,
Grand Dieu, quels ſont tes bienfaits!
Que ceux qui te ſont fidèles,
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inſpire la joie:
Elle aſſure notre voie:
Elle nous rend triomphans.
Elle éclaire la Jeuneſſe,
Et fait briller la Sageſſe,
Dans les plus foibles Enfans.

Soutien ma foi chancelante,
Dieu puiſſant, inſpire moi
Cette crainte vigilante,
Qui fait pratiquer ta Loi.

Loi

Loi ſainte, Loi déſirable,
Ta richeſſe eſt préférable,
A la richeſſe de l'or;
Et ta douceur eſt pareille,
Au miel dont la jeune Abeille,
Compoſe ſon cher tréſor.

Mais ſans tes clartés ſacrées,
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foibleſſes égarées,
Dans les replis de ſon cœur?
Prête-moi tes feux propices,
Viens m'aider à fuir les vices,
Qui s'attachent à mes pas.
Viens conſumer par ta flâme,
Ceux que je vois dans mon ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triſte eſclavage,
Tu viens dégager mes ſens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours ſeront innocens.
J'irai puiſer ſur ta trace,
Dans les ſources de ta Grace;
Et de ſes eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître,
Que le Dieu qui m'a fait naître,
Eſt le Dieu qui m'a ſauvé.

§. XIV.

Des QUESTEURS.

LA QUESTURE étoit chez les Romains le prémier dégré d'honneur, par raport à l'âge, puisqu'elle pouvoit être demandée & exercée par de jeunes gens, même avant qu'ils eussent atteint l'âge de trente ans. Le devoir des Questeurs étoit d'avoir soin des deniers publics; de porter à la Trésorerie l'argent qu'ils recevoient; d'en disposer lorsqu'il le faloit; d'en dresser des comptes, & d'en tenir de bons & de fidèles régistres. Au commencement c'étoit les Consuls qui en avoient le ménagement: mais le trésor public s'étant grossi, on établit deux Questeurs pour en avoir la conduite, à qui l'on donna le nom de *Quæstores Urbani*, Trésoriers de Rome. Dans la suite on ajouta à ceux-la deux autres Questeurs, pour accompagner les Consuls à la guerre. Et lorsque la République fut devenue plus puissante, on doubla le nombre des Questeurs, d'entre lesquels on en donna un par sort à chaque Gouverneur de Province, que le Gouverneur traitoit comme s'il eût été son fils; & en étoit respecté comme s'il eût été son père; le sort étant regardé parmi les Romains comme une chose sacrée.

§. XV.

Il est dangereux pour la vertu de se familiariser avec la beauté.

PARMI les prisonniers de guerre que Cyrus avoit faits sur les Babyloniens, il se trouva une

une jeune Princesse d'une rare beauté, qu'on avoit réservée pour ce Prince. Elle se nommoit Panthée, & étoit femme d'Abradate, Roi de la Susiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de sa beauté, il refusa de la voir; dans la crainte, disoit-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudroit, & ne le détournât des grands desseins qu'il avoit formés. Cette grande retenue de Cyrus venoit sans doute de l'excellente éducation qu'il avoit reçue. Car c'étoit un principe chez les Perses, de ne parler jamais devant les jeunes gens de rien qui eût raport à l'amour, depeur que la violente inclination, qu'ils ont naturellement pour la volupté, jointe à la légèreté de leur âge, ne fût réveillée par de tels discours, & ne les jettât dans les dernières débauches.

Araspe, jeune Seigneur de Médie, qui l'avoit en garde, ne se défioit pas tant de sa foiblesse, & prétendoit qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant de nouveau le soin de cette Princesse. J'ai vu, lui dit-il, beaucoup de personnes, qui se croyoient bien fortes, succomber néanmoins, comme malgré elles, à cette violente passion, & avouër ensuite avec honte & douleur, que cette passion étoit un asservissement & un esclavage, dont on ne pouvoit plus se tirer; une maladie incurable & au-dessus des remèdes & des éforts humains; une sorte de lien & de nécessité, plus difficile à rompre que les chaines de fer les plus fortes.

 Ne

Ne craignez rien; reprit Araſpe; je ſuis ſûr de moi, & je vous réponds ſur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant ſa paſſion pour cette jeune Princeſſe s'alluma peu à peu, juſqu'à un tel point, que la trouvant invinciblement opoſée à ſes déſirs, il étoit prêt de lui faire violence. La Princeſſe enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea auſſi-tôt Artabaze d'aller trouver Araſpe de ſa part. Cet Officier lui parla avec la dernière dureté, & lui reprocha ſa faute d'une manière propre à le jetter dans le déſeſpoir. Araſpe, outré de douleur, ne put retenir ſes larmes, & demeura interdit de honte & de crainte, ſe croyant perdu. Quelques jours après Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, & au-lieu des violens reproches auxquels il s'attendoit, il lui parla avec douceur, reconnoiſſant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi ſi redoutable. Une bonté ſi ineſpérée rendit la vie & la parole à ce jeune Seigneur. La confuſion, la joie, la reconnoiſſance, firent couler de ſes yeux une abondance de larmes. „Ah! je me connois maintenant, dit-il, „& j'éprouve ſenſiblement que j'ai deux ames, „l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraine vers le mal. La prémière l'emporte „quand vous venez à mon ſecours, & que vous „me parlez; je cède à l'autre & je ſuis vaincu „quand je ſuis ſeul?„ Il répara avantageuſement ſa faute, & rendit enſuite des ſervices conſidérables à Cyrus.

§. XVI.

§. XVI.

EPITAPHE.

Cy gît qui fut de belle taille,
Qui savoit danser & chanter,
Faisoit des Vers vaille que vaille,
Et les savoit bien réciter.
Il parloit fort bien de la guerre,
Des Cieux, du globe, de la Terre,
Du Droit Civil, du Droit Canon;
Et connoissoit assez les choses,
Par leurs effets & par leurs causes:
Etoit-il honnête homme? Oh! non.

§. XVII.

Des CENSEURS.

La CENSURE étoit une charge très-considérable parmi les Romains, & qui rendoit celui qui l'exerçoit redoutable, par le pouvoir qu'il avoit de punir ceux qui n'étoient pas de bonnes mœurs. Elle eut son prêmier commencement sous le sixième Roi; mais alors son office étoit plustôt d'examiner le nombre & les facultés des Citoyens que leurs mœurs. Les Consuls, qu'on créa pour remplir la place des Rois, l'exercêrent pendant quelque tems; mais la République s'accroissant, on en fit un emploi à part, & on créa deux Censeurs, non-seulement pour faire le dénombrement du

Peuple, & s'informer du bien de chaque citoyen en particulier, mais aussi pour avoir l'œil sur chacun d'eux, & punir les gens de mauvaise vie. On établissoit de nouveaux Censeurs tous les cinq ans, & c'étoit jusqu'à ce terme-là que leur puissance étoit continuée. Mais dans la suite on jugea qu'il y auroit du danger que deux personnes jouïssent si long-tems d'un tel pouvoir, c'est pourquoi la Censure fut réduite à un an, ou à un an & demi.

Comme les Censeurs avoient le pouvoir de punir les gens dont les mœurs étoient déréglées, on leur donna aussi le nom de *Magistri Morum*, Juges souverains des mœurs. Les marques d'infamie dont ils se servoient pour punir, étoient, de chasser un Sénateur du Sénat, d'ôter à un Chevalier son cheval & son anneau, & de faire mettre un citoyen du commun sur le rôle de ceux qui payoient les impots, après lui avoir ôté le droit de bourgeoisie.

La Censure cessa sous les Césars. Elle fut pourtant quelque-fois rétablie, une fois sous Auguste, & une autre-fois sous le régne de Claudius. La raison pour laquelle elle ne continua pas toujours, c'est parce que les mauvais Princes craignoient que leurs mœurs ne fussent censurées aussi bien que celles des autres.

§. XVIII.

§. XVIII.

Le Railleur raillé.

NIXTE voyant un jour dans la rue des petits Pères une bonne femme, qui conduisoit plusieurs ânes devant elle, lui dit avec un air goguenard & railleur: Adieu, la mère aux ânes: Adieu, Adieu, mon fils, lui répond la bonne femme. *Nixte* fut si saisi de la repartie, qu'il croyoit déja que ses oreilles s'allongeoient, tant elles se dressèrent à sa tête.

§. XIX.

Mésures Itinéraires les plus connues.

LE STADE* étoit particulier aux Grecs, & est de 125 pas géométriques. Parconséquent il en faut 20 pour faire une lieue commune de France, qui est de 2500 pas.

LE MILLE** chez les Romains est de 8 Stades, ou de 1000 pas géométriques: un peu moins d'une demi-lieue.

LA LIEUE des anciens Gaulois est de 1500 pas.

LA PARASANGE chez les Perses est ordinairement de 30 Stades, c'est à dire, d'une lieue & demie. Il y en a depuis 20 jusqu'à 60 Stades.

LE SCHOENE le plus commun chez les Egyp-

* Le Stade étoit proprement un espace, ou une carrière de 125 pas, où l'on s'exerçoit à la course.

** Ces milles s'apelloient ainsi, parce qu'ils étoient de mille pas, de 5 pieds chacun.

Egyptiens est de 40 Stades, & ainsi de deux lieues. Il y en a depuis 20 jusqu'à 120 Stades.

LA LIEUE COMMUNE de France est de 2500: LA PETITE de 2000 pas: LA GRANDE de 3000 pas. Quand on parle de lieues de France, on entend ordinairement les communes.

§. XX.

Reproche efficace.

UN SOLDAT Romain ayant un procès, il pria Auguste de le protéger. L'Empereur lui donna un de ses Courtisans pour le conduire chez les Juges. Le Soldat fut assez hardi pour dire à Auguste: „Seigneur, je n'en ai pas usé „de la sorte à votre égard, quand vous étiez en „péril dans la bataille d'Actium; moi-même j'ai „combattu pour vous. „ En disant ces mots il découvrit les blessures qu'il avoit reçues. Ce reproche toucha tellement Auguste, qu'il alla lui-même au barreau défendre ce Soldat.

§. XXI.

ENIGME.

Sans vivre je fais vivre & suis aimé de tous,
D'aucun amour pourtant je ne suis susceptible;
Je suis utile au sage & contente les fous,
Je corromps les Esprits & suis incorruptible.

L'Argent.

§. XXII.

Des EDILES.

LES EDILES chez les Romains étoient ainsi apellés du mot Latin Ædes, qui signifie *bâtiment, édifice*. Les prémiers Ediles furent établis la même année que les Tribuns du peuple. C'étoient pour-lors des Officiers subalternes, destinés à exécuter les ordres des Tribuns, qui se déchargeoient sur eux du soin de quelques affaires moins importantes. Ils avoient l'intendance des édifices, tant publics que particuliers, d'où leur vint leur nom; celle des Jeux qu'on donnoit au Peuple; & celle de la police, qui les obligeoit de veiller à la sureté & à la propreté de la ville, à ce qui concerne les vivres, & à beaucoup d'autres soins pareils, dont on comprend que le détail devoit avoir beaucoup d'étendue. Il fut ordonné aussi dans la suite que les Décrèts du Sénat, aussi tôt après qu'ils auroient été arrêtés par la Compagnie, seroient remis entre leurs mains, pour être déposés dans le Temple de Cérès, afin que les Consuls ne fussent point Maîtres d'y faire aucun changement. On élisoit les Ediles tous les ans au nombre de deux, dans la même assemblée que les Tribuns; & ils étoient toujours tirés du corps du Peuple.

Les Plébéïens demeurèrent seuls chargés des fonctions de l'Edilité, pendant l'Espace de cent-vingt-sept ans, jusqu'à l'an de Rome 388, que les Ediles ayant refusé de donner les Grands

jeux, dont ils avoient peine à faire la dépense à leurs propres frais, les jeunes Patriciens offrirent de bonne grace & avec joie de s'en charger, à condition qu'on leur accorderoit les honneurs de l'Edilité. Leur offre fut acceptée avec de grandes marques d'appobation & de reconnoissance, & il fut ordonné par un décret du Sénat que tous les ans on procéderoit à l'élection de deux Ediles tirés du corps des Patriciens. Ainsi il y eut, depuis ce tems-là, deux sortes d'Ediles à Rome. Les uns furent apellés *Ediles Plébéïens*; les autres *Ediles Curules*; parce qu'ils avoient le droit de la chaise curule, ornée d'ivoire, & qui se plaçoit sur le char dans lequel ils se faisoient porter: distinction attachée aux grandes charges de la République.

Jules-César ajouta, pour avoir l'inspection sur les Blés, deux Ediles, qui furent nommés par cette raison *Céréales*. Mais ceux-ci ne sont venus que fort tard, & sont peu connus dans l'Histoire.

Il est difficile de définir au juste la différence des fonctions de ces deux prémiéres sortes d'Ediles. Cicéron dans une de ses harangues marque les fonctions des Ediles Curules qui étoient les principales, & il les réduit à l'intendance des Jeux, qu'on célébroit en l'honneur de différentes Divinités, au soin des Edifices sacrés, & à la police générale de la ville. Ensuite il raporte les distinctions d'honneur accordées aux Ediles, telles qu'étoient le droit de dire son avis dans le

Sénat,

Sénat, non suivant la date de sa réception dans la Compagnie, mais dans un rang plus honorable; la robe bordée de pourpre, la chaise curule, le droit d'image *, si propre à illustrer les familles dans la postérité; tous privilèges attachés à l'exercice des grandes charges de l'Etat. Ainsi il est vraisemblable que les Patriciens n'avoient pris dans l'Edilité que ce qu'elle avoit de plus important pour le bien-public, & de plus honorable pour eux; & les trois objets que nous présente le passage de Cicéron paroissent assez de ce genre. Ils avoient sans doute laissé aux Ediles Plébéiens le soin des choses d'une moindre importance.

* Les Romains dont les ancêtres avoient possédé des charges Curules, rangeoient leurs portraits, dans leurs Salles, & on les portoit en pompe dans les funérailles.

§. XXIII.

Du Narval, *ou de la* Licorne de Mer.

LE NARVAL, ou la Licorne de Mer est une petite baleine, armée d'une corne d'ivoire de cinq ou six pieds, quelque-fois de plusieurs aunes de long, au côté gauche de la mâchoire. Ce sont ces cornes qu'on trouve dans les cabinets des curieux, & qu'on a fait passer si long-tems pour des cornes de licorne *, animal chimérique, ou du moins qu'on n'a pas encore pu retrouver, s'il a été connu autre-fois.

§. XXIV.

* Ce qui est dit dans la Bible de la Licorne est toute autre-chose que ce qu'on entend par-là.

§. XXIV.

Un Prince doit aimer le travail. Danger des Princes inappliqués.

LE GOUVERNEMENT d'un Etat demande une attention continuëlle, dans le Prince qui en est chargé, pour n'être point surpris par la multitude & la varieté des affaires dont on est à tout moment accablé: mais les Princes paresseux, ou qui aiment trop à se divertir, se délivrent d'embarras autant qu'ils peuvent, & ne font qu'effleurer les affaires les plus importantes.

Théodose le Jeune étoit à peu près de ce caractère. Prince indolent & qui négligeoit les choses qui demandoient de l'attention & du soin, il avoit accoutumé, pour se délivrer de la peine, de signer, sans se donner la peine de les lire, toutes les Requêtes qu'on lui présentoit, & sans examiner ce qu'elles contenoient: cette négligence auroit pu avoir des suites très-fâcheuses. Pulchérie, sœur de l'Empereur, voulut le guérir de son indolence: elle lui fit présenter une Requête, par laquelle l'Empereur consentoit à livrer l'Impératrice son Epouse comme une Esclave. Cette méprise dont on lui fit voir la conséquence, le fit rentrer en lui-même, & le rendit plus attentif.

§. XXV.

Grandeur d'ame de Vespasien.

ON n'offense pas impunément celui qui est revêtu de la souveraine puissance, mais quand il sait se modérer dans de certaines occasions, où son amour-propre est blessé, il mérite de grandes louanges. L'Empereur Vespasien ne voulut point se venger de l'un de ses anciens amis qui parloit mal de lui, & qui tâchoit de le décrier, depuis qu'il fut sur le Trône. Vespasien ne fit pas semblant de savoir les mauvais discours qu'il tenoit à son préjudice. il se contenta de lui dire, *Qu'il le prioit de se ressouvenir de leur ancienne amitié.* Cette modération mérite sans doute de grandes louanges; car c'est une affaire bien délicate que de blesser l'autorité d'un homme qui peut tout, & comme le disoit le Philosophe Favorin, qui commande à trente Légions.

§. XXVI.

EPIGRAMMES.

Sur une femme fardée.

L'autre jour Alison partit si follement,
Pour un long & fâcheux voyage;
Que sortant de chez elle avec empressement,
Elle oublia ses gands, ses dents & son visage.

AUTRE.

CLORIS quitte & reprend par un certain mystère,
Jeune & vieille peau tour à tour;

Et la Cloris de nuit feroit bien la grandmère,
De la Cloris de jour.

§. XXVII.

LE SOLDAT DÉVALISÉ.

UN SOLDAT ayant été dévalisé par les ennemis, fit contre eux, pour s'en venger, une si courageuse entreprise, qu'il s'y enrichit considérablement. Lucullus l'estimant beaucoup à cause de cette action, le voulut employer à quelque expédition où il y avoit un grand péril à essuyer, & en même tems une grande gloire à acquérir: *Employez-y*, lui dit-il, *quelque misérable Soldat dévalisé.*

Il arrive souvent que l'extrême nécessité est le mobile de ces actions que nous apellons héroiques.

§. XXVIII.

Manière ingénieuse de se défaire d'un Monstre.

L'HISTOIRE des Chevaliers de Malthe fait mention d'une bête horrible qui désoloit une contrée de l'Isle de Rhodes. C'étoit un serpent affreux, couvert d'écailles, excepté sous le ventre. Le Chevalier de Gozon en fit faire, en bois ou en carton, une figure fort ressemblante. Il dréssa deux jeunes dogues, & il les accoutuma, non-seulement à voir la figure fort ressemblante, mais encore à se lancer sur elle, & à la saisir sous le ventre. Quand il vit ses dogues dréssés à ce genre de combat, il eut l'audace d'attaquer le monstre avec ses dogues aguerris. Le Chevalier

fut

fut renversé d'abord; mais ses dogues ne voyant rien de nouveau pour eux, se jettèrent, sans être effrayés, sous le ventre de l'animal terrible. Ils s'attachèrent à l'endroit par où il étoit accessible; ils le déchirèrent sans lâcher prise; & le Chevalier, après avoir pensé périr dans le combat, vint à bout enfin, avec le secours de ses dogues, de terrasser le monstre & d'en délivrer le pays.

§. XXIX.

Désintèressement invincible.

L'ACTION du grand Scipion en Espagne, lorsqu'il ajouta à la dot d'une jeune Princesse qu'il avoit fait prisonnière la rançon que ses parens avoient aportée pour la racheter, ne lui a fait guères moins d'honneur que ses plus fameuses conquêtes. Une action toute pareille du Chevalier Bayard ne mérite pas moins de louange. Quand Bresse fut prise d'assaut sur les Vénitiens, il avoit sauvé du pillage une maison, où il s'étoit retiré pour se faire panser d'une blessure mortelle qu'il avoit reçue au siège, & avoit mis en sureté la Dame du logis, & ses deux jeunes filles qui y étoient cachées. A son départ cette Dame, pour lui marquer sa reconnoissance, lui offrit une boîte où il y avoit deux mille cinq cens ducats qu'il refusa constamment. Mais voyant que son refus l'affligeoit d'une manière sensible, & ne voulant pas laisser son hôtesse mal-contente de lui, il consentit à recevoir son présent, &

ayant fait venir les deux jeunes filles pour leur dire adieu, il donna à chacune d'elles mille ducats, pour aider à les marier, & laissa les cinq cens qui restoient, pour être distribués à des Communautés qui avoient été pillées.

§. XXX.

ODE.

Les contentemens d'Ariste.

Loin de la Cour & de l'envie,
Je passe doucement la vie,
Charmé du concert des oiseaux;
Et parmi les lys & les roses,
Les bois, les zéphirs & les eaux,
Me tiennent lieu de toutes choses.

Par tout je me fais ouverture:
Et mon esprit voit la structure,
Et l'ordre de cet Univers:
Je vois les Cieux, la Terre & l'Onde,
Et comme des accords divers,
Font naître & font mourir le monde.

Ma nef, par les vents emportée,
Sonde les antres de Prothée,
Et le sécrèt des flots amers;
Je trouve des vertus cachées,
Aux profonds abymes des mers,
Que jamais homme n'a cherchées.

De

De ce théatre de l'orage,
Poussé d'un généreux courage,
Je m'élève au dessus des cieux;
Là j'adore la beauté pure,
Qui domine sur tous les Dieux,
Et fait les loix de la Nature.

Mon bonheur n'est-il pas extrême?
Je n'ai pour objet que Dieu même;
Le Soleil est plus bas que moi:
Sous mes pieds je vois la fortune,
Et la pompe du plus grand Roi,
Me semble une pompe importune.

Heureux qui goute ces délices,
Exemt des chagrins & des vices,
Attachés aux frêles plaisirs!
Sans prendre d'injuste licence,
Il est maître de ses désirs,
Et jouït de son innocence.

Dans les forêts & dans les plaines,
Sous ses pas naissent des fontaines,
D'où coulent le lait & le vin;
Et par-tout ses vertus divines,
Désarment l'aspic de venin,
Et la Rose de ses épines.

Dieu retrace en lui son image,
Et fait que tout lui rend hommage,

Sur l'un & sur l'autre élément;
C'est pour lui que le jour éclaire,
Et les flambeaux du firmament,
Ne s'allument que pour lui plaire.

Couronné des mains de la Gloire,
Il verra chanter sa victoire,
Par le monde qu'il a domté;
Et pour comble de ses louanges,
Il aura la félicité,
Comme il a la vertu des Anges.

§. XXXI.

Réponse pleine de bonté & spirituëlle de Henri le Grand à des Catholiques zélés.

QUELQUES Catholiques zélés se plaignirent un jour à Henri le Grand, de ce que les Réformés avoient bâti un temple à Charanton, disant que cela étoit contre l'Edit, par lequel il leur étoit défendu d'en bâtir aucun plus proche de Paris, que de cinq lieües. Le Roi les ayant écoutés, leur parla ainsi: Voilà une chose à quoi je rémédierai tout à cette heure. *Je veux que l'on compte à l'avenir cinq lieues de Paris à Charanton.*

§. XXXII.

Excellente éducation des anciens Perses.

LE BIEN-PUBLIC, l'utilité commune, etoit le principe & le but de toutes lex loix des

des anciens Perses. L'éducation des enfans étoit regardée comme le devoir le plus important & la partie la plus essentielle du gouvernement. On ne s'en reposoit pas sur l'attention des pères & des mères, qu'une aveugle & molle tendresse rend souvent incapables de ce soin: l'Etat s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun, d'une manière uniforme. Tout y étoit réglé, le lieu & la durée des exercices, le tems des repas, la qualité du boire & du manger, le nombre des maîtres, les différentes sortes de châtimens. Toute leur nourriture, aussi-bien pour les enfans que pour les jeunes gens, étoit du pain, du cresson & de l'eau; car on vouloit de bonne-heure les accoutumer à la tempérance & à la sobrieté: & d'ailleurs cette sorte de nourriture simple & frugale, sans aucun mélange de sauces ni de ragouts, leur fortifioit le corps, & leur préparoit un fond de santé, capable de soutenir les plus dures fatigues de la guerre, jusques dans l'âge le plus avancé.

Ils alloient aux écoles pour y aprendre la Justice, comme ailleurs on y va pour aprendre les Lettres & les Sciences; & le crime qu'on y punissoit le plus sévèrement, étoit l'ingratitude.

La vue des Perses dans tous ces sages établissemens étoit d'aller au devant du mal; persuadés qu'il vaut bien mieux s'apliquer à prévenir les fautes qu'à les punir. Au lieu que dans les autres Etats on se contente d'établir des punitions contre les méchans, ils tâchoient de

faire ensorte que parmi éux il n'y eût point de méchans.

§. XXXIII.

L'homme content.

O Mort! quand tu feras ta ronde,
Epargne le Sieur de Torci;
Chez lui tout rit, & tout abonde,
Il n'a ni peine; ni souci.
Que feroit-il en l'autre monde?
Il est si bien en celui-ci.

§. XXXIV.

Des Monnoies *anciennes.*

LA Dragme * Attique, à laquelle répond le denier Romain, nous doit servir de règle pour connoître la valeur de toutes les autres monnoies. On la fait monter à dix sols de France, quoiqu'il y ait des Auteurs qui lui assignent une autre valeur. Nous nous en tiendrons à celle de dix sous, parce que cette manière de compter est la plus facile, & par conséquent la plus propre parmi les jeunes gens. Je prens ici notre monnoie en fixant le Marc à vingt-sept livres, ce qui est regardé par la pluspart des Nations de l'Europe comme le prix intrinséque de l'argent.

Monnoies Grecques.

L'OBOLE Attique est la sixième partie d'une dragme Attique.

LA

* Ou d'Athènes.

LA DRAGME OU DRACHME Attique est composée de six oboles. Elle répond au denier Romain, & vaut dix sols ou sous de France.

LE DIDRAGME étoit deux dragmes.

LA MINE Attique vaut cent dragmes, & par conséquent 50 livres de France.

LE TALENT Attique vaut soixante mines, & par conséquent trois mille livres de France.

LA MYRIADE est un mot Grec qui signifie dix mille. Ainsi une Myriade de dragmes signifie dix mille dragmes, & vaut 5000 livres.

LE STATER Attique étoit une monnoie d'or du poids de deux dragmes, qui valoient vingt dragmes d'argent, & par conséquent dix livres de France.

LE DARIQUE, monnoie d'or des Perses, & celle qui portoit le nom de Philippe, Roi de Macédoine, *Philippei*, étoient de la même valeur que le Stater Attique.

LE SICLE, monnoie des Hébreux, valoit quatre dragmes Attiques, c'est à dire 40 Sols.

Le Sicle du Sanctuaire étoit un Sicle de bon poids, & de bon argent, tel qu'on le gardoit dans le Sanctuaire, pour servir de modèle.

On trouve encore le Sicle Hébreu dans les cabinets de quelques curieux. Il avoit d'un côté un vase qu'on croit répresenter l'Urne de la Manne, ou l'Encensoir d'Aron, avec ces paroles autour, en caractères Samaritains; *Le Sicle d'Israël*, & de l'autre une fleur épanouïe, qui

femble être la Verge d'Aaron, qui fleurit, avec ces paroles autour : *Jerusalem la Sainte.*

Monnoies Romaines.

L'As Romain, autrement apellé, *libra*, livre, ou *pondo*, étoit dans son origine la dixième partie du denier Romain, & faisoit un sol de France.

LE PETIT SESTERCE, *Sestertius*, ou *nummus*, étoit la quatrième partie du denier Romain, & valoit deux sols & demi de France.

LE DENIER étoit une petite pièce d'argent, qui valoit dix as, quatre sesterces, & par conséquent dix sols de France.

LE GRAND SESTERCE, c'est à dire *Sestertium*, au neutre, signifie une somme qui valoit 1000 petits sesterces, 250 deniers Romains, 125 Livres de France.

La proportion de l'or à l'argent a fort varié dans tous les tems. On peut s'en tenir à celle de dix à un pour l'Antiquité. Ainsi un talent d'argent vaut trois mille livres ; un talent d'or trente mille livres. Maintenant la proportion de l'or à l'argent est à peu près de quinze à un.

Il est à remarquer que les Anciens dans leur commerce, & dans leurs payemens, ne comptoient pas les pièces, ils les pesoient, & les mêmes leur servoient de poids & de monnoie. Elles étoient de l'un de ces trois métaux, de Cuivre, d'Argent & d'Or. Mais on désignoit par le nom de Cuivre toute sorte de monnoie, de quelque métal qu'elle fût, comme nous apellons en général de l'Argent, toute sorte de somme, de

de quelque matière qu'elle soit : la raison en est qu'on estimoit l'argent par le poids du Cuivre.

§. XXXV.

Paresse insigne.

Y A-T-IL jamais rien eu de plus ridicule & de plus lâche, qu'un certain Sagaris Meriandinus, dont parle Athénée, qui pendant toute sa vie, qui fut assez longue, fit mâcher par sa nourrice les morceaux dont il se nourrissoit, parce qu'il étoit si paresseux, qu'il ne vouloit pas prendre la peine de les mâcher lui-même ? Nous avons de fréquens exemples de cette paresse. Combien de gens qui se fiant sur leurs domestiques, semblent avoir perdu l'usage des pieds, des jambes, des bras & des mains.

Diogène dit à un homme qui se faisoit moucher par son valet : Qu'il ne lui manquoit pour être heureux que d'avoir perdu les mains, afin de se faire moucher aussi.

§. XXXVI.

Manque de parole.

Ce que tu m'as promis, Grégoire,
Tu ne le tiens aucunement :
Avant que de promettre il faut du jugement,
Et quand on a promis il faut de la mémoire.

§. XXXVII.

§. XXXVII.

Origine du titre de Dauphin, *que porte le fils aîné du Roi de France.*

DAUPHIN est le titre que porte le prémier fils du Roi de France, durant la vie de son père. Ce mot tire son nom de *Dauphiné* province de France. Les Princes du Dauphiné se nommoient auparavant Comtes d'Albon ou de Grénoble, puis Comtes de Vienne, jusques vers l'an 1120, que GUI ou GUIGUE VIII. prit le nom de Dauphin. Voici comme Guillaume, Chanoine de l'Eglise de Grénoble, raporte l'origine de ce nom. Il est vrai-semblable, *dit-il*, que ce GUI VIII, Comte de Vienne choisit le * Dauphin pour sa devise, qu'il en fit le timbre de son casque, qu'il en chargea sa cotte-d'armes & qu'il en mit la figure sur la housse de son cheval, en quelque occasion célèbre. Il se fit distinguer entre tous les autres par son adresse & par sa valeur, & delà il fut apellé le *Comte du Dauphin* & le Comte Dauphin. Ce nom qui lui fut agréable, le devint aussi pour ses descendans, qui prirent le titre de Dauphin, & nommèrent leur Etat le *Dauphiné*.

Guigue XII, Dauphin, ou Prince du Dauphiné, étant mort d'une blessure qu'il avoit reçue au siège de la Perrière, son frère Humbert II. lui succéda en 1333.

Ce Humbert avoit épousé en 1332. Marie de Baux. De ce mariage il eut un fils qu'il nomma *André*:

* Sorte de gros poisson.

André: mais à peine étoit-il sorti du berceau, que se jouant avec lui à une fenêtre de son palais de Grénoble, qui regardoit sur l'Isère, il le laissa échaper & tomber dans ce fleuve. Depuis il fut déclaré Général de la Croisade contre les Infidèles, & passa dans la Grèce, mais sans y faire de grands progrès; car ce qu'il avoit de courage n'étoit pas soutenu de beaucoup de conduite. A son retour, songeant à quiter le monde, il donna le Dauphiné au Roi Philippe de Valois, qui en investit son petit-fils Charles. Cette donation qui avoit été faite l'an 1343, fut confirmée l'an 1349, à condition que les fils ainés du Roi de France porteroient le titre de Dauphin, & les armes du Dauphiné, écartelées avec les armes de France.

§. XXXVIII.

Eloge de l'Ane.

Il faut avouër que l'âne n'a pas les qualités brillantes, mais il les a bonnes. Si l'on s'adresse à d'autres animaux pour les services distingués, celui-ci fournit au moins les plus nécessaires. Il n'a pas la voix tout-à-fait belle, ni l'air noble, ni des manières fort vives: mais une belle voix est un mérite bien mince parmi des gens solides. L'air noble est remplacé chez lui par une douce & modeste contenance. Et au lieu de ces manières si turbulentes & si irregulières du cheval, qui incommodent souvent plus qu'elles ne plaisent, l'âne a une façon d'agir toute naï-

ve

ve & toute ſimple. Point d'air rengorgé, point de ſuffiſance: il va uniment ſon chemin. Il ne va pas bien vîte: mais il va de ſuite & long-tems. Il achève ſa beſogne ſans bruit: il vous rend ſes ſervices avec perſévérance, & ce qui eſt un grand point dans un domeſtique, il ne les fait point valoir.

Nul aprêt pour ſon repas: le prémier chardon en fait l'affaire. Il ne ſe croit rien dû: on ne le voit jamais dégouté, ni mécontent: tout ce qu'on lui donne eſt bien reçu. Il goûte très-bien les meilleures choſes, & ſe contente honnêtement des plus mauvaiſes. Si on l'oublie & qu'on l'attache un peu loin de l'herbe, il prie ſon maître, le plus patétiquement qu'il eſt poſſible, de pourvoir à ſes beſoins. Bien eſt il juſte qu'il vive. Il y emploie toute ſa rhétorique. Sa harangue faite, il attend patiemment l'arrivée d'un peu de ſon ou de quelques feuillages inutiles. A peine a-t-il achevé ſon repas à la hâte, qu'il reprend ſa charge, & ſe remet en marche ſans réplique ni murmure. Voilà certainement des manières eſtimables.

Où en ſeroient réduits les vignerons, les jardiniers, les maçons & la pluspart des gens de campagne, c'eſt à dire, les deux tiers des hommes, s'il leur faloit d'autres hommes ou des chevaux pour le tranſport de leurs marchandiſes & des matières qu'ils emploient? L'âne eſt ſans-ceſſe à leur ſecours. Il porte le fruit, les herbages, les peaux des bêtes, le charbon, le bois, la

tuile,

tuile, la brique, le plâtre, la chaux, la paille & le fumier. Tout ce qu'il y a de plus abject est son lot ordinaire. C'est un grand avantage pour cette multitude d'ouvriers, & pour nous, de trouver un animal doux, vigoureux & infatigable, qui sans frais & sans orgueil remplisse nos villages & nos villes de toutes sortes de commodités. Une comparaison achèvera de nous faire mieux sentir l'utilité de ses services, & de les tirer en quelque sorte de leur obscurité.

Le cheval ressemble assez à ces nations, qui aiment le brillant & le fracas ; qui sautent & dansent toujours ; qui s'occupent beaucoup des dehors, & qui mettent de l'enjoûment par-tout. Elles sont admirables dans les occasions distinguées & décisives : mais souvent leur feu dégénère en fougue. Elles s'emportent : elles s'épuisent & perdent leurs plus beaux avantages, faute de ménagement & de modération.

L'âne au contraire ressemble à ces peuples naturellement épais & pacifiques, qui connoissent leur labourage & leur commerce, & rien de plus, vont leur train sans distraction, & achèvent d'un air sérieux & opiniâtre tout ce qu'ils ont une fois entrepris.

§. XXXIX.

ENIGME.

Je suis un foible Corps, sans tête, pieds, ni mains,
Et je suis toute fois à chacun nécessaire;

J'accom-

J'accompagne au tombeau le moindre des humains,
Et retourne avec lui dans le sein de ma mère.

La chemise.

§. XL.

SUR LES CRITIQUES.

ZOÏLE ayant dédié à Philadelphe, Roi d'Egypte, un livre, fait contre les Ouvrages d'Homère, dans l'espérance d'en obtenir une grande récompense; ce Roi, pour le tourner en ridicule, lui dit: *Qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il lui fît du bien; parcequ'un homme, qui en savoit plus qu'Homère, qui avoit fait subsister tant de gens, ne pouvoit pas manquer de quelque-chose.*

§. XLI.

Des Aqueducs *de la ville de Rome.*

UN AQUEDUC est une construction de pierre, faite dans un terrain inégal, pour conserver le niveau de l'eau, & la conduire par un canal d'un lieu à un autre. Il y a des Aqueducs sous terre, & d'autres qui sont portés par des arcades.

Les Aqueducs étoient une des merveilles de Rome. La grande quantité qu'on y en avoit construits, les fraix immenses pour faire venir des eaux de plusieurs endroits, éloignés de trente, quarante, soixante milles, & encore plus, sur des Arcades, ou continuées jusqu'à Rome, ou suplées par d'autres travaux; tout cela nous surprend & nous étonne, d'autant plus que nous

ne

ne sommes point accoutumés à faire de si hardies entreprises, ni à acheter si chèrement la commodité publique. Si l'on considère, dit Pline, la quantité incroyable d'eaux qu'on avoit fait venir à Rome pour l'usage du Public, pour les fontaines, les bains, les viviers, les maisons particulières, les jardins, les maisons de campagne; si l'on se représente des arcades construites à grands frais, & conduites pendant un très long espace de chemin, des montagnes coupées, des rochers percés, des vallées profondes, comblées, on avouera qu'il ne s'est rien vu de plus merveilleux dans l'Univers. Pline fait mention dans le même endroit, d'un Aqueduc achevé par l'Empereur Claude, conduit à Rome pendant l'espace de quarante milles, & qui y portoit de l'eau jusques sur les montagnes les plus élevées; ouvrage qui revenoit à des sommes immenses.

Les Romains, pendant plus de quatre cens quarante ans se contentèrent des eaux que leur fournissoit le Tibre, les puits, les fontaines de la ville, & celles qui se trouvoient dans le voisinage. Mais la ville s'étant considérablement augmentée par le nombre des habitans, & par l'étendue du terrain, on fut obligé d'y faire venir des eaux de loin, par le moyen des Aqueducs. Plusieurs Censeurs & Ediles se signalèrent, comme à l'envi, par des travaux si utiles & si magnifiques. Mais Agrippa, qui étoit tout-puissant, auprès de l'Empereur Auguste enchérit infiniment sur tous ceux qui l'avoient précédé. Il fit cent tren-

te réservoirs, pour contenir les eaux, cent cinq fontaines pour l'usage des citoyens, sept cens abreuvoirs pour les chevaux & les autres bêtes de somme. Et pour décorer tous ces ouvrages, il y répandit trois cens statues d'airain ou de marbre: magnificence vraîment estimable, quand elle est ainsi jointe & mariée avec l'utilité.

On n'entreprend rien aujourd'hui de pareil à ces grands ouvrages, dont la beauté & la grandeur nous paroissent, par les précieux restes, qui s'en sont conservés jusqu'à nous, au dessus même de ce qu'on en trouve dans les livres. On voit encore en divers endroits de la campagne de Rome de grands restes de ces Aqueducs, des arcades continuées pendant un long espace, au-dessus desquelles étoient les canaux qui portoient l'eau à la ville. Ces arcades sont quelque-fois d'une grande hauteur, selon que le terrain l'exigeoit. Il y a quelque-fois des Aqueducs à deux arcades l'une sur l'autre; & cela de crainte que la trop grande hauteur ne rendit la structure moins solide. Ils sont ordinairement de brique, si bien cimentée, qu'on a peine à en détacher des morceaux. Le Pont-de-Gard, qui est à trois rangs d'arcades les unes sur les autres, & qu'on croit avoir été bâti par les Romains pour conduire un Aqueduc à la ville de Nîmes, dont il n'est éloigné que de trois lieues, fait encore, depuis dix-sept siècles, l'admiration de tous ceux qui le voient.

Quand

Quand le terrain étoit si haut, qu'on ne pouvoit trouver la pente nécessaire, on faisoit des canaux souterrains bien bâtis, qui portoient l'eau dans les Aqueducs élevés sur la terre, & bâtis dans les fonds & dans les pentes des montagnes. Si l'eau ne pouvoit trouver sa pente qu'au travers d'une roche, on perçoit cette roche à la hauteur de l'Aqueduc inférieur. On voit encore au-dessus de Tivoli un canal semblable, dans la roche vive, percée pendant l'espace de plus d'un mille. Ce canal a environ cinq pieds de haut, & quatre de large.

§. XLII.

Sur la place de Prémier-Président du Parlement de Paris, donnée à Mr. de Bellièvre.

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je disois: à quoi sers-tu,
Pauvre & stérile vertu?
Ta droiture & tout ton zèle,
Tout compté, tout rabatu,
Ne valent pas un fétu:
Mais voyant que l'on couronne,
Aujourd'hui le grand Pomponne,
Aussi-tôt je me suis tû:
A quelque chose elle est bonne.

§. XLIII.

Avantages de l'économie.

C'est une très-avantageuse économie que celle qui règle la dépense de la bouche; parce que, ce qu'on emploie pour cette dépense étant consumé sans aucun retour, & la bouche exigeant tous les jours qu'on fasse des dépenses pour elle, on se met en danger de tomber dans la pauvreté, si l'on ne met de la modération dans ce qu'on accorde à ses demandes. Diogène ayant apris qu'un homme extrêmement prodigue pour sa table, vendoit sa maison, dit: „Je „savois bien que cette maison mangeroit, & „boiroit tant, qu'à la fin elle vomiroit son „maître dehors.„ Le Roi Charles V. regardant un jour la maison d'un de ses Maîtres d'Hôtel, qui étoit belle & d'une grande étendue, mais dont la cuisine étoit fort petite, il lui en demanda la cause: *Sire*, lui répondit il: *c'est ma petite cuisine qui a fait ma maison grande.*

§. XLIV.

Du Verre.

Les matières dont on fait le verre, & dont nous tirons des services si variés, sont des sels alcalis qu'on tire du bois, du varec, de la soude, & de toutes sortes de plantes réduites en cendres, mêlés avec des sables & mises en fusion sur un grand feu. Le feu en soulevant toutes ces parties, naturellement dures & infléxibles,

bles, les purifie, & en détache tout ce qui est d'une autre nature; & en se dissipant, il les laisse toutes retomber les unes sur les autres, & étroitement engrainées les unes dans les autres, de manière que les liqueurs ni l'air grossier n'y trouvent plus de passage. Mais la lumière qui est incomparablement plus fine que l'air, y trouve des passages innombrables que le feu y a pratiqués, en traversant ces matières en ligne directe.

Quand cette matière a été mise en fusion par un feu violent, on y plonge le bout d'une canne de fer creuse, qui en emporte un petit bouton tout en feu. On souffle au travers de cette canne, & le verre dont le feu soutient les parties, & qu'il rend ductile, se prête en ce moment aux désirs des ouvriers: il s'enfle, il s'étend, & prend la forme d'une bouteille, d'une jatte, d'un gobelet, d'un tuyau long de plusieurs pieds. On tourne, on arrondit, on aplatit ce verre comme une oublie. On le coupe avec des ciseaux comme une étoffe. On en fait des milions de vases propres & inaltérables, où tout se conserve mieux que dans les métaux précieux.

Ainsi, au lieu de fermer à grands frais les fenêtres de nos apartemens avec des lames de pierre blanche, rendues assez minces pour être transparentes, comme il paroit que faisoient les anciens; au lieu d'y employer les toiles qui dérobent le jour & la vue du déhors; au lieu d'y faire usage des treillis qui nous exposeroient à

toutes les impressions du froid, de l'humidité & des vents; quelle commodité n'est-ce pas pour nous, de pouvoir garnir nos fenêtres de ces légères cloisons de verre, qui se trouvent assez serrées pour nous garantir des désordres de l'air, & cependant assez transparentes pour nous laisser jouïr, au cœur d'un bâtiment massif, de toute la gayeté du grand jour, & de la vue libre de toute la nature?

§. XLV.

D'un Avocat.

Ne vous fiez nullement,
En cet Avocat célèbre;
Je vous assure qu'il ment,
Plus serré qu'un compliment,
Et qu'une oraison funèbre.

§. XLVI.

De FABIUS MAXIMUS.

Q. FABIUS MAXIMUS, dit le *Temporiseur*, fut encore surnommé *Verrucosus*, à cause d'une verrue qu'il avoit sur les lèvres. Il fut un des plus grands Capitaines de son siècle, & parvint cinq fois au Consulat. Pendant son prêmier Consulat, l'an 521 de Rome, il défit les Liguriens. Depuis il exerça la même dignité dans les années 526, 539, 540, & 545 de Rome, & rendit toujours de grands services à la République. Elle étoit réduite à une grande extrémité,

mité, après que le Consul Flaminius eut perdu la bataille près du lac de Thrasimène, l'an 537. On eut recours à la prudence de Fabius Maximus, que l'on créa Dictateur. Il s'avisa d'une nouvelle façon de combattre Annibal, qui fut de le fatiguer en ne combattant point; & c'est de là qu'il acquit le nom de *Temporiseur*, & de *Bouclier de la République*. Ces remises ne fatiguèrent pas moins les Romains que leur ennemi. Ils se plaignirent hautement de lui, & lui ôtérent même le commandement d'une partie de l'Armée, qu'ils donnérent à Minucius, Général de la Cavalerie, & ne revinrent de leur erreur, que lorsque ce sage Général eut délivré ce téméraire du péril où il s'étoit jetté.

Après la bataille de Cannes, qui pensa être funeste aux Romains, ils se convainquirent de plus en plus que Fabius avoit pris le meilleur parti; & en effet il lassa tellement les troupes d'Annibal, qu'elles ne furent plus en état de se défendre contre les Romains. Fabius reprit Tarente, d'où il emporta l'image d'Hercule, qu'il mit dans le Capitole. Etant convenu avec les ennemis du rachat des captifs, lorsqu'il vit que le Sénat refusoit de ratifier cet accord, il vendit tous ses biens, pour s'acquiter de la parole qu'il avoit donnée.

Dans son dernier Consulat, il continua à désespérer Annibal, par sa conduite extraordinaire. Il suivoit toujours les ennemis, & cherchoit à camper avantageusement, & à se tenir

 serré.

ferré. Les Africains se portoient à mille injures contre les Romains, pour les irriter, & les attirer au combat. Un jour Annibal fit dire à Fabius, „Que s'il étoit aussi grand Capitaine „qu'il vouloit qu'on le crût, il devoit descendre „dans la plaine & accepter la bataille.„ Fabius répondit froidement: „Que si Annibal étoit „lui-même aussi grand Capitaine qu'il croyoit „l'être, il le devoit forcer à donner bataille.„

Tite-Live & Pline parlent diversement de la mort de Fabius Maximus. Il est pourtant certain qu'il vivoit encore, lorsque Scipion nommé Consul, entreprit de porter la guerre en Afrique, & qu'il s'oposa assez vivement à ce dessein.

§. XLVII.

Des Conseils des anciens Juifs, & en particulier du Grand Conseil, apellé autrement le Sanhédrin.

Les Juifs avoient trois sortes de Conseils. 1. Le *Conseil des vingt-trois*, ou *vingt-trois Juges*. Il y avoit un tel Conseil dans toutes les villes où il se trouvoit six-vingt personnes. Il jugeoit des causes capitales, à l'exception de celles qui étoient réservées à la connoissance du Grand Sanhédrin. 2. Le *Conseil des trois*, dans les lieux où il y avoit moins de six-vingt habitans. Il ne jugeoit que des causes peu importantes. Ces deux prémiers Conseils se tenoient aux portes de la ville; & ces Portes avoient quel-

quelque place qui devoit être grande, & quelque bâtiment où étoient les fièges des Juges ou des Anciens; car il est dit quand David eut apris la mort d'Abſalon, qu'il monta à la chambre pour y pleurer. 3. Il y avoit enfin le *Grand Conſeil*, autrement apellé le *Sanhédrin*, ou la *Grande Maiſon du Jugement*.

Ce Conſeil étoit composé de ſoixante & onze ou douze perſonnes, qui avoient à leur tête deux Préſidens, dont le prémier étoit ordinairement le Souverain Sacrificateur, quoi que cela ne fût ni néceſſaire, ni d'un uſage perpétuël. L'autre étoit un homme d'autorité, qu'on apelloit *le Père de la Maiſon*. Les Membres de ce Conſeil étoient preſque tous de race Sacerdotale & Lévitique, mais tout autre Iſraëlite y pouvoit être admis, pourvû qu'il n'y eût rien à redire dans ſa perſonne & dans ſa famille. Ces Conſeillers étoient aſſis en demi cercle, & il y avoit aux deux bouts de l'Aſſemblée deux Scribes, ou Docteurs, qui écrivoient les voix des Juges. On y jugeoit toutes les affaires importantes, ſoit eccléſiaſtiques ſoit civiles: comme celles qui regardoient toute une Tribu, la Guerre, les Sacrificateurs, les Prophètes, les Docteurs & même les Rois.

Autre-fois les Juges d'Iſraël rendoient leurs Jugemens à la porte du Tabernacle. Depuis on deſtina aux ſéances du Sanhédrin un apartement qui joignoit le grand Parvis, & qu'on apelloit l'apartement de pierre taillée. Il n'étoit pas permis de juger les cauſes capitales hors de ce lieu-

là. Dans la suite le Sanhédrin fut transféré en plusieurs lieux différens, soit dans la ville & même hors de Jérusalem. Ces translations anéantirent insensiblement toute son autorité.

§. XLVIII.

A un mauvais payeur.

Vous rendez fort soigneusement,
Une visite, un compliment,
Une grace qu'on vous a faite;
Vous rendez tout, Maître Clément,
Excepté l'argent qu'on vous prête.

§. XLIX.

Sur la véritable Gloire.

DIALOGUE
ENTRE
LYCASTE ET MÉNALQUE.

LYCASTE.

LA GLOIRE des grands hommes, Ménalque, se doit toujours mésurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir.

MÉNALQUE.

Est-ce à propos des honneurs qu'on me rend, depuis l'action que j'ai faite, & dont je viens de vous entretenir, que vous me tenez ce discours, Lycaste?

MÉNALQUE.

Ce sera à quel propos vous voudrez, pour-

vûque vous receviez cette propofition pour véritable.

LYCASTE.

Elle fera auffi tout ce que vous voudrez; pourvû que vous ne prétendiez point détruire le mérite de cette action.

LYCASTE.

Les mauvaifes voies que vous avez prifes pour y parvenir, les circonftances odieufes qui l'accompagnent, le détruifent affez fans que perfonne prenne ce foin. On vous honore, parce que vous avez la force en main, mais on ne vous eftime point, parce que vous ne paffez pas pour vous être fervi de cette force avec équité. On vous rendra des refpects extérieurs tant que vous voudrez, pendant que les mouvemens intérieurs ne feront pour vous que mépris & indignation. Je fuis perfuadé que vous ne laifferez pas d'être content, parce que je juge par les moyens que vous avez pris pour acquérir de la gloire, que vous ne cherchiez que les aparences. Il y a bien des gens de votre goût, auffi y a-t-il bien des gens qui fe moquent les uns des autres. Ceux qui prétendent s'attirer des honneurs véritables par de fauffes vertus, fe moquent de ceux de qui ils les prétendent; & ceux-ci à leur tour fe moquent de ceux-là, en leur rendant des refpects aparens, au-lieu des folides qu'ils efpèrent. La jolie comédie que le monde! Presque tout y eft mafqué.

MÉNAL-

MÉNALQUE.

Voilà bien de la morale perdue, mon pauvre Lycaste!

LYCASTE.

Elle est perdue, parce que vous donnez trop dans le superficiel pour en profiter: Mais quelque chose que vous disiez, je suis assuré que votre esprit avoue que j'ai raison.

§. L.

De l'Ordre de la Toison d'or.

L'ORDRE de la toison d'or a été institué à Bruges, le 19 Janvier 1430, par Philippe le Bon, Duc de Bourgogne. La raison de son institution est raportée diversement par les Auteurs. Il y en a qui disent que l'année de son mariage avec Elisabeth, ou Isabelle de Portugal, ayant été une année de grande abondance, il prit cet évènement à bon augure; & qu'ayant remarqué le mot, ou le nom de JASON dans les premières lettres des cinq mois de la récolte, Juillet, Août, Septembre, Octobre & Novembre, il se souvint de la Toison de la Colchide, & institua l'Ordre de la Toison, par allusion à cette rencontre. D'autres disent que le Duc eut prémièrement en vue la Toison de Colchos, ou du Mouton de Phryxus; qu'en cette vue l'Ordre fut institué, & nommé de la Toison d'Or, & que Jean Germain Evêque de Châlons ayant représenté à ce Prince qu'il valoit mieux que cette noble institution fût fondée sur quelque endroit

de

de l'Histoire Sainte, que sur la Fable, la chose fut détournée sur la Toison de Gédéon. *

§. LI.

Utilité du travail.

Pour vous bien porter, retranchez les vivres, & augmentez le travail, dit Aristote. En travaillant on dissipe les mauvaises humeurs, on se fortifie, & on se rend par ce moyen plus propre à résister aux maladies, quand elles arrivent. En mangeant avec modération, on ne donne rien à la corruption, parceque la chaleur naturelle n'étant point surchargée, digère tout ce qu'on lui donne, sans laisser rien qui puisse nuire. Car tout ce qui reste dans l'estomac, sans être digéré, se corromt, & corromt tout ce qui a rélation avec lui.

§. LII.

CARACTÈRE DE CE SIÈCLE.

Des Esprits forts.

Les Esprits forts savent-ils qu'on les apelle ainsi par ironie? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, & quelle en doit être la fin? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matière comme la pierre & le reptile, & si elle n'est point corrupti-

* Juges, ch. V. 37.

ruptible, comme ces viles créatures ? N'y a-t-il pas plus de force & de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un Etre supérieur à tous les Etres ; qui les a tous faits, & à qui tous se doivent raporter ; d'un Etre souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé & qui ne peut finir, dont notre ame est l'image, & si j'ose dire, une portion comme esprit, & comme immortelle.

§. LIII.

Caractère de l'envieux.

L'envieux est un animal,
En qui je n'entens presque rien ;
Le bien d'autrui lui fait du mal,
Le mal d'autrui lui fait du bien.

§. LIV.

Sur les Repas des Romains.

LES ROMAINS ne faisoient, à proprement parler, qu'un repas ; c'étoit le souper. Ils prenoient bien quelque peu de nourriture vers le milieu du jour, pour se soutenir, & se mettre en état d'attendre le repas du soir : mais ce léger diner ne peut s'apeller un repas, non-plus que le déjeuné & le gouté, qui n'étoient que pour les enfans.

L'heure du souper étoit la neuvième ou la dixième heure du jour, c'est à dire trois heures, ou même deux heures avant le coucher

cher du Soleil. Jusques-là on s'étoit apliqué tout entier aux affaires sérieuses: mais pour lors on avoit l'esprit libre de tout soin, & l'on se trouvoit en état de recevoir chez soi ses amis. Prévenir ce tems pour se mettre à table & pour souper, c'est ce qu'Horace apelle *abréger le jour*, & *en retrancher une partie*; outre que cela donnoit un air de débauche, qu'évitoient les gens sages.

A Rome, le bain précédoit toujours le souper. Les riches & les gens accommodés avoient des bains domestiques. Pour le peuple il y avoit des bains publics, dont quelques-uns étoient même des édifices somptueux, & dans lesquels la magnificence des Empereurs avoit semblé prendre plaisir à se signaler.

Au sortir du bain, avant que de se mettre à table, on prenoit un habit, plus ou moins léger, selon la saison, & le maître de la maison se piquoit souvent d'en fournir de magnifiques â ses hôtes.

Le lieu où l'on prenoit les repas s'apelloit *Triclinium*, parce que la table étoit environnée de trois lits, & que l'on mangeoit, couché sur des lits. Les tables ont été de différentes figures, selon la différence des tems: quarrées, rondes, en demi-cercle. Les prémières étoient d'un plus fréquent usage. L'un des quatre côtés demeuroit vacant & libre pour servir les mets.

On rangeoit un lit autour de chacun des

trois

trois côtés de la table. Chaque lit tenoit pour l'ordinaire trois personnes, quelque-fois quatre, & cinq, mais rarement. Les lits étoient couverts de tapis, & garnis de coussins pour les convives. Dans les commencemens, & la matière & les couvertures des lits, tout étoit fort simple; mais le luxe y introduisit dans la suite une magnificence extraordinaire.

Quand on avoit pris le bain on se revêtoit d'habits destinés pour la table. Avant que de monter sur les lits, ils quitoient leurs souliers pour plus grande propreté. Dans les parties de plaisir ils usoient des essences & des parfums les plus exquis, & portoient des couronnes de fleurs sur la tête. Ils montoient en cet état sur leurs lits.

Le repas commençoit toujours par des * libations & des prières que l'on faisoit aux Dieux, en versant un peu de vin sur la table en leur honneur. C'étoit une coutume de l'antiquité la plus reculée, & généralement établie, qui s'observoit déjà du tems d'Homère. Les anciens finissoient toujours les repas par où ils les avoient commencés, c'est à dire, par les prières & les libations. Voici, sur cela, un passage d'Héliodore, Auteur Grec, qui est fort précis. *Il est tems*, y est-il dit, *de renvoyer les convives; mais aparavant souvenons-nous de Dieu. On porta ensuite la coupe des libations*

* Effusion, épanchement, soit de vin, soit d'autre liqueur, que les anciens faisoient autre-fois en l'honneur de la Divinité.

bations à tous les assistans, & le repas finit de la sorte. Cet acte de Religion, par où commençoient & finissoient les repas, étoit comme une protestation publique que faisoient les Païens, qu'ils reconnoissoient tenir de la libéralité de Dieu toutes les nourritures dont ils faisoient usage.

C'est une chose bien triste, & qui marque un grand oubli de Dieu, de voir que la coutume de consacrer, en quelque sorte, le commencement & la fin des repas, par la prière & par l'action de graces, observée de tout tems par les Païens, soit maintenant abolie parmi nous; abolie entièrement à la table de presque tous les grands Seigneurs & de tous les riches, & n'ait plus lieu que parmi les Bourgeois; encore commence-t-elle à y être négligée: tant le mauvais exemple des Grands a de force & devient contagieux!

Chez les Romains le repas est apellé *convivium*, une assemblée de personnes qui *vivent ensemble*, c'est à dire qui conversent entr'eux, qui s'entretiennent, qui tiennent des discours également spirituels & agréables; car c'est là proprement *vivre*. Aussi Caton disoit-il, que ce qui lui plaisoit le plus dans les repas n'étoit point la bonne-chère, mais la compagnie & la conversation de ses amis. Y a-t-il parmi nous beaucoup de tables, où les repas se passent de la sorte? Il ne paroit pas que l'on se pique d'y faire grande dépense d'esprit.

Le luxe d'Asie, quand on l'eut vaincue, passa bientôt à Rome, & infecta les tables comme tout le reste. Les boufons, les farceurs, les Joueuses d'instrumens, les danseuses, en firent l'accompagnement ordinaire. On fit, à diverses reprises, plusieurs sages règlemens, pour arrêter la dépense excessive des repas & des festins: mais le luxe, plus fort que les Loix, rompit toutes les barrières qu'on s'efforça de lui oposer en différens tems, & demeura presque toujours victorieux & triomphant.

§. LV.

En quoi consiste la perfection d'un Prince.

LA PERFECTION d'un Prince se peut renfermer dans ces cinq qualités, savoir: la Pieté, la Sagesse, la Justice, la Bonté où la Clémence & la Valeur. La Pieté le donne à Dieu; la Sagesse à lui-même; la Justice à la Loi; la Valeur aux Armes, & la Bonté à tout le monde.

§. LVI.

Du Limaçon.

LE LIMAÇON vient au monde, ou sort de son œuf avec une coquille toute formée, & d'une petitesse proportionnée à celle de son corps, & à la coque de l'œuf qui la contenoit. Cette coquille est la base d'une autre, qui ira toujours en augmentant. La petite coquille, telle qu'elle est sortie de l'œuf, occupera

pera toujours le centre de celle que l'animal devenu plus grand se formera, en ajoutant de nouveaux tours à la première. Et comme son corps ne peut s'allonger que vers l'ouverture, ce ne sera que vers l'ouverture qu'elle recevra de nouveaux accroissemens. La matière en est dans le corps de l'animal même. C'est une liqueur ou une colle, composée de glu & de petits grains pierreux très-fins. Ces matières passent par une multitude de petits canaux, & arrivent jusqu'aux pores, dont la surface de leur corps est toute criblée. Trouvant tous les pores fermés sous l'écaille, elles se détournent vers les parties du corps qui sortent de la coquille, & qui se trouvent à nud. Ces particules de sable & de glu transpirent au dehors: elles s'épaississent en se collant ou en se séchant au bord de la coquille. Il s'en forme d'abord une simple pellicule, sous laquelle il s'en assemble une autre, & sous celle-ci une troisiéme. Dé toutes ces couches réunies, se forme une croute toute semblable au reste de l'écaille. Quand l'animal vient encore à croitre, & que l'extrémité de son corps n'est pas suffisamment vétue, il continue à suër & à bâtir par le même moyen.

§. LVII.

CARACTÈRES *de ce siècle.*

Avec de la vertu, de la capacité & une bonne conduite on peut être insupportable; les ma-

 nières

nières que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous, en bien ou en mal. Une légère attention à les avoir douces & polies, prévient leurs mauvais jugemens. Il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, désobligeant; il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

§. LVIII.

Sur un Paresseux.

Que ce Paresseux a grand faim!
Que l'odeur de ce rôt le touche!
Mais s'il mange, il faut que sa main
Aille du plat jusqu'à sa bouche,
Et c'est bien faire du chemin.

§. LIX.

De la Noblesse de l'extraction.

Afin que l'honneur qu'on rend à la Noblesse soit un véritable hommage, il doit être volontaire, & partir du cœur. Dès qu'on prétend l'exiger à titre de dette, où l'arracher par force, on perd tout le droit qu'on y avoit, & il se change en haine & en mépris. L'orgueil d'un homme qui croit que tout lui est dû, à cause de sa naissance, & qui du haut de son rang méprise le reste des hommes, choque trop l'amour-propre, pour ne pas révolter contre lui tous les esprits. Est-ce en effet une si grande gloire

que

que de compter une longue suite d'aïeux illustres par leur vertu, quand on leur ressemble peu? Le mérite des autres devient-il le nôtre? Les images des ancêtres, rangées dans une salle, rendent-elles un homme plus estimable? Si l'honneur des familles consiste à pouvoir remonter d'âge en âge, jusques dans les siècles les plus reculés, & à se perdre dans les ténèbres d'une antiquité obscure & inconnue, nous sommes tous également nobles de ce côté-là, parce que nous avons tous une origine également ancienne.

Il faut donc en revenir à l'unique source de la véritable noblesse, qui est le mérite & la vertu. On voit des Nobles deshonorer leur nom par des vices bas & rampans; & des roturiers illustrer & annoblir leur famille par leurs grandes qualités. Il est beau de soutenir la gloire des ancêtres par des actions qui répondent à leur réputation: mais aussi il est glorieux de laisser à ses descendans un titre qu'on n'a point reçu de ses aïeux; de devenir le chef & l'auteur de sa noblesse; &, pour me servir d'un mot de Tibère qui vouloit couvrir le défaut de naissance de Curtius Rufus, très-grand homme d'ailleurs, *d'être né de soi-même.*

§. LX.

Cascade du Mont DEL MARMORE.

A TROIS milles de Terni, se trouve la célèbre cascade du Velino, apellée la cascade du mont *del Marmore.* Cette rivière a sa source

dans les montagnes; à douze ou treize milles du lieu où elle se précipite. Elle passe dans le lac de Luco à neuf milles de sa source; & en sort plus grosse au double qu'elle n'y étoit entrée. Quand elle arrive à l'endroit de sa chute, la vallée qu'elle quitte se trouve comme une haute montagne, en égard à la profondeur qui l'attend. C'est là que cette rivière, qui marchoit déja d'un pas diligent, se précipite tout d'un coup d'une roche escarpée, haute de trois cens pieds; & tombe dans le creux d'un autre rocher, contre lequel ses eaux se brisent avec une telle violence, qu'il s'en élève comme un nuage de poussière, jusqu'à la double hauteur de la cascade, ce qui fait aussi comme une pluie éternelle dans tous les environs.

Cette eau pulvérisée forme avec le Soleil une infinité d'arc-en-ciels, qui se multiplient ou qui diminuent, qui se croisent & qui voltigent, selon la rencontre & les divers réjaillissemens des flots, & selon que cette fumée d'eau est plus ou moins épaisse. On est dans je ne sais quel étonnement à la vue de cet objet. La rivière semble hâter son cours, avant qu'elle se précipite, à cause du penchant de son lit; les flots s'empressent, comme autant de désespérés, à qui partira les prémiers. Des qu'ils sont en l'air ils se brisent, ils bruient, ils écument, ils se choquent, ils s'embarassent les uns dans les autres: ils tombent enfin dans un abyme aprofondi. Ils s'en vont après cela, en grondant & en

en murmurant quelque tems encore, & se mêlent encore parmi les eaux de la petite rivière de Néra, qu'ils grossissent pour le moins des trois quarts. C'est ainsi que finit le pauvre Vélino.

§. LXI.

De la Bulle d'or.

LA BULLE d'or est un livre écrit en Latin, de vingt-quatre feuilles de parchemin *in quarto*, qui sont cousues ensemble, & couvertes d'un autre parchemin, sans aucun ornement. Le Sceau y est attaché avec un cordon de soie de diverses couleurs, & ce sceau est couvert d'or, de telle manière qu'il ressemble à une médaille. Il a deux pouces & demi de diamêtre. & une bonne ligne d'épaisseur. Sur ce sceau est l'Empereur Charles IV. assis & couronné, tenant le sceptre de la main droite, & le globe de la main gauche. L'écu de l'Empire est à sa droite; celui de Bohème à sa gauche, & autour est écrit, *Carolus Quartus divina favente clementia Romanorum Imperator semper Augustus*, & à chaque côté, proche des deux écussons, *Et Bohemiæ Rex.* Sur le revers il y a comme une porte de Chateau entre deux Tours ce qui est aparemment pour répréfenter Rome, puisque ce vers est écrit à l'entour.

Roma caput mundi regit orbis fræna rotundi.
Et sur la porte entre les deux Tours, *Roma aurea.* Cette Bulle fut donnée à Nuremberg, l'an 1356.

par l'Empereur Charles IV. avec le consentement de tous les Etats de l'Empire, qui y étoient assemblés. L'intention des Instituteurs étoit, que cet Edit fut perpétuël & irrévocable, mais on n'a pas laissé d'y aporter plusieurs innovations.

Il traite particuliérement de la manière dont se doit faire l'élection de l'Empereur, ou du Roi des Romains, qui y est souvent apellé Chef temporel du monde chrétien. Il règle beaucoup de choses à l'égard des Electeurs, touchant leur rang, leurs assemblées, leurs droits & immunités, la succession à l'Electorat, la manière dont chacun des Electeurs doit faire sa fonction aux cérémonies publiques. Il ordonne que ces Princes s'assembleront une fois l'an, pour vaquer aux affaires de l'Empire. L'Electeur de Saxe, conjointement avec l'Electeur de Bavière, sont déclarés Régens de l'Empire, après la mort de l'Empereur.

Aujourd'hui quand il y a un Roi des Romains, il est Vicaire perpétuël & héritier de l'Empire. Ce fut pour cette raison que Philippe second n'eut en partage que le Royaume d'Espagne; & que Ferdinand son oncle, qui avoit été élu Roi des Romains, du vivant de Charles V, parvint à l'Empire.

§. LXII.

La manière de s'arracher aux plaisirs.

QUAND on a dessein de se détacher des plaisirs, il ne faut pas méditer sur les moyens

moyens qu'on doit prendre pour venir à bout de ce détachement; il faut s'arracher à eux sans différer, & sans aucun retour sur eux, par les réfléxions de l'esprit. On se met toujours en danger de succomber sous la force de leurs charmes, lorsqu'on tourne la tête de leur côté; quand ce seroit même pour les insulter & les combattre; parceque nous avons continuëllement avec nous des ennemis de notre repos; je veux dire nos sens, qui sont toujours prêts à prendre leur parti. Quand on veut se détacher du monde, dit Sénèque, il en faut rompre les liens, avant que de faire réfléxions sur les moyens d'y réüssir: le long tems qu'on emploïe à se consulter, dans un dessein de cette importance, nous ôte souvent la volonté de l'exécuter.

§. LXIII.

Des cinq Ordres d'Architecture.

LE BESOIN qu'on a eu de construire diverses sortes de bâtimens, a fait que les Ouvriers ont aussi établi différentes proportions, afin qu'on en eût qui convinssent à toutes sortes d'édifices, selon leur grandeur, & selon la force, la délicatesse, & la beauté qu'on vouloit y faire paroître: & de ces différentes proportions, ils ont composé différens Ordres.

Ordre, en terme d'Architecture, se dit de divers ornemens, mesures, & proportions des colonnes & pilastres qui soutiennent & qui parent les grands bâtimens.

Il y a trois ordres de l'Architecture des Grecs: le *Dorique*, l'*Ionique* & le *Corinthien*. On peut les apeller avec raison la fleur & la perfection des Ordres, puis qu'ils contiennent non-seulement tout le beau, mais encore tout le nécessaire de l'Architecture, n'y ayant que trois manières de bâtir, la solide, la moyenne, & la délicate, lesquelles sont toutes parfaitement exprimées en ces trois Ordres-ci.

A ces trois prémiers Ordres on en ajoute deux, qui sont le *Latin*, le *Toscan* & le *Composite*, mais qui sont bien éloignés du prix & de l'excellence des trois autres.

Il y a encore une autre sorte d'Architecture, qu'on apelle la *Gothique*, & qui est éloignée des proportions des Ordres ci-dessus. Elle est confuse, irrégulière, peu gracieuse & chargée d'ornemens chimériques: ce sont les Goths qui l'ont apportée du Nord dans le cinquième siècle.

§. LXIV.

Ce qu'on doit haïr dans ses ennemis.

UN HOMME d'honneur & de probité ne veut jamais de mal à celui qu'il sait être envieux & jaloux de sa fortune. Quelqu'un ayant un jour dit au fameux Poëte Italien *le Tasse*, qu'il avoit une occasion favorable de se venger d'un homme, qui par envie & par jalousie lui avoit rendu mille mauvais services, il répondit: *Ce n'est par le bien, la vie, ou l'honneur, que je désire ôter à cet envieux, c'est seule-*

seulement sa mauvaise volonté. On ne pouvoit parler plus juste & avec plus de modération.

§. LXV.

Malheureux à prêter.

En fait de prêt le sort me traite
Avec grande inhumanité;
Je perds l'affection de ceux à qui je prête
Si je ne perds l'argent que je leur ai prêté.

§. LXVI.

Grandeur des œuvres de Dieu, oposée à la petitesse de celles de l'homme.

TOUT est grand & admirable dans la nature, il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier; ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier & d'imparfait supose règle & perfection. Homme vain & présomtueux; faites un vermisseau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez. Vous avez horreur du crapaud, faites un crapaud, s'il est possible. Quel excellent maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre attelier pour faire un homme d'esprit, un homme bienfait, une belle femme, l'entreprise est forte & au-dessus de vous; essayez seule-

seulement de faire un bossu, un fou, un monstre, je suis content.

Rois, Monarques, Potentats, Sacrées Majestés! vous ai-je nommés par tous vos superbes noms? Grands de la terre, très-hauts, très-puissans, & peut être bientôt *toutpuissans Seigneurs!* Nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluie, de quelque-chose de moins, d'un peu de rosée; faites de la rosée, envoyez sur la terre une goutte d'eau.

§. LXVII.

DE CICÉRON.

MARCUS TULLIUS CICÉRON nâquit à Arpi, bourgade de Toscane, le 3 Janvier de l'an 648 de Rome. Il aporta en naissant un génie heureux, que son père prit soin de cultiver d'une manière particulière, sous la direction de Crassus, qui présidoit à ses études, & qui en régloit le plan. Il prit les leçons des plus habiles maîtres qui fussent alors à Rome, où il vint fort jeune, & ensuite passa dans la Grèce & dans l'Asie Mineure, pour y puiser dans les sources mêmes, les préceptes de l'Art Oratoire. Il étudia à Athènes, sous Antiochus d'Ascalon, Philosophe Académicien; & de là cherchant à se perfectionner dans l'Eloquence, il fut disciple d'Apollonius Molon, l'homme le plus éloquent de son tems, & de plusieurs autres. Ce Molon ayant assisté à une harangue

gue de Cicéron, ne put s'empêcher de s'écrier; „Qu'il déploroit le malheur de la Grèce, de ce „qu'ayant été vaincue par les armes des Romains, „elle alloit encore perdre, par l'Eloquence de son „disciple, le seul avantage qui lui restoit sur ces „ennemis victorieux.„

D'Athènes, Cicéron vint à Rome, où il épousa Terentia; & l'ayant répudiée dans la suite, il épousa Popilia, qui étoit fort jeune, fort riche & fort belle. L'an 676 de Rome, il obtint le Gouvernement de la Sicile, avec la dignité de Questeur. A' son retour il fut fait Edile, & fit condanner Verrès à réparer les concussions qu'il avoit faites dans cette Province. Peu après il fut prémier Préteur; puis Consul avec C. Antonius, & ce fut pendant son Consulat qu'il découvrit la conjuration de Catilina, dont il fit punir les complices; ce qui lui acquit le nom de *Père de la Patrie*. Il fut envoyé Proconsul en Cilicie, suivit le parti de Pompée durant la guerre civile, & après la mort de ce Chef en 707, il se raccommoda avec César, qu'il réconcilia avec Ligarius, par son Eloquence. Après la mort de César il favorisa Auguste, qu'on apelloit alors Octave César. Ce dernier voulut être Consul avec lui; mais ses intérêts lui ayant fait prendre d'autres mesures, il se lia avec Antoine & Lépidus; & tous les trois furent déclarés Triumvirs.

Antoine haïssant extrêmement Cicéron, qui avoit écrit contre lui, le mit dans la liste des pro-

proscrits, & lui fit couper la tête, lorsqu'il prenoit la fuite. Il fut assassiné par un certain Popilius Lénas, à qui il avoit sauvé la vie quelque tems auparavant, en prenant son parti contre ceux qui l'accusoient d'avoir tué son père. Cet homme lui coupa la tête & la main droite, comme il fuyoit dans sa litière vers la mer de Caïète. Sa tête & sa main furent aportées à Rome, & mises par Antoine sur la Tribune aux harangues, d'où Cicéron avoit si souvent parlé au Peuple, & prononcé des discours si éloquens, pour la défense de la liberté publique. Fulvie, femme d'Antoine, ayant vomi mille injures contre ces tristes reliques, lui tira la langue de la bouche & la piqua à plusieurs reprises de son aiguille de tête. Il fut tué âgé de 63 ans, onze mois & cinq jours, l'an 711 de la fondation de Rome, & 43 ans avant l'Ere chrétienne.

Cicéron étoit très-habile Orateur & bon Philosophe. Il s'étoit apliqué à donner à l'Eloquence toutes les graces dont elle étoit susceptible, mais sans rien diminuër de la solidité & de la gravité du discours: & il y réussit parfaitement. Desorte qu'on peut dire avec vérité que Cicéron étoit à Rome, ce que Démosthène avoit été à Athènes: c'est à dire que l'un & l'autre, chacun de leur côté, ont porté l'Eloquence au plus haut degré où elle soit jamais parvenue. Quant à ses autres qualités, voici ce que l'Histoire en dit: Il avoit le génie agréable, enclin à

la

la raillerie. Il aimoit sa patrie, mais il faisoit sonner trop haut ses services: timide au reste dans l'adversité, jusques à la foiblesse, & plein d'un amour-propre qui paroit dans tous ses ouvrages.

Son talent pour l'Eloquence l'a fait surnommer, LE PRINCE DE L'ELOQUENCE ROMAINE.

§. LXVIII.

De l'Origine des Lettres, & de l'Ecriture.

L'Ecriture est une merveille qui aproche beaucoup de celle de la Parole, & qui lui ajoute un nouveau prix, par l'étendue qu'elle donne à l'usage qu'on en peut faire, & par la stabilité & par une sorte de perpétuïté qu'elle lui procure. Cette invention a été parfaitement décrite par ces beaux vers de Lucain:

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.

& encore mieux rendue par cette traduction de Brébeuf, qui enchérit beaucoup sur l'original.

C'est de * lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux;
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

C'est

* De Cadmus Phénicien.

C'eſt cette invention qui nous met en état de converſer, & de nous entretenir avec les abſens, & de faire paſſer juſqu'à eux nos penſées & nos ſentimens, malgré la diſtance infinie des lieux. La Langue qui eſt le prémier inſtrument & le prémier organe du diſcours, n'a point de part dans ce commerce également utile & agréable. La main, inſtruite par l'uſage à imprimer ſur le papier des caractères ſenſibles, lui prête ſon miniſtère, ſe rend ſon interprète, toute muëtte qu'elle eſt, & devient en ſa place le véhicule de la parole.

C'eſt à cette même invention, que nous ſommes redevables du riche & ineſtimable tréſor des Ecrits qui ſont parvenus jusqu'à nous, & qui nous ont donné la connoiſſance, non-ſeulement des Arts & des Sciences, & de tous les faits paſſés, mais, ce qui eſt infiniment plus précieux, celle des vérités & des myſtères de la Religion.

Eſt-il aiſé de comprendre comment les hommes ont pû compoſer de vingt-cinq ou trente lettres, tout au plus, cette infinie varieté de mots, qui n'ayant rien de ſemblable en eux mêmes à ce qui ſe paſſe dans notre eſprit, ne laiſſent pas d'en découvrir aux autres tout le ſecrèt, & de faire entendre à ceux qui n'y peuvent pénétrer tout ce que nous concevons, & tout les divers mouvemens de notre ame? Tranſportons nous en eſprit dans ces pays, où l'invention de l'écriture n'a point pénétré, ou n'eſt point miſe en uſage; Quelle

Quelle ignorance! Quelle barbarie! font-ce des hommes?

Ne rougissons point de l'avouër, & rendons un juste hommage de reconnoissance à celui à qui seul nous sommes redevables du double bienfait de la Parole & de l'Ecriture. Il n'y avoit que Dieu qui pût aprendre aux hommes à établir certaines figures, pour être les signes de ces sons.

§. LXIX.

Le sot enrichi.

De ce lieu Philémon partit à demi nu;
Bien suivi, bien couvert le voilà revenu:
Je ne le connus point, dans cette pompe extrême.
    Eh! qui ne l'auroit méconnu?
    Il se méconnoit bien lui-même.

§. LXX.

Qui n'est pas fidèle à Dieu n'est pas fidèle aux hommes.

DÉFIEZ-VOUS toujours des hommages & des protestations de services que vous feront ceux qui ne sont pas fidèles à Dieu. Je regarde un homme, sans réligion comme un homme, qui n'ayant point d'autres règles de ses actions & de sa conduite, que les respects humains, est capable de tout donner à ses passions, s'il pouvoit se mettre au delà de ces règles & agir avec une entière liberté. Il n'a qu'une équi-

té apparente, une droiture forcée, une soumission génée, une obéïssance qui ne demande qu'à secouër le joug. Comme il ne se soucie pas du Dieu qui connoît ses pensées, ses désirs & ses intentions, il pense le mal aussi volontiers que le bien; il désire le crime aussi facilement que la vertu. Il a des intentions déraisonnables, sans s'en embarasser, pourvû qu'il sauve les apparences; c'est-la toute la perfection qu'il demande. Comment se peut-on fier à de tels hypocrites? Fiez-vous particulièrement à ceux que vous verrez de-bonne-foi fidèles à Dieu & à leur Réligion. Cette fidélité doit être la pierre de touche de celle que vous aurez droit d'exiger de ceux qui seront à votre service. Un Empereur ayant bien des gens autour de lui pour le servir & ne sachant à qui il pouvoit plus sûrément se fier, feignit un jour de vouloir bannir de sa cour tous ceux qui ne renonceroient pas au Christianisme. Il y en eut beaucoup qui y renoncèrent: Ensuite il choisit ceux qui persistoient dans la Réligion Chrétienne, disant que, puisqu'ils étoient fidèles à Dieu, ils le seroient encore à leur Prince, & il chassa les autres.

Caïn quittant du Ciel la crainte salutaire,
Quitte honte, remords, il massacre son frère,
Perfide également en ce qu'il a promis,
Qui peut manquer à Dieu, peut manquer aux amis:
Par-tout c'est même fourbe, & même tromperie,
David a quitté Dieu, je tremble pour Urie.

§. LXXI.

§. LXXI.

De l'Aloé de la Chine.

IL N'Y A POINT de plante en Europe, qui approche de celle qu'on appelle Aloé de la Chine. Il ne faut pas confondre cet aloé, avec cette plante à longues feuilles pointues, qui orne communément les boutiques des droguistes, & dont on tire aisément une filasse propre à faire de la toile; mais dont le principal mérite est de fournir un suc qui s'épaissit & qui est de bon service dans la médecine. Celui-là est l'aloé de l'Europe. Mais celui de la Chine est un arbre de la hauteur & de la figure d'un Olivier. Sous son écorce il y a trois sortes de bois: le prémier est noir, compacte & pésant; le second de couleur tannée, est léger comme du bois pourri; le troisième qui est vers le cœur, est d'une odeur très-forte, mais agréable.

Le prémier se nomme bois d'aigle. Il est très-rare. Le second, bois de calembouc. On en transporte en Europe, où on l'estime comme une drogue excellente. Il brule de même que la cire, & jetté au feu il rend une odeur aromatique. Le cœur qu'on apelle bois de Calambac ou de Tambac, est plus cher aux Indes que l'or même. On l'emploie pour parfumer les habits & les apartemens, & il sert de cordial dans l'épuisement ou dans la paralysie. On l'emploie aussi pour monter les bijoux les plus précieux qui se travaillent aux Indes.

Ce ne sont pas là les seuls avantages de cet aloé. Les feuilles de cet arbre servent d'ardoises pour couvrir les maisons. On leur donne aussi la forme de plats & d'assiettes: & après les avoir bien séchées, on s'en sert en guise de vaisselle. Si on en tire de bonne-heure les fibres & les nerfs, on en assemble une filasse, dont on fait le même usage que du chanvre. Des pointes qui se rencontrent sur les branches, on fait des clous, des dards & des alènes, dont les Indiens se servent pour percer leurs oreilles, quand ils veulent honorer le Diable, par quelques austérités singulières. Si l'on fait quelque cavité à l'arbre, en arrachant des boutons, il en découle, avec une abondance prodigieuse, une liqueur vineuse & sucrée, dont on fait une agréable boisson, qui après quelque tems se convertit en un excellent vinaigre. Le bois des branches est bon à manger. Il a le goût de citron confit. Il n'y a pas jusqu'à ses racines qui ne servent. On a coutume d'en faire des cordes. Enfin tout un ménage va vivre, se loger & se vêtir avec un aloé. C'est un arbre bien estimable, mais l'Histoire porte qu'on n'en voit pas beaucoup.

§. LXXII.

La véritable Science rend humble plustôt qu'orgueilleux.

LES GRANDS Hommes sont d'ordinaire le plus humbles, parce que l'élévation de leu génie les porte à une si haute perfection, que

voyar

voyant dans l'impossibilité d'y arriver, ils se regardent avec mépris, comme des sujets également foibles & imparfaits. Apelles, un des plus fameux Peintres de l'antiquité, quelque habile qu'il fût dans son art, & quelque réputation qu'il fût qu'il avoit acquise, mettoit presque toujours au bas de ses tableaux, quelque achevés qu'ils fussent, ce mot, *faciebat*, il le faisoit; pour marquer par ce mot qu'il ne les croyoit jamais assez parfaits. Il ne mit le mot *fecit*, il l'a fait, que sous trois de ses ouvrages, dont l'un des plus considérables étoit le portrait d'Aléxandre le Grand, tenant en main le foudre de Jupiter. Ce portrait étoit si bien fini & si ressemblant, qu'on disoit, au raport de Plutarque, que l'Alexandre de Philippe étoit invincible, & celui d'Apelles inimitable. Alexandre lui donna, selon Pline, pour ce tableau, six-vingt mille écus.

§. LXXIII.

De Jean & de son cheval.

Sur son cheval Jean se ruoit,
Contre Jean le cheval ruoit,
Et tous deux écumoient de rage.
Mathurin, qui pour lors passoit,
Dit à l'homme qu'il connoissoit
Eh! Jean, montrez-vous le plus sage.

§. LXXIV.

De la Bouſſole.

LA BOUSSOLE eſt une boîte où il y a une éguille aimantée, & ſoutenue de telle ſorte qu'elle peut tourner de tous côtés. Cette éguille, par la vertu de l'aiman dont on l'a frottée, ſe dirige toujours d'une manière fixe, à peu de choſe près, ſur la ligne méridienne, tournant une de ſes extrémités vers le nord, & l'autre vers le midi; & par ce moyen elle découvre au Pilote de quel côté eſt porté le vaiſſeau.

Les anciens, avant l'invention de la bouſſole, ne pouvoient naviger fort loin en pleine mer, parce qu'ils n'avoient pour ſe conduire que le Soleil & les étoiles; & quand ce ſecours leur manquoit, ils alloient au hazard, & ne ſavoient de quel côté le vaiſſeau avançoit. C'eſt pour cela qu'ils ne s'éloignoient pas beaucoup des côtes, & qu'ils n'oſoient entreprendre des voyages de long cours. La bouſſole à levé ces difficultés, parce que, quelque tems qu'il faſſe pendant le jour, & quelque obſcurité qu'il y ait pendant la nuit, elle montre toujours où eſt le nord & le midi, & par une ſuite néceſſaire où eſt l'orient & l'occident, & fait connoître ſûrément la route que tient le vaiſſeau.

§. LXXV.

§. LXXV.

DIALOGUE ENTRE LOUIS XII. & FRANÇOIS I.

Il vaut mieux être Père de la Patrie, en gouvernant son Royaume en paix, que d'être grand Conquérant.

LOUIS XII.

MON CHER COUSIN, dites-moi des nouvelles de la France. J'ai toujours aimé mes sujets comme mes Enfans. J'avoue que j'en suis en peine. Vous étiez bien jeune en toute manière quand je vous laissai la Couronne. Comment avez-vous gouverné mon pauvre Royaume.

FRANÇOIS I.

J'ai eu quelques malheurs; mais si vous voulez que je vous parle franchement, mon règne a donné à la France bien plus d'éclat que le vôtre.

LOUIS XII.

Ho, mon Dieu, c'est cet éclat que j'ai toujours craint; je vous ai connu dès votre enfance d'un naturel à ruïner les Finances, à hazarder tout pour la guerre, à ne rien soutenir avec patience, à renverser le bon ordre au-dedans de l'Etat, & à tout gâter pour faire parler de vous.

FRANÇOIS I.

C'est ainsi que les vieilles gens sont toujours préoccupés contre ceux qui doivent être leurs successeurs: mais voici le fait. J'ai soutenu une horrible guerre contre Charles-Quint, Empereur & Roi d'Espagne. J'ai gagné en Italie les fameuses batailles de Marignan contre les Suisses, & de Cérisoles contre les Impériaux. J'ai vû le Roi d'Angleterre ligué avec l'Empereur contre la France; & j'ai rendu leurs éforts inutiles. J'ai cultivé les sciences. J'ai mérité d'être immortalisé par les gens de Lettres; j'ai fait revivre le siècle d'Auguste au milieu de ma Cour. J'y ai mis la magnificence, la politesse, l'érudition & la galanterie. Avant moi tout étoit grossier, pauvre, ignorant, gaulois: enfin je me suis fait nommer le Père des Lettres.

LOUIS XII.

Cela est beau, & je ne veux point en diminuër la gloire: mais j'aimerois mieux encore que vous eussiez été le Père du Peuple, que le Père des Lettres. Avez-vous laissé les François dans la paix, & dans l'abondance?

FRANÇOIS I.

Non; mais mon fils qui est jeune soutiendra la guerre; & ce sera à lui à soulager enfin les peuples épuisés. Vous les ménagiez plus que moi: mais aussi vous faisiez foiblement la guerre.

LOUIS XII.

Vous l'avez donc faite sans doute avec de grands succès? Quelles sont vos conquêtes? Avez vous pris le Royaume de Naples?

FRANÇOIS I.

Non, j'ai eu d'autres expéditions à faire.

LOUIS XII.

Du moins vous avez conservé le Milanois.

FRANÇOIS I.

Il m'est arrivé bien des accidens imprévus.

LOUIS XII.

Quoi donc, Charles-Quint vous l'a enlevé? Avez-vous perdu quelque bataille? Parlez, vous n'osez tout dire.

FRANÇOIS I.

J'y fus pris dans une bataille à Pavie.

LOUIS XII.

Comment pris. Helas! en quelle abime s'est-il jetté par des mauvais conseils?

C'est donc ainsi que vous m'avez surpassé à la guerre? Vous avez replongé la France dans les malheurs qu'elle soufrit sous le Roi Jean. O pauvre France que je te plains! Je l'avois bien prévû: Hé bien je vous entens; il a fallu rendre des Provinces entières, & payer des sommes immenses. Voilà à quoi aboutit ce faste, cette hauteur, cette témérité, cette ambition. Et la justice . . . comment va-t-elle?

FRANÇOIS I.

Elle m'a donné de grandes ressources. J'ai vendu les charges de Magistrature.

LOUIS XII.

Et les Juges qui les ont achetées vendront à leur tour la Justice: mais tant de sommes levées sur le peuple ont-elles été bien employées, pour lever & faire subsister les armées avec œconomie?

FRANÇOIS I.

Il en a fallu une partie pour la magnificence de ma Cour.

LOUIS XII.

Je parie que vos Maîtresses y ont eu une plus grande part que les meilleurs Officiers d'armée; si bien donc que le peuple est ruïné; la guerre encore allumée, la Justice vénale; la Cour livrée à toutes les folies des femmes galantes; tout l'état en soufrance. Voilà ce règne si brillant qui a éfacé le mien. Un peu de modération vous auroit fait bien plus d'honneur.

FRANÇOIS I.

Mais j'ai fait plusieurs grandes choses qui m'ont fait louër comme un Héros. On m'apelle le grand Roi François.

LOUIS XII.

C'est-à dire que vous avez été flaté pour votre argent, & que vous vouliez être Héros aux dépens de l'Etat, dont la seule prospérité devoit faire toute votre gloire.

FRAN-

FRANÇOIS I.

Non, les louanges qu'on m'a données étoient sincères.

LOUIS XII.

He! y a-t-il quelque Roi si foible & si corrompu à qui on n'ait pas donné autant de louanges que vous en avez reçu? Donnez-moi le plus indigne de tous les Princes, on lui donnera tous les éloges qu'on vous a donnés. Après cela achetez des louanges par tant de sang & par tant de sommes qui ruïnent un Royaume.

FRANÇOIS I.

Du moins j'ai eu la gloire de me soutenir avec constance dans mes malheurs.

LOUIS XII.

Vous auriez mieux fait de ne vous mettre jamais dans le besoin de faire éclater cette constance. Le peuple n'avoit que faire de cet Héroïsme: le Héros ne s'est-il point ennuïé en prison?

FRANÇOIS I.

Oui sans doute, & j'achetai la liberté bien chérement.

§. LXXVI.

MANIERE DE COMPTER PAR CHIFRES.

JE NE parlerai que des deux sortes de chifres usités parmi nous, *des Chifres Romains* & des *Chifres Arabes.*

Des

Des chifres Romains.

Les Romains ne se servoient au commencement que de cinq lettres, pour tous leurs chifres. Ces cinq lettres sont

I un
V cinq
X dix
L cinquante
C cent

Chifres ajoutés.

D cinq cens
M mille.

Ces cinq lettres combinées, étoient portées au moins jusques à cent mille. Ils représentoient le nombre de cinq cens de cette maniere, Iↄ, mais dans la suite ils en firent un D qui signifie aussi cinq cens. Et pour représenter le nombre de mille, ils le faisoient de cette sorte cIↄ. Avec le tems ils en firent une M qui signifie aussi mille; Ce caractère ∞ signifioit aussi la même chose

Des chifres Arabes ou vulgaires.

On les nomme arabes, parce qu'on dit que les Arabes en sont les inventeurs.

Pour compter des sommes infinies par ces sortes de chifres, nous n'avons besoin que de dix sortes de lettres ou caractères, qui sont ceux-ci: & c'est par le moyen de leurs différentes combinaisons qu'on peut multiplier les supputations presque à l'infini.

1 un
2 deux
3 trois
4 quatre
5 cinq
6 ſix
7 ſept
8 huit
9 neuf
0 zéro

Ce dernier eſt un caractère de ſuplément, ſur-tout dans les comptes ronds.

Je vais ranger ces deux ſortes de chifres ſur deux colonnes, accompagnés de leur valeur, qui répond aux chifres Romains & aux chifres Arabes.

Chifres Romains.	*Chifres Arabes.*	*Valeur.*
I	1	Un
II	2	deux
III	3	trois
IIII ou IV	4	quatre
V	5	cinq
VI	6	ſix
VII	7	ſept
VIII	8	huit
VIIII ou IX	9	neuf
X	10	Dix
XI	11	onze
XII	12	douze
XIII	13	treize

XIIII

XIIII ou XIV	14	quatorze
XV	15	quinze
XVI	16	seize
XVII	17	dix-sept
XVIII	18	dix-huit
XVIIII ou XIX	19	dix-neuf
XX	20	Vingt
XXI	21	vingt & un
XXII	22	vingt-deux
XXIII	23	vingt-trois
XXIIII ou XXIV	24	vingt-quatre
XXV	25	vingt-cinq
XXVI	26	vingt-six
XXVII	27	vingt-sept
XXVIII	28	vingt-huit
XXVIIII ou XXIX	29	vingt-neuf
XXX	30	Trente
XXXI	31	trente & un
XXXII	32	trente-deux
XXXIII	33	trente-trois
XXXIIII ou XXXIV	34	trente-quatre
XXXV	35	trente-cinq
XXXVI	36	trente-six
XXXVII	37	trente-sept
XXXVIII	38	trente-huit
XXXVIIII ou XXXIX	39	trente-neuf
XL ou XXXX	40	Quarante
XLI	41	quarante & un
XLII	42	quarante-deux
XLIII	43	quarante-trois
XLIV	44	quarante-quatre

XLV	45	quarante-cinq
XLVI	46	quarante-ſix
XLVII	47	quarante-ſept
XLVIII	48	quarante-huit
XLIX	49	quarante-neuf
L	50	Cinquante
LI	51	cinquante & un
LII	52	cinquante-deux
LIII	53	cinquante-trois
LIV	54	cinquante-quatre
LV	55	cinquante-cinq
LVI	56	cinquante-ſix
LVII	57	cinquante-ſept
LVIII	58	cinquante-huit
LIX	59	cinquante-neuf
LX	60	Soixante
LXI	61	ſoixante & un
LXII	62	ſoixante & deux
LXIII	63	ſoixante & trois
LXIV	64	ſoixante & quatre
LXV	65	ſoixante & cinq
LXVI	66	ſoixante & ſix
LXVII	67	ſoixante & ſept
LXVIII	68	ſoixante & huit
LXIX	69	ſoixante & neuf
LXX	70	ſoixante & dix, ou Septante
LXXI	71	ſoixante & onze
LXXII	72	ſoixante & douze
LXXIII	73	ſoixante & treize
LXXIV	74	ſoixante & quatorze

LXXV

LXXV	75	ſoixante & quinze
LXXVI	76	ſoixante & ſeize
LXXVII	77	ſoixante & dix-ſept
LXXVIII	78	ſoixante & dix-huit
LXXIX	79	ſoixante & dix-neuf
LXXX	80	Quatre-vingt, ou Octante
LXXXI	81	quatre-vingt un
LXXXII	82	quatre-vingt-deux
LXXXIII	83	quatre-vingt-trois
LXXXIV	84	quatre-vingt-quatre
LXXXV	85	quatre-vingt-cinq
LXXXVI	86	quatre-vingt-ſix
LXXXVII	87	quatre-vingt-ſept
LXXXVIII	88	quatre-vingt-huit
LXXXIX	89	quatre-vingt-neuf
XC	90	Quatre-vingt-dix, ou Nonante
XCI	91	quatre-vingt-onze
XCII	92	quatre-vingt-douze
XCIII	93	quatre-vingt-treize
XCIV	94	quatre-vingt-quatorze
XCV	95	quatre-vingt-quinze
XCVI	96	quatre-vingt-ſeize
XCVII	97	quatre-vingt-dix-ſept
XCVIII	98	quatre-vingt-dix-huit
XCIX	99	quatre-vingt-dix-neuf
C	100	Cent
CL	150	cent cinquante
CC	200	deux cents
CCL	250	deux cents cinquante
CCC	300	trois cents

CCCL

CCCL	350	trois cents cinquante
CCCC	400	quatre-cents
CCCCL	450	quatre cents cinquante
IↃ ou D	500	cinq cents
IↃL ou DL	550	cinq cents cinquante
IↃC ou DC	600	six cents
IↃCL ou DCL	650	six cents cinquante
IↃCC ou DCC	700	sept cents
IↃCCL ou DCCL	750	sept cents cinquante
IↃCCC ou DCCC	800	huit cents
IↃCCCL ou DCCCL	850	huit cents cinquante
IↃCCCC ou DCCCC	900	neuf cents
IↃCCCCL ou DCCCCL	950	neuf cents cinquante
CIↃ ou ∞ ou M	1000	mille
CIↃ CIↃ ou MM ou ∞ ∞	2000	deux mille
CIↃ CIↃ CIↃ ou MMM ou ∞ ∞ ∞	3000	trois mille
CIↃ CIↃ CIↃ CIↃ ou MMMM ou ∞ ∞ ∞ ∞	4000	quatre mille
IↃↃ ou MMMMM ou V ∞	5000	cinq mille
IↃↃ ∞ ou VI ∞	6000	six mille
IↃↃ ∞ ∞ ou VII ∞	7000	sept mille
IↃↃ ∞ ∞ ∞ ou VIII ∞	8000	
IↃↃ ∞ ∞ ∞ ∞ ou IX ∞	9000	neuf mille
CCIↃↃ ou ↃMC ou IMI	10000	dix mille

CCIↃↃ CCIↃↃ ou XX ∞	20000	vingt mille
CCIↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ ou XXX ∞	30000	trente mille
CCIↃↃ IↃↃↃ ou CCIↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ ou XXXX ∞	40000	quarante mille
IↃↃↃ ou L ∞	50000	cinquante mille
IↃↃↃ CCIↃↃ ou LX ∞	60000	soixante mille
IↃↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ ou LXX ∞	70000	soixante & dix mille
IↃↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ ou LXXX ∞	80000	quatre-vingt mille
CCIↃↃ CCCIↃↃↃ ou IↃↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ CCIↃↃ ou LXXXX ∞ XC ∞	90000	quatre-vingt-dix mille
CCCIↃↃↃ ou CM ou C ∞	100000	Cent mille.

§. LXXVII.

De CAMILLE, *Général Romain.*

CAMILLE à été l'un des plus grands hommes de l'anciënne Rome; il triompha quatre fois, & fut cinq fois Dictateur, six fois Tribun militaire, & une fois Censeur; mais il ne fut jamais Consul. Il vainquit les Antiates joints aux Latins & aux Herniques, quoi qu'avec une armée fort inférieure en nombre. Pendant sa Censure l'an 367 de Rome, il fit ordonner que ceux qui étoient à marier, se mariassent avec les veuves de ceux qui étoient morts pendant la guerre. Il défit les Falisques, &

& prit, après un siège de dix ans, la ville de Véies, d'ou il remporta un très-grand butin, qu'il distribua aux soldats, contre son vœu; car il avoit promis à Apollon la dixième partie du butin de Véies, & il ne s'étoit point souvenu de la mettre à part. Le Sénat ordonna que le soldat reporteroit la dixième partie de sa portion du butin. Cet Edit fit murmurer contre Camille, & lors-qu'il eut fait rejetter la proposition d'envoyer des habitans à Véies, l'un des Tribuns le cita en justice, pour lui faire rendre compte du butin de cette ville. Camille, innocent, prévint sa condannation, s'éxila de lui-même, mais il ne laissa pas d'être condanné à une grosse amende.

Durant cet éxil les Gaulois s'étant rendu maîtres de Rome, qu'ils brulèrent, assiégeoient le Capitole, qui étoit réduit aux abois par la famine. Dans cette extrémité Camille, qui étoit à Ardée, fut élu Dictateur. Il sollicita les Ardéates de venir au secours de Rome & de toute l'Italie, contre l'invasion des Gaulois. Il arriva dans cette capitale au moment qu'on pésoit les deux mille livres d'or, en exécution du Traité fait avec les Gaulois, pour les obliger à lèver le siège. Camille ayant chargé les ennemis à l'improviste, les contraignit de se retirer honteusement & avec perte. Il mérita par cette action, le nom de second Romulus & de restaurateur de sa patrie. Après cette défaite il remit les Loix dans leur prémiere

 vigueur,

vigueur, soumit les Volsques, & défit les Eques, les Toscans & autres peuples voisins.

Lorsqu'il assiégeoit Falérie, un Maître d'Ecole lui amena les enfans des plus considérables familles de cette ville. Camille détestant cette trahison, renvoya cet homme à Falérie & le fit accompagner de ces enfans, armés chacun d'une verge. Ce procédé charma si fort les Habitans, qu'ils se rendirent à ce généreux ennemi.

Le bruit d'une nouvelle course de Gaulois en Italie obligea le Sénat de le créer Dictateur pour la cinquième fois en 387. Il défit les ennemis, qui s'étoient avancés jusques dans les campagnes d'Albe, & retourna dans Rome triomphant, 23 ans après qu'il l'eut délivrée pour la prémière fois.

Les Romains, pour reconnoitre tant de bienfaits & de services si importans, lui élevèrent une statue équestre dans la place de Rome; honneur qui n'avoit encore été rendu à aucun Citoïen. Il mourut de la peste deux ans après, à l'âge de quatre-vingts-ans, l'an 389 de Rome, 365 Avant l'Ere chrétienne.

§. LXXVIII.

En voyageant sans Chapeau, on ne gagne que le rhume.

UN AMBASSADEUR de France étant revenu de Rome avec un grand rhume, sans avoir obtenu un Chapeau de Cardinal, qu'il étoit allé demander pour un Archevêque, un railleur dit:

dit: *Qu'il ne faloit pas s'étonner de son rhume, puisqu'il étoit revenu de Rome sans chapeau.*

Peut-être ceux qui traitent à présent tous les bons mots de turlupinades, laisseront-ils passer celui-ci sans l'injurier. On leur demande encore un passe-port pour le suivant, qui s'addresse à quelques Cardinaux:

Vous eutes bien long-tems le bonnet rouge en tête,
Avant que vous eussiez mis la tête dedans.

§. LXXIX.

CARACTERES DE CE SIECLE.

Ridicule des esclaves de la mode, & des gens mous & efféminés.

IPHIS voit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien & en rougit; il ne se croit plus habillé; il étoit venu à l'Eglise pour s'y montrer, & il se cache; le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de senteur. Il a soin de rire pour montrer ses dents; il fait la petite bouche, & il n'y a guères de momens où il ne veuille sourire. Il regarde ses jambes, il se voit au miroir, & l'on ne peut être plus content de personne qu'il l'est de lui-même. Il s'est acquis une voix claire & délicate, & heureusement il parle gras. Il a un mouvement de tête, & je ne sais quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir. Il a une démarche molle,

& le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer. Il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude. Il est vrai aussi qu'il porte des chausses & un chapeau, & qu'il n'a ni boucles d'oreilles, ni colier de perles; Aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes.

§. LXXX.

Le fidèle amour.

DIALOGUE

ENTRE

LE PASSANT ET LA TOURTERELLE.

LE PASSANT.

QUE FAIS-TU dans ces bois plaintive Tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je gémis; j'ai perdu ma compagne fidèle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'Oiseleur
Ne te fasse mourir comme-elle?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Voici une traduction de ce Dialogue en vers latins.

VIATOR.

Quid gemis in sola, Turtur miserabilis, ulmo?

TURTUR.

Compare sublato, quid, nisi triste, gemam?

VIATOR.

VIATOR.
Non metuis tibi ne pariter vitam auferat auceps;

TURTUR.
Si mihi non auceps, auferet ipse dolor.

§. LXXXI.

Origine du Proverbe * Se battre de la Chappe à l'Evêque.

QUAND l'Archevêque de Bourges prend possession de son Archevêché, le peuple se jette sur sa ** Chappe & la met en pièces, chacun s'efforçant d'en avoir quelque morceau, qu'il garde bien précieusement. Le Pape S. Grégoire blâme la coutume superstitieuse du Peuple Romain, qui déchiroit la *** Dalmatique, dont on avoit couvert le corps du Pape, lorsqu'on le portoit au tombeau, & en gardoit des lambeaux, comme si c'eussent été de véritables reliques. C'est apparemment cette coutume qui a donné lieu au Proverbe, *Se débattre de la Chappe à l'Evêque*. La sainteté des premiers Papes étoit

* Ce proverbe signifie, disputer à qui apartiendra une chose qui n'est & ne peut être à pas un de ceux qui se la disputent. On peut l'exprimer en allemand par *ums Kaysers Bart streiten*.

** Ornement d'Eglise, apellé autrement pluvial. C'est un long & ample manteau, qui s'agrafe par devant, & qui se porte par l'Evêque, le Prêtre officiant &c. durant le service divin.

*** Autre habit d'Ecclésiastique que portent les Diacres & les soudiacres, pendant la Messe.

cause de l'empressement des Romains, pour avoir quelque-chose de ceux qui sont venus dans la suite.

§. LXXXII.

De Scipion l'Africain.

Publius Cornelius Scipion, surnommé *l'Africain*, étoit fils de *Publius Cornelius*, & n'étoit pas encore âgé de dix-huit ans, lorsqu'il sauva la vie à son père à la bataille du Tésin. Ensuite il arrêta la Noblesse Romaine, qui vouloit abandonner Rome, après la défaite de Cannes. Son père & son oncle étant morts, il fut envoyé en Espagne à l'âge de vint-quatre ans; & en moins de quatre années, il réconquit tout ce grand pays sur les Carthaginois. En un seul jour il emporta Carthage-la-Neuve. Sa douceur contribua beaucoup à affermir ses conquêtes. La femme de Mardonius & les enfans d'Indibilis, qui étoient des principaux du pays, s'étant trouvés parmi les prisonniers, il les fit mener honorablement à leurs parens. Ce fut dans cette occasion, que par un motif de continence il ne voulut pas même donnér à ses yeux la satisfaction de voir une jeune Dame, dont la beauté attiroit l'admiration de tout le monde. Il accompagna même cette modération généreuse, d'une libéralité qui ne l'étoit pas moins; car il voulut que la rançon qu'on lui offrit pour cette prisonnière, servit à l'augmentation de la dot qu'on avoit promise à un Seigneur Celtibérien, auquel elle étoit fiancée.

Il

Il mit fin à la guerre d'Espagne, par une grande bataille qu'Il donna dans la Bétique, aujourdhui, l'*Andalousie*, où il défit plus de cinquante mille hommes de pied & quatre mille chevaux. Depuis, il porta la guerre en Afrique, où tout lui succéda. Il défit deux fois les ennemis, commandés par Asdrubal & par Syphax, Roi de Numidie. Dans la prémière bataille, il y eut quarante mille des ennemis tués ou brûlés, & six mille prisonniers; dans la seconde leurs troupes furent dissipées, & Lælius, avec Massinissa, Roi d'une autre partie de la Numidie, poursuivirent Syphax, qui fut pris dans Cirtha avec Sophonisbe sa femme. Ces avantages furent remportés l'an 551 de la fondation de Rome, & le 203 avant Jésus-Christ. L'année suivante, Scipion gagna la bataille de Zama, où Annibal fut défait: il lui tua vint-mille de ses gens, & en prit pareil nombre, avec onze éléphans, sans avoir perdu à peine quinze cens hommes. Vermina, fils de Syphax, amenoit du secours aux Carthaginois: Scipion alla au devant de lui, & défit quinze mille de ses soldats. Ainsi la ville de Carthage, assiégée par mer & par terre, se soumit à des conditions très-avantageuses pour Rome, où Scipion revint l'an 554, & le 201 avant Jésus-Christ, triomphant de Syphax; après quoi on lui donna le nom d'*Africain*. Il avoit déja été Consul: il le fut une seconde fois, & fut élevé aux plus grands honneurs de la République. L'an 564 de Rome, il suivit son frère

 en

en Asie. A son retour, les deux frères Pétiliens, Tribuns du peuple, osèrent l'accuser de péculat, & même de trahison, pour l'intelligence qu'ils prétendoient qu'il avoit eue avec Antiochus, en considération de son fils Scipion, qui étant prisonnier de guerre entre les mains de ce Roi, lui avoit été renvoyé sans rançon. Scipion, après avoir raconté ce qu'il avoit fait pour le public, fit souvenir le peuple qu'il avoit défait Annibal en Afrique à pareil jour, & qu'il étoit juste qu'il en allât rendre graces aux Dieux. Le peuple le considérant alors comme son principal défenseur, oublia qu'il fut accusé, & l'accompagna dans tous les temples, comme si c'eût été le jour de son triomphe. Après cela, ce grand homme, picqué de l'ingratitude des Romains, se retira à Linterne dans la Campagne de Rome, & y passa le reste de ses jours dans l'étude & l'entretien des Gens-de-Lettres. Il les aimoit, & il étoit lui-même éloquent, comme nous l'aprenons de Cicéron.

§. LXXXIII.

Du Lion.

LE LION passe pour le Roi des animaux à quatre pieds. Il est d'un poil tirant sur le roux. Il a le devant de la tête quarré, le museau plat & gros, les yeux affreux, la gueule grande, le cou couvert d'une grosse crinière, le ventre grêle, les jambes & les cuisses grosses & nerveuses, la queue longue, grosse & très-

forte,

forte. Il a cinq ongles aux pieds de devant & quatre aux pieds de derrière. Sa langue est âpre, & hérissée de plusieurs pointes d'une matière fort dure, & semblable à celle des ongles, dont elle a aussi la figure. Ces pointes sont longues de près de deux lignes. La femelle diffère du mâle, en ce qu'elle n'a pas de crinière ou de long poil autour du cou. C'est le plus féroce & le plus courageux de tous les animaux: & c'est une erreur populaire de croire que le lion ait peur du coq.

§. LXXXIV.

* ALLÉGORIE.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous meine,
Mes chères Brébis.
J'ai fait pour vous rendre
Le Destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne

Aux

* L'auteur de ces vers, Madame DESHOULIERES, sous l'image d'une Bergère qui parle à ses Brebis, rend compte à ses enfans de tout ce qu'elle a fait pour eux, & se plaint tendrement des rigueurs de la Fortune.

Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie
Aimable troupeau!

Vous de ce hameau
L'honneur & la joie;
Vous, qui gras & beau,
Me donniez sans-cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau.

Que je vous regrette!
Mais il faut céder
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder?
L'injuste fortune
Me les a ravis.

En vain j'importune
Le Ciel par mes cris;
Il rit de mes craintes,
Et sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.

Puissiez-vous contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis, mes amours!
Que Pan vous défende:

Hélas!

Hélas! il le fait,
Je ne lui demande
Que ce ſeul bienfait.
Oui, Brébis chéries,
Qu'avec tant de ſoin
J'ai toujours nourries;
Je prens à témoin
Ces Bois, ces prairies,
Que ſi les faveurs
Du Dieu des Paſteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir,
Du matin au ſoir,
De gras paturages,
J'en conſerverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire:
Et que mes chanſons
En mille façons
Porteront ſa gloire,
Du rivage heureux
Où vif & pompeux,
L'aſtre qui meſure
Les nuits & les jours,
Commençant ſon cours,
Rend à la Nature
Toute ſa parure;

Juſqu'en

Jusqu'en ces climats,
Où sans doute les
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis,
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

§. LXXXV.

De la Ville de JÉRUSALEM.

JÉRUSALEM étoit la capitale de la Terre-sainte ou Palestine. Quelques-uns croient que cette ville a eu pour fondateur Melchisédech, Roi & Sacrificateur, qui lui donna le nom de *Salem;* que les Jébusèens la prirent depuis; qu'ils y bâtirent une forteresse, dite *Jébus*, de leur nom; & que de ce même nom & de celui de *Salem*, on fit celui de *Jérusalem*. Le Roi David ayant enlevé la forteresse, qui étoit la partie haute de la ville, aux Jébuséens, la nomma la Montagne de Sion, la ville ou Cité de David.

Salomon fit élever divers édifices à Jérusalem, tels que le Temple, une Maison Royale, apellée *Maison du Liban* & quelques autres. Cette ville fut prise & pillée plusieurs fois, jusqu'au tems de Nabuchodonozor Roi de Babylone, qui l'ayant aussi prise fit crever les yeux au Roi Zédéchias, mettre le feu au Palais du Roi, au Temple & aux autres édifices, & démolir les murailles: desorte que cette ville fut entièrement ruïnée; les ennemis ayant mis tout à feu & à sang,

sang, & commis tous les excès dont ils étoient capables.

Soixante & dix ans après, Cyrus renvoya les Juifs captifs dans la Judée, où ils rebâtirent sous Zorobabel & Esdras, Jérusalem & le Temple. Cette ville fut encore reprise & pillée par Antiochus Epiphanès, mais peu de tems après Judas Macchabée la recouvra. Pompée irrité contre les Juifs, soufrit que ses soldats y fissent des désordres extrêmes, l'an 64 avant Jésus-Christ; & Hérode *Ascalonite* l'ayant emportée, y fit de grands ravages, l'an 37 avant l'Ere chrétienne. Il est vrai que dans la suite il les répara par des édifices somptueux qu'il y fit élever.

Cette ville, loin de profiter des avertissemens de Jésus-Christ, contribua à son crucifîment. Cette ingratitude criminelle attira sur elle & sur ses habitans une punition si terrible, qu'on auroit peine à en marquer de semblable. Jésus-Christ la prédit, lorsque les Juifs le trainoient sur la montagne du calvaire, pour l'y attacher en croix, & avertit des personnes pieuses de ne point pleurer pour lui, mais pour elles-mêmes & pour la ville de Jérusalem, qui devoit bientôt sentir les effets de la vengeance divine. Cela fut bientôt exécuté, & les derniers malheurs de cette ville l'accablèrent l'an 70 de Jésus-Christ. L'Empereur TITE assiégea Jérusalem, au tems de la solennité de Pâques, qui avoit attiré une infinité de Peuple, de tous les endroits de la Judée. Au bout de quatre mois il se saisit du Tem-

Temple; mais avant cette prise, les vivres étoient tellement diminués, qu'après avoir eu recours aux choses les plus sales, la chair humaine fut employée pour la nourriture des hommes. Une mère tua un enfant qu'elle avoit à sa mammelle, & prolongea sa vie de quelques jours, aux dépens de celle qu'elle lui avoit donnée. Le Temple fut brûlé, & Tite donna permission aux soldats de bruler la ville, qui éprouva alors tout ce que le pillage & les flammes ont de plus horrible. A peine demeura-t-il quelques traces de cette superbe ville, qui avoit été la Reine de l'Orient & le siège de la Réligion, pendant plus d'onze cens ans, depuis que David y avoit mis le Trone de ses successeurs. Tite fit entièrement ruïner cette meurtrière des Prophètes, exécutant ce qui avoit été prédit par le Fils de Dieu, *Qu'on n'y laisseroit pierre sur pierre.*

L'an 132, L'Empereur Adrien, à cause de sa haine qu'il avoit pour les Juifs, fit bâtir à Jérusalem plusieurs Temples aux Dieux des Païens, & ces Temples subsistèrent jusqu'au tems de Constantin qui repeupla la ville, & l'embellit de divers beaux édifices. Sous l'Empire d'Héraclius cette ville fut emportée par Cosroës II, Roi de Perse, l'an 614. Depuis dans le VII & dans le VIII siècle, cette ville & toute la Terre-sainte fut presque toujours la proie des Sarrazins, successeurs de Mahomet, jusqu'au tems de Charlemagne, auquel Aron Raschid, Calife, donna ce

pays

pays en 807, se réservant seulement le tître de son Lieutenant.

Après la mort de ce grand Monarque, les Infidèles continuèrent leurs tyrannies en la Terre-Sainte. Les Princes françois, qui en 1096 entreprirent la conquête de ce pays, sous le nom de Croisés & de Croisade, sous le commandement de Godefroi de Bouillon, se rendirent maîtres de Jérusalem, le 15 Juillet 1099, dont le même Godefroi fut le prémier Monarque. Il eut divers successeurs, que les Sarrazins inquiétèrent par des guerres continuëlles, jusqu'à ce que Saladin, Roi de Syrie & d'Egypte, après avoir remporté plusieurs victoires sur les Chrétiens, leur arracha enfin Jérusalem, le deuxième Octobre 1187, & toute la Terre-Sainte, à la réserve de quelques fortes places, qu'ils prirent dans la suite.

Ainsi au bout de 88 ans, finit le Royaume de Jérusalem, dont le tître a passé par diverses familles, & qui fait aujourd'hui partie des Etats du Grand-Seigneur.

Les Rélations que nous avons aujourd'hui du Levant, nous assurent que Jérusalem est peu peuplée; & que ses habitans sont Turcs, Arabes, Juifs, Chrétiens, Schismatiques, Grecs, Arméniens, Maronites, Abyssins, Nestoriens; des Réligieux de S. François, des Réligieux Turcs, Dervis, Santons &c. outre la milice du Gouverneur & les Officiers du Cady.

§. LXXXVI.

D'ANNIBAL.

Annibal, Général des Carthaginois, dit le *Grand*, étoit fils d'Amilcar. C'est ce même Amilcar, qui disoit ordinairement de ses trois fils, qu'il nourrissoit trois lions, qui déchireroient un jour Rome & ses alliés. Il fit jurer Annibal sur les autels, de poursuivre les Romains jusqu'à la mort; & pour lui inspirer cette haine, il le mêna en Espagne, dès l'âge de neuf ans, l'élèva lui-même dans son camp, & lui aprit le métier de la guerre, aux dépens des peuples alliés des Romains. L'an 534 de Rome, 220 avant Jésus-Christ, Annibal âgé de 26 ans, prit le commandement de l'armée des Carthaginois, après la mort de son beaufrère Asdrubal. Il soumit d'abord les Olcades, prit la ville de Cartéïa & fut hiverner à Carthagène, qu'on apelloit alors Carthage la-Neuve. L'Année d'après il prit la ville de Salamanque, & ensuite il emporta celle de Sagunte, après un siége de sept mois, pendant lequel les assiégés soufrirent les dernières extrémités, avant que de se rendre.

De-là il fit dessein d'aller attaquer les Romains jusques chez eux; trompa Publius Corn. Scipion, qui lui vouloit disputer le passage du Rhône, se fit un chemin nouveau au travers des Alpes, & entra dans l'Italie, avec une armée de quatre-vingt-dix-mille hommes de pied, & de douze mille chevaux, l'an 536 de Rome. Les

auteurs ont vanté la hardiesse infatigable, avec laquelle il pénétra les Alpes. Il monta jusqu'au sommet de ces hautes montagnes, en neuf jours de tems, malgré les neiges dont elles sont couvertes, & malgré la résistance des montagnards, qui s'oposoient à son passage. Il les resserra dans les cavernes, qui leur servoient de retraite, & par une invention inconnue jusqu'alors, il coupa ce qui l'incommodoit le plus dans ces rochers, à ce que l'on croit communément, avec le feu, le fer, & le vinaigre. Enfin il fit une telle diligence, qu'en quinze jours il passa ces montagnes, qu'on avoit cru inaccessibles. Après avoir pris Turin dans trois jours, il s'avança vers Pavie, sur le bord du Pô. Après cela il se répandit dans toute l'Italie, & porta avec lui la terreur & l'effroi de toutes parts. Cornélius Scipion, qui avoit apris sa marche, étoit venu à sa rencontre. Il y eut entre eux une bataille très-sanglante, où Scipion perdit ses meilleures troupes, & où il auroit aparemment péri lui-même, sans le secours de son fils, qu'on surnomma depuis *l'Africain*. Le Consul Romain, ayant recueilli les débris de son armée, alla se poster sur les bords de la rivière de Trébia, où l'autre Consul Sempronius Longus, qui ne connoissoit pas encore Annibal, s'exposa témérairement au hazard d'un combat, & perdit beaucoup de monde. L'année d'après, 537 de Rome, Annibal remporta

une grande victoire sur Flaminius, près du lac de Thrasimène: quinze mille Romains y furent taillés en pièces, outre quatre mille chevaux, que Servilius Geminus avoit envoyés à son Collégue.

Quintus-Fabius Maximus, créé Dictateur la même année, trouva l'art de lasser Annibal par ses délais, qui lui firent donner le nom de *Temporiseur*, & qui tirèrent Minutius Rufus, Général de la Cavalerie, d'un grand danger, où il s'étoit exposé par son imprudence. En 538 de Rome, Térentius Varro, qui venoit d'être fait Consul, donna bataille à Annibal, contre l'avis de son Collégue Paul Emile. Cette journée mémorable dans l'Histoire, est celle de Cannes, où Paul Emile perdit la vie, avec quarante mille hommes, entre lesquels étoit toute la fleur de la noblesse Romaine. Aussi Annibal envoya à Carthage trois boisseaux remplis d'anneaux des Chevaliers tués dans cette bataille. Mais il ne fut pas profiter d'une victoire si complette. Ce fut en cette rencontre qu'il fit voir que les plus grands hommes sont sujets à de grandes fautes. Il s'oublia lui-même, & perdit par sa nonchalance une victoire entière: car au-lieu d'aller de ce pas attaquer Rome, il alla noyer sa gloire & ses espérances dans les délices de Capoue. Fabius Maximus continua sur-tout de le fatiguer par sa prudence. Il ne s'occupoit

qu'à

qu'à suivre par-tout Annibal, à le harceler, à se camper avantageusement, & à se tenir serré. Cette conduite désespéroit le Carthaginois, qui fit inutilement tout ce qu'il put, pour attirer Fabius au combat.

L'année d'après, Marcellus prit Syracuse, & & Annibal, après avoir pris Tarente l'année suivante, perdit la ville de Capoue, que Fulvius Flaccus emporta malgré lui. Ce fut durant ce siège qu'Annibal résolut d'aller à Rome; mais c'étoit trop tard.

Les Romains étoient revenus de ce grand étonnement, où les avoit jettés la perte de cinq batailles, & du grand éfroi que leur avoit causé la journée de Cannes. Ils firent si peu de cas de l'arrivée d'Annibal, qu'ils firent partir un secours considérable pour l'Espagne, le même jour qu'il vint camper aux portes de Rome. Bien plus, le champ où il avoit fait tendre sa tente, fut vendu ce jour-là-même tout ce qu'il pouvoit valoir. Annibal informé de ces marques de mépris, fit vendre à l'encan, de son côté, les petites boutiques de Rome: mais en même tems il décampa, à cause des pluies qui survinrent.

Deux ans après, le Proconsul Marcellus, homme aussi hardi que Fabius étoit modéré, donna trois batailles à Annibal, en trois jours consécutifs. Le prémier jour, l'avantage fut égal; le second Marcellus se retira dans son

 camp,

camp, après avoir eu le dessous; le troisième il fut plus heureux, mais sans avoir défait pleinement les troupes d'Annibal; le quatrième il présenta encore la bataille, avec la même vigueur que le prémier jour: mais Annibal se retira, disant, *Que faire avec cet homme, qui ne peut demeurer ni victorieux, ni vaincu.*

L'année d'après, Marcellus & Crispinus, Consuls, tombèrent dans une embuscade, où le prémier fut tué. Annibal ayant en sa possession le Corps de ce Consul, fit écrire sous le nom de Marcellus, de qui sans doute il avoit le cachet, au Gouverneur de Salapie, que la nuit suivante il viendroit dans leur ville, & lui ordonna de lui tenir les portes ouvertes. Cette ruse étoit bien imaginée, & Salapie étoit perdue sans la prudence de Crispinus, qui ayant fait avertir les villes voisines, le Gouverneur de Salapie prépara une contre-ruse à Annibal. Car lui ayant ouvert les portes, il donna si brusquement sur les siens, qu'il en défit un grand nombre, & força le reste à se retirer en confusion.

L'an 547, Claude Néron surprit Annibal par un stratagême. Asdrubal son frére venoit d'arriver en Italie: on lui avoit opôsé l'autre Consul, Livius Salinator, qui étoit vis a vis de cet ennemi, prés du fleuve Métro, dans l'Ombrie. Néron sortit sécrettement de son camp, avec une partie de ses troupes, & alla joindre son Collè-

Collègue à six journées de là, où dans une bataille, ils tuèrent cinquante-cinq-mille des ennemis, & en firent cinq mille prisonniers. Ensuite Néron revint dans son prémier camp, & fit jetter dans celui d'Annibal la tête d'Asdrubal, qui avoit été tué dans la dernière bataille, pour le convaincre du malheur de son frère. Cette défaite rabaissa la fierté d'Annibal, & lui fit déséspérer des affaires de Carthage en Italie. En effet, il n'y eut plus que du désavantage, jusqu'à ce qu'il fut rapellé en Afrique, pour faire tête à Scipion, qui vengeoit Rome, des maux que lui avoient faits les Carthaginois. Annibal passa en Afrique, l'an 551 de Rome, après seize années de séjour en Italie. Il s'aboucha d'abord avec Scipion, pour trouver un expédient, qui pût terminer les différens de leurs Républiques. Mais les propositions, qu'ils se faisoient n'ayant pas été reçues, ils en vinrent à une bataille, qui se donna l'an 552, près de Zama, & qu'Annibal perdit avec vingt-mille hommes; ce qui l'obligea de conseiller aux Carthaginois de demander la paix.

En 559 de Rome, il se retira en Asie vers Antiochus, pour lui persuader de prendre les armes contre ses ennemis, qui le vainquirent trois ans après. Ce nouveau malheur l'obligea de se réfugier auprès de Prusias, Roi de Bithynie, sous l'espérance de l'engager dans la même guerre. Enfin, craignant d'être livré

aux Romains, qui le demandoient à Prusias, il s'empoisonna lui-même, âgé de 64 ans, à l'an 571 de la fondation de Rome, & 183 ans avant Jésus-Christ.

Ainsi périt un des plus grands Capitaines du monde, après avoir fait la guerre 16 ans en Italie, gagné plusieurs batailles, soumis par force, ou par alliance, divers peuples, assiégé Rome, & s'être rendu maître de plusieurs villes.

§. LXXXVII.

Le Cérémonieux est le fleau de la Societé.

RIEN de plus estimable que la civilité, mais rien de plus ridicule & de plus à charge que la cérémonie. Un honête homme, d'une politesse aisée, qui se conduit dans les compagnies avec une circonspection raisonnable, fait l'agrément de la societé, parce qu'on se sent à son aise avec lui; mais les cérémonieux sont le fleau des honêtes gens. Il faut trop d'attention pour vivre avec eux, & on n'est jamais sûr de les satisfaire; ils trouvent toujours quelque démarche qui blesse leur orgueil. On ne leur fait pas assez d'honneur, ou l'on en fait trop aux autres, & on ne sait comment contenter leur esprit pointilleux.

§. LXXXVIII.

§. LXXXVIII.

Belles pensées sur le tems.

LE TEMS m'a demandé le compte.
Je lui ai répondu le compte veut du tems:
Car qui sans rendre compte a perdu tant de tems,
Comment peut-il sans tems en rendre un si grand compte?

Le Tems m'a refusé de différer le compte,
En disant que mon compte a refusé le tems;
Et que n'ayant pas fait mon compte dans le tems,
Je veux en vain du tems pour bien rendre mon compte.

O Dieu quel compte peut nombrer un si grand tems?
Et quel tems peut suffire à faire un si grand compte?
Vivant sans rendre compte j'ai négligé le tems.
Hélas pressé du tems & oppressé du compte,
Je meurs, & ne saurois rendre compte du tems,
Puisque le tems perdu n'entre point dans le compte.

§. LXXXIX.

Des Patrons & des Cliens à Rome.

POUR empêcher & prévenir la jalousie que la diversité de conditions pouvoit exciter à Rome, entre les deux Ordres de l'Etat, savoir du Sénat & du Peuple, Romulus travailla à les

attacher l'un à l'autre, par des liaisons & des bienfaits réciproques, & à les unir ensemble, de manière, qu'en faisant honneur à la Noblesse, il ne rendit point le Peuple méprisable. Pour cela il établit le droit de Patronage, & régla les services & les devoirs que les Patrons & les Cliens se rendroient les uns aux autres. D'un côté les Patrons étoient obligés d'expliquer à leurs Cliens les Loix qu'ils n'étoient pas en état d'entendre; de prendre soin de leurs affaires, quelque-part où ils fussent, & de se porter pour leurs intérêts, avec la même ardeur qu'un père le pourroit faire, pour ceux de ses propres enfans. Ils étoient chargés de faire valoir l'argent de leurs Cliens, de présider aux contrâts qu'ils en faisoient, & d'empêcher qu'on ne leur fit aucun tort. S'il arrivoit qu'on leur intentât quelques procès, c'étoit au Patron à les soutenir, & à défendre ses Cliens contre leurs accusateurs. En un mot ils étoient obligés de leur procurer toute la tranquillité, dont ils avoient besoin dans les affaires publiques ou particulières, afin qu'ils ne fussent point detournés de leurs travaux; & ce qu'il y avoit de plus grands hommes dans la République, se faisoient un plaisir, & tenoient à honneur de rendre ces sortes de services à leurs Concitoyens. Les Cliens, de leur côté, s'engageoient envers leurs Patrons à fournir la dot de leurs filles, si les pères n'étoient pas en état

eux-

eux-mêmes de les pourvoir: à les racheter à leurs frais, eux & leurs enfans, s'il arrivoit qu'ils fussent pris par les ennemis; à payer les dépens des procès que leurs Patrons auroiens perdus, ou les amendes pécuniaires, aux quelles ils auroient été condannés, le tout de leurs propres deniers, sans usure ni intérêt; à entrer dans toutes les dépenses qu'ils étoient obligés de faire dans leurs charges & dans leurs emplois, avec la même affection que s'ils eussent été de leurs familles. Outre ces engagemens particuliers aux Patrons d'une part, & aux Cliens de l'autre, il y en avoit encore entr'eux de communs. Il n'étoit pas permis aux Patrons & aux Cliens de s'entr'accuser en justice, de porter témoignage ou de donner leurs suffrages l'un contre l'autre, ni de se ranger du parti de leurs ennemis mutuëls. Quiconque se rendoit coupable d'aucune de ces fautes, étoit puni très-sévèrement.

Ce Droit s'étendit avec la puissance de Rome. Quand l'Empire eut été aggrandi par des conquêtes, les Colonies, les Villes alliées, ou conquises par les armes, prenoient aussi quelques Romains à leur choix, pour être leurs Patrons. Souvent même le Sénat renvoyoit les différens des Villes & des Nations à leurs protecteurs, dont il confirmoit ensuite le jugement.

Il est aisé de concevoir combien un réglement si sage étoit propre à lier les petits aux grands,

grands, par des intérêts réciproques; à entretenir l'union entre les différens Corps de l'Etat, & à prévenir les suites funestes des divisions, inévitables dans les Républiques, & qui n y finissent pour l'ordinaire que par le meurtre & le carnage: au lieu qu'à Rome, pendant plus de six cens ans, nous les verrons toujours terminées pacifiquement, quelque vives & quelque violentes qu'elles puissent être. Cette coutume, observée constamment, jusqu'à la fin de la République, & beaucoup par-delà, marque un esprit de prévoyance & une maturité de conseil bien admirables, dans un Prince aussi jeune qu'étoit alors Romulus.

§. XC.

DE POMPÉE.

POMPÉE, à qui ses belles actions acquirent le surnom de *Grand*, nâquit l'an de Rome 648, le dernier de Septembre. Dès qu'il eut pris la robe virile, il fit la guerre sous son père *Pompée Strabon*, qui étoit grand Capitaine. A l'âge de 23 ans, il entreprit de son chef, & sans aucune autorité publique, de défendre & de rétablir l'honneur de sa patrie oprimée. Il leva trois légions qu'il mena à Sylla; & trois ans après il mérita les honneurs du triomphe, qu'on ne put refuser à sa valeur, dont il avoit donné des preuves convaincantes, en reprenant la Sicile & l'Afrique sur les proscrits. Il triompha une seconde fois, l'an de Rome 681,

après

après avoir terminé heureusement une expédition contre Sertorius. Ce triomphe lui fut décerné quelques jours avant que d'être élu Consul, & n'étant encore que simple Chevalier Romain: ce qui n'étoit jamais arrivé à personne avant lui.

Pompée pendant son Consulat rétablit la puissance des Tribuns du Peuple: il fut chargé d'exterminer les Pirates, & après les avoir battus en divers endroits, il les attaqua avec toute sa flotte, les défit, & en nettoya la mer, dans l'espace de quarante jours. Ces avantages furent suivis de ceux qu'il remporta contre Tigrane & Mithridate. Il pénétra par ses victoires dans la Médie, dans l'Albanie & dans l'Ibérie. De là il tourna ses armes contre les nations qui habitoient les pays les plus reculés à la droite du Pont-Euxin, les Colques, les Achéens &c. Il soumit aussi les Arabes & les Juifs. Se voyant ainsi vainqueur de toutes les nations qu'il avoit attaquées, il revint en Italie, élevé à un point de grandeur, auquel ni les Romains, ni lui, n'auroient osé aspirer. On le reçut avec une joie extrême, parce qu'ayant congédié ses troupes, il rentra dans la ville, en particulier & simple Citoyen, 61 ans avant Jésus-Christ. Il triompha pendant deux jours, avec une très grande magnificence, & mit dans le trésor public de plus grandes sommes, qu'il n'y en étoit jamais entré, par les victoires d'aucun autre Général.

Au milieu de ces prospérités, la gloire de César blessoit les yeux de Pompée: le prémier ne vouloit point de Maître, & l'autre point de compagnon. Julie, fille de César, que Pompée avoit épousée, fut quelque tems le lien & le gage commun de la concorde entre ces grands hommes. Il se forma même un Triumvirat entre César, Pompée & Crassus; mais cette intelligence n'eut point de suite, & dégénéra en animosité, par la jalousie qu'ils avoient de la puissance l'un de l'autre: elle se détruisit tout-à-fait par la mort de Julie, & par celle de Crassus. Pompée s'étoit fait donner le gouvernement des Espagnes, & vouloit que César quittât le commandement des armées, qu'il avoit eu pendant dix ans, dans les Gaules, & vint à Rome comme particulier, pour demander le Consulat, qu'il vouloit qu'on lui accordât pendant son absence. La guerre fut déclarée, & Pompée sortant de Rome avec les Consuls & le Sénat, quitta l'Italie pour passer en Epire. César y alla, après avoir défait les Lieutenants de son rival en Espagne; & le vainquit en la bataille de Pharsale. Pompée fut réduit alors à se retirer chez Ptolemée; Roi d'Egypte; mais ce Prince envoya des gens à Pompée, qui le firent passer du vaisseau de charge où il étoit, dans une barque, où un esclave, nommé Photin lui coupa la tête, en la 56 année de son âge. Il avoit été trois fois Consul;

avoit remporté autant de triomphes, tant de l'Europe, que de l'Afrique & de l'Asie.

La mort de Pompée fut fatale à la liberté des Romains, que César asservit à sa domination; & ce fut alors qu'on regretta universellement Pompée, qui avoit usé de sa puissance avec beaucoup plus de modération. Tous les Historiens, & même ceux qui ont vêcu sous les Empereurs, l'ont élevè par de justes louanges. *Velleius Paterculus* lui a consacré un éloge magnifique, dans lequel il loue sa bonté, sa bonne-mine, sa valeur, sa modération, sa constance dans les amitiés, & où il dit qu'il fut presque exemt de toutes sortes de vices, si ce n'est que dans une ville libre & maîtresse du monde, où tous les Citoyens doivent être égaux, il ne pouvoit soufrir de rival en réputation & en puissance.

Nonobstant les qualités les plus brillantes, un désir immodéré de la gloire, soutenu de moyens illicites pour y parvenir, conduit souvent à une fin tragique & funeste. César, Pompée, & quantité d'autres nous en fournissent des exemples.

§. XCI.

CARACTÈRES.

IL Y A des misères sur la terre qui saisissent le cœur, il manque à quelques-uns jusqu'aux alimens, ils redoutent l'hyver, ils apréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des

des fruits précocés; l'on force la terre & les saisons pour fournir à sa délicatesse: de simples Bourgeois, seulement à cause qu'ils étoient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extrémités; je ne veux être, si je le puis, ni malheureux, ni heureux; je me jette & je me réfugie dans la médiocrité.

§. XCII.

EXAMEN DE L'HOMME.

*Des Organes * de l'animal.*

DANS l'enceinte des côtes, sont placés avec ordre tous les grands organes, tels que ceux qui servent à faire respirer l'homme, ceux qui digèrent les alimens, & ceux qui font un sang nouveau. La respiration est nécessaire pour tempérer la chaleur interne, causée par le bouillonnement du sang, & par le cours impétueux des esprits? L'air est comme un aliment, dont l'animal se nourrit, & par le moyen duquel il se renouvelle dans tous les momens de sa vie. La digestion n'est pas moins nécessaire, pour préparer les alimens sensibles à être changés en sang. Le sang est une liqueur propre à s'insinuër par-tout, & à s'é-

* Un Organe est l'instrument servant aux sensations & aux opérations de l'animal, ou d'un corps animé; l'oreille est l'organe de l'ouïe &c.

s'épaissir en chair dans les extrémités, pour réparer dans tous les membres ce qu'ils perdent sans cesse par la transpiration & par la dissipation des esprits. Les poûmons sont comme de grandes envelopes, qui étant spongieuses, se dilatent & se compriment facilement; & comme ils prennent & rendent sans-cesse beaucoup d'air, ils forment une espèce de soufflet & de mouvement continuël. L'estomac a un dissolvant qui cause la faim, & qui avertit l'homme du besoin de manger. Ce dissolvant qui piquote l'estomac, lui prépare par ce mésaise un plaisir très-vif, lorsqu'il est apaisé par les alimens. Alors l'homme se remplit délicieusement d'une matière étrangère, qui lui feroit horreur, s'il la pouvoit voir, dès qu'elle est introduite dans son estomac, & qui lui déplait même quand il la voit étant déja rassasié. L'estomac est fait comme une poche. Là les alimens, changés par une promte coction, se confondent tous en une liqueur douce, qui devient ensuite une espèce de lait, nommé chile; & qui parvenant enfin au cœur, y reçoit par l'abondance des esprits la forme, la vivacité & la couleur de sang. Mais pendant que le suc le plus pur des alimens passe de l'estomac dans les canaux destinés à faire le chile & le sang, les parties grossières de ces mêmes alimens sont séparées, comme le son l'est de la fleur de farine par un tamis, & elles sont rejettées en bas, pour en délivrer le corps, par les issues les

plus cachées, & les plus reculées des organes des sens, de peur qu'ils ne soient incommodés. Ainsi les merveilles de cette machine sont si grandes qu'on en trouve d'inépuisables, même dans les fonctions les plus humiliantes, que l'on n'oseroit expliquer en détail.

§. XCIII.

Sages remontrances du Philosophe Thémistius à l'Empereur Valens.

L'Empereur Valens, Arien, persécutant les Chrétiens, les Païens même en eurent pitié; & le Philosophe Thémistius alla trouver l'Empereur pour lui dire. „Qu'il persécutoit „sans sujet des gens de bien: Que ce n'étoit pas „un crime, que de croire & penser autrement „que lui: Qu'il ne faloit pas s'étonner de cette „diversité d'opinions: Que les Gentils étoient „beaucoup plus divisés entre eux que les Chré-„tiens: Que chacun envisageoit la vérité par quel-„que endroit; & qu'il avoit plû à Dieu de confon-„dre l'orgueil des hommes, & de se rendre plus „vénérable par la difficulté qu'on a de le connoî-„tre.„ L'Empereur fut touché du discours de ce Philosophe, & diminua un peu de ce faux zèle de Réligion qui l'occupoit entièrement.

§. XCIV.

De la mer rouge.

La Mer Rouge, est une partie de l'Océan, qui forme un grand Golfe, entre l'A-

rabie

rabie & les côtes Orientales de l'Afrique, & s'étend l'espace de trois cens cinquante lieues, depuis l'embouchure, vers le détroit de Babelmandel, jusqu'à Suês. Quelques-uns disent que ce nom lui a été donné, parce que ses eaux sont rouges en plusieurs endroits; où à cause du corail rouge qui y croît; ou selon d'autres, d'une herbe rouge nommée *Zuph*. Elle n'a jamais été apellée la Mer Rouge par les Orientaux. Dans tout l'Ancien Testament elle est nommée *Yam-Suph*, *la Mer de l'Algus* ou *des Roseaux*, à cause de la grande quantité qu'il en croît sur ses rivages. Les descendans d'Esaü ayant occupé tout le pays, apellé depuis par les Grecs *l'Arabie Pétrée*, qui s'étend entre la Mer Rouge & la Mer de Sodome, ils l'appellérent la *Mer d'Edom*. Edom, signifie Rouge en Hebreu, & quelques Grecs ayant traduit le mot Edom, en celui de Ἐρυθραῖος qui signifie la même chose en leur langue, les Historiens ont dit ensuite qu'il y avoit eu en ce pays un Roi nommé Erythré. Les nouveaux Voyageurs rapportent, qu'en rasant les côtes d'Abex, on trouve de tems en tems l'eau pleine de taches rouges, à cause du fond qui est de cette couleur en plusieurs endroits, où la mer est fort basse. Dom Jean de Castro, Gentilhomme Portugais, dit que son vaisseau s'y étant arrêté, il y prit de l'eau dans un verre & la trouva fort claire, quoiqu'elle parût rouge dans la mer; & qu'ayant

fait plonger quelques matelots, ils tirèrent du fond une matière rouge, comme des branches de corail, couverte d'une peau orangée. Qu'ailleurs, ou l'on voit sur l'eau des marques vertes, on tiroit une espèce de corail blanc, couvert de quelque-chose de verd; qu'aux endroits où la mer étoit blanche, on trouvoit du sable blanc, l'eau représentant ainsi la couleur du fond. Il ajoûte que le quartier où il y a le plus de ces taches rouges, est depuis Suaquen jusqu'au port de Cossir, l'espace de plus de cent trente lieues; mais depuis Tor jusqu'à Sués qui est au fond du Golfe, on ne voit point de taches rouges. Dans ce dernier espace, la mer qui est serrée entre les rochers, est presque toujours agitée & semble bouillir; le vent du nord élevant extraordinairement les flots. On pêche des perles dans la Mer Rouge, le long de la côte d'Abex, autour de l'Isle de Dalaca; mais on porte les huitres dans une Isle voisine, où étant exposées au soleil, elles s'ouvrent d'elles mêmes. On pêche aussi des perles proche d'une autre Isle, sur la côte d'Arabie. On trouve dans cette Mer plusieurs choses rares & curieuses, comme diverses plantes, de belles branches de corail, des Tritons, des Sirènes, des poissons volans, & autres animaux extraordinaires. La navigation est fort dangereuse sur la Mer Rouge, à cause d'une infinité de rochers & de bancs

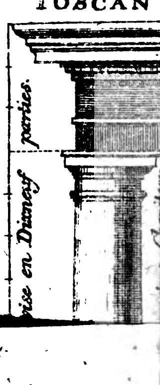
de

PLA

DES CINQ

Le Module des
se divise en douz
Trois autres en
dixhuit parties

TOSCAN



de sable qu'on rencontre. Les Israëlites s'enfuyant d'Egypte passèrent cette Mer à pié sec, en l'endroit où est le Bourg de Tort, en Arabie. Elle est séparée de la Mer Méditerranée par l'Isthme de Suès, qui est un espace de terre d'environ trente lieues d'étendue.

§. XCV.

Des cinq Ordres d'Architecture.

LE BESOIN qu'on a eu de construire diverses sortes de bâtimens, a fait que les Ouvriers ont aussi établi différentes proportions, afin qu'on en eût qui convinssent à toutes sortes d'édifices, selon leur grandeur, & selon la force, la délicatesse, & la beauté qu'on vouloit y faire paroître: & de ces différentes proportions ils ont composé différens Ordres.

Ordre, en termes d'Architecture, se dit des divers ornemens, mesures & proportions des colonnes & pilastres, qui soutiennent & qui parent les grands bâtimens.

Il y a trois Ordres de l'Architecture des Grecs: le *Dorique*, l'*Ionique* & le *Corinthien*. On peut les apeller avec raison la fleur & la perfection des Ordres; puisqu'ils contiennent, non seulement tout le beau, mais encore tout le nécessaire de l'Architecture; n'y ayant que trois manières de bâtir, la solide, la moyenne, & la délicate; lesquelles sont toutes parfaitement exprimées en ces trois Ordres ci.

A ces trois prémiers Ordres on en ajoute deux, qui sont Latins, le *Toscan* & le *Composite*, bien

bien éloignés du prix & de l'excellence des trois autres.

Il y a une espèce d'Architecture qu'on apelle *Gothique*, & qui est éloignée des proportions antiques; étant outre cela chargée d'ornemens chimériques. Les Goths l'ont aportée du Nord.

Une estampe des cinq Ordres d'Architecture dont j'ai parlé, mettra les jeunes gens en état d'en avoir quelque idée. J'y joindrai une courte explication des termes de l'Art.

Explication des termes de l'Art, qui entrent dans les cinq Ordres d'Architecture.

Chez les Grecs, un Ordre étoit composé de Colonnes, & d'un entablement. Les Romains ont ajouté des piédestaux sous les Colonnes de la pluspart des Ordres, pour en relever la hauteur.

LA COLONNE est un pilier rond, fait pour soutenir ou pour orner un bâtiment. La Colonne est composée d'une base, d'un fût, & d'un chapiteau.

LA BASE est la partie de la colonne qui est au-dessous du fût, & qui pose sur le piédestal, lorsqu'il y en a. Elle a une *plinthe*, qui est une pièce platte & quarrée, comme une brique; & des *moulures*, qui répréséntent des anneaux, dont on lioit le bas des piliers, pour les empêcher de se fendre.

LE FÛT de la colonne, est la partie ronde, & unie, qui s'étend depuis la base jusqu'au chapiteau. Cette partie de la colonne est plus étroite par le haut que par le bas.

LE

LE CHAPITEAU est la partie supérieure de la colonne qui pose immédiatement sur son fût.

L'ENTABLEMENT est la partie de l'Ordre qui est au dessus des colonnes. Il comprend l'architrave, la frise, & la corniche.

L'ARCHITRAVE réprésente une poutre, & porte immédiatement sur les chapiteaux des colonnes. Les Grecs l'apellent *épystile*.

LA FRISE est l'intervalle qui se trouve entre l'architrave & la corniche. Elle réprésente le plancher du bâtiment.

LA CORNICHE est le commencement de l'Ordre entier. Elle est composée de plusieurs moulures, qui saillant les unes sur les autres peuvent mettre l'Ordre à l'abri des eaux du toit.

LE PIÉDESTAL est la partie la plus basse de l'Ordre. C'est un corps quarré, qui renferme trois parties; le *Soc*, qui porte sur l'aire ou le pavé; le *Dé*, qui est sur le soc; la *Cymaise*, qui est la corniche du piédestal, & sur laquelle la colonne est assise.

Les Architectes ne conviennent pas entre eux sur les proportions des colonnes, avec l'entablement & les piédestaux. En suivant celle que propose Vignole, lorsque l'on voudra faire un Ordre entier avec piédestaux, dans une hauteur donnée, on divisera cette hauteur en dix neuf parties égales, pour en donner douze à la colonne, avec sa base & son chapiteau, trois à l'entablement, & quatre au piédestal. Mais si l'on veut avoir un Ordre sans piédestal, on divisera la hauteur donnée en quinze parties seulement, & l'on en donnera douze à la colonne, & trois à l'entablement.

§. XCVI.

DES JANISSAIRES.

LES JANISSAIRES, sont les fantassins de la Garde du Grand-Seigneur, qui est l'Empereur des Turcs. Ils sont divisés en Janissaires de Constantinople, & en Janissaires de Damas.

Cette milice n'étoit autre-fois composée que d'enfans Chrétiens que la pauvreté de leurs pères, obligeoit d'abandonner à ces infidèles pour le *Caxach*, ou tribut que le Grand-Seigneur exige de tous les Chrétiens, qui veulent avoir liberté de conscience dans ses Etats; ou bien on y recevoit ceux qui étoient faits prisonniers sur les Chrétiens; mais cette coutume est abolie.

Le nombre des Janissaires n'est pas déterminé, il y en a plus ou moins, selon que les troupes soufrent de différentes pertes. On avoit autre-fois fixé leur nombre à trente-trois mille. Dans les derniers tems on auroit pû en compter jusques à cent-mille; mais ce nombre est bien diminué à présent.

La paye des Janissaires est de deux jusqu'à douze * aspres par jour, sans compter le *Doliman*, ou la robe de drap de Thessalonique, dont le Grand-Seigneur leur fait présent toutes les années, au prémier jour de leur Ramadan ou Carême. Lorsqu'un Janissaire rend quelque service particulier, ou qu'il se fait distinguer, le Grand-Seigneur augmente sa solde

* *Aspre*, petite monnoie d'argent dans l'Empire du Grand-Seigneur, qui vaut 8 ou 9 deniers de France.

solde de quelques aspres, outre l'assurance qu'il a que sa paye lui sera continuée quand il deviendroit invalide, parce qu'il sera fait *morte-paye*.

Lorsque les Janissaires sont à Constantinople, ils sont obligés d'aller loger dans leur *Oda* ou Chambrée; car tous les Janissaires ont dans Constantinople cent soixante casernes, où ils doivent se retirer, sur peine d'être châtiés rigoureusement. Ces chambrées sont quelque-fois de deux ou trois cens Janissaires, plus ou moins, selon la guerre ou la paix, & ils sont obligés de se retirer à certaine heure, après laquelle le Maître de la Chambrée, marque ceux qui manquent pour les faire châtier, si leur absence a été sans congé, ou pour les réprimander seulement, si ç'a été pour quelque nécessité indispensable.

Chaque Janissaire est obligé de donner au Trésor de sa Chambre, ou au Trésor-Général des Janissaires, en tems de paix, un & demi pour cent, de tout l'argent qu'il reçoit de sa paye, & en tems de guerre sept pour cent; mais moyennant cela la Chambrée est obligée de donner à chaque Janissaire une place de trois pieds de large, sur six de long, pour étendre son matelas, & de lui fournir à diner & à souper un plat de riz, avec un morceau de mouton, du pain & de l'eau; car on sait que les Mahométans par un principe de Réligion, ne boivent point de vin: desorte qu'un Janissaire peut aisément épargner la plus grande partie de sa paye.

 L'habil-

L'habillement des Janiſſaires eſt un *Doliman*, ou une longue robe, avec des manches courtes; elle eſt liée par le milieu du corps d'un *Couſſai*, ou ceinture de toile rayée de pluſieurs couleurs, avec une frange d'or ou d'argent aux extrémités. Ils ne portent d'ordinaire à Conſtantinople, qu'un long bâton, ou canne d'Inde, à la main; mais leurs armes pour la guerre en Europe ſont le ſabre & le fuſil, ou le mouſquet. Ils portent auſſi un fourniment où eſt leur poudre, qui leur pend du côté gauche, par le moyen d'une courroie en écharpe. Dans l'Aſie ils ſe ſervent ordinairement de l'arc & des flêches, à cauſe de la diſette des poudres qui y ſont rares; mais ils ſont toujours munis d'un *Haniare*, qui eſt une manière de poignard ou couteau, dont ils ménacent à tout moment ceux dont ils éxigent quelque-choſe.

§. XCVII.

*Des Végétations Chymiques ou artificielles; & en particulier de l'*ARBRE DE DIANE.

ON APELLE Végétations chymiques, des cryſtalliſations ſorties d'une diſſolution, élevées du milieu de la liqueur, ou le long des côtés d'un vaſe, avec quelque apparence de figure régulière & reconnoiſſable, comme d'arbriſſeau, de buiſſon, de rocher. On compte entre les plus curieuſes l'Arbre de Diane, ou l'arbre philoſophique, perfectionné par Mr. Homberg. C'eſt une eſpèce de buiſſon ou d'arbriſſeau,

brisseau, formé de particules d'argent fin & de mercure, dissous dans l'eau-forte, crystallisées & ramifiées avec les particules du dissolvant.

La manière de faire un Arbre de Diane. S'agit-il de faire un Arbre de Diane? Je prens quatre gros d'argent fin en limaille, avec deux gros de mercure; je les dissous en quatre Onces d'eau-forte. Après avoir versé la dissolution en trois demi-septiers d'eau commune, je les bats ensemble un peu, pour les mêler, & je les garde dans une phiole bien bouchée. Puis, quand je veux en faire usage, j'en prens une once ou environ, & la mets dans une petite phiole, avec la grosseur d'un petit pois d'amalgame d'argent & de mercure dissous, ou de mercure non dissous. Je laisse la phiole en repos trois ou quatre minutes de tems. Aussi-tôt après vous voyez sortir de la petite boule de mercure non-dissous, de petits filamens perpendiculaires, qui s'augmentent à vue d'œil, jettant des branches de tous côtés; & en moins d'un quart-d'heure, vous voyez une sorte d'arbrisseau, de couleur d'argent luisant, naître, croitre, se former à vos yeux; & c'est une espèce d'Arbre de Diane.

§. XCVIII.

EXAMEN DE L'HOMME.

Dépendance & indépendance de l'homme. Sa dépendance prouve l'existence de son Auteur.

IL Y A un mystère que je porte au dedans de moi, & qui me rend incompréhensible à moi-même: c'est que d'un côté je suis libre, & que de

de l'autre je suis dépendant. Examinons ces deux choses pour voir s'il est possible de les accorder.

Je suis un Etre dépendant. L'indépendance est la suprême perfection. Etre par soi même, c'est porter en soi-même la source de son propre être; c'est ne rien emprunter d'aucun être différent de soi. Suposez un Etre qui rassemble toutes les perfections que vous pourrez concevoir, mais qui sera un Etre emprunté & dépendant: il sera moins parfait qu'un autre être, en qui vous ne mettrez que la simple indépendance. Car il n'y a aucune comparaison à faire entre un Etre qui est par soi, & un Etre qui n'a rien que d'emprunté, & qui n'est en lui que comme par prêt.

Ceci me sert à reconnoitre l'imperfection de ce que j'apelle mon Ame. Si elle étoit par elle même, elle n'emprunteroit rien d'autrui, elle n'auroit besoin ni de s'instruire dans ses ignorances, ni de se redresser dans ses erreurs. Rien ne pourroit ni la corriger de ses vices, ni lui inspirer aucune vertu, ni rendre sa volonté meilleure qu'elle ne se trouveroit d'abord. Cette Ame posséderoit toujours tout ce qu'elle seroit capable d'avoir, & ne pourroit jamais rien recevoir du dehors. En même tems il seroit certain qu'elle ne pourroit rien perdre: car ce qui est par soi, est toujours nécessairement tout ce qu'il est. Ainsi mon Ame ne pourroit tomber ni dans l'ignorance, ni dans l'erreur, ni dans le vice, ni dans aucune diminution de bonne volonté. Elle ne pourroit aussi ni s'instruire, ni se corriger, ni devenir meilleure qu'elle n'est. Or j'éprouve tout le contraire; j'oublie, je me trompe, je m'égare, je perds de vue la Vé-

rité

ité & l'amour du bien; je me corromps, je me diminue. D'un autre côté je m'augmente en acquérant la sagesse & la bonne volonté, que je n'avois jamais eue. Cette expérience intime me convainc que mon Ame n'est point un Etre par soi, & indépendant; c'est-à-dire nécessaire, & immuable en tout ce qu'il possède. Par où me peut venir cette augmentation de moi-même? Qui est ce qui peut perfectionner mon Etre, en me rendant meilleur, & par conséquent en me faisant être plus que je n'étois?

§. XCIX.

Manière d'enseigner de Socrate.

DU TEMS de Socrate les jeunes Athéniens éblouïs de la gloire de Thémistocle, de Cimon, de Périclès, & pleins d'une folle ambition, après avoir reçu pendant quelque tems les leçons des Sophistes, qui leur promettoient de les rendre grands Politiques, se croyoient capables de tout, & aspiroient aux prémières places. L'un d'eux, nommé Glaucon, s'étoit mis si fortement en tête d'entrer dans le manîment des affaires publiques, quoiqu'il n'eut pas encore vingt ans, que personne dans sa famille, ni parmi ses amis, n'avoit eu le pouvoir de le détourner d'un dessein si peu convenable à son âge & à sa capacité. Socrate, qui l'affectionnoit, à cause de Platon son frère, fut le seul qui réussit à lui faire changer de résolution.

Un jour l'ayant rencontré, il l'aborda avec un discours si adroit, qu'il l'engagea à l'écouter: c'étoit déja avoir beaucoup gagné sur lui. Vous avez donc envie de gouverner la République, lui dit-il. Il est vrai, répondit Glaucon. Vous ne sauriez avoir

avoir un plus beau dessein, répartit Socrate. Car si vous y réussissez, vous vous mettrez en état de servir utilement vos amis, d'agrandir votre maison, & d'étendre les bornes de votre patrie. Vous vous ferez connoître, non-seulement dans Athènes, mais par toute la Grèce; & peut-être que votre renommée volera jusques chez les nations barbares, comme celle de Thémistocle. Enfin, quelque part que vous soyez, vous attirerez sur vous le respect & l'admiration de tout le monde.

Un début si insinuant & si flateur plut extrêmement au jeune homme, qui se trouvoit pris par son foible: il resta volontiers, sans qu'il fût besoin de l'en presser, & la conversation continua. Puisque vous désirez de vous faire estimer & honorer, il est clair que vous songez à vous rendre utile au public. Assurément. Dites-moi donc, je vous prie, quel est le prémier service que vous prétendez rendre à l'Etat? Comme Glaucon paroissoit embarassé & rêvoit à ce qu'il dévoit répondre: aparemment, réprit Socrate, ce sera de l'enrichir, c'est à dire d'augmenter ses revenus. C'est cela-même. Et, sans doute, vous savez en quoi consistent les revenus de l'État, & à combien ils peuvent monter. Vous n'aurez pas manqué d'en faire une étude particulière, afin que si un fonds vient à manquer tout-à-coup, vous puissiez aussitôt le remplacer par un autre. Je vous jure, répondit Glaucon, que c'est à quoi je n'ai jamais songé. Marquez-moi au moins les dépenses que fait la République: car vous savez de quelle importance il est de retrancher celles qui sont superflues.

flues. Je vous avoue que je ne ſuis pas plus inſtruit ſur cet article que ſur l'autre. Il faut donc remettre à un autre tems le deſſein que vous avez d'enrichir la République : car il vous eſt impoſſible de le faire, ſi vous en ignorez les revenus & les dépenſes.

Mais, dit Glaucon, il y a encore un autre moyen que vous paſſez ſous ſilence : on peut enrichir un Etat par la ruïne de ſes ennemis. Vous avez raiſon, répondit Socrate : mais pour cela il faut être le plus fort ; autrement on court riſque ſoi-même de perdre ce que l'on a. Ainſi celui qui parle d'entreprendre une guerre, doit connoître les forces des uns & des autres, afin que s'il trouve ſon parti le plus fort il conſeille hardiment la guerre, & s'il ſe trouve le plus foible il diſſuade le Peuple de s'y engager. Or ſavez-vous les forces de notre République, tant par mer que par terre, & quelles ſont celles de nos ennemis ? En avez-vous un état par écrit ? Vous me ferez plaiſir de me le communiquer. Je n'en ai point encore. Je vois bien, dit Socrate, que nous ne ferons pas ſi-tôt la guerre, ſi l'on vous charge du Gouvernement : car il vous reſte bien des choſes à ſavoir, & bien des ſoins à prendre.

Il parcourut ainſi pluſieurs articles, non moins importans, ſur leſquels il le trouva également neuf ; & il lui fit toucher au doigt le ridicule de ceux qui ont la témérité de s'ingérer dans le Gouvernement, ſans y porter d'autre préparation qu'une grande eſtime d'eux mêmes, & une ambition déméſurée de s'élever aux prémières places. Craignez, mon cher Glaucon, lui dit Socrate, craignez qu'un

qu'un désir trop vif des honneurs ne vous aveugle, & ne vous fasse prendre un parti qui vous couvriroit de honte, en mettant au grand jour votre incapacité & vôtre peu de talent.

Glaucon profita des sages avis de Socrate, & prit du tems pour s'instruire en particulier, avant que de se produire en public. Cette leçon est pour tous les siècles, & elle peut convenir à beaucoup de personnes, de tout état & de toute condition.

§. C.

Le contenu de la Loi & des Prophètes.

LES JUIFS avoient grand nombre de commandemens, & disputoient souvent entre eux, touchant celui qu'on devoit tenir pour le plus grand, ne pouvant s'accorder sur ce point. Un de leurs Docteurs étant venu à JÉSUS-CHRIST, lui demanda, pour le tenter, *Quel étoit le plus grand commandement de la Loi?* Sur quoi notre divin Maître lui fit cette réponse pleine de sagesse, & qui mériteroit d'être gravée profondément dans tous les cœurs, savoir: VOUS AIMEREZ LE SEIGNEUR VOTRE DIEU DE TOUT VOTRE COEUR, DE TOUTE VOTRE AME ET DE TOUT VOTRE ESPRIT. Voilà le plus grand commandement de la Loi. Et le second qui lui est semblable est celui-ci: VOUS AIMEREZ VOTRE PROCHAIN COMME VOUS-MEME. De ces deux commandemens dépendent toute la Loi & les Prophètes. Le Docteur admirant sa réponse, & n'ayant rien à répliquer, se retira.

FIN.

TABLE

TABLE GENERALE ET ALPHABETIQUE DES AMUSEMENS PHILOLOGIQUES.

NB. *Le prémier chifre marque le Tome, & le second la Page.*

A.

Basyle,

Egra,

Fronde,

Meur-

Orphe-

PHO-

Q. QUA-

SCOPAS,

Sophistes,

U.

V.




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

